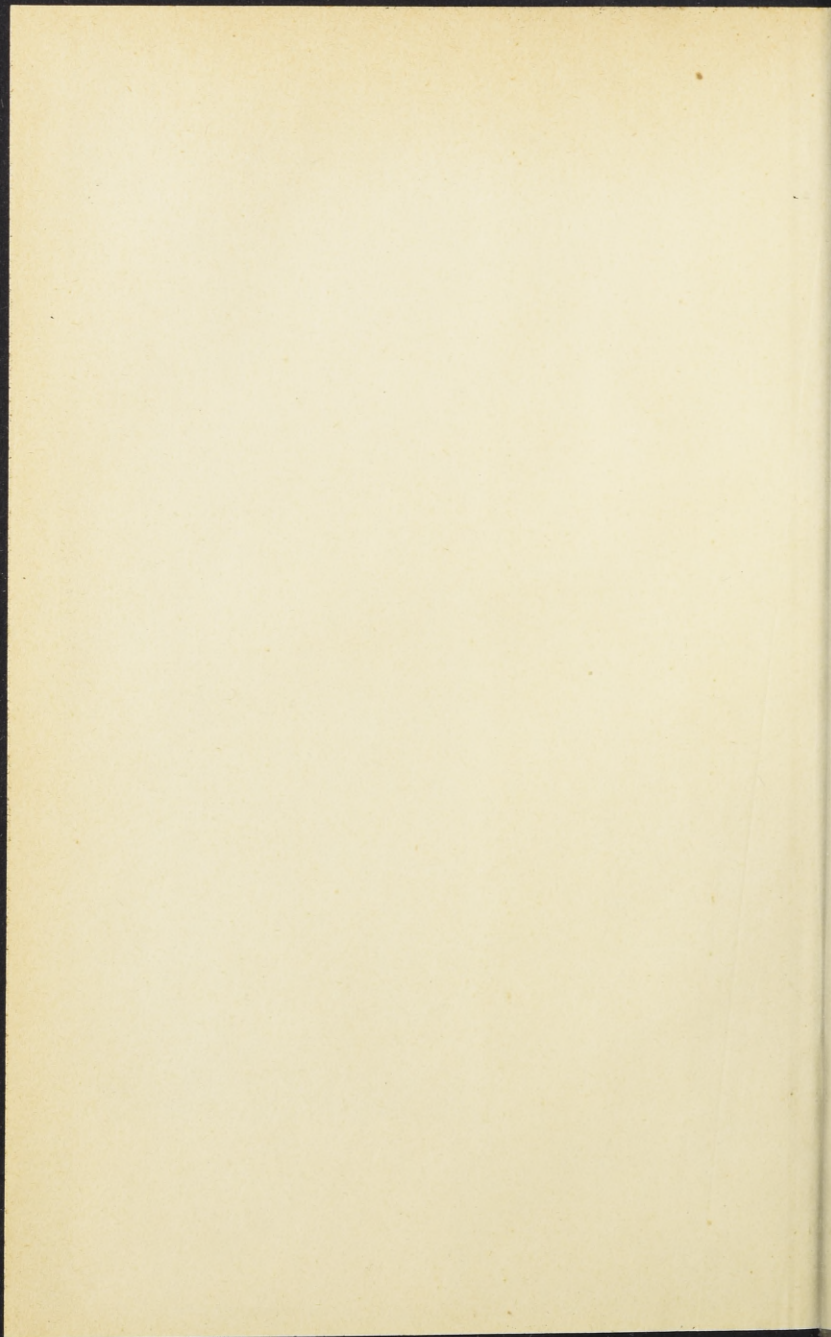


GE Biblioth. pub. et univ.



1061311911 A



Tome XI

ES  
OEUVRES COMPLÈTES  
du Comte  
Léon TOLSTOÏ

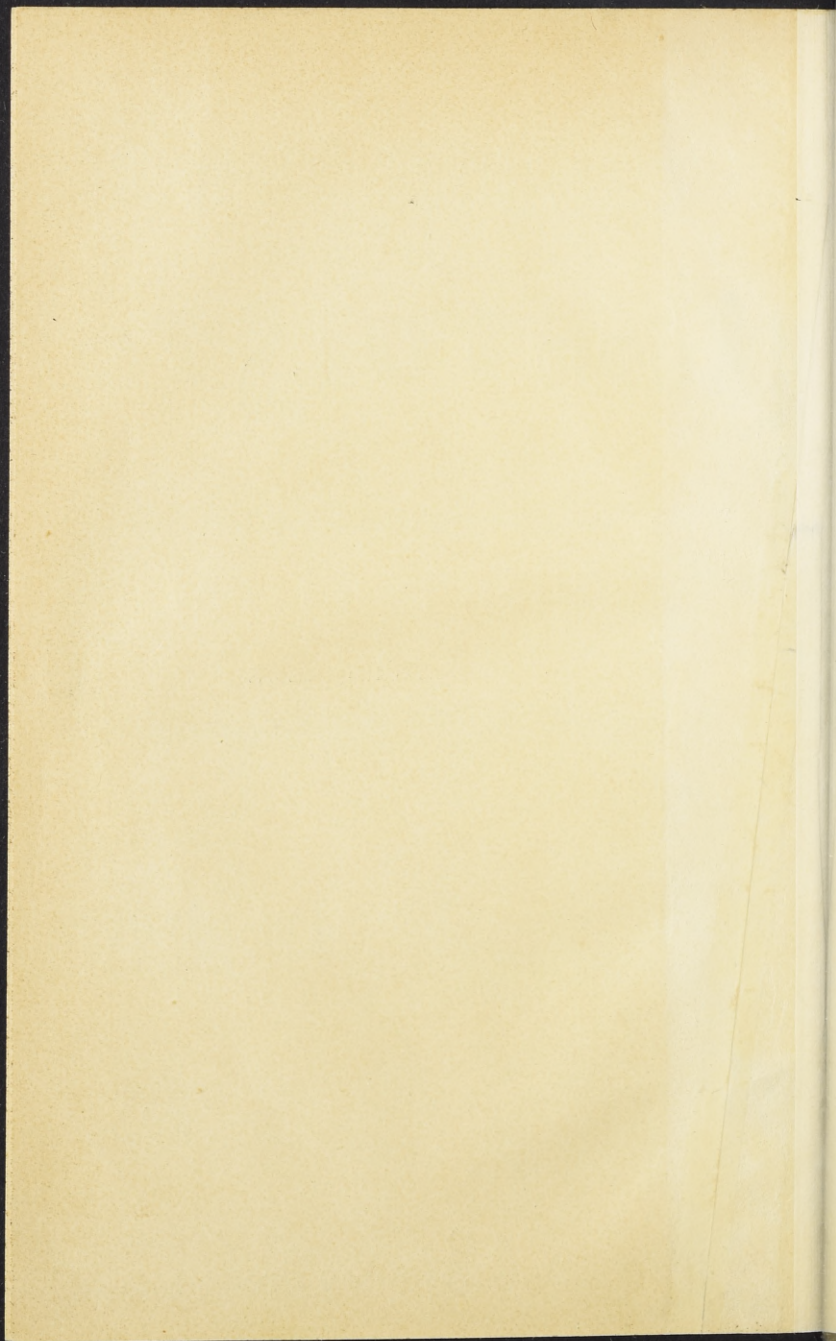
GUERRE ET PAIX

TOME CINQUIÈME

Traduction  
de  
J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur.-Paris



CTE LÉON TOLSTOÏ

---

OEUVRES COMPLÈTES

XI

---

GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME CINQUIÈME

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en septembre 1904.

---

*Cette édition définitive des Œuvres Complètes du  
C<sup>TE</sup> LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par  
M. J.-W. Bienstock.*

---

*Cette traduction littérale et intégrale est révisée et an-  
notée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux  
de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.*



ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE  
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

---

C<sup>TE</sup> LÉON TOLSTOÏ

---

# ŒUVRES COMPLÈTES

XI

---

GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME CINQUIÈME



PARIS — 1<sup>er</sup> ARR.  
P.-V. STOCK, ÉDITEUR  
27, RUE DE RICHELIEU, 27

---

1904

*De cet ouvrage il a été tiré à part  
dix exemplaires sur papier de Hollande,  
numérotés et paraphés par l'éditeur.*



# GUERRE ET PAIX

(1864-1869)

---

## ONZIÈME PARTIE

---

### I

L'intelligence humaine ne saurait comprendre la continuité absolue du mouvement. Les lois de n'importe quel mouvement ne deviennent compréhensibles pour l'homme que s'il examine séparément les unités dont il est composé. Mais en même temps, de ce fait qu'on isole arbitrairement et qu'on examine à part les unités inséparables du mouvement continu, découlent la plupart des erreurs humaines. On connaît bien le sophisme des anciens : Achille ne rattrapera jamais la tortue qui a de l'avance sur lui, bien qu'Achille marche dix fois plus

vite qu'elle. Dès qu'Achille aura parcouru l'espace qui le sépare de la tortue, celle-ci aura parcouru un dixième de cet espace ; quand Achille parcourra ce dixième, la tortue parcourra un centième, et ce jusqu'à l'infini. Ce problème semblait insoluble aux anciens. L'absurdité de la solution (qu'Achille ne rattrapera jamais la tortue) venait seulement de ce qu'on admettait arbitrairement la séparation des unités de mouvement, tandis que les mouvements d'Achille et de la tortue se produisaient sans discontinuité.

En prenant des unités de mouvement de plus en plus petites, nous ne faisons que nous rapprocher de la solution de la question, mais ne l'atteignons jamais. Ce n'est qu'en admettant les infinimentaux et leur progression ascendante jusqu'à un dixième et en faisant la somme de cette progression géométrique, que nous obtenons la solution de la question. La nouvelle branche de la mathématique : l'emploi des infiniment petits, résout actuellement des questions qui paraissaient autrefois insolubles. Cette nouvelle branche, inconnue aux anciens, dans l'examen des questions du mouvement rétablit la condition principale du mouvement (la continuité absolue) et par là même corrige cette faute que l'intelligence humaine ne peut éviter en examinant les unités séparées du mouvement au lieu du mouvement continu.

Dans l'examen des lois du mouvement historique

il se passe absolument la même chose. Le mouvement de l'humanité, produit d'une quantité innombrable de volontés humaines, se fait sans interruption.

La compréhension des lois de ce mouvement est le but de l'histoire. Mais pour comprendre les lois du mouvement continu, résultante de toutes les volitions des hommes, la raison humaine admet des unités arbitraires séparées. Le premier procédé historique consiste à prendre arbitrairement une tranche des événements ininterrompus et à l'examiner séparément des autres, alors qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir de commencement à aucun événement et que toujours un événement découle d'un autre. Le second procédé consiste à examiner les actes d'un homme, empereur ou capitaine, comme la résultante des volitions des hommes tandis que cette résultante ne s'exprime jamais dans l'activité d'un personnage historique pris isolément.

La science historique, en évoluant, accepte toujours des unités de plus en plus petites pour ses recherches et, par cela, elle tâche à se rapprocher de la vérité. Mais quelque petites que soient les unités qu'emploie l'histoire, le fait de séparer les unités, d'admettre le *commencement* d'un phénomène quelconque, de voir s'exprimer dans l'activité d'un seul personnage les volitions de tous les hommes, ce fait l'entache d'erreur.

Sous le moindre effort de la critique, chaque con-

clusion de l'histoire tombe en poussière et ne laisse rien derrière elle par cela seul que la critique choisit pour mesure d'observation une unité plus grande ou plus petite — ce qui est son droit puisque l'unité historique est toujours arbitraire.

Ce n'est qu'en prenant pour notre observation l'unité infiniment petite — les différentielles de l'histoire, c'est-à-dire les aspirations uniformes des hommes, — et en acquérant l'art d'intégrer (unir les sommes de ces infiniment petits), que nous pouvons espérer comprendre les lois de l'histoire.

---

Les quinze premières années du dix-neuvième siècle présentent en Europe un mouvement extraordinaire de millions d'hommes. Tous quittent leurs occupations habituelles, se jettent d'un côté de l'Europe sur l'autre, pillent, s'entretuent, triomphent, désespèrent; toute la marche de la vie se modifie pour quelques années et présente un mouvement qui d'abord va croissant, puis diminuant. Quelle fut la cause de ce mouvement, ou selon quelles lois s'est-il produit? — demande la raison humaine.

Les historiens qui répondent à cette question nous exposent les actes et les discours de quelques dizaines d'hommes dans un des bâtiments de la ville de Paris et donnent à ces actes et à ces discours le nom de Révolution. Ensuite ils nous donnent les biographies détaillées de Napoléon et de

quelques hommes sympathiques ou hostiles à lui. Ils parlent de l'influence de quelques-uns de ces hommes sur les autres et ils disent : Voilà pourquoi s'est produit ce mouvement, et voici ses lois.

Mais non seulement la raison humaine refuse d'accepter cette explication, elle nous dit tout nettement que cette explication n'est pas juste parce qu'elle prend l'événement le plus faible pour la cause du plus fort. La somme des volitions humaines a produit la Révolution et un Napoléon, et c'est elle seule qui les a supportés et renversés. « Mais chaque fois qu'il y eut des conquêtes, il y eut des conquérants ; chaque fois qu'une révolution s'est faite dans un Etat, il y eut de grands hommes, » dit l'historien.

En effet, chaque fois que parurent des conquérants, il y eut des guerres, répond la raison humaine, mais cela ne prouve pas que les conquérants soient la cause des guerres et qu'on puisse trouver les lois de la guerre dans l'activité personnelle d'un individu. Chaque fois que je regarde ma montre, quand l'aiguille s'approche du chiffre X, j'entends le carillon qui commence à l'église voisine, mais de ce fait que le carillon commence chaque fois que l'aiguille marque dix, je n'ai pas le droit de conclure que la position de l'aiguille est cause de la mise en branle des cloches. Chaque fois que je vois une locomotive s'ébranler, j'entends un sifflement, la soupape s'ouvre, les roues

se meuvent, mais je n'ai pas le droit d'en conclure que le sifflement et le mouvement des roues sont la cause du mouvement de la locomotive.

Les paysans disent, quand le printemps vient tard, qu'il soufflera un vent froid parce que le chêne bourgeonne ; et en effet, à chaque printemps, quand le chêne bourgeonne, il souffle un vent froid. Mais bien que j'ignore pourquoi il fait un vent froid quand le chêne bourgeonne, je ne puis croire avec les paysans que la cause du vent froid soit l'éclosion des bourgeons du chêne. Je ne puis le croire parce que la force du vent est hors de l'influence du bourgeonnement. Je vois seulement une coïncidence de faits, comme il s'en rencontre dans chaque phénomène vital, et je crois que j'aurais beau observer et étudier attentivement l'aiguille de la montre, la soupape et les roues de la locomotive, les bourgeons du chêne, je ne connaîtrais pas la cause du carillon, du mouvement de la locomotive et du vent de printemps. Pour cela, il me faut changer mon point d'observation et étudier les lois du mouvement de la vapeur, de la cloche et du vent. L'historien doit agir de même. Et de pareilles tentatives ont déjà été faites.

Pour étudier les lois de l'histoire, nous devons changer tout à fait l'objet de l'observation, laisser tranquilles les rois, les ministres, les généraux, et étudier les éléments communs, infiniment petits, qui guident les masses. Personne ne peut dire jus-



qu'à quel point l'histoire pourra atteindre par cette voie la compréhension des lois de l'histoire, mais il est évident que sur cette voie seule se trouve la possibilité de saisir ces lois, et que sur cette voie la raison humaine n'a pas fait la millième partie des efforts qui ont été déployés par les historiens pour décrire les actes de divers rois, capitaines et ministres, et pour exposer leurs considérations à propos de ces actes.

Les forces réunies des peuples de l'Europe se jettent sur la Russie. L'armée russe et la population reculent, en évitant la rencontre, jusqu'à Smolensk, et de Smolensk jusqu'à Borodino. L'armée française, avec une force propulsive toujours croissante, s'élance vers Moscou, but de son mouvement. La force de propulsion grandit en approchant du but comme la vitesse d'un corps lancé à mesure qu'il se rapproche de la terre. Derrière, les milliers de verstes d'un pays affamé, hostile; devant, des dizaines de verstes qui séparent du but. Chaque soldat de l'armée de Napoléon le sent, et l'invasion avance d'elle-même, par la force de l'impulsion.

Dans l'armée russe, plus la retraite s'accroît, plus la colère contre l'ennemi croît : avec le recul cette haine se concentre et grandit. Le choc a lieu sous Borodino. Ni l'une ni l'autre armée ne cède, mais l'armée russe, immédiatement

après le choc, continue sa retraite aussi fatalement que recule une balle rencontrée par une autre balle lancée avec une grande force ; avec la même fatalité, la balle de l'invasion, lancée avec une grande vitesse (bien qu'elle ait perdu dans le choc toute sa force), continue sa course encore un certain temps.

Les Russes se retirent à cent vingt verstes derrière Moscou. Les Français arrivent jusqu'à Moscou et s'y arrêtent. Puis, pendant cinq semaines, il n'y a pas une seule bataille. Les Français ne bougent pas. Semblable à une bête mortellement blessée qui lèche ses blessures, pendant cinq semaines, l'armée française reste à Moscou sans rien entreprendre, et tout à coup, sans aucune cause nouvelle, recule en fuyant, se jette sur la route de Kalouga, et, bien qu'après la victoire sous Malo-Iaroslavetz, les Français soient maîtres du champ de bataille, sans livrer une seule bataille sérieuse ils fuient encore plus rapidement à Smolensk, derrière Smolensk, derrière Vilna, derrière la Bérésina et au delà.

Le soir du 26 août, Koutouzov et toute l'armée russe étaient convaincus que la bataille de Borodino était gagnée. Koutouzov l'écrivit même à l'empereur. Koutouzov ordonna de se préparer à une nouvelle bataille pour achever l'ennemi, non parce qu'il voulait tromper quelqu'un, mais parce qu'il savait l'ennemi vaincu, comme le savait chacun de ceux qui avaient pris part à la bataille.

Mais le soir même et le lendemain, les nouvelles se succédaient apprenant des pertes inouïes. La moitié de l'armée était perdue : la bataille devenait matériellement impossible.

*On ne pouvait pas* livrer une nouvelle bataille quand on ne savait pas encore tout, quand les blessés n'étaient pas encore relevés, les charges suppléées, les morts comptés, quand de nouveaux chefs n'étaient pas nommés à la place des chefs tués et quand les soldats n'avaient ni mangé, ni dormi. En même temps, tout de suite après la bataille, le lendemain matin, l'armée française (par cette force propulsive du mouvement qui augmentait maintenant en rapport inverse du carré des distances) s'élançait sur l'armée russe. Koutouzov voulait attaquer le lendemain et toute l'armée le voulait aussi. Mais pour attaquer le désir seul ne suffisait pas, il en fallait la possibilité, et on ne l'avait pas. Il fallait reculer d'une étape, ensuite d'une seconde, puis d'une troisième, et enfin, le 1<sup>er</sup> septembre, quand l'armée fut près de Moscou, malgré le sentiment qui se soulevait dans les rangs de l'armée, l'état de choses exigeait que ces troupes allassent à Moscou. Et les troupes reculèrent encore et encore et rendirent Moscou à l'ennemi.

Pour les hommes qui ont accoutumé de penser que les plans de guerre et les batailles se font par les capitaines de la même façon que nous, assis dans notre cabinet de travail, décidons, sur la carte,

comment nous nous dirigerions dans telle ou telle conjoncture, se posent les questions suivantes : « Pourquoi Koutouzov, pendant la retraite, n'a-t-il pas agi de telle façon ou de telle autre ? Pourquoi n'a-t-il pas occupé la position avant Fili ? Pourquoi n'a-t-il pas reculé tout de suite sur la route de Kalouga, en quittant Moscou, etc. ? » Les hommes qui sont habitués de penser ainsi oublient ou ignorent les conditions inévitables dans lesquelles s'exerce toujours l'activité d'un général en chef. L'activité du capitaine n'a rien de semblable à celle que nous nous imaginons, assis dans notre cabinet de travail, analysant sur la carte une campagne quelconque, avec une certaine quantité de troupes de part et d'autre et dans un pays connu, et en commençant nos calculs à partir d'un moment précis. Le commandant en chef n'est jamais placé dans les conditions du *commencement* d'un événement quelconque, dans lesquelles nous examinons toujours cet événement. Le commandant en chef se trouve toujours au milieu de la série mouvementée des événements, et de telle façon que jamais, en aucun moment, il ne peut embrasser toute l'importance de l'événement qui s'accomplit. A certains moments, l'événement, insensiblement, se grave dans son importance, et, à chaque moment de cette apparition graduelle, incessante de l'événement, le commandant en chef se trouve au centre du jeu le plus compliqué des intrigues, des soucis, de la dépen-

dance du pouvoir, des projets, des conseils, des menaces, des tromperies, et il est perpétuellement dans la nécessité de répondre aux moindres questions qu'on lui pose et qui toujours se contredisent.

Les savants tacticiens nous disent très sérieusement que Koutouzov, beaucoup avant Fili, aurait dû pousser les troupes sur la route de Kalouga et que même quelqu'un l'avait proposé. Mais dans les moments difficiles, le commandant en chef n'entend pas qu'un seul projet, il en a toujours des dizaines à la fois et chacun, basé sur la stratégie et la tactique, contredit les autres. Il semble que le commandant en chef n'ait qu'à choisir un de ces projets, mais il ne peut même faire cela. Les événements et le temps n'attendent pas. Supposons, par exemple, que le 28 on lui propose de passer sur la route de Kalouga; mais en ce moment arrive l'aide de camp de Miloradovitch qui demande de la part de celui-ci s'il faut engager une action immédiate avec les Français ou reculer? Il doit, sur l'heure, donner un ordre, et l'ordre de reculer nous éloigne de la route de Kalouga.

Après l'aide de camp, le chef de la manutention demande où il faut conduire les vivres, et le chef des hôpitaux où il faut mener les blessés, et l'envoyé spécial de Pétersbourg apporte une lettre de l'empereur qui n'admet pas la possibilité d'abandonner Moscou, et le rival du commandant en chef, celui

qui intrigue contre lui (il y en a toujours et plus d'un), propose un nouveau projet diamétralement opposé au plan de sortie sur la route de Kalouga. Le commandant en chef lui-même est à bout de forces, il a besoin de sommeil, de repos. A ce moment un général très respecté, qui n'a pas reçu de décoration, vient se plaindre. Les habitants implorent qu'on les défende. Un officier, envoyé pour reconnaître le pays, arrive et rapporte des choses tout à fait opposées à celles qu'a dites l'officier envoyé avant lui, et l'émissaire, un prisonnier, et le général qui a fait les reconnaissances décrivent tous différemment la position de l'armée ennemie. Les hommes qui ne comprennent pas ou oublient les conditions nécessaires de l'activité d'un commandant en chef nous présentent la situation de l'armée à Fili et supposent que le commandant en chef pouvait, le 1<sup>er</sup> septembre, résoudre tout à fait librement la question : faut-il abandonner ou défendre Moscou ? alors qu'avec la situation de l'armée russe à cinq verstes de Moscou, cette question ne pouvait se poser. A quel moment se décidait donc cette question ? Elle le fut sous Drissa et Smolensk, et d'une façon plus terrible le 24, sous Schévardine, le 26 sous Borodino et chaque jour, à chaque heure, à chaque instant de la retraite de Borodino jusqu'à Fili.

Quand Ermolov, envoyé par Koutouzov pour inspecter la position, dit au feld-maréchal que dans cette position sous Moscou on ne pouvait pas se battre et qu'il fallait reculer, Koutouzov le regarda en silence.

— Donne-moi ta main, dit-il, et, la lui retournant pour lui tâter le pouls : — Tu n'es pas bien portant, mon cher. Pense donc à ce que tu dis.

Koutouzov ne pouvait encore comprendre qu'il fût possible d'abandonner Moscou sans se battre.

A six verstes du rempart Dorogomilov, sur la colline Poklonnaia, Koutouzov sortit de sa voiture et s'assit sur un banc, au bord de la route. Une grande foule de généraux l'entoura. Le comte Rostoptchine, venu de Moscou, se joignit à eux. Toute cette brillante société, divisée en plusieurs groupes, causait des avantages et des désavantages de la position, de la situation des troupes, des plans qui étaient faits,



de l'état de Moscou et, en général, des questions militaires. Tous sentaient, bien qu'ils ne fussent pas convoqués à cet effet, bien qu'on ne le nommât pas, que c'était le conseil de guerre. Toutes les conversations restaient dans le domaine des questions générales. Si quelqu'un communiquait ou apprenait des nouvelles personnelles, c'était en chuchotant et l'on revenait bien vite aux questions générales. Aucune plaisanterie, ni rire, ni sourire parmi ces gens. Evidemment tous s'efforçaient de se tenir à la hauteur de la situation. Et tous les groupes, en causant entre eux, tâchaient de demeurer à proximité du général en chef (dont le banc formait le centre des groupes) et de causer de façon à être entendus de lui. Le commandant en chef écoutait, parfois il interrogeait sur ce qu'on disait autour de lui, mais il ne se mêlait pas aux conversations et n'exprimait aucune opinion. Le plus souvent, tout en écoutant la conversation d'un cercle quelconque, il se détournait et prenait un air détaché comme s'il ne désirait nullement savoir ce qu'on disait. Les uns parlaient de la position et critiquaient moins la position elle-même que la capacité intellectuelle de ceux qui l'avaient choisie. D'autres prouvaient que la faute datait de plus loin, qu'il fallait accepter la bataille l'avant-veille.

D'autres parlaient de la bataille de Salamanque dont les avait informés un Français en uniforme espagnol, Crossart, qui venait d'arriver. (Ce Fran-

çais, avec un des princes allemands qui servaient dans l'armée russe, discutait le siège de Saragosse en prévoyant la possibilité de défendre de cette façon Moscou.) Dans un autre cercle, le comte Rostoptchine se disait prêt à périr sous les murs de la capitale, avec la milice moscovite, mais cependant il exprimait ses regrets de l'incertitude dans laquelle il avait été laissé, et déclarait que lui prévenu, il en eût été autrement... D'autres, en montrant la profondeur de leurs connaissances stratégiques, parlaient de la direction qu'il faudrait faire prendre aux troupes. D'autres disaient de parfaites absurdités.

Le visage de Koutouzov devenait de plus en plus soucieux et triste. De toutes ces conversations il ne voyait qu'une seule chose : qu'il n'y avait aucune *possibilité physique* de défendre Moscou, c'est-à-dire que s'il se trouvait un commandant en chef assez fou pour donner l'ordre de livrer bataille, il se produirait un tel bouleversement que la bataille ne pourrait pas avoir lieu. Elle n'aurait pas lieu parce que tous les chefs supérieurs non seulement trouvaient la position impossible, mais que dans leurs conversations ils ne discutaient même que ce qui se passerait après l'abandon certain de cette position. Comment donc les chefs pouvaient-ils mener leurs hommes à un champ de bataille qu'ils jugeaient impossible !

Les chefs inférieurs, même les soldats (qui raisonnaient aussi) trouvaient la position impossible ;

ils ne pouvaient donc aller se battre avec l'assurance de la défaite. Que Benigsen insistât pour défendre cette position et les autres pour la critiquer cela n'avait déjà plus d'importance, ce n'était plus qu'un prétexte aux querelles et aux intrigues. Koutouzov le comprenait.

Benigsen, en s'arrêtant à cette position et montrant ardemment son patriotisme (ce que Koutouzov ne pouvait entendre sans froncer les sourcils), insistait sur la défense de Moscou. Koutouzov voyait clairement le but de Benigsen : en cas d'insuccès, en rejeter la responsabilité sur Koutouzov qui avait amené les troupes jusqu'à la montagne des Moineaux sans livrer bataille ; en cas de succès, se l'attribuer, et, en cas de recul, se justifier du crime d'avoir abandonné Moscou. Mais à ce moment les questions d'intrigue n'occupaient pas le vieil homme. Une autre question terrible l'occupait, et de personne il n'en attendait la réponse.

Maintenant il se demandait : « Est-ce moi qui ai laissé venir Napoléon jusqu'à Moscou, et quand l'ai-je fait ? Quand cela s'est-il accompli ? Est-ce hier quand j'ai envoyé à Platov l'ordre de reculer, ou avant-hier soir quand j'ai sommé et chargé Benigsen de donner des ordres, ou est-ce arrivé auparavant ? Mais quand, quand s'est décidée cette chose terrible ? Moscou doit être abandonnée ; les troupes doivent reculer, il faut donner cet ordre. » Donner cet ordre lui semblait aussi

dur que de renoncer au commandement de l'armée.

Et lui non seulement aimait le pouvoir, mais il y était habitué. (Les hommages qu'on avait rendus au prince Prosorovsky, à qui il était attaché en Turquie, excitaient sa jalousie). Il était convaincu que le salut de la Russie lui incombait, que pour cela, contre la volonté de l'empereur et par la volonté du peuple, il était le commandant en chef. Il était persuadé que lui seul, en ce cas difficile, pouvait diriger l'armée, que lui seul au monde pouvait sans effroi se mesurer à son adversaire, à l'invincible Napoléon, et il était horrifié à la pensée de l'ordre qu'il devait donner. Mais il fallait prendre un parti. Il fallait faire cesser les conversations, déjà trop libres, qui se tenaient autour de lui. Il appela les généraux supérieurs.

— MA TÊTE, FUT-ELLE BONNE OU MAUVAISE, N'A QU'A S'AIDER ELLE-MÊME, dit-il en se levant du banc, et il partit à Fili où se trouvaient ses équipages.

#### IV

A deux heures, le conseil se réunit dans la large et confortable isba d'un paysan, André Savostianov. Des paysans, ses nombreux familiers et enfants étaient entassés dans la partie de l'isba habitée l'hiver, de l'autre côté du vestibule. Seule la petite-fille d'André, Malacha, une enfant de six ans, à qui le sérénissime, en prenant le thé, avait donné un morceau de sucre, restait sur le poêle de la grande isba. Malacha, timide et joyeuse, du poêle, observait les visages, les uniformes et les décorations des généraux qui entraînaient l'un après l'autre et s'installaient sur de larges bancs placés dans le coin, sous l'icône. Le « grand-père » lui-même, comme Malacha appelait en soi Koutouzov, était assis seul dans le coin sombre, derrière le poêle. Il était profondément affaissé sur un pliant, et sans cesse toussotait et arrangeait le col de son veston qui, bien que déboutonné, semblait le gêner. Ceux

qui entraient s'approchaient de lui l'un après l'autre. Aux uns il serrait la main, aux autres il faisait un signe de tête. L'aide de camp de Koutouzov, Kaïssarov, voulut ouvrir le rideau de la fenêtre en face de lui, mais Koutouzov fit de la main un geste d'impatience, et Kaïssarov comprit que le sérénissime ne voulait pas qu'on vit son visage.

Autour de la rustique table en sapin, sur laquelle étaient placés des cartes, des plans, des crayons, du papier, tant de gens étaient réunis que les brosseurs apportèrent encore d'autres bancs qu'ils placèrent près de la table. Les nouveaux venus s'y assirent : Ermolov, Kaïssarov et Toll. Sous les icones, à la première place, était assis Barclay de Tolly, la croix de Saint-Georges au cou, le visage pâle, maladif dont le front élevé se confondait avec le crâne chauve. Depuis deux jours il souffrait de la fièvre, et, à ce moment même, il avait des frissons et se sentait mal. Ouvarov était assis à côté de lui : d'une voix pas très haute, comme parlait tout le monde, en gesticulant il communiquait rapidement quelque chose à Barclay. Le petit et rond Dokhtourov, les sourcils soulevés, les mains jointes sur le ventre, écoutait attentivement. De l'autre côté, se trouvait le comte Osterman Tolstoï, sa large tête aux traits accentués appuyée sur sa main, les yeux brillants, il semblait plongé dans ses pensées. Raïevsky, l'air impatient, d'un geste habituel tourmentait ses cheveux noirs sur les

tempes et regardait tantôt Koutouzov, tantôt la porte d'entrée.

Le visage martial, beau et bon de Konovnitzine était éclairé d'un sourire tendre et malicieux. Il avait rencontré le regard de Malacha et, des yeux, faisait à la fillette des signes qui la faisaient sourire.

Tous attendaient Benigsen qui, sous prétexte d'inspecter de nouveau la position, achevait un bon diner. On l'attendit de quatre heures à six heures, sans ouvrir la séance, et pendant ce temps, se tenaient à voix basse des conversations particulières. Mais dès que Benigsen entra dans l'izba, Koutouzov sortit de son coin et s'approcha de la table ; toutefois il se tint à une distance telle que son visage n'était pas éclairé par les bougies posées sur la table.

Benigsen ouvrit la séance par la question : « Faut-il abandonner sans combat l'ancienne et sainte capitale de la Russie ou la défendre ? » Un silence long et général suivit. Tous les visages s'assombrirent et, dans le silence, on entendit le toussotement mécontent de Koutouzov. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Malacha aussi regardait le grand-père. Elle était tout près de lui et voyait que son visage se crispait. On aurait dit qu'il allait pleurer. Mais cela ne dura pas longtemps.

— *L'ancienne et sainte capitale de la Russie!* se mit-il à dire tout à coup d'une voix irritée, en répétant les paroles de Benigsen et montrant ainsi la

note fausse de ces paroles. Permettez-moi de vous dire, Excellence, que cette question n'a pas de sens pour un Russe. — Il avança son gros corps. — On ne peut poser une pareille question et elle n'a pas de sens. J'ai invité ces messieurs à se réunir pour traiter une question militaire, celle-ci : Le salut de la Russie est dans l'armée. Est-il plus avantageux de risquer la perte de l'armée et de Moscou en acceptant la bataille ou de rendre Moscou sans combat? C'est là-dessus que je désirerais avoir vos avis. (Il se réinstalla dans sa chaise.)

Les débats commencèrent. Benigsen ne crut pas encore la partie perdue. En admettant l'opinion de Barclay et des autres sur l'impossibilité d'accepter la bataille défensive sous Fili, exultant le patriotisme et l'amour pour Moscou, il proposait de faire passer les troupes, la nuit, de droite à gauche et de se jeter le lendemain sur l'aile droite des Français.

Les opinions se partageaient : Ermolov, Dokhtourov et Raïevsky étaient pour Benigsen. Étaient-ils guidés par le besoin du sacrifice avant d'abandonner la capitale ou par d'autres considérations personnelles?... Ils ne paraissaient pas comprendre que le Conseil présent ne pouvait changer la marche inévitable des affaires et que Moscou était dès maintenant abandonnée. Les autres généraux le comprenaient et, laissant de côté toute question sur Moscou, ils parlaient de la direction que devait prendre l'armée dans sa retraite.



Malacha qui, les yeux fixes, observait ce qui se passait devant elle, comprenait autrement l'importance de ce Conseil. Il lui semblait que tout consistait en une lutte personnelle entre le « grand-père » et l'homme à « la redingote longue », comme elle appelait Benigsen. Elle voyait qu'ils s'irritaient quand ils causaient entre eux, et, dans son for intérieur, elle tenait le côté du « grand-père. » Au milieu de la conversation, elle remarqua le regard rapide et malicieux jeté par le « grand-père » à Benigsen, puis à sa joie elle comprit que le « grand-père » avait remis à sa place « l'homme à la redingote longue ». Benigsen avait rougi tout à coup et s'était mis à marcher dans l'izba. Les paroles qui avaient agi de la sorte sur Benigsen, c'était l'opinion exprimée par Koutouzov, d'une voix calme et douce, sur l'avantage et le désavantage de la proposition de Benigsen : pendant la nuit, faire passer les troupes du flanc droit au flanc gauche, pour attaquer l'aile droite des Français.

— Mais, messieurs, dit Koutouzov, je ne puis approuver le plan du comte. Les mouvements de troupes si près de l'ennemi sont toujours dangereux, et l'histoire militaire le confirme. Ainsi, par exemple... (Koutouzov eut l'air de chercher tout en posant un regard clair, naïf, sur Benigsen.) Voilà, par exemple, la bataille de Friedland, le comte doit bien se le rappeler : elle n'a pas été tout à fait... réussie, seulement parce que nos troupes se ran-

gèrent à une distance trop voisine de l'ennemi...

Un silence qui parut à tous très long suivit ces paroles. Les débats reprirent, mais souvent interrompus ; on sentait qu'il n'y avait rien à discuter.

Pendant ces interruptions, Koutouzov soupirait péniblement, il semblait se préparer à parler ; tous le regardaient.

— EH BIEN, MESSIEURS ! JE VOIS QUE C'EST MOI QUI PAYERAI LES POTS CASSÉS, dit-il. Il se leva lentement et s'approcha de la table. — Messieurs, j'ai écouté vos opinions. Quelques-uns ne sont pas d'accord avec moi, mais moi (il s'arrêta un moment), en vertu des pouvoirs que m'ont conférés l'empereur et la patrie, j'ordonne la retraite.

Aussitôt, les généraux commencèrent à se lever et à sortir avec le même cérémonial qu'après des funérailles.

Quelques généraux, d'une voix contenue, toute différente de celle qu'ils avaient au Conseil, dirent quelque chose au commandant en chef. Malacha, qui attendait depuis déjà longtemps le souper, descendit prudemment derrière les bancs, en accrochant ses petits pieds nus contre le poêle, puis, se faufilant à travers les jambes des généraux, elle disparut par la porte.

Koutouzov, après avoir pris congé des généraux, s'assit et resta longtemps accoudé sur la table en pensant toujours à la même question terrible : « Quand donc s'est-il décidé que Moscou serait

abandonnée? Quand a été accompli ce qui a rendu cet abandon fatal, et qui en est coupable? »

— Cela, je ne m'y attendais pas, dit-il à son aide de camp Schneider qui vint le trouver très tard dans la nuit. Cela je ne m'y attendais pas! Je n'y croyais pas!

— Votre Altesse, il faut vous reposer, dit Schneider.

— Non! Ils mangeront de la viande de cheval comme les Turcs! s'écria Koutouzov sans répondre, en frappant son large poing sur la table. — Eux aussi en mangeront, pourrait-on seulement...

Rostoptchine, que nous nous représentons comme le moteur de cet événement beaucoup plus grave que la retraite de l'armée sans combat, — l'abandon de Moscou et son incendie, — en cette circonstance agissait tout autrement que Koutouzov.

Cet événement — l'abandon de Moscou incendiée — était aussi inévitable que la retraite des troupes derrière Moscou sans livrer bataille, après Borodino.

Chaque Russe, non par la réflexion logique, mais en se guidant sur le sentiment qui est en nous et qui était en nos pères, pouvait prédire ce qui arriva.

Depuis Smolensk, dans toutes les villes et tous les villages de la Russie, sans l'intervention du comte Rostoptchine et de ses officiers, il se passait la même chose qu'à Moscou : le peuple attendait tranquillement l'ennemi, ne se révoltait pas, ne se troublait pas, ne mettait personne en pièces, mais

attendait avec calme son sort, sûr d'être capable de décider, dans les moments les plus difficiles, ce qu'il devait faire. Et aussitôt que l'ennemi s'approchait, les habitants les plus riches s'en allaient en abandonnant leurs biens, les plus pauvres demeuraient, incendiaient et détruisaient ce qui restait. Chaque Russe avait conscience que ce serait ainsi toujours et partout, et cette conscience, jointe au pressentiment que Moscou serait prise, était répandue dans la société moscovite de 1812. Ceux qui commencèrent à partir en juillet et dans les premiers jours d'août montraient qu'ils attendaient cela. Ceux qui partaient en emportant ce qu'ils pouvaient, en abandonnant leurs maisons et la moitié de leurs biens, agissaient ainsi par ce patriotisme latent qui s'exprimait non par des phrases, non par le meurtre des enfants pour le salut de la patrie ou autres actes antinaturels, mais qui s'exprimait simplement, insensiblement, naturellement, et donnait par cela même les meilleurs résultats. « C'est honteux de fuir le danger. Seuls les poltrons quittent Moscou, » leur disait-on. Dans ses affiches, Rostoptchine leur faisait entendre qu'il était honteux de quitter Moscou ; ils avaient honte d'être appelés poltrons ; ils avaient honte de partir, mais ils partaient quand même, sachant qu'il le fallait. Pourquoi partaient-ils ? On ne peut supposer que Rostoptchine les effrayait par les horreurs que commettait Napoléon sur les terres

conquises : c'étaient les gens riches, instruits, qui partaient les premiers, des gens qui savaient très bien que Vienne et Berlin étaient restés intacts et que là-bas, pendant l'occupation par Napoléon, les habitants passaient gaiement leur temps avec les charmants Français, que les Russes, les dames surtout, aimaient tant.

Ils partaient parce que des Russes ne pouvaient se demander si à Moscou il ferait bon ou mauvais, sous la direction des Français. On ne pouvait rester sous la domination des Français, c'était le pire. Ils partaient même avant la bataille de Borodino, encore plus vite après cette bataille, malgré les appels pour la défense, malgré la déclaration du gouverneur de Moscou, qui proposait de prier la sainte Mère Iverskaïa et d'aller se battre, malgré les ballons qui devaient perdre les Français, malgré toutes les bêtises que Rostopchine écrivait dans ses affiches. Ils savaient que c'était l'armée qui devait se battre et que si elle ne le pouvait pas, ce n'était pas avec les demoiselles et les domestiques qu'on irait aux Trois Montagnes faire la guerre à Napoléon, et qu'il était nécessaire de partir malgré le chagrin d'abandonner ses biens. Ils partaient et ne pensaient pas à l'importance majestueuse de cette grande et riche capitale abandonnée par les habitants et évidemment destinée à l'incendie (il n'était pas dans l'esprit du peuple russe de ne pas brûler, de ne pas détruire

les maisons vides). Ils partaient chacun pour soi et en même temps, par cela seul qu'ils partaient se réalisait l'événement mémorable qui restera pour toujours la plus grande gloire du peuple russe. Cette dame qui, dès le mois de juin, partait de Moscou avec ses nègres et ses bouffons pour aller à sa campagne de Saratov, avec la conscience vague qu'elle n'était pas une servante de Bonaparte et avec la crainte d'être arrêtée par ordre du comte Rostoptchine, accomplissait tout simplement cette grande œuvre qui a sauvé la Russie. Et le comte Rostoptchine, qui tantôt faisait honte à ceux qui partaient, tantôt faisait partir toutes les chancelleries, tantôt distribuait à la populace ivre des armes bonnes à rien, tantôt promenait dans les rues des icônes, tantôt défendait au Métropolitain Augustin de faire sortir les reliques et les icônes, tantôt saisisait tous les chariots qui étaient à Moscou, tantôt sur cent trente-six chariots emportait le ballon fabriqué par Leppich, tantôt insinuait qu'il brûlerait Moscou, tantôt racontait comment il avait brûlé sa propre maison et écrivait une proclamation aux Français où il leur reprochait solennellement le pillage d'un asile d'enfants, tantôt s'attribuait la gloire de l'incendie de Moscou, tantôt s'en défendait, tantôt ordonnait au peuple de saisir tous les espions et de les lui amener, tantôt blâmait le peuple pour ce fait, tantôt expulsait de Moscou tous les Français, tantôt y laissait madame

Ober Chalmet, qui était le centre de toute la société française de Moscou, et, sans aucune cause, ordonnait d'arrêter et de déporter le vieux et respectable directeur des postes, Klutcharov, tantôt assemblait le peuple pour aller aux Trois Montagnes se battre contre les Français, tantôt, pour se débarrasser de ce même peuple, lui jetait en proie un homme et sortait lui-même par les portes de service, tantôt disait qu'il ne supporterait pas les malheurs de Moscou, tantôt écrivait dans des albums des vers français sur sa participation à cette affaire (1), cet homme ne comprenait pas l'importance de l'événement qui s'accomplissait, mais il voulait faire quelque chose, étonner quelqu'un, jouer un rôle quelconque, patriotique, héroïque, et, comme un gamin, il s'amusait de l'événement formidable et fatal de l'abandon et de l'incendie de Moscou, et de sa faible main tâchait tantôt d'encourager, tantôt de retenir l'énorme courant du peuple qui l'emportait avec lui.

(1)

JE SUIS DE NAISSANCE TATARE,  
JE VOULUS ME MONTRER ROMAIN.  
LES FRANÇAIS M'APPELLENT BARBARE  
ET LES RUSSES — GEORGES DANDIN.



## VI

A son retour avec la cour de Vilna à Pétersbourg, Hélène se trouvait dans une situation embarrassante.

A Pétersbourg, elle jouissait de la protection particulière d'un personnage qui occupait un des postes les plus importants de l'État. A Vilna elle s'était rapprochée d'un jeune prince étranger. Quand elle rentra à Pétersbourg, le prince et le grand personnage, qui y étaient tous deux, déclarèrent leurs droits, et ce nouveau problème se posa à Hélène : conserver des relations intimes avec les deux sans fâcher ni l'un ni l'autre.

Ce qui pouvait sembler difficile et impossible à une autre femme ne fit pas hésiter une minute la comtesse Bezoukhov qui, évidemment, ne jouissait pas en vain de la réputation d'une femme supérieure. Se cacher et se tirer d'affaire par la ruse, c'était gâter tout en se reconnaissant coupable.

Mais au contraire, Hélène, comme une personne vraiment forte, qui peut tout ce qu'elle veut, se plaça du coup dans son droit, auquel elle croyait franchement, si bien que toutes les autres semblaient dans leur tort.

La première fois que le jeune prince étranger se permit de lui faire des reproches, relevant fièrement sa belle tête et faisant demi-tour vers lui, elle lui dit fermement :

— VOILA L'ÉGOÏSME ET LA CRUAUTÉ DES HOMMES ! JE NE M'ATTENDAIS PAS A AUTRE CHOSE. LA FEMME SE SACRIFIE POUR VOUS, ELLE SOUFFRE, ET VOILA SA RÉCOMPENSE. QUEL DROIT AVEZ-VOUS, MONSEIGNEUR, DE ME DEMANDER COMPTE DE MES AMITIÉS, DE MES AFFECTIONS ? C'EST UN HOMME QUI A ÉTÉ PLUS QU'UN PÈRE POUR MOI.

Le jeune prince voulut dire quelque chose, mais Hélène l'interrompit :

— EH BIEN OUI, PEUT-ÊTRE QU'IL A POUR MOI D'AUTRES SENTIMENTS QUE CEUX D'UN PÈRE, MAIS CE N'EST PAS UNE RAISON POUR QUE JE LUI FERME MA PORTE. JE NE SUIS PAS UN HOMME POUR ÊTRE INGRATE. SACHEZ, MONSEIGNEUR, POUR TOUT CE QUI A RAPPORT A MES SENTIMENTS INTIMES, JE N'EN RENDS COMPTE QU'A DIEU ET A MA CONSCIENCE, et elle appuyait sa main sur sa belle poitrine et regardait le ciel.

— MAIS ÉCOUTEZ-MOI, AU NOM DE DIEU !

— EPOUSEZ-MOI ET JE SERAI VOTRE ESCLAVE.

— MAIS C EST IMPOSSIBLE.

— VOUS NE DAIGNEZ PAS DESCENDRE JUSQU'À MOI, VOUS... dit Hélène en se mettant à pleurer.

Le prince se mit à la consoler, et Hélène, à travers ses larmes, dit (comme par mégarde) que rien ne pouvait l'empêcher de se marier, qu'il y avait eu des exemples (il y en avait alors très peu, mais elle nommait Napoléon et quelques autres grands personnages), qu'elle n'avait jamais été la femme de son mari, qu'elle était sacrifiée.

— Mais les lois, la religion... dit le prince, commençant déjà à céder.

— Les lois, la religion... Mais pourquoi seraient-elles inventées, si l'on ne pouvait faire cela? dit Hélène.

Le haut personnage était étonné qu'un raisonnement si simple ne lui fût pas venu en tête, et il demanda conseil aux saints Pères de la Société de Jésus, avec lesquels il était très lié.

Quelques jours après, dans une des charmantes fêtes que donnait Hélène à sa villa de l'île Kamennï, on lui présenta M. DE JOBERT, UN JÉSUI TE DE ROBE COURTE, pas jeune, aux cheveux blancs comme la neige, aux yeux brillants. Dans le jardin, à la clarté des illuminations et aux sons de la musique, il causa longuement avec Hélène de l'amour de Dieu, de l'amour du Christ, du Cœur de la sainte Mère et des consolations apportées dans ce monde et dans l'autre par la seule religion vraie, catholique.

Hélène était émue, et plusieurs fois, — comme M. Jobert, — ses yeux se mouillèrent de larmes, sa voix trembla. La danse à laquelle un cavalier vint inviter Hélène mit fin à sa conversation avec son futur DIRECTEUR DE CONSCIENCE, mais le lendemain, M. de Jobert vint seul le soir chez Hélène, et depuis devint un assidu de sa maison.

Un jour, il conduisit la comtesse à l'église catholique, et elle tomba à genoux devant l'autel où il la mena. Un Français, pas jeune, charmant, lui posa la main sur la tête et, comme elle le racontait après, elle sentit quelque chose, comme un souffle de vent frais qui lui descendait dans l'âme. On lui expliqua que c'était LA GRACE.

Ensuite on lui amena un abbé à ROBE LONGUE. Il la confessa et lui donna l'absolution. Le lendemain, on lui apporta une boîte où se trouvait une hostie et on la laissa chez elle. Quelques jours après, Hélène apprit, à sa joie, qu'elle était entrée dans la vraie Église catholique, que ce jour le pape lui-même en serait informé et lui enverrait un papier quelconque.

Tout ce qui se passait, pendant ce temps, autour d'elle et à son sujet, toute cette attention, tournée sur elle, de tant de gens intelligents et qui s'exprimaient sous une forme agréable et raffinée, la pureté de la colombe, état dans lequel elle se trouvait maintenant (tout ce temps elle portait une robe blanche à rubans bleus), tout cela lui faisait plaisir,

mais, malgré son plaisir, elle ne laissa pas une seule fois deviner son but, et comme il arrive toujours que dans la rouerie un sot berne les plus intelligents, Hélène, ayant compris que le but de toutes ces paroles et démarches pour la faire catholique était essentiellement de lui soutirer de l'argent au profit des établissements des jésuites (on lui avait fait des allusions), avant de donner de l'argent, insista pour subir toutes les opérations diverses pouvant la délivrer de son mari. Pour elle, l'importance de toute religion consistait à satisfaire les désirs humains en observant certaines convenances. Et dans ce but, dans une causerie avec son directeur de conscience, elle exigea instamment la réponse à cette question : dans quelle mesure son mariage la liait-elle ?

Ils étaient assis au salon, près de la fenêtre. Le soir tombait. Le parfum des fleurs entraînait par la fenêtre. Hélène était en robe blanche, transparente sur la poitrine et les bras. L'abbé, bien nourri, au large menton bien rasé, à la bouche ferme, agréable, les mains blanches posées onctueusement sur les genoux, était assis près d'Hélène, et, avec un sourire feint sur les lèvres, il la regardait, ravi de sa beauté, et exposait son opinion sur la question qui les occupait. Hélène, avec un sourire inquiet, regardait ses cheveux bouclés, ses joues grasses bien rasées, brunes, et épiait la nouvelle tournure de la conversation. Mais l'abbé, bien qu'évidem-

ment étonné de la beauté de son interlocutrice, était entraîné par son œuvre.

Le directeur de conscience raisonnait ainsi : — Dans l'ignorance de l'importance de ce que vous avez entrepris, vous avez juré fidélité à un homme qui, de son côté, entrant en mariage sans croire à son importance religieuse, a commis un sacrilège. Ce mariage n'avait pas le double caractère qu'il devait avoir. Mais, néanmoins, le vœu vous a liés. Vous le rompez ? Que faites-vous par cela ? PÉCHÉ VÉNIEL OU PÉCHÉ MORTEL ? PÉCHÉ VÉNIEL, parce que vous avez commis l'acte sans mauvaise pensée. Si maintenant, dans le but d'avoir des enfants, vous contractez une nouvelle union, votre péché pourra être pardonné. Mais la question de nouveau se divise en deux : Premièrement...

Mais Hélène, que tout cela ennuyait, dit tout à coup, avec un sourire charmant :

— Mais je pense qu'en entrant dans la vraie religion je ne puis être liée par ce que m'imposa la religion fausse.

Le DIRECTEUR DE CONSCIENCE fut étonné de la simplicité avec laquelle lui était posé l'œuf de Colomb. Il était ravi des progrès rapides, inattendus de son élève, mais il ne pouvait renoncer à ses arguments.

— ENTENDONS-NOUS, COMTESSE, dit-il avec un sourire.

Et il se mit à discuter les raisonnements de sa fille spirituelle.

## VII

Hélène comprenait que l'affaire était très simple et très facile au point de vue spirituel et que ses guides créaient des obstacles, seulement parce qu'ils ne savaient pas comment les autorités laïques envisageraient cette affaire.

Cela compris, Hélène décida qu'il fallait y préparer la société. Elle provoqua la jalousie du vieux grand seigneur et lui dit la même chose qu'au premier solliciteur : c'est-à-dire qu'elle posa la question de telle façon que le seul moyen d'obtenir quelque droit sur elle, c'était de l'épouser.

Le vieux personnage important, au premier moment, était aussi étonné de cette proposition de mariage que l'avait été le jeune soupirant, vu qu'elle avait un mari vivant, mais Hélène l'assurant inébranlablement qu'il était aussi facile de l'épouser que d'épouser une jeune fille, il en fut aussi influencé. Si l'on avait remarqué le moindre signe

d'hésitation, de honte ou de cachotterie en Hélène, son affaire eût été irrémédiablement perdue, mais non seulement il n'y avait trace de cachotterie ni de honte, au contraire, avec simplicité et naïveté, elle racontait à ses intimes (et c'était tout Pétersbourg) que le prince et le grand seigneur lui avaient fait une demande, qu'elle les aimait tous les deux et qu'elle avait peur de peiner l'un ou l'autre.

A Pétersbourg le bruit se répandit aussitôt, non qu'Hélène allait divorcer (dans ce cas plusieurs se seraient tournés contre elle), mais que la malheureuse Hélène se trouvait perplexe et ne savait qui des deux épouser. On ne se demandait pas comment ce pouvait être possible, mais seulement quel parti était le plus avantageux et comment la cour envisagerait ce mariage. Il se trouvait, en effet, quelques retardataires qui ne savaient pas se placer à la hauteur de la question et qui voyaient en ce projet la profanation du sacrement de mariage. Mais ils étaient peu nombreux et se taisaient. La majorité s'intéressait au bonheur qui attendait Hélène et se demandait quel choix serait le meilleur; mais était-ce bien ou mal de se marier, ayant un mari vivant? on ne se le demandait pas, parce que cette question était évidemment résolue pour les personnes plus intelligentes que « vous et nous » (comme on disait) et douter de la justesse de la solution c'était risquer de montrer sa bêtise et manquer de savoir-vivre mondain.



Seule Maria Dmitrievna Akhrosimova, venue cet été à Pétersbourg pour voir un de ses fils, se permit d'exprimer nettement son opinion, contraire à celle de la société. A un bal où Maria Dmitrievna rencontra Hélène, elle l'arrêta au milieu de la salle et dans le silence général, lui dit de sa voix rude : « Chez vous, ici, on se marie du vivant de son mari. Tu penses peut-être avoir inventé quelque chose de nouveau. On t'a prévenue déjà, ma petite, on a inventé cela depuis longtemps. Dans tout... on le fait! » Et cela dit, Maria Dmitrievna, en retroussant ses manches larges d'un geste habituel, l'air furibond, traversa la salle, en regardant autour d'elle.

Bien qu'on eût peur de Maria Dmitrievna, à Pétersbourg on la regardait comme une excentrique ; c'est pourquoi, des paroles qu'elle prononça, on retint seulement le mot grossier qu'on se répétait en chuchotant, trouvant en ce mot tout le sel de ce qu'elle avait dit.

Le prince Vassili, qui, ces derniers temps oubliait très souvent ce qu'il disait et répétait cent fois la même chose, chaque fois qu'il lui arrivait de voir sa fille, disait :

— HÉLÈNE, J'AI UN MOT A VOUS DIRE.... et il la menait à l'écart en lui tirant la main en bas : J'AI EU VENT DE CERTAINS PROJETS RELATIFS A... VOUS SAVEZ. EH BIEN, MA CHÈRE ENFANT, VOUS SAVEZ QUE MON CŒUR DE PÈRE SE RÉJOUIT DE VOUS SAVOIR... VOUS AVEZ TANT SOUFFERT... MAIS, CHÈRE ENFANT... NE CONSULTEZ QUE

VOTRE CŒUR. C'EST TOUT CE QUE JE VOUS DIS. Et, en cachant son émotion, toujours la même, il touchait de sa joue celle de sa fille et s'éloignait.

Bilibine, qui n'avait pas perdu la réputation de l'homme le plus spirituel et qui était l'ami désintéressé d'Hélène, un de ces amis qu'ont toujours les femmes brillantes, des amis qui ne sont jamais amoureux, un jour Bilibine, en PETIT COMITÉ, exprima à son amie Hélène son opinion sur cette affaire.

— ÉCOUTEZ, BIBIBINE (Hélène appelait par leur nom les amis intimes), DITES-MOI COMME VOUS DIRIEZ A UNE SŒUR : QUE DOIS-JE FAIRE ? LEQUEL DES DEUX ? Et elle touchait de sa main blanche, chargée de bagues, la manche de son habit. Bilibine plissa son front et, un sourire sur les lèvres, devint pensif puis dit :

— VOUS NE ME PRENEZ PAS A L'IMPROVISTE, VOUS SAVEZ, COMME VÉRITABLE AMI, J'AI PENSÉ ET REPENSÉ A VOTRE AFFAIRE. VOYEZ-VOUS, SI VOUS ÉPOUSEZ LE PRINCE (C'ÉTAIT UN JEUNE HOMME), VOUS PERDEZ POUR TOUJOURS LA CHANCE D'ÉPOUSER L'AUTRE, ET PUIS VOUS MÉCONTENTEZ LA COUR. (COMME VOUS SAVEZ, IL Y A UNE ESPÈCE DE PARENTÉ.) MAIS SI VOUS ÉPOUSEZ LE VIEUX COMTE, VOUS FAITES LE BONHEUR DE SES DERNIERS JOURS, ET PUIS, COMME VEUVE DU GRAND... LE PRINCE NE FAIT PAS DE MÉSALLIANCE EN VOUS ÉPOUSANT. Et Bilibine déplissa son front.

— VOILA UN VÉRITABLE AMI ! dit Hélène, rayon-

nante, en touchant de nouveau la manche de Bilibine. MAIS C'EST QUE J'AIME L'UN ET L'AUTRE, ET JE NE VOUDRAIS PAS LEUR FAIRE DE CHAGRIN, JE DONNERAIS MA VIE POUR LEUR BONHEUR A TOUS DEUX.

Bilibine haussa les épaules, en exprimant par ce geste qu'il ne pouvait rien contre une telle douleur. « UNE MAÎTRESSE FEMME ! VOILA CE QUI S'APPELLE POSER CARRÉMENT LA QUESTION. ELLE VOUDRAIT ÉPOUSER TOUS LES TROIS A LA FOIS, » pensa Bilibine.

— Mais comment votre mari envisage-t-il cette affaire ? dit-il, ne craignant pas, étant donné sa réputation, de se diminuer par une question si naïve. Consent-il ?

— AH ! IL M'AIME TANT ! dit Hélène qui croyait, on ne sait pourquoi, en l'amour de Pierre. IL FERA TOUT POUR MOI.

Bilibine plissa le front pour souligner le mot qu'il préparait :

— MÊME LE DIVORCE !

Hélène rit.

Parmi les personnes qui se permettaient de douter de la légalité du mariage projeté, se trouvait la mère d'Hélène, la princesse Kouraguine. Elle avait toujours été jalouse de sa fille, et maintenant que ses vœux étaient prêts d'être comblés, la princesse ne pouvait maîtriser ce sentiment. Elle demanda l'avis d'un prêtre russe pour savoir s'il était possible de divorcer, de se marier ayant son mari vivant ; le prêtre lui assura que c'était impossible

et, à sa joie, lui montra le texte de l'évangile où est établie, catégoriquement, l'impossibilité de contracter mariage du vivant de son mari.

Armée de ces arguments qui lui semblaient indiscutables, la princesse alla de bonne heure chez sa fille, pour la trouver seule.

Après avoir écouté les objections de sa mère, Hélène sourit doucement, et moqueuse :

— Mais il y a nettement : quiconque épousera une femme divorcée... dit la vieille princesse.

— AH, MAMAN, NE DITES PAS DE BÊTISES. VOUS NE COMPRENEZ RIEN. DANS MA POSITION J'AI DES DEVOIRS, dit Hélène passant du russe au français parce qu'il lui semblait qu'en langue russe son cas était toujours embrouillé.

— Mais, mon amie...

— AH, MAMAN, COMMENT EST-CE QUE VOUS NE COMPRENEZ PAS QUE LE SAINT PÈRE, QUI A LE DROIT DE DONNER DES DISPENSES...

En ce moment la dame de compagnie d'Hélène vint la prévenir que Son Altesse était dans le salon et désirait la voir.

— NON, DITES-LUI QUE JE NE VEUX PAS LE VOIR, QUE JE SUIS FURIEUSE CONTRE LUI, PARCE QU'IL M'A MANQUÉ DE PAROLE.

— COMTESSE, A TOUT PÉCHÉ MISÉRICORDE, dit en entrant dans la chambre un jeune homme blond au visage et au nez longs.

La vieille princesse se leva respectueusement et

fit une révérence. Le jeune homme ne fit aucune attention à elle. La princesse salua de la tête sa fille et se dirigea vers la porte.

« Non, elle a raison, pensa la vieille princesse, dont toute la conviction tombait à la vue de Son Altesse; elle a raison. Mais comment, nous, quand nous étions jeunes, ne le savions-nous pas? Et c'était pourtant si simple », se disait-elle en s'installant dans sa voiture.

Au commencement d'août, l'affaire d'Hélène était tout à fait claire. Elle écrivit à son mari (qui, pensait-elle, l'aimait beaucoup) une lettre dans laquelle elle lui annonçait son intention d'épouser N. N., et sa conversion à la vraie religion. Elle lui demandait de remplir toutes les formalités nécessaires pour le divorce que lui expliquerait le porteur de la lettre.

« SUR CE, JE PRIE DIEU, MON AMI, DE VOUS AVOIR SOUS SA SAINTE ET PUISSANTE GARDE. VOTRE AMIE, HÉLÈNE. »

Cette lettre était apportée chez Pierre alors qu'il se trouvait au camp de Borodino.

## VIII

Presque à la fin de la bataille de Borodino, Pierre, abandonnant pour la deuxième fois le mamelon de Raïevsky, se dirigea, avec une foule de soldats, à travers bois, à Kniazkovo, et atteignit l'ambulance. Mais, en apercevant le sang, en entendant les cris et les gémissements, il s'empressa de partir plus loin en se mêlant aux soldats. De toutes les forces de son âme, Pierre ne désirait maintenant qu'une seule chose : sortir le plus vite possible de l'horrible impression dans laquelle il avait passé ce jour, retourner aux conditions habituelles de la vie et s'endormir tranquillement dans sa chambre, sur son lit. Il sentait que seulement dans les conditions ordinaires de la vie il pourrait comprendre tout ce qu'il avait vu et éprouvé. Mais ces conditions ordinaires de la vie lui faisaient défaut.

Sur la route qu'ils suivaient ne sifflaient plus les balles et les boulets, mais c'était de tous côtés la

même chose que là-bas sur le champ de bataille : Les mêmes visages souffrants, tourmentés et parfois étrangement différents ; le même sang, les mêmes capotes, les mêmes sons de la fusillade, bien que lointains, mais qui, cependant, répandaient l'effroi ; en outre la chaleur et la poussière étaient accablantes.

Au bout de trois *verstes* sur la grande route de Mojaïsk, Pierre s'assit sur le bord de la route. Le crépuscule descendait sur la terre. Le grondement du canon se calmait. Pierre, s'appuyant sur la main, s'allongea et resta longtemps ainsi tout en regardant les ombres qui passaient devant lui dans l'obscurité. Il lui semblait, à chaque instant, qu'un boulet arrivait sur lui avec un sifflement effrayant. Il tressaillait et se soulevait. Il ne se souvint pas combien de temps il resta à cet endroit. Au milieu de la nuit trois soldats qui avaient ramassé des branches s'installèrent près de lui et allumèrent un bûcher, tout en le regardant de côté. Le feu allumé, ils installèrent une marmite où ils mirent des biscuits et du lard. L'odeur agréable de soupe grasse se confondait avec celle de la fumée. Pierre se souleva et soupira.

Les soldats mangeaient sans faire attention à Pierre et causaient entre eux. Tout à coup l'un d'eux demanda à Pierre :

— Qui es-tu, toi ?

Par cette question il voulait sans doute exprimer

ce que pensait Pierre, c'est-à-dire : Si tu veux manger, nous t'en donnerons, dis seulement si tu es un brave homme.

— Moi? moi?... fit Pierre qui sentit la nécessité de diminuer le plus possible sa position sociale afin d'être plus près des soldats et mieux compris d'eux. A vrai dire, je suis un officier de la milice, seulement mon détachement n'est pas ici. Je suis arrivé à la bataille et j'ai perdu les miens là-bas.

— Tiens! fit un des soldats.

Un autre hocha la tête.

— Eh bien, quoi! mange une bouchée si tu veux, dit le premier; et il passa à Pierre une cuiller de bois qu'il lécha auparavant.

Pierre s'assit près du feu et se mit à manger la soupe qui était dans la marmite; il lui sembla n'avoir jamais mangé rien d'aussi bon. Pendant qu'il se penchait avidement sur la marmite, pour prendre de grandes cuillerées qu'il avalait sans s'arrêter, son visage étant éclairé par le feu, les soldats l'examinaient en silence.

— Où vas-tu, dis donc? lui demanda un des soldats.

— Je vais à Mojaïsk.

— Tu es donc un monsieur?

— Oui.

— Et comment t'appelles-tu?

— Piotr Kyrilovitch.

— Eh bien, Piotr Kyrilovitch, allons; nous te conduirons.



Dans l'obscurité épaisse, les soldats et Pierre se dirigèrent vers Mojaïsk.

Le coq chantait déjà quand ils y arrivèrent et commencèrent à gravir la côte raide de la ville. Pierre marchait avec les soldats, oubliant tout à fait que son auberge était au bas de la montée et qu'il l'avait dépassée. Il ne se le fût pas rappelé (tellement il était bouleversé), si à mi-côte il n'avait rencontré son écuyer qui était allé le chercher en ville et revenait à l'auberge. L'écuyer reconnut Pierre à son chapeau qui blanchissait dans l'obscurité.

— Votre Excellence! fit-il. Nous étions déjà désespérés. Pourquoi allez-vous à pied? Où vous dirigez-vous donc? Venez, s'il vous plaît.

— Ah, oui! fit Pierre.

Les soldats s'arrêtèrent.

— Eh bien! As-tu trouvé les tiens? dit l'un d'eux.

— Eh bien! Adieu, Piotr Kyrilovitch, n'est-ce pas?

— Adieu, Piotr Kyrilovitch, dirent les autres.

— Adieu, dit Pierre et, avec son écuyer, il partit à l'auberge.

« Il faudrait leur donner quelque chose, se dit Pierre en touchant sa poche. — Non, il ne faut pas », lui répondit une voix intérieure.

Toutes les chambres de l'auberge étaient occupées. Pierre passa dans la cour et se coucha en sa voiture la tête enfouie dans les coussins.

## IX

A peine Pierre avait-il mis la tête sur les coussins qu'il sentit qu'il s'endormait. Mais tout à coup, avec une clarté semblable à la réalité, il entendit les « boum, boum » des coups, les gémissements, les cris, l'éclat des obus, il sentit l'odeur du sang et de la poudre, et un sentiment d'horreur, le sentiment de la peur de la mort, le saisit. Effrayé, il ouvrit les yeux et souleva sa tête au-dessus de la capote. Dans la cour tout était calme, seul un brosseur qui causait avec le portier marchait devant la porte cochère. Au-dessus de Pierre, sous l'auvent, des pigeons furent dérangés par le bruit qu'il avait fait en se soulevant.

Dans toute la cour était répandue cette odeur pacifique, en ce moment agréable à Pierre, l'odeur d'auberge, de foin, de fumier et de goudron.

Entre les deux auvents noirs, s'apercevait le ciel pur, étoilé.

« Grâce à Dieu que ce ne soit plus ! pensa Pierre en se cachant de nouveau la tête. Oh ! comme la peur est terrible ! Quelle honte que je m'y sois abandonné ! Et eux... eux, tout le temps, jusqu'au bout, ils étaient fermes, tranquilles. » *Eux*, dans la pensée de Pierre, c'étaient les soldats, ceux qui prenaient part au combat ainsi que ceux qui lui avaient donné à manger et ceux qui priaient devant l'icône. *Eux*, ces êtres étranges, qu'il ne connaissait pas jusqu'à présent, dans sa pensée se séparaient, nettement, distinctement de toutes les autres gens.

« Être soldat, un simple soldat, pensa Pierre en s'endormant, entrer tout entier dans cette vie commune, se pénétrer des sentiments qui les font tels. Mais comment rejeter de soi tout le fardeau superflu, diabolique de cet être extérieur ? Il fut un temps que je le pouvais. Je pus m'éloigner de mon père comme je voulais. Encore, après le duel avec Dolokhov, j'aurais pu être envoyé au régiment. » Et l'imagination de Pierre évoqua le diner au club pendant lequel il avait provoqué Dolokhov, et son bienfaiteur à Torjok. Et voilà que Pierre se représente la loge solennelle. Elle se tient au club anglais, une connaissance très proche, chère, est assise au bout de la table. Oui, c'est lui ! C'est le bienfaiteur ! « Mais il est mort, pensa Pierre. Oui, il est mort, mais je ne savais pas qu'il était vivant. Comme j'étais triste qu'il fût mort ; comme je suis

heureux qu'il soit de nouveau vivant! » D'un côté de la table Anatole, Dolokhov, Nestvizki, Denissov et les autres, les mêmes, sont assis. (Dans le rêve, la catégorie de ces hommes était nettement définie pour Pierre, aussi définie que celle des hommes qu'il appelait *eux*.) Et ces hommes, Anatole, Dolokhov, crient à haute voix, chantent. Mais à travers leurs cris on entend la voix du bienfaiteur qui parle sans cesse, comme le grondement du champ de bataille, mais sa voix est agréable et consolante. Pierre ne comprend pas ce que dit le bienfaiteur, mais il sait (la catégorie des idées était aussi claire dans le rêve) qu'il parle du bien, de la possibilité d'être ce qu'ils sont. Et de tous côtés ils se pressent autour du bienfaiteur; leurs visages sont simples, bons, résolus. Mais bien qu'ils soient bons, ils ne regardent pas Pierre; ils ne le connaissent pas. Pierre veut attirer leur attention et parler. Il se lève, mais à ce moment ses jambes se refroidissent: elles étaient nues.

Il eut honte et ramena la couverture sur ses jambes qui, en effet, dépassaient la capote.

Pendant qu'il se recouvrait, Pierre ouvrit les yeux et aperçut les mêmes auvents, les poteaux, la cour, mais tout était maintenant bleuâtre, clair, avec des gouttes de rosée ou de gel.

« Le jour arrive, pensa Pierre. Mais ce n'est pas tout ça, je dois finir d'écouter et de comprendre les paroles du bienfaiteur. » Il est de nouveau cou-

vert de la capote, mais il n'y a plus ni la loge, ni le bienfaiteur. Il ne reste que des idées exprimées clairement par des paroles, des idées émises par quelqu'un ou que Pierre lui-même conçoit.

Plus tard, en se rappelant ces idées, quoiqu'elles eussent été provoquées par les événements de la journée, Pierre était convaincu qu'elles émanaient de quelqu'un étranger à lui : jamais, lui semblait-il, il n'aurait pu, en l'état de veille, concevoir et exprimer ces pensées.

« L'œuvre la plus difficile, c'est la soumission de la liberté de l'homme aux lois de Dieu, disait la voix. La simplicité, c'est l'obéissance à Dieu. De *lui* on ne s'écartera pas. Et *eux* sont simples.

« *Ils* ne parlent pas mais agissent. La parole prononcée est d'argent, la parole non prononcée est d'or. L'homme ne peut rien prononcer tant qu'il a peur de la mort. Et qui n'a pas peur d'elle, à celui-là tout appartient. Sans les souffrances l'homme ne se connaîtrait pas. Le plus difficile, continuait, en rêve, à penser, ou à écouter Pierre, consiste à savoir réunir en son âme la signification de tout. « Réunir tout ! se dit Pierre. Non, pas unir, on ne peut réunir des idées, mais on peut mettre d'accord toutes ses idées, voilà ce qu'il faut ! *Oui, il faut mettre d'accord. Il faut mettre d'accord !* » se répétait Pierre avec enthousiasme, sentant que précisément par ces paroles, et seulement par elles, s'exprimait tout ce qu'il voulait exprimer et que

se décidait la question qui le tourmentait. « Oui, il faut mettre d'accord. Il est temps de mettre d'accord ! »

— Il faut atteler. Il est temps d'atteler, Votre Excellence ! Votre Excellence ! répétait une voix quelconque. Il faut atteler, il faut atteler...

C'était la voix de l'écuier qui éveillait Pierre.

Le soleil tombait droit sur le visage de Pierre. Il regarda la cour sale au milieu de laquelle, près du puits, des soldats faisaient boire leurs chevaux étiques, et de laquelle sortaient des chariots. Pierre se détourna avec dégoût, et, en fermant les yeux, retomba rapidement sur le siège de la voiture. « Non, je ne veux pas cela, je ne veux pas cela ! Voir et comprendre ! Je veux comprendre ce qui m'a été révélé pendant le sommeil. Encore une seconde et je comprendrais tout, mais que dois-je faire ? Mettre d'accord ! Mais comment mettre tout d'accord ? » Et Pierre sentit avec horreur que toute l'importance de ce qu'il avait vu et pensé en rêve était détruite.

L'écuier, le cocher et le portier racontèrent à Pierre qu'un officier était arrivé avec la nouvelle que les Français s'avançaient vers Mojaïsk et que les nôtres parlaient.

Pierre se leva, ordonna d'atteler et de le rejoindre et partit à pied à travers la ville.

Les troupes sortaient et laissaient près de dix mille blessés. On les apercevait dans les cours et

aux fenêtres des maisons, d'autres se pressaient dans la rue. Dehors, près des chariots qui devaient emmener les blessés, on entendait des cris, des invectives et des coups. Pierre offrit sa voiture à un général blessé qu'il connaissait et vint avec lui jusqu'à Moscou. En route, Pierre apprit la mort de son beau-frère et celle du prince André.

Le 30, Pierre rentra à Moscou. Très près du rempart, il rencontra l'aide de camp du comte Rostoptchine.

— Et nous vous cherchons partout ! dit l'aide de camp. Le comte a absolument besoin de vous voir. Il vous demande de venir chez lui au plus tôt, pour une affaire très urgente.

Pierre, sans aller à la maison, prit une voiture et se rendit chez le général gouverneur.

Le comte Rostoptchine était revenu le matin même de sa villa de Sokolniki. L'antichambre et le salon de réception du comte étaient pleins de fonctionnaires venus soit sur une convocation, soit pour chercher des ordres. Vassiltchikov et Platow avaient déjà vu le comte et lui avaient expliqué qu'il était impossible de défendre Moscou et que la ville serait rendue. Ces nouvelles étaient cachées des habitants, mais les fonctionnaires, les chefs de



diverses administrations savaient que Moscou serait laissée aux ennemis, comme le savait le comte Rostoptchine ; et tous, pour dégager leur responsabilité, venaient demander au général gouverneur ce qu'ils devaient faire dans leurs administrations.

Au moment où Pierre entrait dans le salon de réception, un courrier, venu de l'armée, sortait de chez le comte. Aux questions qu'on lui adressait pendant qu'il traversait le salon, il répondait par un geste de main désespéré.

Pendant qu'il attendait dans le salon, Pierre, les yeux fatigués, regarda les fonctionnaires vieux et jeunes, militaires et civils, importants ou non, qui se trouvaient là.

Tous semblaient mécontents et inquiets.

Pierre s'approcha d'un groupe de fonctionnaires parmi lesquels se trouvait une de ses connaissances. Après avoir salué Pierre, ils continuèrent leur conversation.

— Le renvoyer et puis le faire retourner de nouveau, ce ne sera pas un malheur, mais dans une pareille situation on ne peut répondre de rien.

— Mais il écrit ! disait un autre en montrant le papier noirci qu'il tenait à la main.

— Ça, c'est une autre affaire. Pour le peuple c'est nécessaire, dit le premier.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Pierre.

— Voilà, c'est une nouvelle affiche. Pierre la prit et se mit à lire.

« Le sérénissime, pour rejoindre plus vite les troupes qui se dirigent vers lui, s'est approché de Mojaïsk et a installé sur une forte position où l'ennemi ne pourra pas le prendre à l'improviste. D'ici on a envoyé quarante-huit canons avec des charges, et le sérénissime dit qu'il défendra Moscou jusqu'à la dernière goutte de son sang et qu'il est prêt à se battre même dans les rues. Ne faites pas attention, mes frères, si les chancelleries ont fermé leurs portes : il faut mettre à l'abri ; nous nous arrangeons avec les malfaiteurs, par nos propres moyens ! Quand l'affaire s'avancera, il me faudra des gaillards de la ville et de la campagne. Je ferai un appel deux jours à l'avance. Maintenant, ce n'est pas nécessaire, alors je me tais. C'est bien avec la hache, pas mal avec l'épieu et mieux avec la fourche à trois dents. Le Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de blé. Demain, après dîner, j'irai avec l'icone Iverskaïa, à l'hôpital de Catherine, voir les blessés. Là-bas, nous bénirons l'eau. Ils guériront plus vite. Moi aussi, je suis maintenant bien portant. J'avais un œil malade et maintenant je vois des deux yeux. »

— Et à moi, des militaires m'ont dit que dans la ville il est impossible de se battre et que la position... dit Pierre.

— Mais, c'est précisément de quoi nous parlions, l'interrompt le premier fonctionnaire.

— Et qu'est-ce que cela veut dire : j'avais un œil

malade et maintenant je vois des deux yeux? dit Pierre.

— Le comte avait l'orgelet, dit l'aide de camp en souriant, et il s'inquiétait beaucoup quand je lui disais que le peuple venait prendre de ses nouvelles. Eh quoi, comte? dit tout à coup l'aide de camp en s'adressant à Pierre, avec un sourire, nous avons entendu dire que vous aviez des ennuis de famille. On dit que la comtesse, votre épouse...

— Je ne sais rien, dit Pierre avec indifférence. Et qu'avez-vous entendu dire?

— Non, vous savez, souvent on invente. J'ai dit que j'avais entendu parler...

— Qu'avez-vous donc entendu?

— Mais on dit, reprit avec le même sourire l'aide de camp, on dit que la comtesse votre épouse se prépare à partir à l'étranger. C'est probablement des inventions...

— Possible, dit Pierre en regardant distraitement autour de lui. — Qui est-ce? demanda-t-il en désignant un vieillard, pas très grand, en blouse bleue très propre, avec une longue barbe et des sourcils blancs comme neige et le visage rouge.

— Celui-ci? C'est un marchand. C'est-à-dire qu'il est propriétaire du restaurant: Vereschaguine. Vous avez peut-être entendu parler de cette histoire avec la proclamation?

— Ah! c'est Vereschaguine! dit Pierre en fixant

le visage ferme et tranquille du vieux marchand et y cherchant l'expression de la trahison.

— Non, pas celui-ci. C'est le père de celui qui a écrit la proclamation, dit l'aide de camp. Le jeune est en prison, et il paraît que ça ira mal pour lui.

Un vieillard avec une décoration et l'étoile et un fonctionnaire allemand ayant aussi une décoration autour du cou s'approchèrent des interlocuteurs.

— Voyez-vous, racontait l'aide de camp, c'est une histoire très embrouillée. Cette proclamation a paru il y a deux mois, on en a fait un rapport au comte. Il a ordonné une enquête. Voilà, Gavriilo Ivanitch a fait l'enquête ; cette proclamation a passé juste par soixante-trois mains. Vous arrivez chez quelqu'un : — De qui la tenez-vous ? — D'un tel. On va chez celui-ci : — De qui la tenez-vous ? etc. On est arrivé jusqu'à Vereschaguine, un petit marchand sans instruction. Vous savez, un petit marchand, dit l'aide de camp en souriant. On lui demande : De qui la tiens-tu ? Et le principal, c'est que nous le savons. Il ne peut l'avoir eue que du directeur des postes. Mais, évidemment, ils étaient d'accord. Il répond : — De personne. C'est moi qui l'ai composée. On l'a pressé, menacé, il s'est tenu à cette réponse : — C'est moi qui l'ai composée. On a rapporté cela au comte. Le comte l'a fait appeler.

— De qui tiens-tu la proclamation ? — C'est moi qui l'ai composée. — Eh bien ! Vous connaissez le

comte ? dit l'aide de camp avec un sourire fier et joyeux. Il est affreusement emporté. Et pensez donc, tant d'effronterie, de mensonge, d'entêtement !

— Ah ! le comte avait besoin qu'il dénonçât Klutcharov. Je comprends, dit Pierre.

— Pas du tout ; il n'en avait pas besoin, dit l'aide de camp effrayé. Klutcharov était coupable sans cela, et c'est pourquoi il est déporté. Mais le comte était très révolté. — Comment as-tu pu la composer ? lui dit-il. Il prit sur la table le journal de Hambourg : — La voici ! Tu ne l'as pas composée. Tu l'as traduite et même très mal, parce que, imbécile, tu ne sais pas même le français. — Que pensez-vous ? — Non, dit-il, je n'ai lu aucun journal. C'est moi qui l'ai composée. — Ah ! s'il en est ainsi, alors, tu es un traître, je te traduirai devant les tribunaux et on te pendra. Dis de qui tu l'as reçue ?

— Je n'ai lu aucun journal. Je l'ai composée.

C'en est resté là. Le comte fait appeler son père. Il persiste et il est traduit devant le tribunal ; il est condamné aux travaux forcés, je crois. Maintenant le père est venu solliciter pour lui. Mais c'est un mauvais sujet, savez-vous, un fils de marchand, un freluquet, un séducteur. Il a fréquenté des cours quelconques et il pense maintenant que le roi n'est pas son maître. Quel gaillard ! Son père tient le restaurant, là, au pont Kamenni, et dans le restaurant, vous savez, il y avait une grande

icone du Dieu tout-puissant représenté avec un sceptre d'une main et le monde de l'autre. Alors il a pris cette icone chez lui, pour quelques jours, et qu'en a-t-il fait? Il a trouvé une canaille, un peintre...

Au beau milieu de ce récit, on appela Pierre chez le gouverneur général.

Pierre entra dans le cabinet du comte Rostoptchine qui, dans ce moment, en grimaçant, se frottait le front et les yeux avec la main. Un homme de taille moyenne lui disait quelque chose ; il se tut dès que Pierre entra et sortit.

— Ah ! bonjour, grand guerrier ! dit Rostoptchine dès que l'homme se fut éloigné. Nous avons entendu parler de vos PROUESSES. Mais il ne s'agit pas de cela. MON CHER, ENTRE NOUS, vous êtes maçon ? dit le comte Rostoptchine d'un ton sévère, comme s'il y avait là quelque chose de mauvais mais qu'il désirât pardonner.

Pierre se tut.

— MON CHER, JE SUIS BIEN INFORMÉ. Mais je sais qu'il y a maçon et maçon, et j'espère que vous n'ap-

partenez pas à ceux qui, sous prétexte du salut du genre humain, veulent la perte de la Russie.

— Oui, je suis maçon, répondit Pierre.

— Eh bien ! Voyez-vous, mon cher, je pense que vous n'ignorez pas que MM. Spéransky et Magnitzki sont envoyés où il faut. De même M. Klutcharov, de même pour les autres qui, sous prétexte de construire le temple de Salomon, tâchent de détruire le temple de leur patrie. Vous devez comprendre qu'il y avait des raisons et que je n'aurais pas déporté le directeur des postes si ce n'était pas un homme nuisible. Je sais que vous lui avez envoyé votre voiture pour quitter la ville et même que vous avez reçu en garde ses papiers. Je vous aime et ne vous désire pas de mal, et puisque vous êtes deux fois plus jeune que moi, je vous conseille, comme un père, de cesser toute relation avec ces gens-là et de partir d'ici le plus vite possible.

— Mais quelle faute a commise Klutcharov, comte ? demanda Pierre.

— C'est à moi de vous interroger et non à vous, dit Rostoptchine.

— Si on l'accuse d'avoir répandu les proclamations de Napoléon, ce n'est pas prouvé, dit Pierre sans regarder Rostoptchine, et Vereschaguine...

— Nous y VOILA, interrompit tout à coup Rostoptchine en fronçant les sourcils et criant encore plus haut qu'auparavant.

— Vereschaguine est un traître qui recevra le



châtiment qu'il mérite, dit Rostoptchine avec cette ardeur dans la colère qu'ont les gens au souvenir d'une insulte. Mais je ne vous ai pas demandé pour discuter une affaire, c'est pour vous donner un conseil ou un ordre si vous voulez. Je vous demande de rompre toute relation avec les gens comme Klutcharov et de partir d'ici. Et moi, je chasserai la folie de chez qui elle se trouvera. — Et, comprenant enfin qu'il n'y avait pas lieu de crier contre Bezoukhov, non encore coupable, il ajouta en lui prenant amicalement la main : — NOUS SOMMES A LA VEILLE D'UN DÉSASTRE PUBLIC ET JE N'AI PAS LE TEMPS DE DIRE DES GENTILLESSES A TOUS CEUX QUI ONT AFFAIRE A MOI. Parfois la tête en tourne ! EH BIEN, MON CHER, QU'EST-CE QUE VOUS FAITES, VOUS, PERSONNELLEMENT ?

— MAIS RIEN, répondit Pierre, toujours sans lever les yeux, mais changeant l'expression de son visage pensif.

Le comte fronça les sourcils.

— UN CONSEIL D'AMI, MON CHER. DÉCAMPEZ AU PLUS TOT, C'EST TOUT CE QUE JE VOUS DIS. A BON ENTENDEUR, SALUT. Adieu, mon cher. Ah ! oui, cria-t-il derrière la porte, est-ce vrai que la comtesse est tombée entre les pattes DES SAINTS PÈRES DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS ?

Pierre ne répondit rien. Sombre et fâché comme on ne l'avait jamais vu, il sortit de chez Rostoptchine.

---

Quand il arriva chez lui, il faisait déjà nuit. Huit personnes étaient venues : le secrétaire du comité, le colonel de son bataillon, son gérant et divers solliciteurs. Tous venaient trouver Pierre pour des affaires qu'il devait décider. Pierre ne comprenait rien à ces affaires, ne s'y intéressait pas, et, à toutes les questions, il répondait seulement pour se débarrasser de ces gens. Enfin, resté seul, il décacheta et lut la lettre de sa femme.

« *Eux* — les soldats sur la batterie... le prince André tué... le vieux... La simplicité, c'est la soumission à Dieu... Il faut souffrir... l'importance de tout... Il faut mettre d'accord... ma femme se marie... il faut oublier et comprendre... » et, s'approchant du lit, sans se déshabiller, il y tomba et s'endormit.

Quand il s'éveilla le lendemain matin, son valet de pied l'informa qu'un fonctionnaire était venu de la part du comte Rostoptchine pour savoir si le comte Bezoukhov était parti ou non.

Une dizaine de personnes, qui avaient besoin de voir Pierre, l'attendaient dans le salon. Pierre s'habilla hâtivement et au lieu d'aller rejoindre ceux qui l'attendaient, il prit l'escalier de service et de là sortit par la porte cochère.

Depuis ce jour et jusqu'à la fin du sac de Moscou, personne des familiers de Bezoukhov, malgré toutes les recherches, ne vit Pierre et ne sut où il se trouvait.

## XII

Jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre, c'est-à-dire jusqu'à la veille de l'entrée de l'ennemi à Moscou, les Rostov restèrent en ville.

Depuis que Pétia, entré dans le régiment des cosaques du prince Obolensky, était parti à Biélaïa-Tzerkov où se formait ce régiment, la comtesse était en proie à la crainte. L'idée que ses deux fils se trouvaient à la guerre, que tous les deux n'étaient plus sous son aile, qu'aujourd'hui ou demain l'un ou l'autre ou tous les deux pouvaient être tués comme les trois fils d'une de ses amies, lui venait en tête pour la première fois, cet été, avec une clarté cruelle. Elle essayait de faire revenir Nicolas ; elle voulait partir elle-même retrouver Pétia, l'emmener quelque part à Pétersbourg, mais l'une et l'autre chose étaient impossibles. Pétia ne pouvait s'éloigner du champ de l'action qu'avec son régiment ou en permutant. Nicolas se trouvait

quelque part dans l'armée, et, depuis sa dernière lettre où il racontait sa rencontre avec la princesse Marie, on était sans nouvelles de lui. La comtesse ne dormait plus guère et quand elle s'endormait, elle voyait en rêve ses fils tués.

Après beaucoup de projets, de pourparlers, le comte trouva enfin le moyen de calmer la comtesse. Il fit passer Pétia du régiment d'Obolensky dans celui de Bezoukhov qui se formait près de Moscou. Pétia restait au service mais, avec ce changement, la comtesse avait la consolation d'avoir au moins un de ses fils non loin d'elle, et elle espérait s'arranger de façon à ne plus laisser son Pétia et à toujours le faire inscrire en de tels endroits qu'il ne pourrait prendre part à une bataille. Quand Nicolas seul était en danger, la comtesse croyait (et elle se le reprochait) aimer son aîné plus que ses autres enfants, mais quand le cadet, le polisson qui apprenait mal, cassait tout dans la maison, ennuyait tout le monde, quand Pétia, ce Pétia au nez court, aux yeux noirs, rouge, frais, les joues à peine duvetées, fut parti là-bas, chez des hommes robustes, terribles, cruels, qui là-bas combattaient *quelque chose* et y trouvaient du plaisir, alors il lui sembla qu'elle le préférait à ses autres enfants. Plus s'approchait le moment où Pétia devait revenir à Moscou, plus l'inquiétude de la comtesse augmentait. Elle pensait déjà qu'elle n'atteindrait jamais ce bonheur. La présence, non seulement de

Sonia mais de sa préférée Natacha, même de son mari, l'agaçait : « Comme ils m'importunent ! Je n'ai besoin de personne sauf Pétia ! » pensait-elle.

Dans les derniers jours d'août, les Rostov reçurent une seconde lettre de Nicolas. Il écrivait de la province de Voronège où il avait été envoyé pour acheter des chevaux. Cette lettre ne calma pas la comtesse. Sachant un de ses fils hors de danger, elle commença à s'inquiéter davantage pour Pétia.

Depuis le 20 août, presque toutes les connaissances des Rostov étaient parties de Moscou, mais on avait beau prier la comtesse de partir plus vite, elle ne voulait en entendre parler avant d'avoir retrouvé son trésor, son Pétia adoré.

Le 28 août, Pétia arriva. La tendresse passionnée et malade avec laquelle sa mère le rencontra ne plut pas à l'officier de seize ans. Bien que sa mère cachât de lui ses manœuvres pour ne pas le laisser s'échapper de son aile, Pétia comprit ses plans, et, craignant d'instinct de s'attendrir, de s'efféminer près de sa mère, il se montrait froid avec elle, l'évitait ; pendant son séjour à Moscou, il resta exclusivement dans la société de Natacha qu'il avait toujours aimée d'une tendresse particulière, presque en amoureux.

Avec l'insouciance habituelle du comte, le 28 août, rien n'était prêt pour le départ et les chariots qu'on attendait des domaines de Riazan et de

Moscou pour emporter tous les meubles arrivèrent seulement le 30.

Du 28 au 30 août, tout Moscou était en mouvement et en préparatifs. Chaque jour, par la porte Dorogomilov on amenait à Moscou des milliers de blessés de la bataille de Borodino, et des milliers de chariots, chargés d'habitants et de meubles, sortaient par d'autres portes. Malgré les affiches de Rostoptchine ou indépendamment d'elles, ou à cause d'elles, les nouvelles les plus contradictoires et les plus étranges couraient la ville. Les uns disaient qu'on n'avait ordonné à personne de partir ; d'autres, au contraire, qu'on avait retiré toutes les icônes des églises et qu'on renvoyait tout le monde par force. Les uns disaient qu'il y avait eu après la bataille de Borodino encore une autre bataille dans laquelle les Français étaient écrasés ; les autres disaient au contraire que toute l'armée russe était anéantie.

D'autres disaient que la milice de Moscou irait, avec le clergé en avant, aux Trois Montagnes. D'autres racontaient, en cachette, qu'on n'avait pas ordonné au Métropolitain Augustin de partir, que les traîtres étaient arrêtés, que les paysans se révoltaient et dévalisaient les partants... etc., etc. Mais ce n'était que des racontars.

En réalité ceux qui partaient et ceux qui restaient (bien que n'eût pas encore été tenu le conseil de Fili où il était décidé d'abandonner Mos-

cou), sentaient, sans l'exprimer, que Moscou serait absolument rendue et qu'il fallait le plus vite possible partir et sauver son bien.

On sentait que tout devait soudain se déchaîner et changer de fond en comble, mais jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre, rien n'était encore changé.

Comme un criminel amené au lieu du supplice, sait qu'il doit périr bientôt mais regarde sans cesse autour de lui et arrange son chapeau mal mis, de même Moscou continuait involontairement sa vie habituelle, bien que se sachant près de sa perte dès que seraient rompus tous ces rapports conditionnels de la vie auxquels on est accoutumé de se soumettre.

Pendant ces trois jours qui précédèrent l'occupation de Moscou, toute la famille Rostov était plongée en divers préparatifs. Le chef de la famille, le comte Ilia Andréievitch, courait sans cesse dans la ville, récoltant de tous côtés des bruits qui circulaient, et dans la maison où il donnait des ordres superficiels et hâtifs pour les préparatifs du départ.

La comtesse qui surveillait l'emballage des objets était mécontente de tout et cherchait Pétia qui toujours la fuyait, et elle jalousait Natacha avec qui il passait son temps. Sonia seule s'occupait du côté pratique de l'emballage. Mais Sonia, tous ces derniers temps, était particulièrement triste et silencieuse. La lettre de Nicolas, dans laquelle il parlait de la princesse Marie, avait provoqué en sa pré-

sence des réflexions joyeuses de la comtesse qui, dans cette rencontre de la princesse Marie avec Nicolas, voyait la main de Dieu.

— Je ne me suis jamais réjouie, disait-elle, quand Bolkonskī était fiancé à Natacha, mais j'ai toujours désiré et j'ai le pressentiment que Nicolas épousera la princesse. Et ce serait bien !

Sonia sentait que c'était la vérité, que le seul moyen de réparer les affaires des Rostov était un riche mariage et que la princesse était un beau parti. Mais cela lui était très pénible.

Malgré sa douleur ou peut-être à cause de sa douleur, elle avait pris sur elle tous les soins difficiles de l'emballage, et toute la journée elle était occupée. Le comte et la comtesse s'adressaient à elle quand ils voulaient ordonner quelque chose. Pétia et Natacha, au contraire, non seulement n'aidaient pas mais plutôt ennuyaient et dérangent tout le monde et emplissaient la maison de leurs cris, de leurs rires, de leur vacarme. Ils riaient et se réjouissaient non parce qu'ils avaient une raison quelconque, mais ils étaient gais et joyeux, et c'est pourquoi tout ce qui arrivait était pour eux un prétexte à la joie et au rire. Pétia se sentait gai parce que, parti de la maison enfant, il y revenait (tous le disaient) comme un brave. Il se sentait gai parce qu'il était à la maison, parce que de Bielaïa-Tzerkov où il n'y avait pas l'espoir d'aller au feu, il était à Moscou où bientôt on se battrait. Et sur-



tout il était gai parce que Natacha, dont il suivait toujours l'humeur, était gaie. Et Natacha était gaie parce que depuis trop longtemps elle avait été triste et que maintenant rien ne lui rappelait la cause de sa tristesse : elle se sentait bien. Elle était encore gaie parce qu'il y avait quelqu'un qui l'admirait (l'admiration était son élément nécessaire, et Pétia l'admirait). Et principalement ils étaient gais parce que la guerre se rapprochait de Moscou, parce qu'on allait se battre aux remparts, parce qu'on distribuait des armes, parce que tous couraient, partaient quelque part, parce que, en général, il se passait quelque chose d'extraordinaire et que c'est toujours amusant surtout quand on est jeune.

### XIII

Le samedi 31 août, dans la maison des Rostov tout était sens dessus dessous. Toutes les portes étaient ouvertes, tous les meubles sortis ou déplacés, les glaces et les tableaux enlevés. Dans les chambres partout des coffres, du foin, du papier d'emballage, des cordes. Les paysans et les domestiques qui emportaient les objets marchaient à pas lourds. Dans la cour se heurtaient les chariots des paysans, quelques-uns déjà débordants, d'autres vides. Les voix et les pas d'une foule de domestiques et de paysans arrivés avec les chariots résonnaient, s'interpellaient dans toute la maison. Le comte était sorti quelque part depuis le matin. La comtesse qui avait mal à la tête à cause du bruit et du vacarme était couchée dans le divan, des compresses de vinaigre sur le front.

Pétia n'était pas à la maison (il était allé chez un camarade avec qui il avait l'intention de passer

de la milice dans l'armée active). Sonia, dans la salle, assistait à l'emballage des cristaux et des porcelaines. Natacha était assise dans sa chambre dont le parquet était couvert de robes, de rubans, d'écharpes en désordre. Le regard fixé sur le sol, elle tenait entre ses mains une vieille robe de bal, déjà démodée, celle qu'elle avait pour aller la première fois au bal à Pétersbourg.

Natacha était honteuse de ne rien faire dans la maison quand tout le monde était si occupé et, plusieurs fois depuis le matin, elle avait essayé de se mettre à quelque besogne. Mais son âme n'y était pas, et elle ne savait pas s'adonner à une occupation sans y mettre toute son âme, toutes ses forces. Elle venait près de Sonia, à l'emballage des cristaux ; elle voulait l'aider, mais, aussitôt, repartait dans sa chambre pour emballer ses propres affaires. Elle s'amusa d'abord en distribuant des robes et des rubans aux femmes de chambre, mais quand il fallut se mettre sérieusement à la besogne, elle trouva que c'était ennuyeux.

— Douniacha, ma petite colombe, tu emballeras ?

— Oui, oui !

Et quand Douniacha, très volontiers, lui promit de tout faire, Natacha s'assit sur le parquet, prit sa robe de bal et se mit à penser à tout autre chose qu'à ce qui devait l'occuper actuellement. Les conversations des femmes de chambre, dans la pièce

voisine, et le bruit de leurs pas rapides de leur chambre à l'escalier de service tirèrent Natacha de ses réflexions. Elle se leva et regarda par la fenêtre. Un énorme convoi de blessés s'arrêtait dans la rue. Des bonnes, des valets, la sommelière, les vieilles bonnes, les cuisinières, les cochers, les marmitons étaient près de la porte cochère et regardaient les blessés.

Natacha jeta sur sa tête un mouchoir blanc dont elle tint les deux bouts, et sortit dans la rue.

L'ancienne sommelière, la vieille Maria Kouzminichna, s'était séparée de la foule qui se pressait à l'entrée de la porte cochère et, près d'un chariot, causait à un jeune officier pâle qui y était couché. Natacha fit quelques pas et, en continuant à retenir son mouchoir, elle s'arrêta timidement pour écouter ce que disait la sommelière.

— Alors, vous n'avez personne à Moscou? demandait Maria Kouzminichna, vous seriez plus tranquille quelque part dans un appartement, chez des particuliers. Chez nous, par exemple, les maîtres partent.

— Je ne sais pas si l'on permettra? fit l'officier d'une voix faible. Voici le chef. Demandez-le-lui.

Il indiquait un gros major qui débouchait dans la rue, derrière la file des chariots.

Natacha regarda avec des yeux effrayés le visage de l'officier blessé et, aussitôt, alla au-devant du major.

— Les blessés peuvent-ils s'arrêter dans notre maison ? demanda-t-elle.

Le major, avec un sourire, porta la main à sa visière.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle ? fit-il en clignant des yeux et souriant.

Natacha répéta tranquillement sa question, et son visage et toute sa personne, malgré le mouchoir qu'elle tenait toujours, étaient si sérieux, que le major cessa de sourire ; d'abord, il devint pensif, se demandant jusqu'à quel point c'était possible, puis il lui répondit affirmativement :

— Oh, oui ! Pourquoi pas ? C'est possible.

Natacha inclina légèrement la tête et retourna à pas rapides vers Maria Kouzminichna qui était près de l'officier et lui parlait avec compassion.

— On peut ! Il dit qu'on peut ! chuchota Natacha.

Le chariot tourna dans la cour des Rostov, et des dizaines de chariots pleins de blessés, sur l'invitation des habitants, commencèrent à entrer dans les cours et à s'approcher des perrons des maisons de la rue Poverskaïa.

Natacha était visiblement enchantée de ce rapprochement avec de nouvelles gens, en dehors des conditions habituelles de la vie. Avec Maria Kouzminichna, elle tâchait de faire entrer dans la cour le plus de blessés possible.

— Il faut cependant consulter votre père, dit Maria Kouzminichna.

— Non, non, ce n'est pas la peine ! Pour un jour, nous nous tiendrons au salon. On peut leur donner toute la moitié de nos appartements.

— Ah ! mademoiselle, vous inventez déjà ! Même dans le pavillon des domestiques, il faut demander la permission.

— Eh bien ! J'irai la demander.

Natacha courut à la maison, et, sur la pointe des pieds, franchit la porte entr'ouverte du divan d'où venait l'odeur de vinaigre et de gouttes d'Hoffmann.

— Maman, vous dormez ?

— Comment dormir ! dit la comtesse qui venait de s'éveiller.

— Maman, petite colombe, dit Natacha en se mettant à genoux devant sa mère et approchant très près son visage, pardonnez-moi de vous avoir éveillée, je ne le ferai plus jamais. C'est Maria Kouzminichna qui m'a envoyée. On a amené ici des officiers blessés. Vous permettez. Et ils n'ont pas où se mettre. Je sais que vous permettez... disait-elle rapidement sans s'arrêter.

— Quels officiers ? Qui les a amenés ? Je ne comprends rien, dit la comtesse.

Natacha rit. La comtesse aussi sourit faiblement.

— Je savais que vous permettriez. Alors, je vais le dire.

Et Natacha embrassa sa mère, se leva et sortit.

Au salon, elle rencontra son père qui revenait avec de mauvaises nouvelles.

— Eh voilà ! Nous sommes fichus ! Le club est fermé et la police part, dit-il avec un dépit involontaire.

— Papa, j'ai invité les blessés à venir dans notre maison, ça ne fait rien ?

— Sans doute, rien, dit le comte distraitemment. Il ne s'agit pas de cela. Je dis qu'il ne faut plus s'occuper de bêtises, mais aider à emballer et partir, partir, partir demain... Et le comte chargea le maître d'hôtel de donner cet ordre aux domestiques. Pendant le dîner, Pétia, qui rentrait, apporta aussi des nouvelles. Il raconta que le peuple prenait des armes au Kremlin, bien que Rostoptchine eût dit dans ses affiches qu'il ferait l'appel deux jours d'avance, que l'ordre était déjà donné pour que, le lendemain, tout le peuple montât en armes aux Trois-Montagnes où se livrerait une grande bataille.

Pendant que Pétia faisait ce récit, la comtesse regardait avec un effroi timide son visage rouge et gai. Elle savait que si elle disait un mot, si elle demandait à son fils de ne pas aller à ce combat (elle était sûre qu'il s'en réjouissait), il dirait quelque chose sur les hommes, sur l'honneur, sur la patrie, quelque chose de si insensé, de si viril, de si obstiné, qu'il n'y aurait plus rien à objecter et que tout serait manqué.

C'est pourquoi, espérant s'arranger de façon à partir avant cet événement et emmener Pétia avec elle en qualité de défenseur et de protecteur, elle ne lui fit aucune observation, mais, après le dîner, elle appela le comte et, les larmes aux yeux, le supplia de l'emmener au plus vite, la nuit même si possible. Avec la ruse involontaire de l'amour, propre aux femmes, elle, qui jusqu'ici avait montré un grand courage, jurait qu'elle mourrait si l'on ne partait pas cette nuit même. Et, très sincèrement, maintenant, elle avait peur de tout.



#### XIV

Madame Schoss, qui était allé voir sa fille, augmenta encore plus la peur de la comtesse par les récits de ce qu'elle avait vu rue Miasnitzkaïa, près du dépôt de spiritueux : dans la rue, elle n'avait pas pu passer à cause d'une foule de gens ivres qui criaient là. Elle avait été obligée de prendre une voiture et de faire un détour pour rentrer chez elle. Le long du chemin, le cocher lui avait raconté que le peuple avait brisé les fûts dans l'entrepôt, que c'était maintenant l'ordre d'agir ainsi.

Après le dîner, tous les familiers des Rostov se mirent, avec une hâte fébrile, à emballer les objets et à faire les préparatifs du départ. Le vieux comte restait là tout l'après-midi, allant sans cesse de la cour à la maison et criant aux domestiques de se hâter encore davantage. Pétia donnait des ordres dans la cour. Sonia ne savait que faire avec les

ordres contradictoires du comte et s'y perdait tout à fait. Les domestiques criaient, se disputaient, faisaient du tapage et couraient à travers les chambres et dans la cour. Natacha, avec la passion qu'elle apportait à tout, se mit aussi à l'ouvrage. D'abord, son intervention dans l'emballage fut regardée avec méfiance. On attendait toujours d'elle une plaisanterie et l'on se demandait s'il fallait lui obéir. Mais elle, avec obstination et ardeur, exigea l'obéissance, se fâcha, faillit pleurer parce qu'on ne lui obéissait pas, et elle obtint enfin que tous l'écoutassent. Son premier acte, qui lui coûta de grands efforts et lui donna le pouvoir, fut l'emballage des tapis. Dans la maison du comte il y avait des gobelins de grande valeur et des tapis persans. Quand Natacha se mit à la besogne, il y avait dans la salle deux caisses ouvertes : l'une presque pleine de faïences, l'autre de tapis. Il restait encore beaucoup de faïences sur les tables et l'on en apportait encore d'un cabinet noir. Il fallait se mettre à remplir une troisième caisse ; les domestiques allèrent la chercher.

— Sonia, attends, nous emballerons comme ça, dit Natacha.

— C'est impossible, mademoiselle, on a déjà essayé, dit le sommelier.

Et Natacha se mit à tirer rapidement de la caisse les plats et les assiettes enveloppés de papier.

— Les plats, il faut les mettre ici, dans les tapis, dit-elle.

— Mais que Dieu fasse que nous puissions mettre les tapis seuls dans trois caisses !

— Non, attends, s'il te plaît. Et Natacha recommença l'emballage rapidement et avec adresse. — Il ne faut pas mettre cela, disait-elle des assiettes de Kiev. Cela, oui. Cela, avec les tapis, disait-elle d'un plat de Saxe.

— Mais laisse, Natacha, nous emballerons, disait Sonia d'un ton de reproche.

— Laissez, mademoiselle, disait aussi le maître d'hôtel.

Mais Natacha ne céda pas. Elle ôta tous les objets, les emballait de nouveau en décidant qu'il n'était pas nécessaire d'emporter les tapis usés et la vaisselle ordinaire. Quand tout fut sorti des caisses, on se remit à emballer. Et, en effet, quand tout ce qui était ordinaire, qui ne valait pas, par son prix, d'être emporté, fut laissé de côté, les deux caisses purent contenir les objets de valeur. Cependant, le couvercle de la caisse des tapis ne pouvait fermer. On aurait pu enlever quelque chose, mais Natacha voulait arriver sans cela à fermer la caisse. Elle déballait, remballait, pressait, forçait le sommelier et Pétia, qu'elle avait entraîné au travail de l'emballage, à pousser, et faisait elle-même des efforts désespérés.

— Mais assez, Natacha, disait Sonia. Je crois que

tu as raison, mais retire tout de même celui de dessus.

— Je ne veux pas, disait Natacha, en retenant d'une main ses cheveux qui tombaient sur son visage, et en serrant avec l'autre les tapis. — Mais pousse donc, Pétia; appuie, Vassilitch, serre donc! criait-elle. Les tapis s'entassèrent et le couvercle se ferma. Natacha, battant des mains, poussa des cris de joie et des larmes coulèrent de ses yeux. Mais ce fut l'affaire d'une seconde. Aussitôt elle se mit à autre chose et on lui obéit sans hésitation. Le comte même ne se fâchait pas quand on lui disait que Natalie Ilinichna avait changé son ordre, et c'était à elle que les domestiques venaient demander s'il fallait mettre les cordes au chariot ou s'il était assez chargé.

La besogne avançait grâce aux ordres de Natacha. Les choses inutiles étaient laissées, les autres emballées le plus étroitement possible. Mais malgré toute la vigilance des domestiques, à la nuit tout n'était pas encore emballé. La comtesse s'endormit et le comte, ajournant le départ au lendemain matin, alla se coucher.

Sonia et Natacha se couchèrent habillées dans le boudoir. Cette nuit-là, on amena, par la rue Poverskaïa, un nouveau blessé, et Maria Kouzminichna, qui se trouvait à la porte cochère, le fit entrer chez les Rostov. Ce blessé, d'après les considérations de Maria Kouzminichna, était un personnage très im-

portant. On le conduisait dans une calèche fermée. Un vieux valet de chambre, à l'air respectable, était sur le siège, près du cocher. Derrière, dans une voiture, suivaient le docteur et deux soldats.

— Venez chez nous, s'il vous plaît. Les maîtres partent. Toute la maison reste vide, dit la vieille au vieux serviteur.

— Eh quoi! reprit le valet de pied. Nous n'espérons pas même le mener jusqu'à la place! Nous avons notre maison à Moscou, mais c'est loin et il n'y a personne.

— Chez nous, s'il vous plaît. Chez mes maîtres. Il y a tout ce qu'il faut, fit-elle. Quoi! est-il donc si mal?

Le valet fit un geste des mains.

— Nous n'espérons même pas le mener jusqu'à la place! Il faut demander au docteur.

Il descendit du siège et s'approcha de l'autre voiture.

— Bon! dit le docteur.

Le valet revint vers la calèche, y jeta un coup d'œil, hocha la tête, ordonna au cocher de tourner dans la cour et s'arrêta près de Maria Kouzminichna.

— Seigneur Dieu Jésus-Christ! prononça-t-elle.

Maria Kouzminichna proposa de porter le blessé dans la maison.

— Les maîtres ne diront rien...

Mais il fallait éviter de monter l'escalier, c'est pourquoi on porta le blessé dans le pavillon. On le mit dans l'ancienne chambre de madame Schoss. Ce blessé, c'était le prince André Bolkonski.

Le dernier jour de Moscou était arrivé. C'était un dimanche, une belle et douce journée d'automne. Comme chaque dimanche, les cloches sonnaient dans toutes les églises. Personne, semblait-il, ne comprenait encore ce qui attendait Moscou.

Seuls, les deux baromètres de l'État et de la Société : la plèbe, c'est-à-dire les pauvres, et le prix des marchandises, indiquaient la situation dans laquelle se trouvait Moscou.

Les ouvriers des fabriques, les domestiques, les paysans, en une grande foule à laquelle se mêlaient des fonctionnaires, des séminaristes, des gentils-hommes, le matin de ce jour, de bonne heure, allaient aux Trois-Montagnes. Après être restée là, la foule ne pouvant attendre Rostoptchine et convaincue que Moscou serait rendue, se dispersa dans les débits et les cabarets. Les prix de ce jour indiquaient aussi la situation des affaires. Les prix

des armes, de l'or, des chariots, des chevaux, montaient toujours et toujours, tandis que les prix des billets de banque, des objets de ménage descendaient de plus en plus, si bien que vers midi, certaines marchandises chères, comme le drap, se vendaient à vil prix et que l'on payait cinq cents roubles un cheval de paysan. Les meubles, les glaces, les bronzes se donnaient gratuitement.

Dans la vieille et confortable maison des Rostov l'abolition des conditions anciennes de la vie s'exprimait très faiblement. De toute cette grande domesticité, il arriva que pendant la nuit trois hommes disparurent, mais rien n'était dérobé et quant au prix des objets il se trouvait que les trente chariots venus de la campagne contenaient d'immenses richesses que plusieurs enviaient et pour lesquelles on avait proposé aux Rostov un argent fou. Non seulement pour ces chariots on proposait des sommes considérables, mais depuis le soir et de bonne heure le matin, le 1<sup>er</sup> septembre, dans la cour des Rostov, des hommes et des domestiques, de la part des officiers blessés, et les blessés eux-mêmes logés chez les Rostov et dans les maisons voisines, venaient et suppliaient les domestiques des Rostov de faire l'impossible pour qu'on leur donnât des chariots et qu'ils pussent partir de Moscou. Le majordome à qui l'on adressait cette demande, bien qu'il plaignit les blessés, refusait catégoriquement, disant qu'il n'oserait même pas



en parler au comte. Malgré toute la pitié inspirée par les blessés qui restaient là, il était évident que si l'on donnait un chariot, il n'y aurait pas de raison pour en refuser un second et ainsi de suite jusqu'au dernier, et même de donner les voitures des maîtres. Trente chariots ne pouvaient pas sauver tous les blessés et, dans la calamité générale, il était impossible de ne pas penser d'abord à soi et à sa famille.

C'est ce que pensait le majordome pour son maître.

Le comte Ilia Andréiévitich, éveillé le premier, le matin, sortit doucement de la chambre à coucher pour ne pas éveiller la comtesse qui ne s'était endormie que vers le matin. Les chariots liés étaient dans la cour, et les voitures près du perron. Le majordome était près du perron et causait avec un vieux brosseur et un jeune officier pâle, le bras en écharpe. Le majordome, en apercevant le comte, fit à l'officier et au brosseur un signe sévère pour qu'ils s'éloignassent.

— Eh bien ! Quoi, Vassilitch ! Tout est-il prêt ? demanda le comte en essuyant son crâne et regardant avec bonhomie l'officier et le brosseur qu'il salua de la tête. (Le comte aimait les nouvelles figures.)

— On peut atteler tout de suite, Votre Excellence.

— Eh bien ! C'est bon ! La comtesse s'éveillera,

et voilà, avec l'aide de Dieu! Que voulez-vous, messieurs? s'adressa-t-il à l'officier. Vous êtes dans ma maison?

L'officier s'avança. Son visage pâle rougit tout à coup.

— Comte, faites-moi la grâce... Permettez-moi... Au nom de Dieu... de me mettre quelque part sur vos chariots... je n'ai rien ici, chez moi, pour moi, n'importe quoi... même sur un chariot de bagages, sur les effets...

L'officier n'avait pas achevé que le brosseur s'adressa au comte avec la même demande pour son maître.

— Ah! oui, oui, oui! prononça hâtivement le comte. Je suis bien heureux. Vassilitch, donne des ordres. Fais vider là-bas un ou deux chariots... Eh bien! Là-bas... tout ce qu'il faut..., dit le comte en donnant des instructions dans des termes vagues.

Mais au même moment l'expression de chaude reconnaissance de l'officier fortifia ses intentions. Le comte regarda autour de lui. Dans la cour, dans la porte cochère, aux fenêtres du pavillon, partout il y avait des blessés et des brosseurs. Tous regardaient le comte et s'avançaient vers le perron.

— Passez dans la galerie, Votre Excellence. Qu'ordonnez-vous pour les tableaux? dit le majordome. Le comte le suivit dans la maison en répétant son ordre de ne pas refuser de chariots aux

blessés qui demandaient de partir. — Eh bien, quoi ! On peut ôter quelque chose, ajouta-t-il d'une voix douce, basse, comme s'il craignait d'être entendu de quelqu'un.

A neuf heures, la comtesse s'éveilla et Matrénéa Timothevna, sa vieille femme de chambre qui faisait fonction, près d'elle, de chef de gendarmerie, vint rapporter à son ancienne demoiselle que Maria Karlovna était très offensée et que les robes d'été des demoiselles ne pouvaient rester en ville. Des questions de la comtesse demandant pourquoi madame Schoss était offensée, il résultait qu'on avait ôté son coffre du chariot, qu'on déliait tous les chariots, qu'on retirait les bagages et qu'on emmenait les blessés, que le comte, dans sa bonté, avait ordonné de les emmener. La comtesse fit appeler chez elle son mari.

— Qu'entends-je, mon ami ! On décharge encore des objets ?

— Sais-tu, ma chère... voilà ce que je voulais te dire... Voilà, ma chère petite comtesse... Un officier est venu me demander de donner quelques chariots pour les blessés... On peut acheter tout cela et eux, comment peuvent-ils rester ici, pense donc ? Ils sont chez nous dans la cour, nous les avons invités... Sais-tu, je pense, ma chère... qu'on les emmène... Il n'y a pas à se hâter...

Le comte disait tout cela timidement, comme il parlait toujours quand il s'agissait d'argent.

La comtesse était habituée à ce ton qui précédait toujours une affaire qui ruinait les enfants : construction d'une galerie, d'une serre, installation d'un théâtre, d'un orchestre. Elle y était habituée et regardait comme un devoir de contredire ce qui s'exprimait de cette voix craintive. Elle prit son air de soumission timide et dit à son mari :

— Écoute, comte, tu nous as conduits à ce point qu'on ne donne rien pour notre maison, et maintenant tu veux perdre aussi toute la fortune *des enfants*. Tu dis toi-même qu'il y a dans la maison pour cent mille roubles d'objets divers. Moi, mon ami, je ne consens pas du tout. Le gouvernement est là pour s'occuper des blessés. Il sait ce qu'il doit faire. Regarde en face, chez les Lapoukhine, encore avant-hier on a tout emporté. Voilà comment font les gens. Nous seuls sommes des sots. Si tu n'as pas pitié de moi, au moins aie pitié des enfants.

Le comte agita les mains et sortit sans mot dire.

— Papa, qu'y a-t-il ? lui demanda Natacha qui juste à ce moment entra chez sa mère.

— Rien. Rien qui te regarde ! dit le comte irrité.

— Non, j'ai entendu, dit Natacha. Pourquoi maman ne veut-elle pas ?

— Qu'est-ce que cela te fait ? cria le comte. Natacha s'approcha de la fenêtre et devint pensive.

— Petit père, Berg vient chez nous, dit-elle en regardant à la fenêtre.

## XVI

Berg, le gendre de Rostov, était déjà colonel, décoré de Saint-Vladimir et d'Anne, et occupait toujours la même situation tranquille et agréable d'aide du chef de l'état-major de l'aide de la première section du chef de l'état-major du deuxième corps.

Le 4<sup>er</sup> septembre il était parti de l'armée pour Moscou.

Là, il n'avait rien à faire, mais il avait remarqué que tous demandaient à venir de l'armée à Moscou et faisaient là quelque chose. Lui aussi croyait nécessaire de demander un congé pour affaires de famille, pour ses biens.

Berg arrivait chez son beau-père dans sa petite voiture bien soignée, attelée d'une paire de chevaux bien nourris, juste les mêmes que ceux d'un prince. Dans la cour il regarda attentivement les chariots et, sur le perron, il tira un mouchoir très

propre et y fit un nœud. Berg, à pas de canard, traversa l'antichambre et accourut au salon. Là il embrassa le comte, baisa les mains de Natacha et de Sonia, et s'enquit hâtivement de la santé de sa belle-mère.

— Quelle santé, maintenant ! Eh bien ! Raconte donc, dit le comte. Que font les troupes ? Reculent-elles ou la bataille sera-t-elle livrée ?

— Seul, Dieu éternel peut connaître les destinées de la patrie, père. L'armée brûle d'héroïsme, et pour le moment les chefs sont réunis en conseil. Qu'en sortira-t-il ? on ne le sait pas. Mais en général, je vous dirai, père, qu'il n'y a pas de paroles pour décrire l'héroïsme, le courage, dignes de l'antique, qu'ont montrés les troupes russes dans cette bataille du 26... Je vous dirai franchement, père (il se frappa la poitrine, comme un général l'avait fait devant lui, mais un peu tard, il fallait se frapper la poitrine quand on disait : les troupes russes), que nous, les chefs, non seulement nous n'avions pas besoin de stimuler les soldats, mais à peine pouvions-nous retenir ces... ces... oui, ces actes héroïques et antiques... dit-il très vite. Le général Barclay de Tolly jouait sa vie partout devant les troupes, savez-vous. Notre corps était placé sur la pente de la colline ; pouvez-vous vous imaginer !... Et Berg raconta tout ce dont il se souvenait de divers récits qu'il avait entendus pendant ce temps. Natacha, sans baisser son regard qui

gênait Berg, le regardait comme si elle cherchait sur son visage la solution d'une question quelconque.

— En général, on ne peut imaginer et louer dignement l'héroïsme que montrèrent les soldats russes, dit Berg, et comme s'il voulait flatter Natacha, il sourit à son regard obstiné... La Russie n'est pas à Moscou, elle est dans le cœur de ses fils ! N'est-ce pas, père ? dit Berg.

A ce moment la comtesse sortit du divan, l'air sombre et mécontent. Berg se précipita vers elle pour lui baiser la main, s'informa de sa santé et, en exprimant d'un hochement de tête sa compassion, s'arrêta près d'elle.

— Oui, mère, je vous dirai la vérité. Les temps sont tristes et pénibles pour chaque Russe. Mais pourquoi vous inquiétez-vous tant ? Vous aurez encore le temps de partir...

— Je ne comprends pas ce que font les domestiques, dit la comtesse s'adressant à son mari. On vient de me dire que rien n'est encore prêt. Il faut que quelqu'un donne des ordres. Voilà, on regrette Mitenka. Cela n'en finira pas !

Le comte voulut dire quelque chose, mais s'abstint.

Il se leva de sa chaise et s'approcha de la porte.

A ce moment, Berg tira de sa poche son mouchoir, comme s'il voulait se moucher, et regardant le nœud qu'il y avait fait, il devint pensif,

puis hochant tristement et gravement la tête, il dit :

— J'ai à vous demander quelque chose d'important, père.

— Hum ! fit le comte en s'arrêtant.

— J'y ai pensé tout à l'heure, devant la maison d'Ussoufov, dit Berg en riant. Le gérant que je connais est sorti et m'a demandé si je n'achèterais pas quelque chose. J'y suis allé, vous savez, par curiosité. Mais là-bas, il y a un chiffonnier et une toilette. Vous savez combien Véra en désire et combien nous en avons causé (malgré lui, Berg passa dans le ton de la joie de son bien-être quand il se mit à parler du chiffonnier et de la toilette), quelle merveille ! Avec une serrure anglaise, vous savez ? Et Verotchka en a envie depuis si longtemps ! Alors je voudrais lui faire plaisir, lui faire une surprise. J'ai vu en bas, chez vous, plusieurs paysans, dans la cour. Donnez-m'en un. Je vous jure que je le paierai bien et...

Le comte fronça les sourcils et toussota.

— Demandez à la comtesse, moi, je ne donne pas d'ordres.

— Si c'est difficile, n'en parlons pas, je vous prie, dit Berg. Mais je voulais... pour Véra.

— Ah ! allez tous au diable, au diable, au diable ! s'écria le vieux comte. La tête me tourne !

Il sortit de la chambre.

La comtesse se mit à pleurer.



— Oui, oui, maman, les temps sont bien durs, dit Berg.

Natacha sortit avec son père. D'abord elle le suivit, semblant réfléchir à quelque chose de grave, ensuite elle courut en bas.

Sur le perron Pétia s'occupait de l'armement des paysans qui partaient de Moscou.

Dans la cour il y avait toujours les chariots chargés.

Deux étaient déficelés : un officier soutenu par un brosseur montait dans l'un d'eux.

— Sais-tu pourquoi ? demanda Pétia à Natacha. (Natacha comprit que Pétia demandait pourquoi leurs parents se querellaient.)

Elle ne répondit pas.

— Parce que papa a voulu donner tous les chariots pour les blessés, dit Pétia. C'est Vassilitch qui me l'a dit.

— Selon moi... selon moi, c'est une telle lâcheté, une telle vilénie, une telle... je ne sais pas ! cria tout à coup Natacha en tournant son visage courroucé vers Pétia. Sommes-nous donc des Allemands quelconques ? Sa gorge tremblait de sanglots, et craignant de faiblir et de laisser échapper en vain sa colère, elle se détourna et s'élança dans l'escalier.

Berg, assis près de la comtesse, la consolait respectueusement, le comte, la pipe à la main, marchait dans la chambre, quand Natacha, le visage

déformé par la colère, y entra comme un ouragan et, à pas rapides, s'approcha de sa mère.

— C'est une lâcheté ! Une vilénie ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas possible que vous ordonniez... — Berg et la comtesse la regardaient étonnés et effrayés.

Le comte s'arrêta près de la fenêtre pour écouter.

— Maman, c'est impossible, regardez ce qui se passe dans la cour ! Ils restent !

— Qu'as-tu ! qui, *ils* ? que veux-tu ?

— Les blessés, voilà qui ! C'est impossible, maman. Ça ne ressemble à rien... Non maman, petite colombe, ce n'est pas vrai. Pardonnez, je vous prie, petite chérie... Maman, qu'est-ce que cela peut vous faire qu'on n'emporte pas les meubles ? Regardez seulement ce qui se passe dans la cour... Maman ! Ce n'est pas possible !

Le comte était près de la fenêtre et, sans tourner la tête, écoutait les paroles de Natacha. Tout à coup il renifla et approcha son visage de la fenêtre.

La comtesse regarda sa fille, aperçut son visage honteux d'elle, son émotion, et comprit pourquoi son mari ne se trouvait pas de son côté ; et d'un air étonné, elle regarda autour d'elle.

— Ah ! vous faites de moi ce que vous voulez ! Est-ce que j'empêche quelque chose ! dit-elle, ne cédant pas encore tout à fait.

— Petite mère, petite colombe, pardonnez-moi. La comtesse repoussa sa fille et s'approcha du comte.

— Mon cher, donne des ordres comme il faut... je ne sais pas... dit-elle en baissant les yeux.

— Les poussins... les poussins... enseigner la poule, prononça le comte à travers des larmes de joie.

Il embrassa sa femme qui cacha sur sa poitrine son visage honteux.

— Petit père, petite mère, peut-on donner des ordres, peut-on ? interrogeait Natacha. Quand même, nous prendrons le plus nécessaire, dit-elle.

Le comte affirma de la tête, et, d'un pas rapide, Natacha courut de la salle dans l'antichambre et de l'escalier dans la cour.

Les domestiques réunis autour de Natacha ne purent croire à cet ordre étrange qu'elle leur donnait jusqu'à ce que le comte lui-même, au nom de sa femme, eût confirmé l'ordre de donner tous les chariots pour les blessés et de porter les caisses dans la cave. Dès qu'ils eurent compris l'ordre, les domestiques se mirent à l'exécuter avec une joie fiévreuse. Maintenant, non seulement cela ne leur paraissait pas étrange, mais il leur semblait que ce ne pouvait être autrement, de même qu'un quart d'heure auparavant personne ne trouvait étrange d'emporter les meubles et de laisser là les blessés.

Tous les familiers, comme pour prendre leur revanche de ne l'avoir pas fait auparavant, se mirent avec ardeur à cette nouvelle besogne.

Les blessés sortirent des chambres. Avec des visages pâles, joyeux, ils montèrent dans les chariots.

Dans les maisons voisines le bruit se répandit aussi qu'il y avait des chariots, et les blessés qui s'y trouvaient accoururent chez les Rostov. Plusieurs blessés demandaient à ne pas ôter les bagages et seulement à se mettre dessus. Mais une fois la résolution prise on ne pouvait pas s'arrêter. Il devenait indifférent d'abandonner tout ou la moitié. Les caisses de vaisselle, de bronzes, de tableaux, de miroirs qu'on avait emballés avec tant de soin la nuit précédente étaient dans la cour, et l'on cherchait toujours et l'on trouvait la possibilité de déballer encore et encore et de donner encore des chariots.

— On peut en prendre encore quatre, dit le gérant. Je donne mon chariot, autrement où les mettre !

— Mais donnez le chariot de ma garde-robe, dit la comtesse. Douniacha s'installera avec moi dans la voiture.

On donna encore le chariot de la garde-robe et on l'envoya prendre des blessés, deux maisons plus loin. Tous les familiers et les domestiques étaient gais et animés. Natacha se trouvait dans

un état d'animation enthousiaste, heureuse, qu'elle n'avait pas éprouvé depuis longtemps.

— Où est la corde? demandaient les domestiques en arrangeant la caisse derrière la voiture. Il faudrait au moins un chariot libre.

— Mais qu'y a-t-il dedans? demanda Natacha.

— Les livres du comte.

— Laissez, Vassilitch les arrangera. Ce n'est pas nécessaire. Le chariot est plein de gens, où donc se placera Piotr Ilitch?

— Il se mettra sur le siège. Tu te mettras sur le siège, Pétia! lui cria Natacha.

Sonia, elle aussi, ne restait pas un moment inactive. Mais le but de son activité était autre que celui de Natacha. Elle arrangeait les objets qui devaient rester, les inscrivait, selon le désir de la comtesse, et tâchait d'en emporter le plus possible.

## XVII

A deux heures, quatre voitures des Rostov, attelées et ficelées, étaient près du perron. Les chariots pleins de blessés, l'un après l'autre, sortaient de la cour. La calèche dans laquelle était le prince André attira l'attention de Sonia qui, avec une femme de chambre, installait un siège pour la comtesse dans la large et haute voiture qui attendait devant le perron.

— A qui cette calèche? demanda Sonia en se montrant à la portière de la voiture.

— Ne le savez-vous pas, mademoiselle? fit la femme de chambre. Le prince blessé. Il a passé la nuit chez nous. Il part aussi avec nous.

— Mais qui est-ce? Comment s'appelle-t-il?

— Mais c'est notre ancien fiancé, le prince Bolkonski! répondit la femme de chambre en soupirant. On dit qu'il est blessé mortellement.

Sonia bondit de la voiture et courut chez la com-

tesse. Celle-ci, déjà en costume de voyage, en châle et chapeau, marchait, fatiguée, dans le salon, en attendant ses familiers, afin de s'asseoir, les portes fermées, et de prier avant le départ. Natacha n'était pas là.

— Maman, le prince André est ici. Il est blessé mortellement. Il part avec nous, dit Sonia.

La comtesse ouvrit des yeux effrayés et, saisissant Sonia par la main, regarda derrière elle :

— Natacha! prononça-t-elle.

Pour Sonia et pour la comtesse, cette nouvelle n'avait d'abord qu'une seule importance. Elles connaissaient bien Natacha et la peur de l'effet qu'aurait sur elle cette nouvelle étouffait en l'une et l'autre toute compassion pour un homme qu'elles aimaient.

— Natacha ne sait rien encore; mais il part avec nous.

— Tu dis qu'il est blessé mortellement?

Sonia affirma de la tête.

La comtesse embrassa Sonia en pleurant.

« Les voies du Seigneur sont impénétrables! » pensa-t-elle en sentant qu'en tout ce qui se passait maintenant se manifestait la main toute-puissante qui auparavant était cachée des regards des hommes.

— Eh bien, maman! Tout est prêt. Qu'avez-vous? demanda Natacha en accourant dans la chambre, le visage animé.

— Rien, dit la comtesse. Si c'est prêt, alors partons.

Et la comtesse se pencha sur son réticule pour cacher son visage troublé. Sonia enlaça Natacha et l'embrassa.

Natacha la regarda interrogativement :

— Qu'as-tu ? Qu'est-il arrivé ?

— Rien... Rien...

— Quelque chose de très mauvais pour moi ?  
Qu'y a-t-il ? demanda la perspicace Natacha.

Sonia soupira et ne répondit rien. Le comte, Pétia, madame Schoss, Maria Kouzminichna, Vassilitch, entrèrent au salon. Après avoir fermé les portes, tous s'assirent, et, en silence, sans se regarder, restèrent ainsi quelques secondes.

Le comte se leva le premier puis, avec un profond soupir, se mit à se signer en regardant l'icône.

Tous firent de même. Ensuite le comte embrassa Maria Kouzminichna et Vassilitch qui restaient à Moscou et, pendant qu'ils cherchaient sa main et lui baisaient l'épaule, il leur tapotait légèrement le dos et marmottait quelques paroles vagues, consolantes et caressantes. La comtesse alla dans la chambre aux icônes et Sonia l'y trouva à genoux devant les quelques croix qui restaient aux murs. On emportait les icônes les plus précieuses d'après les traditions de famille.

Sur le perron et dans la cour, les gens qui par-



taient et que Pétia avait armés de poignards et de sabres rentraient leurs pantalons dans les tiges de leurs bottes, se ceignaient de courroies qu'ils serreraient fortement tout en disant adieu à ceux qui restaient.

Comme toujours, au dernier moment on oubliait beaucoup de choses, les paquets étaient mal faits et pendant assez longtemps deux écuyers se tinrent de chaque côté de la portière ouverte et du marche pied de la voiture, prêts à y faire monter la comtesse, pendant que les femmes de chambre couraient avec des coussins et des petits paquets de la maison à la voiture, aux chariots et inversement.

— Elles ne sauront jamais ! dit la comtesse. Tu sais que je ne peux pas être assise ainsi.

Et Douniacha, les dents serrées, sans rien répondre, une expression de reproche sur son visage, montait dans la voiture et arrangeait autrement les coussins.

— Ah ! ces gens ! disait le comte en hochant la tête.

Le vieux cocher Ephime, le seul avec qui la comtesse se décidait à aller en voiture, était assis sur son siège haut, et même ne se retournait pas pour voir ce qui se passait derrière lui.

Par une expérience de trente années, il savait qu'on ne lui dirait pas de si tôt : « Avec l'aide de Dieu ! » et que, quand on le lui aurait dit, on l'arrê-

terait encore deux fois, qu'on enverrait chercher des paquets oubliés, et qu'ensuite on l'arrêterait encore une fois, que la comtesse elle-même se pencherait à la portière et le supplierait au nom du Christ de conduire prudemment à la descente. Il le savait. C'est pourquoi, avec plus de patience que ses chevaux (surtout celui de gauche, Sokol, qui frappait du pied et mâchait son mors), il attendait ce qui serait. Enfin tous s'assirent; on releva le marchepied; la portière se ferma. On envoya chercher une cassette. La comtesse se montra dans la portière et dit ce qu'il fallait. Alors Ephime ôta lentement son bonnet et se signa. Le postillon et tous les domestiques en firent autant. Avec Dieu! dit Ephime en remettant son bonnet.

— Avance!

Le postillon stimula sa monture; le cheval de droite tira le collier, les hauts ressorts grincèrent et la caisse de la voiture s'ébranla. Le valet s'élança sur le siège de la voiture en marche. A la sortie de la cour, les voitures étaient cahotées sur les pavés, puis la file s'avança en haut de la rue. Dans les voitures, dans la calèche, dans le cabriolet, tous se signèrent en se tournant vers l'église qui était en face. Les domestiques qui restaient à Moscou marchaient de chaque côté des voitures qu'ils accompagnaient.

Natacha avait rarement éprouvé un sentiment plus joyeux que celui qu'elle éprouvait maintenant,

assise dans la voiture, près de la comtesse et regardant les murs de Moscou abandonnée et bouleversée qui défilaient lentement sous ses yeux. De temps en temps, elle se penchait à la portière et regardait en avant et en arrière le long convoi de blessés qui les précédait.

Presque au commencement, elle apercevait la capote de la calèche du prince André. Elle ne savait pas qui était dedans. A chaque fois, en regardant le convoi, elle la cherchait des yeux. Elle savait qu'elle était tout à fait en avant. A Koudrino, à la hauteur des rues Nikitzkaïa, Presnia et du boulevard Podnovinski, le convoi des Rostov rencontra quelques convois semblables, et dans la rue Sadovaïa, les voitures et les chariots marchaient déjà sur deux rangs.

En contournant la tour Soukharéva, Natacha qui regardait avec curiosité les personnes qui passaient à pied ou en voiture, tout à coup étonnée et joyeuse, s'écria :

— Mes aïeux ! Maman ! Sonia ! regardez, c'est lui !

— Qui ? qui ?

— Regardez ! je vous jure que c'est Bezoukhov !

Et Natacha se penchait à la portière pour regarder un homme de haute taille, gros, en habits de cocher, et évidemment, à en juger par l'allure, un seigneur déguisé. A ses côtés, était un petit vieillard jaune, imberbe, en capote de frise. Ils

s'approchaient de l'arc de la tour Soukharéva.

— Je jure que c'est Bezoukhov en cafetan, avec un vieux bonhomme quelconque. Je le jure. Regardez, regardez ! disait-elle.

— Mais non, ce n'est pas lui. Peut-on dire de pareilles bêtises !

— Maman, j'en donnerais ma tête à couper. Je vous jure que c'est lui. Attends ! Attends ! cria-t-elle au cocher. Mais le cocher ne pouvait s'arrêter parce que de la rue Mestchanskaïa paraissaient encore des charrettes et des voitures et que l'on criait aux Rostov d'avancer et de ne pas retarder les autres.

En effet, bien que beaucoup plus loin qu'auparavant, tous les Rostov aperçurent Pierre, ou un homme lui ressemblant extraordinairement, en cafetan de cocher, il montait la rue, la tête penchée, le visage sérieux, accompagné d'un petit vieux sans barbe, qui avait l'air d'un valet. Le vieillard remarqua le visage penché hors de la voiture, fixé sur lui, et, touchant respectueusement le coude de Pierre, il lui dit quelque chose en désignant la voiture. Pierre, assez longtemps, ne pouvait comprendre ce qu'il lui disait : il paraissait plongé dans ses pensées. Enfin, quand il comprit, il regarda dans la direction indiquée. Dès qu'il eut reconnu Natacha, s'abandonnant à la première impulsion, il se dirigea rapidement vers la voiture. Mais après avoir fait dix pas, se rappelant évidemment quelque chose, il s'arrêta.

Le visage de Natacha, penché à la portière, brillait d'une tendresse moqueuse.

— Piotr Kyrilovitch, venez donc! Nous vous avons reconnu. C'est étonnant! cria-t-elle en lui tendant la main. Comment! Pourquoi êtes-vous ainsi? c'est vous!

Pierre prit la main tendue et, en marchant (la voiture continuait d'avancer), la baisait gauchement.

— Qu'avez-vous, comte? demanda la comtesse d'une voix étonnée et compatissante.

— Qui? Pourquoi? Ne me le demandez pas, dit Pierre; il se tourna vers Natacha dont le regard joyeux et brillant (il le sentait sans le voir) l'attirait par son charme.

— Quoi? Est-ce que vous restez à Moscou?

Pierre se tut un moment.

— A Moscou? Oui, à Moscou, fit-il. Adieu.

— Ah! je voudrais être un homme! Alors je resterais avec vous. Ah! comme c'est bien! dit Natacha. Maman, permettez-moi de rester!

Pierre regarda distraitement Natacha et voulut dire quelque chose. Mais la comtesse l'interrompit :

— Nous avons appris que vous étiez à la bataille?

— Oui, répondit Pierre. Demain, il y aura une nouvelle bataille... commença-t-il.

Mais Natacha l'interrompit :

— Mais qu'avez-vous, comte ? Vous êtes tout changé.

— Ah ! ne me le demandez pas, ne me le demandez pas. Je ne le sais moi-même. Demain... Mais non. Adieu, adieu. Ce sont des temps affreux !

Et, s'éloignant de la voiture, il monta sur le trottoir.

Natacha longtemps encore se pencha à la portière, le regardant avec un sourire tendre, joyeux et un peu moqueur.

## XVIII

Pierre, depuis deux jours qu'il avait disparu de sa maison, habitait dans l'appartement abandonné de feu Bazdéiev.

Voici comment cela était arrivé.

Le lendemain de son retour à Moscou, après son entrevue avec le comte Rostoptchine, quand Pierre s'éveilla, il fut longtemps à comprendre où il se trouvait et ce qu'on voulait de lui. Quand, parmi les noms des personnes qui l'attendaient au salon, on cita celui du Français qui avait apporté une lettre de la comtesse Hélène Vassilievna, tout à coup il fut saisi d'un trouble quelconque et de l'exaspération à laquelle il était capable de s'abandonner. Tout à coup il s'imagina que tout était fini, embrouillé, que personne n'avait tort ni raison, que l'avenir n'apporterait rien et que cette situation était sans issue.

En souriant tout à fait naturellement et mar-

monnant quelque chose, tantôt il s'asseyait sur le divan dans une pose désespérée, tantôt se levait, s'approchait de la porte et regardait par le trou de la serrure dans le salon de réception, tantôt agitait les mains, se retournait, et se mettait à lire. Le valet de chambre annonça pour la deuxième fois à Pierre que le Français qui avait apporté la lettre de la comtesse désirait vivement le voir, ne serait-ce que pour un moment, et qu'on était venu de la part de la veuve de S. A. Bazdéiev demander de faire prendre les livres puisque madame Bazdéiev elle-même était partie à la campagne.

— Ah, oui! tout de suite. Attends... Ou bien non. Va dire que je viens tout de suite, dit Pierre au valet de chambre.

Mais aussitôt le valet disparu, Pierre prit un chapeau qui se trouvait sur la table et sortit par la porte dérobée de son cabinet de travail.

Il n'y avait personne dans le couloir. Pierre le traversa jusqu'à l'escalier en se frottant le front à deux mains, descendit jusqu'au premier palier. Le suisse était près de la porte d'entrée. Du palier où se trouvait Pierre, un autre escalier menait à la sortie de service.

Pierre prit l'escalier de service et descendit dans la cour. Personne ne l'avait vu. Mais dès qu'il franchit la porte cochère et se trouva dans la rue, les cochers qui étaient là et le portier se découvrirent devant le maître.



Pierre, sentant les regards fixés sur lui, fit comme l'autruche qui cache sa tête dans un buisson pour ne pas être vue. Il baissa la tête, et, accélérant le pas, s'éloigna dans la rue.

De tout ce que Pierre devait faire ce matin, le classement des livres et des papiers de Joseph Alexiévitich lui semblait le plus nécessaire.

Il prit la première voiture qu'il rencontra et ordonna de le conduire à Patriarché-Proudi où se trouvait la maison de la veuve Bazdéiev.

Sans cesser de regarder les convois qui s'avançaient de tous côtés et quittaient Moscou, Pierre installait son gros corps dans la voiture de façon à ne pas glisser, et il éprouvait un sentiment joyeux semblable à celui d'un garçon qui s'est enfui de l'école. Il se mit à bavarder avec le cocher. Celui-ci lui racontait que ce jour-là on distribuait des armes au Kremlin, que le lendemain on chasserait tout le monde aux remparts des Trois-Montagnes et qu'il y aurait là une grande bataille. Arrivé à Patriarché-Proudi, Pierre chercha la maison de Bazdéiev où il n'était pas allé depuis longtemps. Il s'approcha de la petite porte d'entrée. Guérassime, ce même petit vieux jaune, imberbe, que Pierre avait vu cinq ans auparavant à Torjok avec Joseph Alexiévitich, sortit à son appel.

— Y a-t-il quelqu'un à la maison ? demanda Pierre.

— Vu les circonstances actuelles, Votre Excel-

lence, Sophie Danilovna et ses enfants sont partis à la campagne près de Torjok.

— J'entrerai quand même. Je dois classer les livres, dit Pierre.

— Entrez, s'il vous plaît. Le frère du défunt (qu'il ait le royaume du ciel!), Makar Alexiévitich, est à la maison. Mais, comme vous le savez, il est faible d'esprit.

Pierre connaissait le frère de Joseph Alexiévitich, Makar Alexiévitich, un alcoolique à demi fou.

— Oui, oui, je le connais. Allons, allons... et il entra.

Un homme âgé, grand, chauve, le nez rouge, en robe de chambre et les pieds nus dans des galoches, était dans l'antichambre.

En apercevant Pierre, il marmonna méchamment quelque chose et s'éloigna dans le couloir.

— C'était un homme de grand esprit, et maintenant, comme vous pouvez le voir, il est devenu imbécile, dit Guérassime. Voulez-vous entrer dans le cabinet de travail ?

Pierre fit un signe de tête. Le cabinet était resté scellé.

— Sophie Danilovna a ordonné de remettre les livres si l'on venait de votre part.

Pierre pénétra dans ce même cabinet sombre où, du vivant du bienfaiteur, il entra en tremblant.

Ce cabinet, maintenant tout poussiéreux et pas

balayé depuis la mort de Joseph Alexiévitich, était encore plus sombre.

Guérassime ouvrit un volet et sortit sur la pointe des pieds. Pierre parcourut le cabinet de travail, s'approcha de l'armoire aux manuscrits, prit une des choses les plus importantes de l'ordre :

C'étaient les actes originaux écossais avec les notes explicatives du bienfaiteur. Il s'assit devant la table à écrire couverte de poussière, y posa le manuscrit, l'ouvrit, le referma et enfin, le repoussant, il appuya sa tête dans ses mains et devint pensif.

Plusieurs fois, Guérassime jeta un regard discret dans le cabinet de travail et chaque fois vit Pierre dans la même position.

Plus de deux heures s'écoulèrent. Guérassime se permit de faire du bruit à la porte pour attirer l'attention de Pierre. Pierre ne l'entendit pas.

— Vous ordonnez de laisser partir le cocher ?

— Ah oui ! dit Pierre en se reprenant et se levant rapidement. Écoute, dit-il en prenant Guérassime par le bouton de son veston et regardant le petit vieux de haut en bas avec des yeux brillants, humides, enthousiastes : Écoute. Tu sais qu'il y aura une bataille demain ?

On le dit.

— Je te demande de ne dire à personne qui je suis, et fais ce que je te dirai...

— J'obéis. Voulez-vous ordonner de vous servir à manger ?

— Non. Il me faut autre chose. Il me faut un habit de paysan et un pistolet, dit Pierre en rougissant.

— J'obéis, fit Guérassime en réfléchissant.

Pierre passa tout le reste de cette journée dans le cabinet de travail du bienfaiteur, en marchant de long en large et causant seul. Il se coucha sur le lit préparé pour lui ici même.

Guérassime, en domestique qui a vu beaucoup de choses surprenantes dans sa vie, accepta l'installation de Pierre sans aucun étonnement. Il semblait heureux d'avoir maintenant quelqu'un à servir. Le soir même, sans se demander pourquoi c'était nécessaire, il se procura pour Pierre un cafetan et un bonnet, et eut la promesse, pour le lendemain, du pistolet demandé.

Ce soir-là, Makar Alexiévitch, avec un bruit de galoches, s'approcha deux fois de la porte et s'arrêta en regardant Pierre d'un air flatteur. Mais dès que Pierre se retournait vers lui, avec gêne et colère, il refermait sa robe de chambre et s'éloignait hâtivement.

C'est quand Pierre, vêtu du cafetan de cocher acheté par Guérassime, allait avec celui-ci acheter e pistolet près de la tour Soukharéva qu'il rencontra les Rostov.

## XIX

Dans la nuit du 1<sup>er</sup> septembre, Koutouzov donna l'ordre aux troupes russes de reculer au-delà de Moscou, sur la route de Riazan.

Les premières troupes s'ébranlèrent dans la nuit. Durant cette marche nocturne elles ne se hâtaient pas et avançaient lentement et en ordre. Mais au lever du soleil, les troupes qui s'approchaient du pont Dragomilov aperçurent devant elles, de l'autre côté, des masses importantes de troupes qui inondaient les rues et les ruelles et se pressaient hâtivement pour atteindre le pont. Une hâte et un trouble sans cause s'emparèrent des troupes. Tous s'élançèrent en avant sur et vers le pont, vers le gué, dans les bateaux. Koutouzov avait ordonné de le conduire, par les rues détournées, de l'autre côté de la Moscova.

Vers dix heures du matin, le 2 septembre, dans le faubourg Dragomilov il ne restait plus que des

troupes d'arrière-garde. Toute l'armée était déjà de l'autre côté de la Moscova, au-delà de Moscou.

En même temps, le 2 septembre, à dix heures du matin, Napoléon se trouvait avec ses troupes sur la montagne Poklonnaïa et regardait le spectacle qui se découvrait à ses yeux. Du 26 août au 2 septembre, depuis la bataille de Borodino jusqu'à l'entrée de l'ennemi à Moscou, pendant toute cette semaine troublée et mémorable, il faisait ce magnifique temps d'automne qui surprend toujours : le soleil chauffe plus ardemment qu'au printemps, tout brille dans l'atmosphère légère et pure, la poitrine respire à l'aise les parfums de l'automne, les nuits mêmes sont chaudes et, dans ces nuits sombres et tièdes, du ciel tombent à chaque instant des étoiles dorées.

Le 2 septembre, à dix heures du matin, il faisait un temps pareil. L'éclat du matin était féérique. De la montagne Poklonnaïa Moscou s'étendait largement avec son fleuve, ses jardins, ses églises et semblait vivre de sa vie particulière, avec ses coupoles scintillant comme des étoiles sous les rayons du soleil.

A la vue de cet éclat étrange sur cette architecture spéciale, Napoléon éprouva cette curiosité un peu envieuse et inquiète qu'éprouvent les gens en voyant des formes d'une vie étrangère qu'ils ignorent. Évidemment à ces indices indéfinissables par lesquels on peut, à distance, distinguer un

corps vivant d'un mort, cette ville vivait de toute la force de sa vie. Napoléon, de la montagne Poklonnaïa, voyait tressaillir la vie dans la cité et sentait pour ainsi dire la respiration de ce corps grand et beau.

Chaque Russe, en regardant Moscou, sent que c'est une mère. Chaque étranger, en la regardant, ne sentant pas son cœur de mère doit sentir son caractère de femme, et Napoléon le sentait.

— CETTE VILLE ASIATIQUE AUX INNOMBRABLES ÉGLISES, MOSCOU LA SAINTE. LA VOILA DONC, ENFIN, CETTE FAMEUSE VILLE. IL ÉTAIT TEMPS, dit-il. Et, descendant de cheval, il ordonna de déplier devant lui le plan de Moscou et appela le traducteur Lelorme d'Ideville. « UNE VILLE OCCUPÉE PAR L'ENNEMI RESSEMBLE A UNE FILLE QUI A PERDU SON HONNEUR, » pensait-il (comme il l'avait dit lui-même à Toutchkov, à Smolensk). Et, dans cette disposition, il regardait la belle orientale, qu'il n'avait pas encore vue et qui était couchée devant lui. A lui-même il semblait étrange que son désir, qui lui paraissait jadis irréalisable, fût exaucé. Dans la lumière claire du matin, il regardait tantôt Moscou, tantôt le plan, en contrôlant les détails de la ville, et l'assurance de sa possession l'émotionnait et le terrifiait.

« Mais, pouvait-il en être autrement ? pensait-il. La voici, cette capitale, à mes pieds, attendant son sort. Où est maintenant Alexandre et que pense-t-il ? Une ville étrange, belle, majestueuse ! Et ce mo-

ment est étrange et majestueux ! Sous quel jour est-ce que je me présente à eux ? se disait-il, pensant à ses troupes. Voici la récompense pour tous ces sceptiques, pensa-t-il en regardant son entourage et les troupes qui s'avançaient et s'alignaient. Une seule de mes paroles, un mouvement de ma main, et elle est perdue, cette capitale ancienne DES CZARS. MAIS MA CLÉMENCE EST TOUJOURS PROMPTE A DESCENDRE SUR LES VAINCUS. Je dois être magnanime et vraiment grand... Mais non, ce n'est pas vrai que je suis à Moscou ? lui venait-il en tête tout à coup. Cependant, la voilà, elle est à mes pieds, ses coupes dorées et ses croix étincellent sous les rayons du soleil. Mais je l'épargnerai. Sur les monuments anciens de la barbarie et du despotisme, j'écrirai les grands mots de justice et de miséricorde. Alexandre comprendra surtout cela, je le sais ! » Il semblait à Napoléon que l'impression principale de ce qui se faisait se concentrait dans sa lutte personnelle contre Alexandre. « Des hauteurs du Kremlin... oui, c'est le Kremlin, oui, je leur donnerai des lois équitables. Je leur montrerai l'importance de la vraie civilisation. Je forcerai des générations de Boyards à prononcer avec amour le nom de leur vainqueur. Je dirai à la députation que je n'ai pas voulu et ne veux pas la guerre, que j'ai fait la guerre seulement à la politique mensongère de leur cour, que j'aime et respecte Alexandre et que j'accepterai à Moscou des conditions de paix



dignes de moi et de mes peuples. Je ne veux pas profiter des chances de la guerre pour humilier l'empereur que je respecte. Boyards, leur dirai-je, je ne veux pas la guerre, je veux la paix et le bonheur de tous mes sujets. D'ailleurs, je sais que leur présence m'anamera et que je leur parlerai comme je leur parle toujours : avec précision, solennité et grandeur. Mais, est-ce vrai que je suis à Moscou? Oui, la voilà! »

— QU'ON M'AMÈNE LES BOYARDS, dit-il, s'adressant à sa suite. Un général, avec une brillante suite, goloпа aussitôt pour chercher les Boyards.

Deux heures s'écoulèrent. Napoléon avait déjeuné et de nouveau se tenait à la même place sur la montagne Poklonnaïa, attendant la députation. Son discours aux Boyards se dessinait déjà clairement dans son imagination. Ce discours était plein de dignité et de cette grandeur que comprenait Napoléon. Ce ton de magnanimité avec laquelle il avait l'intention d'agir à Moscou, l'entraînait lui-même. Dans son imagination il fixait même deux jours pour la RÉUNION DANS LE PALAIS DES CZARS des seigneurs russes avec les seigneurs de l'empereur de France. En pensée, il nommait gouverneur un tel qui pouvait gagner à soi la population. Ayant appris qu'il y avait à Moscou beaucoup d'établissements de bienfaisance, en imagination il les comblait de ses faveurs. Il pensait que, comme en Afrique où il fallait visiter la Mosquée en burnous, à Moscou il

fallait être charitable comme les czars. Et, pour toucher définitivement le cœur des Russes, comme chaque Français qui ne peut s'imaginer rien de sentimental sans mentionner MA CHÈRE, MA TENDRE, MA PAUVRE MÈRE, il décidait que sur tous ces établissements il ordonnerait d'écrire en gros caractères : ÉTABLISSEMENT DÉDIÉ A MA CHÈRE MÈRE. Non, tout simplement : MAISON DE MA MÈRE, se disait-il. « Mais suis-je à Moscou? Oui, c'est elle, là, devant moi; mais la députation est-elle si longue à venir? » pensait-il.

Cependant, dans les derniers rangs de la suite de l'empereur, une discussion à mi-voix, inquiète, avait lieu entre généraux et maréchaux. Ceux qui étaient allés chercher la députation revenaient avec la nouvelle que Moscou était vide, que tous étaient partis. Les visages étaient pâles et émus. Ce n'était pas le fait que Moscou était vide de ses habitants qui les effrayait (malgré toute l'impression que cela leur causait évidemment), ce qui les effrayait surtout, c'était de l'apprendre à l'empereur. Comment, sans mettre Sa Majesté dans cette situation terrible que les Français appelaient RIDICULE, lui déclarer qu'il attend en vain les Boyards, qu'il n'y a plus qu'une foule d'ivrognes? Les uns disaient qu'il fallait, coûte que coûte, former une députation quelconque. Les autres discutaient cette opinion et affirmaient qu'il fallait, avec prudence et précaution, apprendre la vérité à l'empereur.

— IL FAUDRA LE LUI DIRE TOUT DE MÊME, dit quelqu'un de la suite. — MAIS, MESSIEURS...

La situation était d'autant plus pénible que l'empereur, tout en élaborant ses plans de magnanimité, allait et venait fiévreusement devant la place, en regardant de temps en temps sur la route de Moscou et souriant fièrement et joyeusement.

— MAIS C'EST IMPOSSIBLE... disaient, en haussant les épaules, les messieurs de la suite, ne se décidant pas à prononcer le mot terrible, LE RIDICULE...

A ce moment, l'empereur, fatigué d'une vaine attente et sentant par un flair de comédien que le moment sublime se prolongeait trop, commença à perdre de sa grandeur et fit un geste de la main. Un coup de canon de signal éclata et les troupes qui entouraient Moscou, de divers côtés, s'élançèrent par les remparts d'Iverskaïa, Kaloujskaïa et Dorogomilov. De plus en plus rapides, se dépassant les unes les autres, les troupes s'avançaient à toute vitesse, disparaissaient sous les nuages de poussière qu'elles soulevaient et remplissaient l'air de cris indistincts.

Entraîné par le mouvement des troupes, Napoléon arriva avec elles jusqu'aux remparts Dorogomilov, mais là il s'arrêta de nouveau, descendit de cheval, marcha longtemps près du rempart Kamer-Collège, attendant la députation.

Cependant, Moscou était vide. Il y avait bien encore des gens, un cinquantième de la population, mais elle était vide. Elle semblait vide comme une ruche sans reine.

Dans une ruche sans reine il n'y a déjà plus de vie, mais pour un regard superficiel, elle semble vivante comme les autres : De même dans les rayons chauds du soleil de midi, les abeilles tournoient gaiement autour d'une ruche sans reine comme autour des autres ruches vivantes ; de même, au loin, on sent l'odeur de miel ; de même sortent des abeilles. Mais si l'on observe attentivement, on comprend que dans cette ruche il n'y a plus de vie. Les abeilles n'en sortent pas comme d'une ruche vivante ; ce n'est pas la même odeur, les mêmes sons qui frappent l'apiculteur. S'il heurte la paroi d'une ruche malade, au lieu de la réponse habi-

tuelle du bourdonnement de dizaines de mille abeilles qui menacent de leurs aiguillons et, avec un battement rapide des ailes produisent un son léger, vivant, au lieu de cela, des bourdonnements isolés, qui éclatent dans divers endroits de la ruche vide, seuls lui répondent. De la ruche ne s'exhale pas, comme auparavant, l'odeur parfumée du miel et du poison; il n'en vient pas de chaleur, mais à l'odeur du miel se mêle un relent d'inhabité et de pourri. Il n'y a plus là-bas de gardiens prêts à périr pour la défense de la ruche et qui donnent l'alarme et soulèvent leur abdomen. Il n'y a plus ce son régulier et doux, ce frémissement ouvrier semblable au bruit de l'ébullition. Mais on entend les bruits isolés du désordre. Dans la ruche volent puis sortent, timidement, à la dérobée, les abeilles voleuses, noires, longues, couvertes de miel. Elles ne piquent pas, elles s'éloignent du danger. Auparavant les abeilles entraient dans la ruche avec un butin et en sortaient nues. Maintenant elles sortent avec le butin. L'apiculteur ouvre la partie inférieure et la regarde attentivement : au lieu des abeilles grasses, fatiguées de travail, noires, pendues jusqu'au bas, se tenant par les pattes et qui, avec le bourdonnement ininterrompu du travail tirent la cire, ce sont des abeilles à demi endormies qui errent de divers côtés, en bas et sur les parois de la ruche. Au lieu du sol bien collé et balayé par les ailes, en bas, il y a des miettes, des excréments d'abeilles, des

abeilles demi-crevées qui agitent à peine leurs pattes et des abeilles crevées, laissées là.

L'apiculteur ouvre la partie inférieure et regarde le sommet de la ruche. Au lieu des rangs d'abeilles couvrant toutes les alvéoles, il voit le travail artistique, compliqué des alvéoles, mais plus sous son aspect de virginité d'autrefois : Tout est souillé et délaissé. Les abeilles noires, voleuses, quittent rapidement et en cachette leur besogne. Les abeilles de la ruche, desséchées, ratatinées, fanées comme si elles étaient vieilles, errent lentement sans rien empêcher, sans rien désirer, sans conscience de la vie. Les mâles, les bourdons et les papillons se battent contre les parois de la ruche. De çà, de là, parmi la cire et le miel, on entend rarement un bourdonnement irrité. Quelque part, deux abeilles, par vieille habitude, nettoient le nid de la ruche et, avec des soins au-dessus de leurs forces, tirent dehors une abeille morte ou un bourdon, ne sachant elles-mêmes pourquoi elles le font. Dans un autre coin, deux vieilles abeilles se battent paresseusement, ou se nettoient, ou se nourrissent l'une l'autre, sans savoir si elles le font avec un sentiment amical ou avec hostilité. Ailleurs, une foule d'abeilles s'étouffent contre une victime quelconque, la battent et l'étranglent. Et l'abeille affaiblie ou tuée, légère comme un duvet, tombe dans le tas de cadavres. L'apiculteur retourne les deux parties médianes pour voir le nid. Au lieu du cercle

compact, noir d'autrefois, au lieu des milliers d'abeilles accolées dos à dos et gardant les plus hauts mystères de la ruche, il voit des centaines d'abeilles, tristes, demi-mortes, endormies ; presque toutes sont mortes et les autres ignorent ce qu'elles gardent et qui n'existe plus.

Une odeur de pourriture et de mort se dégage d'elles. Quelques-unes seulement se remuent, volent paresseusement et se placent sur la main ennemie, n'ayant pas la force de mourir en la piquant. Celles qui sont mortes tombent dans le bas, comme des écailles de poisson. L'apiculteur ferme la ruche, la marque avec la craie et, au moment voulu, la brise et l'écrase.

Ainsi était Moscou quand Napoléon, fatigué, inquiet, les sourcils froncés, marchait de long en large sur le rempart Kamer-Collège, attendant au moins cette convenance extérieure qui, selon lui, était nécessaire : la députation.

Dans les divers coins de Moscou des gens s'agitaient sans raison, par vieille habitude, sans savoir ce qu'ils faisaient.

Quand, avec toutes les précautions possibles, on eut déclaré à Napoléon que Moscou était vide, il regarda le messager de cette nouvelle, et, se détournant, continua de marcher en silence.

— La voiture ! dit-il. Il s'y assit à côté de l'aide de camp de service et partit dans le faubourg.

— « MOSCOU DÉSERTE! QUEL ÉVÉNEMENT INVRAISEMBLABLE! » se disait-il.

Il n'entra pas dans la ville et s'arrêta à l'auberge du faubourg Dorogomilov.

LE COUP DE THÉÂTRE AVAIT RATÉ.



## XXI

Nos troupes traversèrent Moscou depuis deux heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi entraînant avec elles les derniers habitants et les blessés.

La plus grande confusion pendant le passage des troupes avait lieu surtout sur les ponts Kamméni, Moskvoretzky et Jaousky. Quand les troupes se scindèrent en deux parties pour contourner le Kremlin sur les ponts Moskvoretzky et Kamméni, un grand nombre de soldats, profitant de l'arrêt et de la bousculade, revinrent sur leurs pas et, à la dérobée, silencieusement, se faulèrent par l'église de Basile-le-Pieux et sous les portes Borovitzky vers la Place Rouge où ils flairaient qu'on pouvait facilement prendre le bien d'autrui.

Une foule de gens comme aux jours de marchés remplissaient toutes les rues et ruelles, mais on n'entendait pas de voix caressantes, attirantes, il

n'y avait pas de marchands ambulants, ni la foule bigarrée des acheteuses. Il n'y avait que des uniformes et des capotes de soldats, sans fusils, qui sortaient des demeures avec des fardeaux et y entraient les mains vides. Des marchands et des employés (peu nombreux) erraient éperdus parmi les soldats, fermaient leurs boutiques, et eux-mêmes, avec leurs employés, emportaient quelque part leurs marchandises. Sur la place voisine du marché, le tambour battait le rappel. Mais les sons du tambour ne ralliaient pas les pillards, qui, au contraire, s'enfuyaient plus loin.

Parmi les soldats, dans les boutiques et les passages, on voyait des gens en cafetans gris, tête rasée. Deux officiers, l'un avec une écharpe par-dessus l'uniforme, sur un cheval gris, maigre, l'autre à pied, en capote, étaient au coin d'Ilinka et causaient. Un troisième officier s'approcha d'eux.

— Le général a ordonné de chasser immédiatement tout le monde, coûte que coûte. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela ne ressemble à rien. La moitié des gens a pris la fuite.

— Où vas-tu ? Où allez-vous ? cria-t-il à trois fantassins qui, sans fusils, les pans de leurs capotes relevés, se glissaient devant lui, dans les rangs. Arrêtez-vous, canailles !

— Voilà ! Veuillez les rassembler, dit l'autre officier. On ne peut y arriver. Il faut avancer plus vite pour que les derniers ne s'en aillent pas, voilà tout !

— Comment avancer? On serait arrêté là-bas. On se heurte sur le pont et on ne bouge pas. Il faudrait peut-être déployer le flanc pour que les derniers ne s'en aillent pas.

— Mais allez donc là-bas! chassez-les donc! cria l'officier supérieur.

L'officier à l'écharpe descendit de cheval, appela le tambour et entra avec lui sous les arcades; quelques soldats s'enfuirent en bande. Un marchand au visage bourgeonné, l'air calme, méchant, s'approchait hâtivement de l'officier en agitant les bras.

— Votre seigneurie, dit-il, faites grâce, défendez-nous. Nous ne regardons pas à un morceau près. Avec plaisir, prenez du drap, s'il vous plaît, je le porterai tout de suite pour un honnête homme, même deux pièces, et de grand cœur, parce que nous comprenons. Mais qu'est-ce que c'est que cela? Un brigandage! Je vous supplie! Peut-être donnerez-vous la garde au moins pour qu'on puisse fermer.

Quelques marchands se groupaient autour de l'officier.

— Hé! Qu'est-ce que tu chantes, dit l'un d'eux, maigre, au visage sévère. Quand on coupe la tête, on ne pleure plus les cheveux. Prends ce qui te plaît! Puis, faisant un geste énergique de la main, il tourna le dos à l'officier.

— Toi, tu peux parler, Ivan Sidéritch, dit avec colère le marchand. Venez, votre seigneurie.

— Que dire? cria l'homme maigre. Ici, dans les trois boutiques, j'ai pour cent mille roubles de marchandises. Est-ce qu'on peut les garder quand les troupes sont parties? Hé les gens!

— Venez, votre seigneurie, dit le marchand en saluant. L'officier était étonné, sur son visage se lisait l'indécision.

— Et qu'est-ce que cela me fiche! s'écria-t-il tout à coup. Et à pas rapides il alla devant les rangs.

D'une boutique ouverte arrivaient des bruits de coups et des invectives. Comme l'officier s'approchait, de là, bondit un homme en armiak gris et la tête rasée.

Cet homme se faufila devant le marchand et l'officier. L'officier se précipita vers le soldat qui était dans la boutique. Mais à ce moment les cris terribles d'une immense foule s'entendirent sur le pont Moskvoretzky et l'officier accourut sur la place.

— Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? demanda-t-il. Mais son camarade galopait déjà dans la direction des cris, devant l'église Basile-le-Pieux. L'officier monta à cheval et le suivit. Quand il fut près du pont il aperçut deux canons détachés de l'avant-train, l'infanterie qui traversait le pont, quelques chariots renversés, des visages effrayés, des physiognomies souriantes de soldats. Un chariot attelé de deux chevaux était près des canons. Derrière le chariot, se trouvaient, près des roues, quatre chiens de chasse avec des colliers. Le chariot contenait

une montagne d'objets, et juste au haut, à côté d'une chaise d'enfant renversée, était assise une femme qui poussait des cris désespérés et perçants. Des camarades racontèrent à l'officier que les cris de la foule et ceux de la femme provenaient de ce que le général Ermolov, qui s'était rencontré avec cette foule, en apprenant que les soldats se répandaient dans les boutiques et que les habitants encombraient le pont, avait ordonné d'ôter les canons des avant-trains et menacé de tirer sur le pont.

La foule, en renversant les chariots, en se bousculant, en criant désespérément, dégagea le pont et les troupes avancèrent.

Mais l'intérieur de la ville était vide. Dans les rues il n'y avait presque plus personne. Les portes cochères et les boutiques, tout était fermé. Par ci par là, près des débits, on entendait des cris isolés, ou des chants d'ivrognes. Dans les rues, personne ne circulait en voiture, les piétons étaient rares. Rue Povarskaia, tout était calme et désert. Dans l'immense cour de la maison des Rostov, on voyait des restes de foin, du crottin de cheval, mais pas un seul homme. Dans la maison des Rostov, où étaient restés tous les biens, il y avait deux hommes dans le grand salon : le portier Ignate et le petit garçon de course Michka, le petit-fils de Vassilitch, qui restait à Moscou avec son grand-père. Michka avait ouvert le clavecin et jouait d'un doigt. Le portier, les mains sur les hanches, debout devant la haute glace, souriait joyeusement.

— En voilà bien ! Hein, oncle Ignate ? disait le

petit garçon en se mettant tout d'un coup à frapper des deux mains sur les touches.

— Tiens ! répondit Ignate, étonné de ce que, dans le miroir, son visage souriait de plus en plus.

— Ils n'ont pas honte ! Vraiment c'est honteux ! prononça derrière eux la voix de Maria Kouzminichna qui entraît doucement. Et voilà la grande gueule qui montre les dents ! Pour ça, vous êtes bons ! Là-bas, tout n'est pas arrangé. Vassilitch est à bout de forces. Attends un peu !

Ignate, tortillant sa petite ceinture et cessant de sourire, sortit de la chambre en baissant doucement les yeux.

— Petite tante, laisse-moi un peu, dit le garçon.

— Je te ferai voir un peu, polisson ! s'écria Maria Kouzminichna en agitant la main. Va préparer le samovar pour le grand-père.

Maria Kouzminichna, après avoir épousseté le clavecin, le ferma, et, en soupirant lourdement, sortit du salon dont elle ferma la porte à clef.

Une fois dans la cour, elle se mit à réfléchir où elle devait aller : prendre du thé chez Vassilitch, dans son pavillon, ou finir de mettre en ordre la décharge ?

Des pas rapides résonnaient dans la rue calme. Les pas s'arrêtèrent près de la porte. Le loquet grinça sous une main qui tâchait d'ouvrir.

Maria Kouzminichna s'approcha de la porte.

— Que voulez-vous ?

— Le comte, le comte Ilia Andréiévitche Rostov.

— Mais qui êtes-vous ?

— Un officier. J'ai besoin de le voir, dit une voix agréable de seigneur russe.

Maria Kouzminichna ouvrit la porte et un jeune officier de dix-huit ans, au visage rond, du type des Rostov, entra dans la cour.

— Ils sont partis, petit père. Hier soir, ils sont partis, dit affablement Maria Kouzminichna.

Le jeune officier restait dans la porte, indécis s'il fallait entrer ou non. Il claqua de la langue.

— Ah ! quel dommage ! prononça-t-il. J'aurais dû venir hier. Ah, quel dommage !

Pendant ce temps, Maria Kouzminichna examinait attentivement et avec sympathie les traits de la famille Rostov qu'elle retrouvait dans le visage du jeune homme, sa capote déchirée et ses bottes usées.

— Pourquoi vouliez-vous voir le comte ? demanda-t-elle.

— Mais que faire ? prononça l'officier avec dépit, et il se retourna vers la porte cochère comme s'il voulait partir. Il s'arrêta de nouveau, indécis. — Voyez-vous, dit-il tout à coup, je suis le parent du comte. Il était toujours très bon pour moi. Alors voilà (avec un bon et gai sourire il regardait son manteau et ses bottes), mes habits sont usés. Je n'ai pas du tout d'argent... alors j'avais pensé demander au comte.



Maria Kouzminichna ne le laissa pas achever.

— Voulez-vous attendre un moment, petit père ?

Un petit moment.

Et aussitôt que l'officier eut ôté sa main de la porte, Maria Kouzminichna, de son pas pressé de vieille femme, alla dans la cour, à son pavillon.

Pendant qu'elle courait chez elle, l'officier, la tête baissée, regardait ses bottes déchirées et souriait faiblement en se promenant dans la cour. « Quel dommage que je n'aie pas trouvé l'oncle. Et quelle gentille vieille ? Où a-t-elle couru ? Comment puis-je savoir par quelle rue je rattraperai plus vite mon régiment qui doit aller au rempart Rogoski », pensait le jeune officier.

Maria Kouzminichna, avec un visage à la fois effrayé et résolu, parut du coin, tenant à la main un mouchoir à carreaux. Avant de rejoindre l'officier elle ouvrit le mouchoir, en tira un billet blanc de vingt-cinq roubles qu'elle lui remit hâtivement.

— Si Son Excellence était à la maison, sans doute il ferait comme un parent... Mais voilà... maintenant, peut-être... Maria Kouzminichna devenait timide et confuse. Mais l'officier, sans refuser, sans se hâter, prit le billet et remercia la vieille.

— Si le comte était à la maison... continuait à s'excuser Maria Kouzminichna. Que Christ vous garde ! J'espère que Dieu vous gardera sauf, dit-elle en saluant et l'accompagnant.

L'officier, comme s'il se moquait de soi-même, en souriant et hochant la tête, presque au trot, courut par les rues désertes pour rattraper son régiment au pont Iaouzki. Et Maria Kouzminichna, les yeux humides, pendant longtemps se tenait devant la porte fermée en hochant pensivement la tête et sentant un accès inattendu de tendresse maternelle et de pitié pour le petit officier qu'elle ne connaissait pas.

### XXIII

Rue Varvarka, dans une maison inachevée, avec un débit au rez-de-chaussée, s'entendaient des cris, des rires et des chansons. Dans une petite chambre malpropre, une dizaine d'hommes, des ouvriers, étaient assis sur des bancs autour des tables. Tous étaient ivres, en sueur, les yeux vagues, et leur chant était entrecoupé de larges bâillées ; chacun, à en juger par la difficulté et l'effort, évidemment ne désirait pas chanter mais voulait montrer qu'il avait bu et qu'il s'amusait. L'un, d'eux, un grand garçon blond, en cafetan bleu, propre, au nez fin, droit, eût été joli sans des lèvres trop minces, trop enfoncées, remuant sans cesse, et des yeux vagues, sombres et immobiles. Il se tenait debout près de ceux qui chantaient, sa manche relevée jusqu'au coude, montrait un bras blanc, et, évidemment en pensant à quelque chose, solennellement et gauchement, il agitait au-dessus

de leurs têtes sa main aux doigts sales écartés. La manche de sa blouse descendait sans cesse et, de la main gauche, il la relevait, comme s'il eût été important que ce bras blanc, veiné, qui s'agitait, fût absolument nu.

Au milieu de la chanson, dans le vestibule et sur le perron, se firent entendre les cris d'une escarmouche et des coups. Le grand garçon fit un signe de la main.

— Assez ! cria-t-il d'un ton impérieux. Camarades, la bagarre ! Et sans cesser de retrousser sa manche, il sortit sur le perron.

Les ouvriers le suivirent. Les ouvriers qui avaient bu dans le débit, ce matin, sous l'inspiration du grand garçon, avaient apporté au cabaretier des peaux de la fabrique ; en échange, celui-ci leur avait donné du vin. Les forgerons de l'usine voisine, au bruit de l'orgie dans le débit, pensant qu'il était pris d'assaut, voulaient y pénétrer. Sur le perron une bagarre commença. Le cabaretier se battait dans la porte avec les forgerons, et, pendant que les ouvriers sortaient, un forgeron se détachait du cabaretier et tombait la face sur le pavé.

Un autre forgeron tâchait de forcer la porte et poussait le cabaretier.

Le garçon aux manches relevées frappa au visage le forgeron qui voulait forcer la porte et s'écria sauvagement :

— Camarades ! On bat les nôtres !

A ce moment le premier forgeron se souleva de terre, puis, écorchant davantage son visage ensanglanté, il s'écria d'une voix geignarde :

— Au secours ! On assassine !... On a assassiné un homme ! Frères !...

— Oh ! mes aïeux ! On a tué un homme ! cria d'une voix aiguë une femme qui sortait de la porte voisine.

La foule s'assemblait autour du forgeron ensanglanté.

— N'est-ce pas assez que tu aies pris au peuple jusqu'à la dernière chemise, dit une voix quelconque s'adressant au débitant. Quoi ! tu as encore tué un homme ! Brigand !

Le haut garçon, sur le perron, jetait des regards vagues tantôt sur le débitant, tantôt sur le forgeron. Il semblait se demander avec qui il allait se battre.

— Assassin ! cria-t-il tout à coup à l'adresse du débitant. Liez-le, mes frères.

— Comment donc !... Tu auras encore le temps de lier et moi aussi ! s'écria le débitant en repoussant les gens qui se jetaient sur lui. Et enlevant son bonnet, il le jeta à terre. Cet acte semblait avoir une importance menaçante, mystérieuse : les ouvriers qui entouraient le débitant s'arrêtèrent indécis.

— Mon cher, moi-même je connais très bien

l'ordre. J'irai jusqu'au commissariat de police. Tu crois que j'aurai peur ! Tu sais, maintenant on ne permet pas de brigander ! s'écria le débitant ; il ramassa son bonnet...

— Allons. En voilà !... Allons !... en voilà ! répétaient l'un après l'autre le débitant et le grand garçon, et tous deux s'avancèrent dans la rue. Le forgeron ensanglanté marchait à côté d'eux. Les ouvriers et des passants les suivirent en criant et causant.

Au coin de la rue Morosseïka, en face d'une grande maison aux fenêtres fermées sur laquelle était l'enseigne d'un cordonnier, se tenaient une vingtaine de cordonniers aux visages tristes, maigres, fatigués, en *khalat* (1) et blouses déchirées.

— Qu'il paie ses ouvriers comme il faut, disait un cordonnier à la petite barbiche, aux sourcils froncés. Il a sucé notre sang et... fini. Il nous a coulés, roulés, toute la semaine ; il nous a coulés jusqu'au bout et maintenant voilà : lui-même est parti.

En apercevant la foule et un homme ensanglanté, le cordonnier qui parlait se tut, et tous avec curiosité se joignirent à la foule.

— Où va-t-on ?

— C'est connu, chez les chefs.

— Quoi ! Est-ce vrai que notre armée n'a pas le dessus ?

(1) Vêtement très long que portent les Orientaux.

— T'as trouvé ça tout seul ! Ecoute ce qu'on dit.

Les questions et les réponses se croisaient.

Le débitant, profitant du grossissement de la foule, se mit à l'écart et retourna à son débit.

Le grand garçon, sans remarquer le départ de son adversaire, parlait sans cesse, en agitant son bras nu, et attirait à soi l'attention générale.

C'était lui que le peuple entourait, supposant en obtenir la solution de toutes les questions qui l'occupaient.

— Qu'ils montrent l'ordre, la loi ! C'est pour ça qu'ils sont les chefs ! N'est-ce pas vrai, frères orthodoxes ! dit le grand garçon en souriant à peine.

— Ils pensent qu'il n'y a pas de chefs ? Peut-on se passer de chefs ? Autrement si on laisse piller...

— Assez de bêtises ! disait-on dans la foule. — Comment donc ! On abandonne Moscou ? — On l'a dit pour rire et tu l'as cru. — Combien y a-t-il d'armées en marche ? — On les laisserait comme ça ? — C'est pour ça qu'ils sont les chefs. — Ecoute, voilà ce qu'on dit. Et l'on désignait le grand garçon.

Près du mur de la cité, un autre petit groupe de gens entourait un homme en capote de frise qui tenait à la main un papier.

— On lit un ukase ! On lit un ukase ! cria-t-on dans la foule et tous se poussèrent vers le lecteur.

L'homme en capote de frise lisait l'affiche du 31 août. Quand il se vit entouré de la foule il parut

confus ; mais à la demande du grand garçon, d'une voix tremblotante, il se mit à lire l'affiche depuis le commencement.

« Demain, de bonne heure, j'irai chez le sérénissime (sérénissime ! répéta solennellement le grand garçon, en souriant à pleine bouche et fronçant les sourcils), pour causer avec lui, agir et aider les troupes à écraser les malfaiteurs. Commençons par extirper leur esprit... » (Le lecteur s'arrêta. — As-tu entendu ! s'écria victorieusement le garçon. Il te déblera tout...) « ... les écraser et les envoyer au diable. Je viendrai demain pour le dîner. Nous nous mettrons à l'œuvre. Nous ferons, nous finirons et nous achèverons nos malfaiteurs. »

Un silence absolu accompagna ces derniers mots. Le grand garçon baissa tristement la tête. Évidemment personne ne comprenait ces dernières paroles. Surtout les mots : « Je viendrai demain pour dîner » attristaient visiblement lecteur et auditeurs. Le peuple prêtait tout son entendement, mais cela était trop simple et inutile. Chacun d'eux pouvait en dire autant, c'était donc déplacé dans le décret du général gouverneur.

Tous restaient silencieux et tristes. Le grand garçon remuait les lèvres et se dandinait.

— Voilà, allez lui demander !... — C'est lui-même !... — Comment donc ?... — Autrement... — C'est lui qui vous le dira, se mit-on à dire dans les derniers rangs de la foule ; et l'attention géné-



rale fut attirée par la voiture du chef de police qui se montrait sur la place accompagnée de deux dragons à cheval.

Le chef de police qui, le matin, par ordre du comte, était allé brûler les bateaux et qui, pour ce fait, avait gagné une forte somme, — il l'avait en ce moment dans sa poche, — en apercevant une foule de gens qui s'avancait vers lui, ordonna au cocher de s'arrêter.

— Quelles sont ces gens-là ? cria-t-il aux hommes qui, isolément et timidement, s'approchaient de sa voiture. Qu'est-ce que cette foule, je vous le demande ? répéta le chef de police qui ne recevait pas de réponse.

— Votre seigneurie, dit l'homme en capote de frise. Votre seigneurie, suivant le décret du comte, ils veulent servir jusqu'à la mort et non faire une révolte. C'est dit de la part du comte.

— Le comte n'est pas parti. Il est ici et vous recevrez des ordres, dit le chef de police. — Va ! cria-t-il au cocher.

La foule s'arrêta autour de ceux qui avaient entendu les paroles du chef de police, et suivit des yeux la voiture qui s'éloignait.

Pendant ce temps le chef de police se retournait effrayé. Il dit quelque chose au cocher et la voiture s'éloigna encore plus vite.

— On nous trompe, camarades ! Allons chez lui-même ! cria le grand garçon. — Allons, enfants !

Qu'il nous rende compte ! répétèrent des voix. Et le peuple s'élança en courant derrière la voiture. La foule, en causant bruyamment, suivit le chef de police rue Loubianka.

— Quoi ! les seigneurs et les négociants sont partis et nous mourons de faim ici ! Est-ce que nous sommes des chiens ! entendait-on de plus en plus souvent dans la foule.

## XXIV

Le soir du 1<sup>er</sup> septembre, après son entrevue avec Koutouzov, le comte Rostoptchine revenait à Moscou attristé et blessé de ce qu'on ne l'avait pas invité au conseil supérieur de la guerre et de ce que Koutouzov n'avait fait aucune attention à sa proposition de prendre part à la défense de la capitale, et étonné de la nouvelle opinion qu'il avait apprise au camp et selon laquelle la question de la sûreté de la capitale et ses sentiments patriotiques étaient non seulement secondaires mais tout à fait inutiles et infimes.

Après souper, le comte, sans se déshabiller, se coucha sur un canapé. A une heure il était éveillé par un courrier qui lui apportait une lettre de la part de Koutouzov. Il y était dit que les troupes reculant sur la route de Riazan, derrière Moscou, plairait-il au comte d'envoyer la police pour faire passer les troupes à travers la ville. Ce n'était pas

une nouvelle pour Rostoptchine. Non seulement depuis son entrevue de la veille avec Koutouzov, à la montagne Poklonnaïa, mais depuis la bataille de Borodino, quand tous les généraux qui venaient à Moscou disaient unanimement qu'on ne pouvait livrer la bataille, et quand, avec sa permission, on emportait chaque nuit des biens du trésor et que la moitié des habitants était partie, le comte Rostoptchine savait que Moscou serait abandonnée. Néanmoins, cette nouvelle, communiquée sous forme d'un simple billet, avec l'ordre de Koutouzov, et reçue pendant la nuit, pendant le premier sommeil, étonna et agaçà le comte.

Dans la suite, en expliquant ce qu'il avait fait à cette époque, le comte Rostoptchine écrivit plusieurs fois dans ses mémoires, qu'il avait alors deux buts importants : DE MAINTENIR LA TRANQUILLITÉ A MOSCOU ET D'EN FAIRE PARTIR LES HABITANTS. Si l'on admet ce double but, chaque acte de Rostoptchine est irréprochable. Pourquoi n'avait-on pas fait sortir de Moscou les choses sacrées ? Pourquoi les armes, les cartouches, la poudre, les dépôts de blé restaient-ils ? Pourquoi des milliers d'habitants étaient-ils trompés par l'assurance qu'on ne rendrait pas Moscou, et pourquoi étaient-ils ruinés ? Pour maintenir la tranquillité dans la capitale, répond le comte Rostoptchine. Pourquoi envoyait-on des administrations des tas de papiers inutiles, et les ballons de Leppich et autres objets ? Pour

laisser une ville vide, répond le comte Rostoptchine. Il suffit d'admettre que quelque chose menaçait la tranquillité du peuple et tout acte est justifié.

Toutes les horreurs de la Terreur n'ont été commises que par souci du bien du peuple. Sur quoi donc se basait le doute du comte Rostoptchine en la tranquillité du peuple à Moscou, en 1812? Qui faisait croire que la ville était encline à la révolte? Les habitants partaient; les troupes, dans leur mouvement de recul, emplissaient Moscou. Pourquoi le peuple devait-il s'en révolter?

Non seulement à Moscou, mais dans toute la Russie, à l'entrée de l'ennemi, il ne s'était rien passé de semblable à une révolte. Les 1<sup>er</sup> et 2 septembre, plus de dix mille habitants restaient à Moscou, et, sauf le rassemblement de la foule dans la cour du général en chef, rassemblement provoqué par lui-même, il n'y avait rien. On aurait pu craindre une émeute populaire si, après la bataille de Borodino, quand l'abandon de Moscou devenait imminent, du moins probable, au lieu d'émouvoir le peuple par les distributions d'armes et les affiches, Rostoptchine avait pris des mesures pour faire sortir tous les objets sacrés, la poudre, les cartouches, l'argent, et avait déclaré nettement au peuple que la ville serait abandonnée.

Rostoptchine, homme emporté, sanguin, qui s'était

toujours tenu dans les hautes sphères de l'administration, malgré son sentiment patriotique, n'avait pas la moindre idée de ce peuple qu'il pensait gouverner. Depuis que l'ennemi était entré à Smolensk, Rostoptchine, dans son imagination, prenait le rôle de guide du sentiment populaire du cœur de la Russie. Non seulement il lui semblait (comme il semble à chaque administrateur) qu'il gouvernait les actes extérieurs des habitants de Moscou, mais qu'il guidait leurs sentiments par ses appels et ses affiches écrits dans cette langue artificielle que le peuple, dans son milieu, méprisait et qu'il ne comprenait pas quand il l'entendait de haut.

Le beau rôle de guide du sentiment populaire plaisait tant à Rostoptchine, il s'en accommodait si bien que la nécessité de sortir de ce rôle, la nécessité d'abandonner Moscou sans aucun éclat héroïque, le prenait à l'improviste, et tout d'un coup, le terrain sur lequel il se trouvait glissait sous ses pieds et il ne savait absolument pas qu'entreprendre. Il savait que Moscou serait abandonnée, mais jusqu'au dernier moment, il n'y pouvait croire et ne s'y préparait pas.

Les habitants portaient malgré son désir. Si l'on déménageait les administrations, c'était seulement sur le désir des fonctionnaires, et le Comité ne l'acceptait pas volontiers; et lui-même n'était occupé que du rôle qu'il s'était attribué. Comme il

arrive souvent avec les gens doués d'une grande imagination, il savait depuis longtemps qu'on abandonnerait Moscou, mais il le savait seulement par le raisonnement ; au fond de son âme, il n'y croyait pas. Son imagination ne le transportait pas dans cette nouvelle situation.

Toute son activité, très énergique (à quel point était-elle utile et se reflétait-elle sur le peuple, c'est une autre question), était dirigée à exciter dans les habitants le sentiment qu'il éprouvait lui-même : la haine patriotique envers les Français et la confiance en soi. Mais quand l'événement prit des proportions historiques, quand il fut insuffisant d'exprimer par des paroles seules la haine pour les Français, quand cette haine ne put s'exprimer que par la bataille, quand la confiance en soi devint inutile envers le sort de Moscou, quand toute la population, d'un coup, abandonna ses biens et s'enfuit en montrant par cet acte négatif toute la force de son sentiment national, alors le rôle choisi par Rostoptchine se trouva d'un coup dénué de sens. Il se sentit subitement seul, faible, ridicule, sans terrain sous les pieds.

En recevant, éveillé de son sommeil, le billet froid, impérieux de Koutouzov, Rostoptchine fut d'autant plus agacé qu'il se sentait coupable.

A Moscou, restait précisément tout ce qui lui était confié : tous les biens du Trésor qu'il devait envoyer. Envoyer tout était impossible.

« Qui donc est coupable si nous en sommes là ? Pas moi, sans doute. Chez moi, tout était prêt. J'ai tenu Moscou comme le fallait. Et voilà jusqu'où ils nous ont conduits. Les vauriens ! les traîtres ! » pensa-t-il, sans bien définir ces vauriens et ces traîtres, mais sentant la nécessité de maudire ces traîtres coupables de la situation fausse et ridicule dans laquelle il se trouvait.

Cette nuit, le comte Rostoptchine donna des ordres. On venait les chercher chez lui de tous les côtés de Moscou. Ceux de son entourage n'avaient jamais vu le comte si sombre et si irrité.

— Votre Excellence, on est venu de la part des Domaines, de la part du directeur, chercher des ordres... du Consistoire, du Sénat, de l'Université, du Tour. L'archevêque a envoyé... Il demande... Quel ordre donnerez-vous pour les pompiers?... le directeur de la prison..., le directeur de l'asile des aliénés..., rapportait-on sans cesse, toute la nuit, au comte.

A toutes ces questions, le comte donnait des réponses brèves, irritées, qui montraient que ces ordres étaient maintenant inutiles, que toute l'œuvre si soigneusement préparée par lui était maintenant gâtée par quelqu'un et que ce quelqu'un porterait toute la responsabilité de tout ce qui se passerait.

— Eh bien ! Dis à cet imbécile... répondit-il à la demande du département des Domaines si l'on



devait garder les papiers. Eh bien ! Qu'est-ce que tu demandes, des bêtises, sur les pompiers ? S'ils ont des chevaux, qu'ils aillent à Vladimir. Il ne faut pas laisser aux Français...

— Votre Excellence, le surveillant de l'asile des aliénés est venu, qu'ordonnez-vous ?

— Ce que j'ordonne ? Que tous partent, voilà tout... Et les aliénés, qu'on les laisse sortir. Quand, chez nous les fous commandent les armées, alors ceux-ci, Dieu même les protège !...

Quand on lui demanda ce qu'il fallait faire des prisonniers, le comte cria méchamment au directeur de la prison :

— Quoi ! faut-il te donner deux bataillons de la garde que nous n'avons pas ? Les mettre en liberté, voilà tout.

— Votre Excellence, il y a des criminels politiques : Miechkov, Vereschaguine...

— Vereschaguine ! Il n'est pas encore pendu ? s'écria Rostoptchine. Amenez-le moi.

Vers neuf heures du matin, quand les troupes traversaient déjà Moscou, personne ne venait plus demander les ordres du comte. Tous ceux qui le pouvaient partaient d'eux-mêmes, ceux qui restaient décidaient eux-mêmes ce qu'il leur fallait faire.

Le comte ordonna d'atteler la voiture pour aller à Sokolniki. Les sourcils froncés, jaune, silencieux, les bras croisés, il était assis dans son cabinet de travail. Dans les temps de calme, chaque administrateur pense que c'est uniquement par ses soins que ses administrés vivent, et dans cette conscience de sa nécessité, il trouve la plus grande récompense de son travail et de ses efforts. Tant que l'océan historique est calme, l'administrateur dans sa petite barque chétive qu'il met en mouvement en l'appuyant contre le grand navire du peuple croit que c'est lui qui fait avancer le navire contre

lequel il s'appuie en ramant. Mais que l'orage s'élève, que la mer s'agite, et le navire lui-même s'ébranle, alors l'erreur n'est plus possible. Le navire marche de son allure géante, indépendante, la rame n'y est plus pour rien et l'administrateur, la source de la force, se transforme en un homme nul, inutile et faible.

Rostoptchine le sentait et c'était ce qui l'agaçait.

Le chef de police qui avait été arrêté par la foule entra chez le comte en même temps qu'un aide de camp annonçant que les chevaux étaient prêts. Tous deux étaient pâles. Le chef de police, dans le rapport de sa mission, communiqua au comte que dans la cour une immense foule désirait le voir.

Rostoptchine, sans répondre un mot, se leva et, à pas rapides, monta dans son salon luxueux et clair. Il s'approcha de la porte du balcon, prit l'espagnolette, la lâcha, et alla à la fenêtre d'où l'on voyait mieux la foule. Le grand garçon était dans un des premiers rangs : le visage sévère, en agitant les mains, il disait quelque chose. Le forgeron, ensanglanté, l'air sombre, était près de lui. A travers les fenêtres fermées, on entendait le murmure des voix.

— La voiture est-elle prête? demanda Rostoptchine en s'éloignant de la fenêtre.

— Oui, Votre Excellence, elle est prête, dit l'aide de camp.

Rostoptchine s'approcha de nouveau de la porte du balcon.

— Mais que veulent-ils ? demanda-t-il au chef de police.

— Votre Excellence, ils disent qu'ils se sont réunis pour aller, selon vos ordres, contre les Français. Ils ont crié quelque chose sur la trahison. Mais la foule est houleuse, Votre Excellence. J'ai pu à peine passer. Votre Excellence, je me permets de vous dire...

— Veuillez vous retirer. Je sais sans vous ce que j'ai à faire, cria méchamment Rostoptchine. Il se trouvait près de la porte du balcon et regardait la foule.

« Voilà ce qu'ils ont fait de la Russie ! Voilà ce qu'ils ont fait de moi ! » pensa Rostoptchine en sentant se soulever dans son âme une colère irréfrénable contre quelqu'un à qui l'on pouvait imputer tout ce qui arrivait. Comme il arrive souvent avec les hommes emportés, la colère le saisissait déjà, et il cherchait un objet sur quoi l'assouvir. « LA VOILA, LA POPULACE, LA LIE DU PEUPLE, LA PLÈBE QU'ILS ONT SOULEVÉE PAR LEUR SOTTISE. IL LEUR FAUT UNE VICTIME, » lui vint-il en tête en regardant le grand garçon qui agitait la main. Cela lui venait en tête parce que c'était un argument nécessaire à sa propre colère.

— La voiture est-elle prête ? demanda-t-il pour la seconde fois.

— Elle est prête, Votre Excellence. Qu'ordonnez-vous de faire de Vereschaguine ? Il attend près du perron, demanda l'aide de camp.

— Ah ! s'écria Rostoptchine comme s'il était frappé d'un souvenir inattendu. Et ouvrant rapidement la porte, il sortit résolument sur le perron. Les conversations cessèrent aussitôt ; les chapeaux et les bonnets se soulevèrent et tous les yeux se portèrent sur le comte qui sortait.

— Bonjour, mes enfants ! dit le comte rapidement et à haute voix. Merci d'être venus. Je vais vous rejoindre à l'instant, mais auparavant, nous devons faire l'affaire d'un malfaiteur. Il nous faut punir le brigand qui a causé la perte de Moscou. Attendez-moi ! Et le comte, avec la même vivacité, rentra dans l'appartement en claquant fortement la porte.

Un murmure joyeux, approbatif, parcourut la foule : — Il va s'arranger avec tous les malfaiteurs ! — Et tu dis les Français... — Il te montrera tous les ordres ! disaient les gens comme en se reprochant mutuellement leur défiance. Quelques minutes après, la porte principale laissa passer un officier qui ordonna rapidement quelque chose et les dragons s'éloignèrent. La foule se porta précipitamment du balcon au perron. Rostoptchine, en colère, sortit à grands pas sur le perron, jeta un regard rapide autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.

— Où est-il ? demanda Rostoptchine. Et ce

disant, il aperçut au coin de la maison un jeune homme au cou long, mince, la moitié de la tête rasée, qui marchait entre deux dragons. Ce jeune homme était vêtu d'une pelisse courte de renard, recouverte de drap bleu, autrefois élégante et maintenant usée, d'un vieux pantalon de prisonnier rentré dans des tiges de bottes pas cirées, usées. Autour des chevilles nues et faibles pendaient lourdement les fers qui entravaient la marche hésitante du jeune homme.

— Ah ! dit Rostoptchine en détachant vivement son regard du jeune homme en pelisse de renard. Et désignant la marche inférieure du perron :

— Mettez-le ici !

Le jeune homme, en trainant les fers, monta avec peine la marche indiquée et tira avec le doigt le collet de la pelisse qui le gênait. Il tourna deux fois son long cou, poussa un soupir puis, d'un geste docile, croisa sur sa poitrine ses mains fines, inhabituées au travail manuel.

Pendant que le jeune homme s'installait sur la marche, il y eut quelques secondes de silence. Dans les derniers rangs seulement des gens se pressaient en un point, et l'on entendait de là des gémissements, des poussées et des piétinements. Rostoptchine, en attendant qu'il eût pris la place indiquée, fronçait les sourcils, se frottait le visage avec la main.

— Enfants, dit-il d'une voix sonore, métallique,

cet homme, Vereschaguine, est ce misérable qui a perdu Moscou !

Le jeune homme en pelisse avait une attitude résignée, les mains jointes sur la poitrine, le dos un peu courbé. Son visage maigre, jeune, déformé par le crâne mi-rasé, l'expression désespérée, était baissé. Aux premières paroles du comte il releva lentement la tête, regarda le comte de bas en haut comme s'il désirait lui dire quelque chose ou au moins rencontrer son regard. Mais Rostoptchine ne le regardait pas. Sur le cou long et mince du jeune homme, la veine, derrière l'oreille, était tendue et bleue. Tout à coup, son visage rougit.

Tous les yeux étaient fixés sur lui. Il regarda la foule, et, comme s'il eût été encouragé par l'impression qu'il lisait sur les visages, il sourit tristement et timidement puis, baissant de nouveau la tête, s'installa plus d'aplomb sur la marche.

— Il a trahi le tzar et la patrie ! Il s'est vendu à Bonaparte ! Seul de tous les Russes il a flétri le nom russe ! C'est par lui que Moscou périt ! disait Rostoptchine d'une voix forte, raide. Mais tout à coup, il baissa rapidement ses regards sur Vereschaguine qui continuait de rester dans la même pose docile. Comme si cette vue l'eût excité, il s'écria, s'adressant au peuple :

— Faites-en votre affaire ! Je vous le livre !

La foule se taisait et se serrait seulement de plus en plus. Se tenir les uns contre les autres,

respirer dans cette chaleur empestée, ne pas pouvoir se remuer et attendre quelque chose d'inconnu, d'incompréhensible et de terrible, devenait insupportable.

Les hommes qui se tenaient dans les rangs de devant, qui écoutaient et entendaient tout ce qui se passait devant eux, les yeux effrayés et grands ouverts, bouche bée, tendaient toutes leurs forces pour résister à la poussée de ceux de derrière.

— Frappez-le! Qu'il périsse, le traître, et qu'il ne souille pas le nom russe! s'écria Rostoptchine. Hachez-le! je l'ordonne!

N'entendant pas les paroles mais seulement les sons de colère de la voix de Rostoptchine, la foule frémissait, s'ébranlait, mais s'arrêtait de nouveau.

— Comte! prononça au milieu du silence la voix timide et en même temps théâtrale de Vereschaguine, comte, Dieu seul est notre maître! — Il leva la tête et de nouveau la grosse veine de son cou fin se remplit de sang, et son visage se décolora. Il ne put achever ce qu'il voulait dire.

— Hachez-le! je l'ordonne! s'écria Rostoptchine en pâlisant soudain comme Vereschaguine lui-même.

— Sabre au clair! cria l'officier aux dragons, en tirant lui-même l'épée.

Une autre poussée encore plus forte parcourut le peuple et, arrivant jusqu'aux premiers rangs, elle ébranla ceux de devant et les approcha aux



marches du perron. Le grand garçon, l'air pétrifié, la main soulevée et immobile, se trouva à côté de Vereschaguine.

— Frappe! murmura presque l'officier aux dragons; et tout d'un coup l'un des soldats, le visage déformé par la colère, frappa Vereschaguine d'un coup de gaine sur la tête.

— Ah! gémit avec étonnement Vereschaguine en regardant autour de lui et ne comprenant pourquoi on lui faisait cela.

Le même gémissement d'étonnement et d'horreur parcourut la foule. — Oh! Dieu! entendit-on encore. Mais après l'exclamation d'étonnement poussée par Vereschaguine, il cria de mal physique, et ce cri le perdit. Le frein du sentiment humain qui était tendu jusqu'au plus haut degré et retenait encore la foule se rompait momentanément. Le crime était commencé, il fallait l'achever. Le gémissement plaintif de reproche était étouffé par le hurlement terrible, effroyable de la foule. Une onde, comme la septième et dernière onde qui détruit le vaisseau, accourut des derniers rangs, arriva jusqu'au premier, le renversa et engloutit tout. Le dragon qui avait frappé voulut donner un nouveau coup, Vereschaguine, poussant un cri d'horreur, et se défendant avec les mains, se jeta vers le peuple. Le grand garçon sur qui il avait trébuché accrocha ses mains autour du cou fin de Vereschaguine et, avec un cri sauvage, tomba avec lui sous

les pieds de la foule en délire. Les uns battaient et frappaient Vereschaguine, d'autres le grand garçon. Les cris des hommes étouffés et de ceux qui tâchaient de sauver le grand garçon ne faisaient qu'exciter la colère de la foule. De longtemps le dragon ne put dégager l'ouvrier ensanglanté, battu, à demi-mort, et pendant longtemps, malgré la hâte fiévreuse avec laquelle la foule tâchait d'en finir, ceux qui frappaient, étouffaient et déchiraient Vereschaguine n'arrivaient pas à le tuer. La foule les pressait de tous côtés en une seule masse compacte : les maintenant au milieu, elle oscillait de côté et d'autre et ne leur donnait pas la possibilité ni de l'achever, ni de l'abandonner.

— Frappe avec la hache, hein ! — On a écrasé...  
— Traître, il a vendu le Christ !... — Il est vivant...  
— C'est bien fait. — Hein, est-il encore vivant ?

Seulement quand la victime eut cessé de se débattre et que ses cris eurent fait place à des gémissements prolongés, réguliers, la foule commença à se déplacer hâtivement autour du cadavre ensanglanté qui gisait sur le sol. Chacun s'approchait, regardait ce qui était fait et, d'horreur, de reproche, d'étonnement, reculait.

— O Seigneur Dieu ! Le peuple, c'est comme une bête ! entendait-on dans la foule. — Et le garçon est tout jeune. Il appartenait sans doute à la classe des marchands...

— On dit que ce n'est pas celui-ci... — Comment

donc... — Seigneur Dieu... — On a battu un autre. On dit qu'il respire à peine... — Hé! les gens... Ils n'ont pas peur de pécher... disaient maintenant ces mêmes gens avec l'expression douloureuse et plaintive, en regardant le cadavre au visage bleui, souillé de sang et de poussière, et ce cou long et fin écrasé.

Un fonctionnaire de la police ordonna aux dragons d'enlever le cadavre de la cour de Son Excellence et de le porter dans la rue. Deux dragons, saisissant les jambes écrasées, tirèrent le corps. La tête ensanglantée, rasée, souillée de poussière, au long cou, traînait sur le sol. Le peuple s'éloignait du cadavre.

Pendant que Vereschaguine tombait et que la foule se bousculait autour de lui avec des hurlements sauvages, Rostoptchine pâlistant tout à coup, au lieu d'aller vers l'escalier de service où l'attendaient ses chevaux, sans lui-même savoir où ni pourquoi, la tête baissée, se dirigea à grands pas à travers le couloir qui menait dans les chambres du rez-de-chaussée.

Le visage du comte était pâle et il ne pouvait retenir une sorte de tremblement fiévreux de la mâchoire inférieure.

— Votre Excellence, par ici .. Où daignez-vous aller? Par ici, s'il vous plaît, prononça derrière lui une voix tremblante, effrayée. Le comte Rostoptchine ne pouvait rien répondre. Il se tourna, et alla docilement où on lui indiquait. La voiture était

près du perron. Le grondement lointain de la foule arrivait jusque-là. Le comte s'installa vivement dans la voiture et ordonna d'aller à Sokolniki, à sa villa. Rue Miasnitzkaïa, n'entendant plus les cris de la foule, il commença à regretter son acte. Il se rappelait maintenant avec mécontentement l'émotion et l'effroi qu'il avait laissé voir devant ses subordonnés. « LA POPULACE EST TERRIBLE, ELLE EST HIDEUSE. ILS SONT COMME LES LOUPS QU'ON NE PEUT APAISER QU'AVEC DE LA CHAIR, » pensait-il.

— « Comte, Dieu est au-dessus de nous. » Ces paroles de Vereschaguine soudain le rappelèrent à lui, et un frisson désagréable parcourut son dos. Mais, ce dura peu, le comte Rostoptchine sourit bientôt avec mépris de soi-même. « J'AVAIS D'AUTRES DEVOIRS. IL FALLAIT APAISER LE PEUPLE. BIEN D'AUTRES VICTIMES ONT PÉRI ET PÉRISSENT POUR LE BIEN PUBLIC, » se dit-il, et il se mit à penser aux devoirs généraux qu'il avait envers sa famille, envers sa capitale (confiée à lui) et envers soi-même, non comme Fédor Vassiliévitch Rostoptchine, (il pensait que Fédor Vassiliévitch Rostoptchine se sacrifiait pour le BIEN PUBLIC), mais envers soi comme général gouverneur, représentant du pouvoir et délégué du tzar. « Si j'étais simplement Fédor Vassiliévitch, MA LIGNE DE CONDUITE AURAIT ÉTÉ AUTREMENT TRACÉE, mais je dois conserver la vie et la dignité du gouverneur général. »

Légalement balancé sur les ressorts souples de

la voiture et n'entendant plus les cris terribles de la foule, Rostoptchine se calma physiquement, et, comme il arrive toujours, avec le calme physique, son esprit se rasséra. La pensée qui calmait Rostoptchine n'était pas neuve : Depuis que le monde existe, des gens s'entre-tuent. Jamais homme, ayant commis un crime envers son semblable, n'a manqué de s'en consoler par cette pensée : le BIEN PUBLIC, le bien supposé des autres hommes. Pour l'homme qui n'est pas dominé par la passion, ce bien est toujours inconnu, mais celui qui commet un crime sait toujours exactement en quoi il consiste. Et Rostoptchine le savait.

Dans ses raisonnements, non seulement il ne se reprochait pas l'acte qu'il avait commis, mais il y trouvait un sujet de contentement de soi-même, pour avoir su si A PROPOS punir un criminel et en même temps calmer la foule.

« Vereschaguine était jugé et condamné à mort » pensait-il (bien que le Sénat eût condamné Vereschaguine seulement aux travaux forcés). C'était un traître, je ne pouvais pas le laisser impuni, et ensuite, J'AI FAIT D'UNE PIERRE DEUX COUPS. Pour calmer le peuple, je lui ai donné une victime et j'ai supplicié le malfaiteur. »

Arrivé dans sa villa, après s'être occupé de ses affaires de famille, le comte se calma tout à fait.

Une demi-heure plus tard, conduit par des chevaux fringants, il traversait les champs de Sokol-

niki sans déjà se rappeler ce qui s'était passé et ne songeant plus qu'à l'avenir. Il allait maintenant vers le pont Iaouski, où, à ce qu'on lui avait dit, se trouvait Koutouzov. En son imagination, Rostoptchine préparait les reproches brefs et acerbes qu'il ferait à Koutouzov pour sa tromperie. Il ferait sentir à ce vieux renard de cour que la responsabilité de tous les malheurs résultant de l'abandon de la capitale, de la perte de la Russie, retomberait sur sa seule tête qui avait perdu l'esprit. En pensant à tout ce qu'il dirait, Rostoptchine s'agitait avec colère dans la voiture et regardait méchamment autour de lui.

Les champs de Sokolniki étaient déserts. Au loin seulement, près de l'hôpital et de la maison d'aliénés, on apercevait des groupes d'hommes en habits blancs et quelques personnes isolées, vêtues de même, qui marchaient dans les champs en causant et agitant les bras.

L'un d'eux courut en coupant la route devant la voiture de Rostoptchine. Le comte lui-même, son cocher et ses dragons, tous regardaient avec un sentiment vague d'horreur et de curiosité ces fous délivrés et surtout celui qui courait vers eux.

Ce fou, sur de longues et maigres jambes vacillantes, en robe flottante, courait rapidement et fixait ses yeux sur Rostoptchine en lui criant quelque chose d'une voix rauque et lui faisant signe d'arrêter.

Le visage du fou, encadré de mèches irrégulières, d'une longue barbe fauve, était maigre et jaune.

Les prunelles noires, mobiles, inquiètes, couraient à la partie inférieure de l'œil.

— Hé! Arrête-toi! te dis-je! cria-t-il d'une voix perçante, et il ajouta encore autre chose avec des contorsions et des gestes désordonnés.

Il rejoignit la voiture et courut à côté d'elle.

— On m'a tué trois fois; trois fois j'ai ressuscité d'entre les morts. Ils m'ont lapidé; ils m'ont crucifié... je ressusciterai... ressusciterai... ressusciterai... Ils ont estropié mon corps. Le royaume de Dieu disparaîtra. Trois fois je détruirai et trois fois je bâtirai! criait-il toujours et de plus en plus fort.

Tout à coup le comte Rostoptchine pâlit comme il avait pâli quand la foule s'était jetée sur Vereschaguine. Il se détourna.

— Va... va plus vite! cria-t-il au cocher d'une voix tremblante. La voiture filait à toute vitesse, mais pendant longtemps encore le comte Rostoptchine entendait derrière lui le cri lointain, fou, désespéré, et devant ses yeux, il voyait le visage étonné, ensanglanté du traître en pelisse courte fourrée. Bien que ce souvenir fût récent, Rostoptchine sentait que déjà il était entré profondément dans son cœur. Il sentait nettement que la trace sanglante de ce souvenir ne s'effacerait jamais, qu'elle resterait aussi longtemps que durerait sa vie, et que plus il vivrait, plus douloureuse elle

serait dans son âme. Il lui semblait entendre maintenant les sons de ses paroles :

« Frappez-le ! Vous en répondez sur vos têtes ! »  
— « Pourquoi ai-je dit cela ? se demanda-t-il par hasard. J'aurais pu ne pas le dire. Alors, il n'y aurait eu *rien*. »

Il revoyait le visage d'abord effrayé, puis courroucé du dragon qui frappait, et le regard de reproche timide que jetait sur lui le garçon en pelisse de renard. « Mais je ne l'ai pas fait pour moi. Je devais agir ainsi. LA PLÈBE, LE TRAITRE, LE BIEN PUBLIC, » pensa-t-il.

L'armée se pressait toujours près du pont Iaouski. Il faisait chaud. Koutouzov, triste, les sourcils froncés, était assis sur un banc, près du pont, et, avec sa cravache, faisait des dessins sur le sable quand, avec un grand bruit, une voiture s'approcha de lui. Un homme en uniforme de général et chapeau à plumes, avec des yeux qui couraient tantôt colères, tantôt effrayés, s'approcha de Koutouzov et se mit à lui dire quelque chose en français.

C'était le comte Rostoptchine. Il déclara à Koutouzov qu'il était venu ici parce qu'il n'y avait plus ni Moscou, ni capitale, mais seulement une armée.

— Ce serait autrement si Votre Excellence n'avait pas dit que vous ne rendriez pas Moscou sans livrer une bataille. Tout cela ne serait pas, dit-il.

Koutouzov regardait Rostoptchine et, comme s'il



ne comprenait pas le sens des paroles à lui adressées, il tâchait de lire quelque chose de particulier sur le visage de son interlocuteur. Rostoptchine confus se tut. Koutouzov hocha un peu la tête, et sans quitter du regard le visage de Rostoptchine, il prononça doucement :

— Mais oui, je ne donnerai pas Moscou sans livrer la bataille.

Koutouzov pensait-il à autre chose en prononçant ces mots, ou les disait-il en ayant conscience de leur insanité? Mais le comte Rostoptchine ne répondit rien et s'éloigna hâtivement de Koutouzov, et, chose étrange, le général gouverneur de Moscou, le fier comte Rostoptchine, prenant une cravache à la main, s'approcha du pont et, avec des cris, se mit à faire circuler les chariots entassés.

A quatre heures de l'après-midi, les troupes de Murat entrèrent à Moscou. Devant marchait le détachement des hussards de Wurtemberg, derrière, à cheval, avec une grande suite, venait le roi de Naples lui-même.

Au milieu de l'Arbate, près de l'église Saint-Nicolas, Murat s'arrêta pour attendre les nouvelles de l'avant-poste et savoir dans quelle situation se trouvait la forteresse — *le Kremlin*.

Autour de Murat se ramassait un petit groupe d'hommes, des habitants restés à Moscou. Tous regardaient avec étonnement et timidité le chef étranger, aux longs cheveux, orné de plumes et d'or.

— Quoi! est-ce leur roi lui-même! Pas mal, disait-on à voix basse.

L'interprète s'approcha du groupe du peuple.

— Découvrez-vous.... découvrez..., se disaient-ils les uns les autres.

L'interprète s'adressa à un vieux portier et lui demanda si le Kremlin était loin. Le portier écouta avec étonnement son accent polonais, étranger pour lui. Il ne reconnaissait point des paroles russes dans la voix de l'interprète, ne comprenait pas ce qu'il disait et il se cacha derrière les autres.

Murat s'approcha de l'interprète et ordonna de demander où se trouvaient les troupes russes. Un des Russes comprit ce qu'on demandait et quelques voix se mirent à répondre ensemble.

Un officier de l'avant-poste rejoignit Murat et lui rapporta que les portes de la forteresse étaient barrées et qu'il devait y avoir là un traquenard.

— Bon, dit Murat ; et, s'adressant à un des personnages de sa suite, il ordonna de faire avancer quatre canons légers et d'attaquer les portes.

L'artillerie sortit au trot de la colonne qui suivait Murat et s'approcha de l'Arbate. Arrivée au bout de la rue Vosdvijenka, l'artillerie s'arrêta et se rangea sur la place. Quelques officiers français installaient les canons et regardaient le Kremlin avec une longue-vue.

Au Kremlin on carillonnait les vêpres et ce carillon stupéfiait les Français. Ils supposaient que c'était l'appel aux armes. Quelques fantassins accoururent vers les portes Koutafevsky. Des poutres barraient les portes. Dès que l'officier s'avança avec sa canonnade, deux coups de feu éclatèrent derrière les portes. Le général qui se trouvait près

des canons cria à l'officier les paroles du commandement : officier et soldats revinrent sur leurs pas.

A travers les portes on entendit encore trois coups. L'un d'eux atteignit la jambe d'un soldat français et un cri étrange de quelques voix traversa les poutres. Au même moment, comme sur un ordre, l'expression de gaieté et de calme qui était sur les visages du général, des officiers et des soldats français, fit place à une expression attentive et concentrée d'hommes prêts à la lutte et aux souffrances. Pour eux tous, du maréchal au dernier soldat, cette place n'était pas la rue Vosdvijenka, Mokhovaia, Koutafia et la porte Troïtzki, c'était une nouvelle place, un nouveau champ de bataille, d'une bataille probablement très sanglante, et tous s'y préparaient. Les cris, derrière les portes, cessèrent. Les artilleurs enflammèrent les mèches ; l'officier commanda : FEU, et des sons sifflants éclatèrent l'un après l'autre. La mitraille claquait sur les pierres et sur les poutres, des nuages de fumée s'élevaient sur la place. Quelques instants après que les roulements des coups sur le Kremlin eurent cessé, un bruit étrange s'entendit au-dessus de la tête des Français : Une immense bande de choucas avait quitté les murs et, en croassant et battant des ailes, tourbillonnait dans l'air. En même temps, éclatait fortement un cri isolé, humain. Un homme, tête nue, en cafetan, parut dans la porte à travers

la fumée. Un fusil à la main, il visait les Français. — FEU ! répéta l'officier d'artillerie. Un coup de fusil et deux coups de canon éclatèrent en même temps. De nouveau la fumée masqua les portes.

Derrière les portes rien ne remuait plus et les fantassins français avec les officiers les franchirent. Trois blessés et quatre tués gisaient là. Deux hommes en cafetan couraient en bas, le long du mur, vers la rue Znamenka.

— ENLEVEZ-MOI ÇA, dit l'officier en montrant les poutres et les cadavres. Les Français achevèrent les blessés et jetèrent les cadavres en bas, de l'autre côté de la muraille.

Quelles étaient ces gens, personne ne le savait. ENLEVEZ-MOI ÇA, était la seule chose qu'on disait d'eux, et on les jetait et enfouissait pour qu'ils n'empestassent pas. Thiers seul a consacré à leur mémoire quelques lignes :

CES MISÉRABLES AVAIENT ENVAHI LA CITADELLE SACRÉE, S'ÉTAIENT EMPARÉS DES FUSILS DE L'ARSENAL ET TIRAIENT SUR LES FRANÇAIS. ON EN SABRA QUELQUES-UNS ET L'ON PURGEA LE KREMLIN DE LEUR PRÉSENCE.

On informa Murat que la voie était libre. Les Français entrèrent et se mirent à installer leur campement sur la place du Sénat. Les soldats jetaient les chaises par les fenêtres du Sénat sur la place et dressaient des bûchers.

D'autres détachements traversèrent le Kremlin et s'installèrent dans les rues Maroséïka, Lou-

bianka, Pokrovka. D'autres campèrent dans les rues Vosdvijenka, Znamenka, Nikolskaïa, Tverskaïa. Nulle part ils ne trouvaient les maîtres. Les Français s'installaient non comme dans une ville, au quartier, mais comme dans un camp dispersé par la ville.

Bien qu'affamés et déjà diminués de moitié, à Moscou les soldats français étaient encore en bon ordre. C'était une armée fatiguée, brisée, mais encore redoutable et prête au combat.

Mais ce fut une armée seulement jusqu'au moment où les soldats s'installèrent dans les logis.

Dès que les soldats se répandirent dans les maisons vides et riches, alors aussitôt l'armée disparut pour toujours. Ils ne furent ni des habitants, ni des soldats, mais quelque chose d'intermédiaire qu'on appelle des maraudeurs. Quand cinq semaines plus tard ces mêmes hommes sortirent de Moscou, ils ne formaient plus une armée. C'était une bande de malfaiteurs dont chacun emportait avec soi tout ce qui lui semblait précieux et nécessaire. Le but de chacun, à la sortie de Moscou, ne consistait plus, comme auparavant, à conquérir mais à conserver ce qu'il avait pris. Comme le singe, qui ayant mis la main dans un vase étroit où il a pris une poignée de noix, ne veut pas ouvrir la main pour laisser tomber ce qu'il a pris et par cela se perd, de même les Français, à la sortie de Moscou, devaient fatalement périr parce qu'ils traînaient avec eux tout ce

qu'ils avaient pillé. Mais abandonner ce qu'ils avaient volé leur était aussi impossible qu'au singe d'ouvrir sa main pleine de noix.

Dix minutes après l'entrée d'un régiment français dans un arrondissement quelconque de Moscou, il ne restait plus un seul soldat ou officier. Par les fenêtres des maisons on remarquait des gens en capotes qui marchaient dans les chambres en criant.

Dans les caves et les sous-sols, les mêmes gens cherchaient une proie. Dans les cours, ils ouvraient les portes des hangars et des écuries ; dans les cuisines, ils allumaient du feu ; les manches retroussées, ils faisaient la cuisine, étonnés et amusés, ils caressaient les femmes et les enfants. Et il y avait beaucoup et partout de ces mêmes gens, dans les boutiques et les maisons, mais il n'y avait plus d'armée.

Le même jour, l'un après l'autre, des ordres étaient donnés par les chefs français pour défendre aux troupes de se disloquer dans la ville, pour défendre sévèrement toute violence contre les habitants et interdire la maraude, pour faire le soir même l'appel général, mais malgré toutes les défenses et les mesures, les hommes qui formaient autrefois l'armée se dispersaient dans une ville riche, confortable et vide où abondaient des réserves. Comme un troupeau affamé qui marche en tas sur le champ nu mais qui se sépare aussitôt qu'il tombe sur un

riche pâturage, de même les troupes se disloquaient dans la riche cité.

Il n'y avait pas d'habitants à Moscou et les soldats, comme l'eau dans le sable, s'y enfermaient et rayonnaient de tous les côtés du Kremlin où ils étaient entrés d'abord. Les soldats de cavalerie, qui pénétraient dans une maison riche, abandonnée avec tous ses biens et y trouvaient des écuries pour leurs propres chevaux et plus encore, allaient quand même habiter la maison voisine qui leur semblait plus agréable. Plusieurs inscrivaient à la craie leurs noms sur les maisons qu'ils occupaient et les disputaient, jusqu'à se battre, aux autres détachements. Sans prendre même le temps de s'installer, les soldats couraient dans les rues, regardaient la ville, et, apprenant que tout était abandonné, couraient là où l'on pouvait s'emparer d'objets précieux. Les chefs voulaient arrêter les pillards et eux-mêmes se laissaient entraîner aux mêmes actes. Rue Karétnaïa il y avait des magasins de voitures et les généraux s'y choisissaient des calèches, des équipages. Les habitants qui restaient invitaient les chefs à loger chez eux, espérant par là se préserver du pillage. Il y avait quantité de richesses, on n'en voyait pas la fin. Tout autour de l'endroit occupé par les Français il y en avait d'autres, inconnus, inoccupés, où, semblait-il aux Français, il y avait beaucoup de richesses. Et Moscou les englobait de plus en plus. L'eau qui coule sur



la terre sèche disparaît, et il n'y a plus ni eau ni terre sèche ; de même l'armée affamée entrant dans une ville abondante et vide se détruisait ; la ville abandonnée disparut, et la boue, l'incendie et la maraude se développèrent.

---

Les Français attribuent l'incendie de Moscou au PATRIOTISME FÉROCE DE ROSTOPTCHINE, les Russes à la sauvagerie des Français. En réalité les causes de l'incendie de Moscou, si tant est que cet incendie puisse être attribué à quelque personnage, n'existaient pas et ne pouvaient exister. Moscou brûla parce qu'elle se trouvait placée dans des conditions telles, que n'importe quelle ville construite en bois, en pareil cas, devait brûler, indépendamment de la défectuosité de ses cent trente pompes. Moscou devait brûler parce que les habitants partaient. C'était aussi inévitable que l'inflammation d'un tas de copeaux sur lequel, pendant plusieurs jours, tombent des étincelles. Une ville en bois dans laquelle, même quand s'y trouvaient les propriétaires, les habitants et la police, se produisaient chaque jour des incendies, ne pouvait point ne pas brûler quand il n'y avait plus d'habitants et qu'y logeaient des soldats fumant la pipe, faisant des bûchers sur la place du Sénat avec les chaises du Sénat, et préparant leurs deux repas quotidiens.

En temps ordinaire il suffit que les troupes lo-

gent dans des villages pour que le nombre des incendies y augmente aussitôt. A quel degré devaient donc augmenter les chances d'incendie dans une ville bâtie en bois, vide, occupée par une armée étrangère? LE PATRIOTISME FÉROCE DE ROSTOPTCHINE et la sauvagerie des Français ne sont ici pour rien. Moscou a brûlé à cause des pipes, des cuisines, des bûchers, du manque de soin des soldats étrangers, des habitants qui n'étaient pas propriétaires des maisons. Même s'il y eut des incendiaires (ce qui est très douteux, parce que personne n'avait de motif d'incendier, et, en tout cas, c'était très dangereux), on ne peut les mettre en cause, parce que sans eux, c'eût été la même chose. Si flatteur que ce soit pour les Français d'accuser la férocité de Rostoptchine et pour les Russes la barbarie de Bonaparte et de mettre un flambeau héroïque aux mains de son peuple, on ne peut se dispenser de voir qu'une pareille cause immédiate d'incendie ne pouvait exister, car Moscou devait brûler, comme doit brûler toute ville, fabrique ou maison, d'où les maîtres sont partis et où l'on introduit, pour y vivre, des gens étrangers. Moscou fut brûlée par les habitants, c'est vrai, mais par ceux qui en partirent et non par ceux qui y restèrent. Moscou restée à l'ennemi n'est pas demeurée intacte comme Berlin, Vienne, etc., par cela seul que ses habitants ne donnèrent pas le pain, le sel et les clefs aux Français, mais quittèrent la ville.

## XXVII

Le rayonnement des Français dans Moscou, le jour du 2 septembre, n'atteignit que dans la soirée le quartier qu'habitait maintenant Pierre. Après les deux dernières journées passées dans l'isolement et d'une façon extraordinaire, Pierre se trouvait dans un état proche de la folie. Une seule pensée s'était emparée de son être. Il ne savait lui-même comment et quand, mais cette pensée l'obsédait avec une telle force qu'il ne se rappelait plus le passé, ne comprenait rien au présent et que tout ce qu'il voyait et entendait se passait en lui comme un rêve.

Pierre n'avait quitté sa maison que pour échapper aux complications de sa vie que, dans son état d'alors, il n'était pas capable de débrouiller. Il n'était allé dans le logement de Joseph Alexiéévitch, sous le prétexte de classer les livres et les papiers du défunt, que pour chercher le calme, et, avec le souvenir de Joseph Alexiéévitch, à son

âme se présentait un monde de pensées éternelles, consolantes et solennelles, tout à fait contraires à la confusion dans laquelle il se sentait entraîné. Il cherchait un asile calme, et en effet, il le trouvait dans le cabinet de travail de Joseph Alexéievitch. Quand, dans le silence de mort du cabinet de travail, il s'assit et s'accouda près de la table empoussiérée du défunt, les souvenirs des derniers jours, surtout de la bataille de Borodino, revinrent avec netteté à son imagination calmée, et avec eux la conscience qu'il avait eue de sa nullité, du mensonge qu'il incarnait auprès de la vérité simple et forte de cette classe de gens qui s'évoquaient en son âme à ce seul mot : *eux*.

Quand Guérassime l'éveilla de son rêve, il vint à l'esprit de Pierre qu'il prendrait part à la défense populaire projetée, comme il le savait, à Moscou, et, dans ce but, il demanda aussitôt à Guérassime de lui procurer un cafetan et un pistolet, et il lui expliqua son intention de rester dans la maison de Joseph Alexéievitch, en cachant son identité. Ensuite, après un jour passé dans la solitude et l'oïveté (Pierre essaya en vain, plusieurs fois, d'arrêter son attention sur les manuscrits maçonniques), à plusieurs reprises, l'idée qu'il avait eue jadis sur l'importance cabalistique de son nom en rapport avec celui de Bonaparte, se présenta à lui vaguement. Mais cette idée que lui, L' RUSSE BESHOF, était destiné à mettre fin au pouvoir de *la*

*bête* lui venait seulement comme un de ces rêves qui, sans avoir de cause et sans laisser trace, traversent l'imagination.

- Quand, après avoir acheté le cafetan (uniquement pour participer à la défense projetée de Moscou), Pierre rencontra les Rostov et Natacha qui lui dit : « Vous restez ? Ah ! c'est bien ! » il songea qu'en effet ce serait bien, même si l'on prenait Moscou, d'y rester et d'accomplir sa destinée.

Le lendemain, avec la seule pensée de ne pas s'épargner et de ne pas *les* laisser échapper, il alla derrière le rempart des Trois-Montagnes. Mais quand il revint à la maison convaincu qu'on ne défendrait pas Moscou, il sentit tout à coup que ce qui, auparavant, ne se présentait à lui que comme une possibilité, devenait maintenant nécessaire et inévitable. Il devait, en cachant son nom, rester à Moscou, rencontrer Napoléon et le tuer, afin de pérorer ou faire cesser les malheurs de toute l'Europe, qui, selon lui, provenaient de Napoléon seul.

Pierre connaissait tous les détails de l'attentat d'un étudiant allemand contre Bonaparte, à Vienne, en 1809 et il savait que l'étudiant avait été fusillé. Mais le danger auquel il exposait sa vie en réalisant son intention l'excitait encore davantage.

Deux sentiments également forts attiraient Pierre vers son but : le premier, c'était le besoin de sacrifice, le besoin de souffrir avec la conscience du malheur général, sentiment qui, le 25, l'avait

conduit à Mojaïsk, au cœur même de la bataille, qui maintenant lui avait fait quitter sa maison et, au lieu du luxe habituel et des commodités de la vie, dormir tout habillé sur un divan dur et manger la même nourriture que Guérassime.

L'autre sentiment était ce sentiment vague, exclusivement russe, de mépris pour tout ce qui est condition artificielle, pour tout ce que la majorité regarde comme le bien suprême au monde. Pierre avait éprouvé pour la première fois ce sentiment étrange et charmeur au palais de Slobotzk, quand, tout à coup, il sentit que richesses, pouvoir, vie, tout ce que les gens arrangent et gardent avec tant de soin, tout cela ne vaut que par le plaisir avec lequel on peut l'abandonner.

C'est sous l'influence de ce sentiment que le remplaçant dépense son dernier sou, que l'ivrogne casse les glaces et les vitres, sans aucune cause et sachant qu'il lui en coûtera son dernier kopeck, sentiment grâce auquel l'homme, en commettant les actes fous, paraît essayer son pouvoir personnel et sa force.

Depuis que Pierre s'était trouvé pour la première fois en cet état, au palais de Slobotzk, il restait sans cesse sous son influence, mais maintenant seulement il en éprouvait une entière satisfaction.

En outre, pour le moment, Pierre était soutenu dans son intention et privé de la possibilité d'y renoncer par ce qu'il avait déjà fait : le départ de

chez lui, son cafetan, son pistolet, sa déclaration aux Rostov qu'il resterait à Moscou ; tout cela, non seulement n'aurait plus aucun sens mais serait méprisable et ridicule (à quoi Pierre était sensible) si, maintenant, il quittait Moscou comme les autres.

Comme il arrive toujours, l'état physique de Pierre concordait avec son état mental. La nourriture grossière, inaccoutumée, l'eau-de-vie qu'il avait bue ces jours-ci, la privation de vin et de cigares, le linge sale non changé, deux nuits sans sommeil sur un divan trop court, tout cela soutenait Pierre dans un état d'excitation voisin de la folie.

Il était deux heures de l'après-midi. Les Français rentraient déjà à Moscou ; Pierre le savait mais au lieu d'agir il ne pensait qu'à son entreprise, à ses moindres détails futurs. Dans ses rêves, Pierre ne se représentait bien ni le moyen même de porter le coup, ni la mort de Napoléon, mais, avec une clarté extraordinaire et un plaisir triste, il se représentait sa propre perte et son courage héroïque.

« Oui, moi seul, pour tous, je dois commettre cela ou périr, pensait-il. Oui, je m'approcherai... et ensuite, tout d'un coup... Avec le pistolet ou avec le poignard ? C'est indifférent : « Ce n'est pas moi, mais la main de la Providence qui te punit, » dirai-je. (Pierre pensait prononcer ces paroles

en tuant Napoléon). « Eh bien, quoi ? Saisissez-moi ! » se dit encore Pierre avec une expression triste et ferme, en baissant la tête. Pendant que Pierre, au milieu de la chambre, raisonnait de telle façon, la porte du cabinet s'ouvrit et sur le seuil se montra la personne tout à fait changée de Makar Alexéievitch, auparavant toujours timide.

Son vêtement était déboutonné, son visage rouge et défait. Évidemment il était ivre. En apercevant Pierre, au premier moment il devint confus, mais remarquant la confusion sur le visage de Pierre, il s'enhardit aussitôt et sur ses longues jambes vacillantes, il s'avança au milieu de la chambre.

— Ils ont peur, dit-il d'une voix rauque, assurée. J'ai dit : Je ne me rends pas, je dis... N'est-ce pas, monsieur ?

Il devint pensif et, tout à coup, apercevant le pistolet sur la table, avec une rapidité inattendue, il le saisit et courut dans le couloir.

Guérassime et le portier qui suivaient Makar Alexéievitch l'arrêtèrent dans le vestibule et se mirent à lui arracher le pistolet.

Pierre, sorti dans le couloir, regardait avec pitié et dégoût ce vieillard à demi fou. Makar Alexéievitch, crispé par l'effort, retenait le pistolet et criait d'une voix rauque quelque chose qu'il croyait très solennel.

— Aux armes ! A l'abordage ! Ah ! tu ne prendras pas !



— Assez ! Nous vous en prions, assez ! Faites grâce, assez ! Eh bien, monsieur... disait Guérassime en tâchant de le pousser doucement par les coudes, vers la porte.

— Qui es-tu ? Bonaparte ? cria Makar Alexéïévitch.

— Ce n'est pas bien, monsieur. Allez dans votre chambre vous reposer. Donnez-moi le pistolet.

— Va-t'en, vil serf ! Ne touche pas ! Tu vois ! s'écria Makar Alexéïévitch en brandissant le pistolet. A l'abordage !

— Prends-le, chuchota Guérassime au portier.

On saisit Makar Alexéïévitch par les bras et on l'entraîna vers la porte.

Le vestibule s'emplissait des bruits terribles d'une lutte, de cris rauques et d'une voix suffocante.

Et tout à coup, un nouveau cri perçant, un cri de femme éclata du perron et la cuisinière courut dans l'antichambre.

— Ce sont eux ! Mes aïeux ! Je jure que ce sont eux ! Quatre, à cheval ! cria-t-elle.

Guérassime et le portier lâchèrent Makar Alexéïévitch, et du couloir on entendit distinctement les heurts de plusieurs poings contre la porte d'entrée.

## XXVIII

Pierre, qui avait décidé qu'avant la réalisation de son projet il ne devait faire connaître ni son titre ni sa connaissance de la langue française, était dans la porte entr'ouverte du couloir, résolu à se cacher dès qu'apparaîtraient les Français. Mais les Français entrèrent et Pierre ne s'éloigna pas de la porte : une curiosité invincible le retenait.

Ils étaient deux : un officier, un homme grand, martial et beau, l'autre, évidemment un soldat ou un brosseur, un homme trapu, maigre, bruni, les joues creuses, l'air stupide. L'officier, qui s'appuyait sur un bâton et boitait, passait devant. Après avoir fait quelques pas, comme s'il décidait en soi-même que ce logement était bon, il s'arrêta, se tourna vers le soldat qui se trouvait dans la porte et, d'une voix haute de chef, lui cria de faire entrer les chevaux.

Cela fait, l'officier, d'un geste brave, levant haut

le coude, écarta sa moustache, puis porta la main à son képi.

— BONJOUR, LA COMPAGNIE, prononça-t-il gaiement en souriant et regardant autour de lui.

Personne ne répondit.

— VOUS ÊTES LE BOURGEOIS, dit l'officier à Guérassime.

Celui-ci, effrayé, regarda l'officier d'un air interrogateur.

— QUARTIRE, QUARTIRE, LOGEMENT, dit l'officier avec un sourire bon et indulgent en regardant le petit homme. LES FRANÇAIS SONT DE BONS ENFANTS. QUE DIABLE! VOYONS! NE NOUS FACHONS PAS, MON VIEUX, ajouta-t-il en tapant sur l'épaule de Guérassime effrayé et silencieux.

— AH ÇA! DITES DONC, ON NE PARLE DONC PAS FRANÇAIS DANS CETTE BOUTIQUE, ajouta-t-il en regardant autour de lui.

Ses yeux rencontrèrent Pierre. Pierre se retira de la porte.

L'officier s'adressa de nouveau à Guérassime. Il lui enjoignit de lui montrer toutes les chambres.

— Monsieur, non — ne comprenez... — moi, la vôtre, dit Guérassime en s'évertuant à déformer ses paroles pour les rendre plus compréhensibles.

L'officier français, en souriant, écarta les mains sous le nez de Guérassime, lui donnant à entendre que lui aussi ne le comprenait pas puis il se dirigea vers la porte derrière laquelle se tenait Pierre.

Celui-ci voulut se retirer et se cacher, mais à ce moment il aperçut par la porte ouverte de la cuisine, Makar Alexéïévitch, le pistolet à la main.

De l'air rusé d'un fou, Makar Alexéïévitch regarda le Français, puis, soulevant le pistolet, visa.

— A l'abordage!!! s'écria l'ivrogne en pressant sur la gâchette du pistolet.

A ce cri, l'officier français se retourna; au même moment Pierre se jeta sur l'ivrogne.

Au moment que Pierre saisissait le pistolet, Makar Alexéïévitch parvenait à toucher la gâchette : un coup éclata répandant partout le bruit et la fumée de la poudre. Le Français pâlit et s'élança vers la porte.

Dès que Pierre eut arraché et jeté le pistolet, oubliant son intention de ne pas dévoiler sa connaissance de la langue française, il accourut vers l'officier et se mit à lui parler.

— VOUS N'ÊTES PAS BLESSÉ ?

— JE CROIS QUE NON, répondit l'officier en se tâtant; MAIS JE L'AI ÉCHAPPÉ BELLE, CETTE FOIS-CI, ajouta-t-il en regardant le mur troué.

Et, regardant sévèrement Pierre :

— QUEL EST CET HOMME ?

— AH! JE SUIS VRAIMENT AU DÉSESPOIR DE CE QUI VIENT D'ARRIVER, dit Pierre, oubliant tout à fait son rôle. C'EST UN FOU, UN MALHEUREUX QUI NE SAVAIT PAS CE QU'IL FAISAIT.

L'officier s'approcha de Makar Alexéievitch et le prit au collet.

Makar Alexéievitch, les lèvres entr'ouvertes, l'air hébété, trébuchait contre le mur.

— BRIGAND, TU ME LA PAYERAS! dit le Français en ôtant sa main. NOUS AUTRES, NOUS SOMMES CLÉMENTS APRÈS LA VICTOIRE; MAIS NOUS NE PARDONNONS PAS AUX TRÂITRES, ajouta-t-il, avec un air sombre et solennel et un beau geste énergique.

Pierre continuait à exhorter l'officier de ne pas punir cet ivrogne fou. Le Français écoutait en silence, l'air toujours sombre. Tout à coup, avec un sourire il regarda Pierre et demeura silencieux pendant quelques secondes. Son beau visage prit une expression tragique et tendre et, en lui tendant la main :

— VOUS M'AVEZ SAUVÉ LA VIE! Vous êtes Français! dit-il.

Pour un Français cette conclusion s'imposait. Commettre un acte noble, cela, seul un Français en était capable, et c'était sans doute l'acte le plus beau, le salut de la vie de M. RAMBALLE, CAPITAINE DU 13<sup>e</sup> LÉGER.

Mais malgré la nécessité de cette conclusion et la conviction qu'en avait l'officier, Pierre crut nécessaire de le désenchanter.

— JE SUIS RUSSE, dit-il rapidement.

— TA, TA, TA, A D'AUTRES, fit le Français en souriant et agitant ses doigts sous son nez. TOUT A

L'HEURE VOUS ALLEZ ME CONTER TOUT CELA. CHARMÉ DE RENCONTRER UN COMPATRIOTE. EH BIEN ! QU'ALLONS-NOUS FAIRE DE CET HOMME ? demanda-t-il à Pierre comme à un compatriote. Même si Pierre n'était pas Français, une fois baptisé de ce nom, le plus grand au monde, il n'y pouvait renoncer : c'était ce que signifiaient l'expression et le ton de l'officier français.

A cette dernière question Pierre expliqua de nouveau qui était Makar Alexiéévitch ; il raconta à l'officier qu'avant son arrivée, l'ivrogne avait saisi le pistolet chargé et qu'on n'avait pu réussir à le lui enlever. Il demanda de laisser cet acte impuni.

Le Français bomba sa poitrine, fit de la main un geste royal.

— VOUS M'AVEZ SAUVÉ LA VIE ! VOUS ÊTES FRANÇAIS. VOUS ME DEMANDEZ SA GRACE ? JE VOUS L'ACCORDE. QU'ON EMMÈNE CET HOMME ! prononça-t-il rapidement et énergiquement, en prenant sous le bras Pierre, promu Français pour le salut de sa vie. Et avec lui il pénétra dans la maison.

Les soldats qui attendaient dans la cour étaient entrés dans le vestibule au bruit de la détonation. Ils demandaient ce qui était arrivé et se montraient prêts à châtier les coupables. Mais l'officier les arrêta sévèrement :

— ON VOUS DEMANDERA QUAND ON AURA BESOIN DE VOUS, dit-il.

Les soldats sortirent. Le brosseur qui avait eu le temps d'aller voir la cuisine s'approcha de l'officier.

— CAPITAINE, ILS ONT DE LA SOUPE ET DU GIGOT DE MOUTON DANS LA CUISINE. FAUT-IL VOUS L'APPORTER?

— OUI, ET LE VIN, dit le capitaine.

Quand l'officier français entra avec Pierre dans la maison, celui-ci crut de son devoir d'affirmer de nouveau au capitaine qu'il n'était pas Français et voulut se retirer. Mais l'officier français ne voulait rien entendre. Il était tellement poli, aimable et reconnaissant envers Pierre que celui-ci, n'ayant pas le courage de refuser, s'assit avec lui dans le salon, la première pièce où ils entrèrent. Aux affirmations de Pierre, niant qu'il fût Français, le capitaine ne pouvant évidemment comprendre qu'on put renoncer à un titre si flatteur, haussa les épaules et dit que s'il tenait absolument à passer pour un Russe, c'était bon, mais que néanmoins, il était lié à jamais avec lui par la reconnaissance pour le salut de sa vie.

Si cet homme eût été doué de la capacité de comprendre les sentiments des autres et de deviner ceux de Pierre, Pierre se serait probablement



éloigné de lui, mais l'incompréhension de cet homme pour tout ce qui n'était pas lui-même le vainquit.

— FRANÇAIS OU PRINCE RUSSE INCOGNITO, dit le Français en jetant un coup d'œil sur le linge sale mais très fin de Pierre et sur la bague qu'il avait au doigt, JE VOUS DOIS LA VIE ET JE VOUS OFFRE MON AMITIÉ. UN FRANÇAIS N'OUBLIE JAMAIS NI UNE INSULTE, NI UN SERVICE. JE VOUS OFFRE MON AMITIÉ. JE NE VOUS DIS QUE ÇA.

Dans le son de la voix, l'expression du visage et les gestes de l'officier, il y avait tant de bonhomie et de noblesse (au sens français), que Pierre, inconsciemment, sourit au sourire du Français et serra la main tendue.

— CAPITAINE RAMBALLE, DU 13<sup>e</sup> LÉGER, DÉCORÉ POUR L'AFFAIRE DU SEPT, se recommanda-t-il avec un sourire content qui contractait ses lèvres sous sa moustache. VOULEZ-VOUS BIEN ME DIRE A PRÉSENT A QUI J'AI L'HONNEUR DE PARLER AUSSI AGRÉABLEMENT AU LIEU DE RESTER A L'AMBULANCE AVEC LA BALLE DE CE FOU DANS LE CORPS ?

Pierre répondit qu'il ne pouvait dire son nom et, en rougissant et tâchant d'inventer un nom, il se mit à exposer les causes qui l'empêchaient de le dire. Mais le Français l'interrompit vivement.

— DE GRACE. JE COMPRENDS VOS RAISONS, VOUS ÊTES OFFICIER SUPÉRIEUR PEUT-ÊTRE. VOUS AVEZ PORTÉ LES ARMES CONTRE NOUS. CE N'EST PAS MON AFFAIRE.

JE VOUS DOIS LA VIE, CELA ME SUFFIT. JE SUIS TOUT A VOUS. VOUS ÊTES GENTILHOMME? ajouta-t-il. Pierre inclina la tête. VOTRE NOM DE BAPTÊME, S'IL VOUS PLAÎT? JE NE DEMANDE PAS D'AVANTAGE, MONSIEUR PIERRE, DITES-VOUS... PARFAIT. C'EST TOUT CE QUE JE DÉSIRE SAVOIR.

Quand le mouton, l'omelette, le samovar, l'eau-de-vie et le vin furent apportés, Ramballe demanda à Pierre de prendre part à ce dîner et aussitôt, lui-même, en homme robuste et affamé, se mit à dévorer avidement en faisant mouvoir rapidement ses dents fortes. Et il répétait : EXCELLENT ! EXQUIS. Son visage devint rouge et se couvrit de sueur. Pierre avait faim et avec plaisir prit part au dîner. Morel, le brosseur, apporta une casserole d'eau chaude et y mit une bouteille de vin rouge. En outre il apportait un pot de kvass pris à la cuisine. Cette boisson était déjà connue des Français qui l'appelaient LIMONADE DE COCHON. Morel vanta la LIMONADE DE COCHON qu'il avait trouvée à la cuisine. Mais comme le capitaine avait du vin, déniché en traversant Moscou, il laissa le kvass à Morel et prit une bouteille de Bordeaux. Il entourra la bouteille d'une serviette et versa du vin pour lui et pour Pierre. La faim satisfaite et le vin animèrent encore davantage le capitaine qui, tout le temps du dîner, ne cessait de causer.

— OUI, MON CHER MONSIEUR PIERRE, JE VOUS DOIS UNE FIÈRE CHANDELLE DE M'AVOIR SAUVÉ... DE CET ENRAGÉ...

J'EN AI ASSEZ, VOYEZ-VOUS, DES BALLE DANS LE CORPS. EN VOILA UNE, (il montra le côté) A WAGRAM ET DEUX A SMOLENSK (il indiqua la cicatrice qui marquait sa joue.) ET CETTE JAMBE, COMME VOUS VOYEZ, QUI NE VEUT PAS MARCHER. C'EST A LA GRANDE BATAILLE DU 7, A LA MOSCOVA, QUE J'AI REÇU ÇA. SACRÉ DIEU, C'ÉTAIT UN DÉLUGE DE FEU. VOUS NOUS EN AVEZ TAILLÉ UNE RUDE BESOGNE ; VOUS POUVEZ VOUS EN VANTER, NOM D'UN PETIT BONHOMME. ET MA PAROLE, MALGRÉ LA TOUX QUE J'Y AI GAGNÉE, JE SERAIS PRÊT A RECOMMENCER. JE PLAINS CEUX QUI N'ONT PAS VU ÇA.

— J'Y AI ÉTÉ, dit Pierre.

— BAH ! VRAIMENT ? EH BIEN, TANT MIEUX. VOUS ÊTES DE FIERS ENNEMIS TOUT DE MÊME. LA GRANDE REDOUTE A ÉTÉ TENACE, NOM D'UNE PIPE ! ET VOUS NOUS L'AVEZ FAIT CRANEMENT PAYER. J'Y SUIS ALLÉ TROIS FOIS TEL QUE VOUS ME VOYEZ. TROIS FOIS NOUS ÉTIIONS SUR LES CANONS ET TROIS FOIS ON NOUS A CULBUTÉS COMME DES CAPUCINS DE CARTES. OH ! C'ÉTAIT BEAU, MONSIEUR PIERRE. VOS GRENADIERS ONT ÉTÉ SUPERBES, TONNERRE DE DIEU ! JE LES AI VUS SIX FOIS DE SUITE SERRER LES RANGS ET MARCHER COMME A UNE REVUE. LES BEAUX HOMMES ! NOTRE ROI DE NAPLES QUI S'Y CONNAÎT A CRIÉ : BRAVO ! AH ! AH ! SOLDAT COMME NOUS AUTRES, dit-il en souriant après un moment de silence. TANT MIEUX, TANT MIEUX, MONSIEUR PIERRE. TERRIBLES EN BATAILLE... GALANTS... il cligna des yeux en souriant, AVEC LES BELLES, VOILA LES FRANÇAIS, MONSIEUR PIERRE, N'EST-CE PAS ?

Le capitaine était si gai, si naïf, si content de soi que Pierre faillit lui-même cligner les yeux de plaisir en le regardant. Probablement que le mot « GALANT » le fit penser à la situation de Moscou.

— A PROPOS, DITES DONC, EST-CE VRAI QUE TOUTES LES FEMMES ONT QUITTÉ MOSCOU ? UNE DROLE D'IDÉE ! QU'AVAIENT-ELLES A CRAINDRE ?

— EST-CE QUE LES DAMES FRANÇAISES NE QUITTE-RAIENT PAS PARIS SI LES RUSSES Y ENTRAIENT ?

— AH ! AH ! AH ! Le Français éclata d'un rire joyeux et tapa Pierre sur l'épaule. AH ! ELLE EST FORTE CELLE-LA. PARIS ? MAIS PARIS, PARIS...

— PARIS, LA CAPITALE DU MONDE... dit Pierre en achevant sa pensée.

Le capitaine regarda Pierre. Il avait l'habitude, au milieu de la conversation, de s'arrêter et de regarder son interlocuteur avec des yeux riants et tendres.

— EH BIEN, SI VOUS NE M'AVIEZ PAS DIT QUE VOUS ÊTES RUSSE, J'AURAIS PARIÉ QUE VOUS ÊTES PARISIEN. VOUS AVEZ CE JE NE SAIS QUOI... Et ayant dit ce compliment il regarda de nouveau en silence.

— J'AI ÉTÉ A PARIS ; J'Y AI PASSÉ DES ANNÉES, Pierre.

— OH ! ÇA SE VOIT BIEN. PARIS !... UN HOMME QUI NE CONNAIT PAS PARIS EST UN SAUVAGE. UN PARISIEN, ÇA SE SENT A DEUX LIEUES. PARIS C'EST TALMA, LA DUCHÉ-NOIS, POLIER, LA SORBONNE, LES BOULEVARDS, et remarquant que sa conclusion était plus faible que les

prémises il ajouta hâtivement : — IL N'Y A QU'UN PARIS AU MONDE. VOUS AVEZ ÉTÉ A PARIS ET VOUS ÊTES RESTÉ RUSSE. EH BIEN, JE NE VOUS EN ESTIME PAS MOINS.

Sous l'influence du vin et après la journée passée dans la solitude avec ses idées sombres, Pierre éprouvait un plaisir involontaire dans la conversation de cet homme gai et naïf.

— POUR EN REVENIR A VOS DAMES, ON LES DIT BIEN BELLES. QUELLE FICHUE IDÉE D'ALLER S'ENTERRER DANS LES STEPPES, QUAND L'ARMÉE FRANÇAISE EST A MOSCOU ! QUELLE CHANCE ELLES ONT MANQUÉE CELLES-LA ! VOS MOUJIKS C'EST AUTRE CHOSE, MAIS VOUS AUTRES, GENS CIVILISÉS, VOUS DEVRIEZ NOUS CONNAITRE MIEUX QUE ÇA. NOUS AVONS PRIS VIENNE, BERLIN, MADRID, NAPLES, ROME, VARSOVIE, TOUTES LES CAPITALES DU MONDE... ON NOUS CRAINT MAIS ON NOUS AIME. NOUS SOMMES BONS A CONNAITRE. ET PUIS L'EMPEREUR...

Pierre l'interrompit.

— L'empereur... répéta Pierre, et son visage prit une expression triste et confuse. EST-CE QUE L'EMPEREUR...

— L'EMPEREUR ? C'EST LA GÉNÉROSITÉ, LA CLÉ-  
MENCE, LA JUSTICE, L'ORDRE, LE GÉNIE, VOILA L'EMPE-  
REUR ! C'EST MOI, RAMBALLE, QUI VOUS LE DIS. TEL QUE  
VOUS ME VOYEZ, J'ÉTAIS SON ENNEMI IL Y A ENCORE HUIT  
ANS. MON PÈRE A ÉTÉ COMTE ÉMIGRÉ... MAIS IL M'A  
VAINCU, CET HOMME. IL M'A EMPOIGNÉ. JE N'AI PAS PU  
RÉSISTER AU SPECTACLE DE GRANDEUR ET DE GLOIRE

DONT IL COUVRAIT LA FRANCE. QUAND J'AI COMPRIS CE QU'IL VOULAIT, QUAND J'AI VU QU'IL NOUS FAISAIT UNE LITIÈRE DE LAURIERS, VOYEZ-VOUS, JE ME SUIS DIT : VOILA UN SOUVERAIN, ET JE ME SUIS DONNÉ A LUI. ET VOILA ! OH OUI, MON CHER, C'EST LE PLUS GRAND HOMME DES SIÈCLES PASSÉS ET A VENIR.

— EST-IL A MOSCOU ? dit Pierre, en hésitant, et avec le visage d'un coupable.

Le Français regarda le visage coupable de Pierre et sourit.

— NON, IL FERA SON ENTRÉE DEMAIN, dit-il, et il continua son récit.

Leur conversation était interrompue par les cris de quelques personnes près de la porte cochère, et par l'arrivée de Morel qui venait annoncer au capitaine que les hussards de Wurtemberg étaient arrivés et voulaient mettre leurs chevaux dans la cour où étaient les leurs. Le différend provenait de ce que les hussards ne comprenaient pas ce qu'on leur disait.

Le capitaine fit mander le sous-officier de service et, d'une voix sévère, lui demanda à quel régiment il appartenait, quels étaient ses chefs et pourquoi ils se permettaient de venir dans un logement déjà occupé ? L'Allemand, qui comprenait mal le français, répondit aux deux premières questions : il nomma son régiment et son chef, mais, ne comprenant pas la troisième, il répondit en allemand, en introduisant des mots français écor-

chés, qu'il était le maréchal des logis du régiment, que son chef lui avait donné l'ordre d'occuper toutes les maisons, l'une après l'autre. Pierre, qui savait l'allemand, traduisit au capitaine ce que disait le sous-officier et transmit au hussard de Wurtemberg la réponse du capitaine. L'Allemand ayant enfin compris céda et emmena ses hommes. Le capitaine sortit sur le perron et, d'une voix forte, donna des ordres. Quand il revint dans la chambre, Pierre était assis à la même place, la tête cachée dans ses mains. Son visage exprimait la souffrance. En effet, en ce moment il souffrait.

Quand le capitaine sortit et que Pierre se trouva seul, il se ressaisit tout à coup et comprit la situation dans laquelle il se trouvait. Ce n'était pas le fait que Moscou était prise, que les vainqueurs s'y installaient en maîtres et le tenaient sous leur protection qui le tourmentait actuellement, c'était la conscience de sa faiblesse. Quelques verres de vin, la conversation avec ce brave homme avaient anéanti l'humeur concentrée et sombre dans laquelle il vivait ces derniers jours et qui était nécessaire à la réalisation de son projet. Le pistolet, le poignard et l'*armiak* étaient prêts ; Napoléon rentrait demain. Pierre jugeait toujours utile et digne de tuer les malfaiteurs, mais il sentait maintenant qu'il ne le ferait pas. Pourquoi ? Il l'ignorait, mais il pressentait qu'il ne réaliserait pas son intention. Il luttait contre sa faiblesse, mais il sen-

tait vaguement qu'il ne la vaincrait pas, que les sombres idées d'autrefois sur la vengeance, sur le meurtre et sur le sacrifice se dispersaient en fumée au contact du premier homme qu'il rencontrait.

Le capitaine, en tirant la jambe et sifflant un air quelconque, entra dans la chambre.

Le bavardage du Français, qui amusait Pierre, lui semblait maintenant insupportable. L'air sifflé, l'allure, le geste de tortiller sa moustache, tout maintenant choquait Pierre. « Je vais partir tout de suite ; je ne lui dirai plus un mot, » pensa-t-il. Il le pensait et cependant il restait assis toujours à la même place. Un sentiment étrange de faiblesse l'y clouait. Il voulait et ne pouvait pas se lever et s'en aller.

Le capitaine au contraire semblait très gai. Il traversa deux fois la chambre ; ses yeux brillaient, sa moustache tremblait un peu, comme s'il souriait en lui-même d'une plaisanterie drôle, quelconque.

— CHARMANT, LE COLONEL DES WURTEMBOURGEOIS ! C'EST UN ALLEMAND, MAIS BRAVE GARÇON S'IL EN FUT. MOI ALLEMAND, disait-il.

Il s'assit en face de Pierre.

— A PROPOS, VOUS SAVEZ DONC L'ALLEMAND, VOUS ? Pierre le regarda sans rien dire.

— COMMENT DITES-VOUS ASILE EN ALLEMAND ?

— Asile ? fit Pierre. ASILE EN ALLEMAND : UNTERKUNFT.



— COMMENT DITES-VOUS? demanda rapidement le capitaine méfiant.

— UNTERKUNFT, répéta Pierre.

— OUTERKOFF, prononça le capitaine, et avec des yeux rieurs il regarda Pierre quelques instants. — LES ALLEMANDS SONT DE FIÈRES BÊTES, N'EST-CE PAS, MONSIEUR PIERRE? conclut-il. — EH BIEN, ENCORE UNE BOUTEILLE DE CE BORDEAUX MOSCOVITE, N'EST-CE PAS? MOREL, VA NOUS CHAUFFER ENCORE UNE PETITE BOUTEILLE! MOREL! cria-t-il gaîment.

Morel apporta des bougies et une bouteille de vin. Le capitaine regarda Pierre à la lumière; il fut évidemment frappé du visage défait de son interlocuteur. Avec une expression de tristesse franche et de compassion, il s'approcha de Pierre et se pencha vers lui.

— EH BIEN, NOUS SOMMES TRISTE!... Il toucha Pierre de la main. VOUS AURAI-JE FAIT DE LA PEINE? NON, VRAI, AVEZ-VOUS QUELQUE CHOSE CONTRE MOI? PEUT-ÊTRE RAPPORT A LA SITUATION?...

Pierre ne répondit rien mais avec tendresse regarda le Français dans les yeux. Cette expression de compassion lui était agréable.

— PAROLE D'HONNEUR, SANS PARLER DE CE QUE JE VOUS DOIS, J'AI DE L'AMITIÉ POUR VOUS. PUIS-JE FAIRE QUELQUE CHOSE POUR VOUS? DISPOSEZ DE MOI. C'EST A LA VIE ET A LA MORT. C'EST LA MAIN SUR LE CŒUR QUE JE VOUS LE DIS, prononça le capitaine en se frappant la poitrine.

— MERCI, fit Pierre.

Le capitaine regarda fixement Pierre, comme il le regardait quand il apprenait comment se dit en allemand *asile*, et, tout à coup son visage s'épanouit.

— AH! DANS CE CAS JE BOIS A NOTRE AMITIÉ! s'écriait-il gaîment en versant deux verres de vin. Pierre prit le verre plein et le vida. Ramballe fit de même, serra de nouveau la main de Pierre, puis, dans une pose pensive, mélancolique, s'accouda sur la table.

— OUI, MON CHER AMI, VOILA LES CAPRICES DE LA FORTUNE. QUI M'AURAIT DIT QUE JE SERAIS SOLDAT ET CAPITAINE DE DRAGONS AU SERVICE DE BONAPARTE, COMME NOUS L'APPELIIONS JADIS? ET CEPENDANT ME VOILA A MOSCOU AVEC LUI. IL FAUT VOUS DIRE, MON CHER — sa voix se faisait triste et monotone comme celle d'un homme qui se prépare à raconter une longue histoire — QUE NOTRE NOM EST UN DES PLUS ANCIENS DE LA FRANCE.

Et avec la franchise légère et naïve d'un Français, le capitaine raconta à Pierre l'histoire de ses ancêtres, son enfance, son adolescence, sa jeunesse, toutes ses affaires de famille, de fortune. « MA PAUVRE MÈRE » jouait naturellement un rôle important dans ses récits.

— MAIS TOUT CELA N'EST QUE LA MISE EN SCÈNE DE LA VIE, LE FOND C'EST L'AMOUR. L'AMOUR! N'EST-CE PAS, MONSIEUR PIERRE? dit-il en s'animant. — ENCORE UN VERRE.

Pierre but de nouveau et se versa un troisième verre.

— Oh! LES FEMMES, LES FEMMES! et le capitaine, les yeux humides, en regardant Pierre, se mit à parler de ses aventures galantes. Il en avait eu beaucoup, et on pouvait le croire sans peine en regardant le visage satisfait et joli de l'officier, et l'animation enthousiaste avec laquelle il parlait des femmes. Toutes les histoires d'amour de Ramballe avaient ce caractère de dépravation dans lequel les Français voient le charme exclusif et la poésie de l'amour, mais il les racontait avec tant de conviction qu'il semblait le seul capable d'éprouver et de comprendre tous les charmes de l'amour, et il dépeignait les femmes avec tant de séduction que Pierre l'écoutait avec curiosité.

Il était évident que l'amour qu'aimait le Français n'était pas celui — de genre inférieur et simple — que Pierre éprouvait autrefois pour sa femme, ni cet amour romanesque qu'il éprouvait pour Natacha (Ramballe méprisait également ces deux sortes d'amour, l'un était L'AMOUR DES CHARRETIERS; l'autre, L'AMOUR DES NIGAUDS). L'amour qu'admirait le Français résidait principalement dans le côté anti-naturel des rapports envers la femme, dans les divers procédés qui donnent un charme spécial aux sensations.

Ainsi le capitaine raconta l'histoire touchante de son amour pour une charmante marquise de trente-

cinq ans et, en même temps, pour une charmante jeune fille de dix-sept ans, la fille de la charmante marquise ; la lutte de générosité entre la mère et la fille, qui se termina par le sacrifice de la mère : elle proposa son amant pour époux à sa fille. Ces souvenirs, bien que lointains, émouvaient encore le capitaine. Ensuite il narra une aventure dans laquelle le mari avait joué le rôle de l'amant, et lui (l'amant) le rôle du mari. Il raconta quelques épisodes comiques de ses SOUVENIRS D'ALLEMAGNE, où ASILE se dit UNTERKUNFT, où LES MARIS MANGENT DE LA CHOUCROUTE ET OÙ LES JEUNES FILLES SONT TROP BLONDES.

Enfin le dernier épisode en Pologne — encore frais à la mémoire du capitaine — qu'il racontait avec des gestes rapides et un visage enflammé, consistait en ceci : il avait sauvé la vie à un Polonais (en général, ce trait de générosité était fréquent dans les récits du capitaine), celui-ci lui avait confié sa charmante femme, (PARISIENNE DE CŒUR), pendant que lui-même entraît au service des Français. Le capitaine était heureux, la charmante Polonaise voulait fuir avec lui, mais la magnanimité du capitaine l'emporta, il remit la femme à son époux en lui disant : JE VOUS AI SAUVÉ LA VIE ET JE VOUS SAUVE L'HONNEUR. A ces paroles, le capitaine se frotta les yeux et se secoua comme s'il voulait chasser la faiblesse qui le saisissait à ce touchant souvenir.

En écoutant les récits du capitaine, comme il lui arrivait souvent tard le soir et sous l'influence du vin, Pierre entendait tout ce que disait le capitaine, comprenait tout et en même temps suivait le fil de ses souvenirs personnels qui se présentaient à son imagination. Pendant qu'il écoutait ces récits d'amour, son propre amour pour Natacha, tout à coup, se rappelait à lui et, cherchant dans son imagination les images de cet amour, il les comparait aux récits de Ramballe. En suivant le récit de la lutte du devoir et de l'amour, Pierre voyait devant lui tous les moindres détails de sa rencontre avec l'objet de sa flamme, près de la Cour de Soukharevo. Alors, cette rencontre n'avait produit sur lui aucun effet, il n'y avait pas pensé une seule fois, mais maintenant elle lui semblait pleine d'importance et de poésie.

— « Pierre Kyrilovitch, venez ici. Je vous ai reconnu. »

Il entendait maintenant les paroles qu'elle avait prononcées. Il voyait son sourire, sa toque de voyage, la mèche de cheveux... et, de tout cela, quelque chose de touchant, d'attendrissant se présentait à lui.

Après avoir terminé son récit sur la charmante Polonaise, le capitaine demanda à Pierre s'il avait jamais éprouvé un sentiment de sacrifice de soi-même pour l'amour et d'envie pour le mari?

Provoqué par cette question, Pierre releva la tête

et sentit le besoin d'exprimer les idées qui l'occupaient. Il se mit à expliquer qu'il comprenait un peu autrement l'amour pour la femme. Il avoua que durant toute sa vie il n'avait aimé qu'une seule femme et que cette femme ne pourrait jamais lui appartenir.

— TIENS ! fit le capitaine.

Ensuite Pierre expliqua qu'il aimait cette femme depuis ses plus jeunes années, qu'il n'osait penser à elle d'abord parce qu'elle était trop jeune et que lui n'était qu'un bâtard sans nom, qu'ensuite, quand il reçut le nom et la fortune, il n'osa penser à elle parce qu'il l'aimait trop et la plaçait trop au-dessus de tous et de lui-même. Arrivé à ce point de son récit, Pierre demanda au capitaine s'il le comprenait.

Le capitaine fit un geste qui exprimait qu'il ne comprenait pas mais qu'il lui demandait de continuer.

— L'AMOUR PLATONIQUE, LES NUAGES... murmura-t-il.

Était-ce le vin bu, le besoin de franchise, ou la pensée que cet homme ne connaissait et ne connaîtrait aucun personnage de son récit, ou tout cela ensemble, mais la langue de Pierre était déliée. Avec des yeux attendris, en regardant quelque part devant lui, il raconta toute son histoire : son mariage, l'histoire de l'amour de son meilleur ami pour Natacha, la trahison de celle-ci et tous ses rapports simples envers elle. Ensuite, poussé par

les questions de Ramballe, il raconta même ce qu'il cachait auparavant : sa position sociale ; enfin il se nomma lui-même.

Ce qui surtout frappa le capitaine, c'est que Pierre était très riche, possesseur de deux palais à Moscou, qu'il avait abandonné tout, n'était pas parti de Moscou et y restait en cachant son nom.

Déjà tard dans la nuit, ils sortirent ensemble dans la rue. La nuit était douce et claire. A gauche de la maison brillaient les lueurs du premier incendie allumé à Moscou, rue Petrovka. Haut, à droite, se montraient le jeune croissant et, du côté opposé, une comète brillante, unie dans l'âme de Pierre avec son amour. Guérassime, la cuisinière et deux Français étaient près de la porte cochère. On entendait leurs rires et leurs conversations en des langues incompréhensibles les uns pour les autres. Ils regardaient la lueur répandue dans la ville.

Il n'y avait rien de terrible dans le petit incendie lointain, parmi l'immense ville.

En regardant le haut ciel étoilé, la lune, la comète et les reflets de l'incendie, Pierre éprouva un attendrissement joyeux :

« Mais, voilà ! c'est bien ! que faut-il encore ! » pensa-t-il.

Soudain, se rappelant son projet, la tête lui tourna, il se sentit mal et s'appuya près du mur pour ne pas tomber.

Sans dire adieu à son nouvel ami, d'un pas chancelant Pierre s'éloigna de la porte cochère, entra dans sa chambre, se coucha sur le divan et s'endormit aussitôt.



### XXX

Les habitants qui s'éloignaient de la ville et les troupes qui reculaient, des diverses routes aperçurent — avec des sentiments variés — la lueur du premier incendie qui éclata le 2 septembre.

Cette nuit-là, les Rostov se trouvaient à Mitistchi, à vingt *verstes* de Moscou. Ils étaient partis le 1<sup>er</sup> septembre, tard. La route était tellement encombrée de chariots et de troupes, ils avaient oublié tant de choses qu'ils avaient envoyé chercher par des domestiques, qu'ils décidèrent de passer la nuit à cinq *verstes* de Moscou.

Le lendemain matin, ils s'éveillèrent tard, et de nouveau, il y eut tant d'arrêts qu'ils n'arrivèrent au grand Mitistchi qu'à dix heures. Les Rostov et les blessés partis avec eux s'installèrent dans les cours et les isbas du grand bourg. Les domestiques, les cochers des Rostov et les brosseurs des blessés,

après avoir servi leurs maîtres, soupé et soigné les chevaux, étaient sortis sur le perron.

Dans l'isba voisine était couché l'aide de camp de Raievski, le bras fracassé, et les souffrances horribles qu'il éprouvait le faisaient gémir, lamentablement, sans relâche, et ses gémissements résonnaient lugubrement dans l'obscurité de la nuit d'automne. La première nuit, cet aide de camp coucha dans la même cour que les Rostov. La comtesse se plaignit de n'avoir pu fermer l'œil à cause de ses gémissements, et à Mitistchi, elle fut logée dans une isba moins confortable à seule fin d'être plus loin des blessés.

Un des domestiques, à travers la haute caisse de la voiture qui était près du perron, remarqua dans l'obscurité de la nuit une nouvelle et faible lueur d'incendie

On voyait une lueur depuis déjà longtemps, et tous savaient que le petit Mititschi brûlait, incendié par les Cosaques de Mamonov.

— Mais, frères, c'est un autre incendie! dit le brosseur.

Tous firent attention à la lueur.

— On dit que ce sont les Cosaques de Mamonov qui ont incendié le petit Mitistchi.

— C'est ça! Non... C'est pas Mitistchi, c'est plus loin.

— Regarde! On dirait que c'est à Moscou.

Deux domestiques qui étaient sur le perron des-

ceurent et s'assirent sur les marches de la voiture.

— C'est plus à gauche... Comment donc Mitstichi... là, et c'est tout à fait à l'opposé.

Quelques autres se joignirent aux premiers.

— En voilà ! Ça brûle. Voyez-vous ! C'est l'incendie à Moscou, soit dans Souchevskoï, soit dans Rogojskoï.

Personne n'objecta rien et assez longtemps tous en silence, regardèrent la flamme lointaine du nouvel incendie.

Un vieux valet de pied du comte, Danilo Terentitch, s'approcha du groupe et appela Michka.

— Qu'y a-t-il ici que tu n'as pas vu ? polisson ! Le comte appelle et il n'y a personne. Va préparer les habits.

— Mais j'ai seulement couru chercher de l'eau, répondit Michka.

— Et qu'en pensez-vous, Danilo Terentitch, paraît que c'est une lueur de Moscou, dit un des valets.

Danilo Terentitch ne répondit rien et de nouveau tous se turent. La lueur grandissante s'étendait de plus en plus loin.

— Que Dieu nous garde ! Le vent et l'air sont secs, dit une voix.

— Regarde comme ça marche. Oh Seigneur ! Dieu Seigneur ! Garde-nous, pécheurs !

— On éteindra probablement.

— Qui? prononça Danilo Terentitch, jusqu'ici silencieux. Sa voix était calme et lente. — C'est Moscou qui brûle, mes frères... C'est elle, notre mère blan... Tout à coup sa voix s'entrecoupa et il sanglota comme sanglotent les vieillards. Et tous paraissaient attendre cela pour comprendre la signification que devait avoir pour eux cette lueur. On entendit des soupirs, des mots de prière et les sanglots du vieux valet du comte.

Le valet de pied entra faire savoir au comte que Moscou brûlait. Le comte prit sa robe de chambre et sortit pour regarder. Sonia, qui n'était pas déshabillée, sortit avec lui ainsi que madame Schoss. Natacha et la comtesse restèrent dans la chambre (Pétia n'était plus avec ses parents, il était parti au-devant de son régiment qui marchait vers la Trinité).

A la nouvelle de l'incendie de Moscou la comtesse se mit à pleurer. Natacha, pâle, les yeux fixes, était assise sur un banc, sous les icones (au même endroit où elle s'était assise en arrivant là); elle ne fit aucune attention aux paroles de son père. Elle écoutait les gémissements de l'aide de camp qu'on entendait, bien qu'il fût à trois maisons de là.

— Ah! quelle horreur! dit Sonia en revenant de la cour, transie et effrayée. Je pense que tout Moscou brûle. La lueur est effrayante! Natacha, regarde

par ici, on voit déjà de la fenêtre, dit-elle à sa cousine, désirant la distraire.

Mais Natacha la regarda comme si elle ne comprenait pas ce qu'on lui disait, et, de nouveau, elle fixa son regard dans le coin du poêle. Depuis le matin, après que Sonia, à l'étonnement et au dépit de la comtesse, avait trouvé nécessaire, on ne sait pourquoi, de dire à Natacha que le prince André blessé était dans leur convoi, celle-ci était dans cet état de stupeur. La comtesse s'était fâchée contre Sonia comme elle l'avait rarement fait; Sonia avait pleuré et demandé pardon, et maintenant, comme pour effacer sa faute, elle s'occupait sans cesse de sa cousine.

— Regarde, Natacha, comme ça brûle fort.

— Qu'est-ce qui brûle ? demanda Natacha. Ah oui ! Moscou.

Et comme pour ne pas offenser Sonia et se débarrasser d'elle, elle s'approcha de la fenêtre et regarda de telle façon qu'évidemment elle ne pouvait rien voir, puis elle revint à sa place.

— Mais tu n'as rien vu !

— Non, non, j'ai vu, dit-elle d'une voix qui suppliait qu'on la laissât tranquille. Et Sonia et la comtesse comprenaient que Moscou, son incendie, tout cela ne pouvait avoir aucune importance pour Natacha.

Le comte se retira derrière le paravent et se coucha. La comtesse s'approcha de Natacha, lui

toucha la tête, comme elle le faisait quand sa fille était malade, ensuite posa ses lèvres sur son front, pour voir s'il était brûlant et elle l'embrassa.

— Tu as froid, tu trembles toute. Tu ferais bien de te coucher, dit-elle.

— Me coucher? Oui. Bon. J'irai. J'irai tout de suite, dit Natacha.

Quand Natacha, le matin, apprit que le prince André, gravement blessé, marchait avec eux, au premier moment elle posa beaucoup de questions : Où est-il blessé? Comment? Est-ce dangereux? Peut-on le voir? Mais quand on lui eut dit qu'elle ne pouvait pas le voir, qu'il était gravement blessé sans être en danger de mort, sans croire ce qu'on lui disait, mais convaincue qu'on lui répéterait toujours la même chose, elle cessa de questionner et de parler. Tout le long de la route, avec les yeux grands ouverts que la comtesse connaissait si bien et dont elle redoutait l'expression, Natacha restait assise immobile dans le coin de la voiture. De même maintenant, elle était assise sur le banc où elle s'était laissé tomber. Elle pensait à quelque chose qu'elle décidait, ou avait déjà décidé en son esprit. La comtesse le savait. Mais qu'était-ce? Elle l'ignorait et cela l'effrayait, la tourmentait.

— Natacha, déshabille-toi, ma petite colombe, couche-toi sur mon lit (la comtesse seule couchait sur de la literie, madame Schoss et les deux jeunes filles couchaient sur du foin étalé sur le plancher).

— Non, maman, je me coucherai ici, sur le sol, dit Natacha ; elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit.

Les gémissements de l'aide de camp étaient encore plus distincts avec la fenêtre ouverte. Elle avança la tête dans l'air frais de la nuit, et la comtesse vit son cou mince tremblant de sanglots qui se heurtait au châssis.

Natacha savait que ce n'était pas le prince André qui gémissait, elle savait que le prince André était couché dans l'isba voisine, séparé d'eux seulement par le vestibule, mais ces gémissements lugubres, ininterrompus, la faisaient sangloter.

La comtesse échangea un regard avec Sonia.

— Couche-toi, ma petite colombe. Couche-toi, ma petite amie, dit la comtesse en touchant l'épaule de Natacha. Eh bien, couche-toi donc.

— Ah oui... Je me coucherai. Je me coucherai tout de suite. Et Natacha se dévêtit hâtivement en arrachant le cordon de son jupon. Quand elle eut ôté sa robe et mis une camisole, elle s'assit en ployant les jambes sur le lit préparé sur le sol, et ramenant ses cheveux sur son épaule, elle se mit à les tresser. Ses doigts fins, longs, habiles, repliaient rapidement la tresse. D'un geste habituel, Natacha tournait la tête, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais ses yeux grands ouverts regardaient tout droit. Quand sa toilette de nuit fut terminée, elle s'assit tout doucement sur le drap jeté sur du foin près de la porte.



— Natacha, couche-toi au milieu, lui dit Sonia.

— Non, ici, fit-elle. Mais couchez-vous donc, ajouta-t-elle, d'un ton dépité. Et elle s'enfonçadans l'oreiller.

La comtesse, madame Schoss et Sonia se déshabillèrent vivement et se couchèrent. Il n'y avait dans la chambre qu'une seule petite veilleuse ; mais la cour était éclairée par l'incendie du Petit Mitistchi à deux *verstes* de là, et l'on entendait les cris des paysans, au coin de la rue, dans le débit que les Cosaques du régiment de Mamonov avaient détruit, et les gémissements ininterrompus de l'aide de camp.

Natacha écouta longtemps les sons de la maison et du dehors qui arrivaient jusqu'à elle et ne remua pas.

Elle entendit d'abord la prière et les soupirs de sa mère, le craquement du lit, la respiration sifflante qu'elle connaissait bien de madame Schoss, le souffle régulier de Sonia. Ensuite la comtesse l'appela. Elle ne lui répondit pas.

— On dirait qu'elle dort, maman, chuchota Sonia.

Après un court silence, la comtesse appela de nouveau Natacha, mais cette fois encore elle ne répondit pas.

Bientôt après, Natacha entendit la respiration régulière de sa mère. Natacha ne remuait pas, bien que son pied nu, sorti de la couverture, se glaçât sur le sol.

Comme s'il fêtait sa victoire sur tout le monde, le cri d'un grillon arriva d'un trou du sol. Un coq chanta au loin, un autre, plus voisin, lui répondit. Dans le débit les cris avaient cessé, on n'entendait que les gémissements de l'aide de camp. Natacha se souleva.

— Sonia! Tu dors? Maman? chuchota-t-elle. Personne ne répondit. Natacha se leva doucement et sans bruit, se signa, posa ses pieds minces, nus, sur le parquet froid et sale qui grinça. Elle fit quelques pas en marchant comme un jeune chat et toucha le loquet froid de la porte.

Il lui semblait que quelque chose de lourd frappait dans tous les murs de l'isba. C'était son cœur qui battait de crainte, d'effroi et d'amour. Elle ouvrit la porte, en franchit le seuil et posa le pied sur la terre humide et froide du vestibule. Le froid qui la saisit la rafraîchit. Son pied nu heurta un homme endormi. Elle l'enjamba et ouvrit la porte de l'isba où était le prince André. L'isba était sombre. Dans un coin du fond, près du lit où était couché quelque chose, une chandelle qui fondait comme un grand champignon était posée sur le banc.

Natacha, dès le matin, quand on lui raconta que le prince André blessé était là, avait décidé qu'elle devait le voir. Elle ne savait pourquoi, mais elle savait que plus l'entrevue était pénible, plus elle était nécessaire.

Toute la journée elle avait vécu avec la pensée de

le voir cette nuit ; mais maintenant que le moment était venu, elle était saisie d'horreur à la pensée de ce qu'elle allait voir. Comment était-il blessé ? Que restait-il de lui ? Était-il comme cet aide de camp, avec son gémissement incessant ! Oui, il était tout cela. Dans son imagination, il était la personnification de ces gémissements terribles. Quand elle aperçut dans le coin une masse vague et prit les genoux soulevés sous la couverture pour les épaules, elle imagina un corps horriblement mutilé et s'arrêta horrifiée. Mais une force invincible la poussait en avant. Elle fit prudemment un pas, un autre et se trouva au milieu d'une petite isba encombrée. Sur le banc, sous les icones, était couché un autre homme (c'était Timokhine) et sur le sol, encore deux hommes quelconques : c'était le docteur et le valet de chambre.

Le valet de chambre se souleva et chuchota quelque chose ; Timokhine que tenaient éveillé les douleurs de sa jambe blessée, regardait l'étrange apparition de la jeune fille en chemise blanche, camisole et bonnet de nuit. Les paroles effrayées du valet : Que voulez-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ? ne firent que hâter Natacha vers ce qui était couché dans le coin. Quelque terrible que fût le spectacle, elle devait le voir. Elle passa devant le valet de chambre. Le suif fondu de la chandelle formant champignon était tombé, et elle vit distinctement le prince André couché, les mains sur la cou-

verture, tel qu'elle se le représentait toujours.

Il était comme toujours, mais la rougeur fiévreuse de son visage, ses yeux brillants fixés sur elle avec enthousiasme, et surtout le cou mince, juvénile, qui émergeait du col rabattu de la chemise, lui donnaient un air particulier, innocent, qu'elle ne lui avait jamais vu. Elle s'approcha du prince André et, d'un mouvement brusque, irréfléchi, gracieux, elle tomba à genoux. Il sourit et lui tendit la main.

Sept jours s'étaient écoulés depuis que le prince André s'éveillait à l'ambulance du champ de bataille de Borodino. Il avait passé presque tout ce temps dans une sorte de syncope. Il avait la fièvre, et l'inflammation des intestins — qui avaient été touchés — de l'avis du docteur qui accompagnait le blessé, devait l'emporter. Mais le septième jour il mangea avec plaisir une tartine de pain avec son thé; le docteur remarqua que la température diminuait. Ce matin le prince André avait repris conscience.

La première nuit après le départ de Moscou, comme il faisait assez chaud, on avait laissé dormir le prince André dans sa voiture, mais à Mitistchi, le blessé lui-même demanda qu'on le fit sortir et réclama du thé. Le mal qu'éprouva le prince André pendant son transport à l'isba lui arracha de forts gémissements et, de nouveau, il perdit connaissance. Quand on l'eut placé sur le lit de camp, il

resta longtemps immobile et les yeux fermés. Ensuite il les ouvrit et prononça à voix basse : « Eh bien ! et du thé ? » Cette mémoire des petits détails de la vie frappa le docteur. Il lui tâta le pouls et, avec étonnement et mécontentement, il remarqua qu'il était meilleur. Il était mécontent de cette constatation : son expérience lui disait en effet que le prince André ne pouvait plus vivre et que s'il ne mourait pas maintenant, il mourrait un peu plus tard et avec des souffrances beaucoup plus grandes. On amena avec le prince André le major de son régiment, Timokhine au nez rouge, blessé à la jambe dans ce même combat de Borodino. Ils étaient accompagnés du docteur, du valet de chambre du prince, de son cocher et de deux brosseurs.

On donna du thé au prince André. Il le but avidement, les yeux enfiévrés fixés sur la porte comme s'il essayait de comprendre et de se rappeler quelque chose.

— Je n'en veux plus. Est-ce que Timokhine est ici ? demanda-t-il.

Timokhine se rapprocha de lui en se glissant sur le banc.

— Je suis là, Votre Excellence.

— Comment va la blessure ?

— La mienne ? Bien. Mais vous, comment allez-vous ?

Le prince André devint de nouveau pensif, il parut se rappeler quelque chose.

— Est-ce qu'on ne peut pas trouver un livre ?

— Quel livre ?

— L'évangile ! Je n'en ai pas.

Le docteur promit de le trouver et commença à interroger le prince André sur ce qu'il ressentait. Le prince André ne parlait pas de bon cœur mais répondait raisonnablement à toutes les questions du docteur. Ensuite, se sentant mal à l'aise, il demanda quelque chose pour mettre sous son oreiller. Le docteur et le valet de chambre soulevèrent la capote qui le couvrait, et, en faisant une grimace à cause de la suffocante odeur de chair pourrie qui se dégageait du blessé, ils se mirent à examiner l'horrible plaie. Le docteur restait très mécontent de quelque chose. Il fit un pansement, tourna le blessé d'une autre façon, ce qui lui arracha de nouveau des gémissements et lui fit perdre connaissance. Il commença à délirer. Il répétait tout le temps qu'on lui apportât plus vite le livre et qu'on le mit là-bas.

— Et qu'est-ce que cela vous fait ? Je n'en ai pas. Trouvez-le, s'il vous plaît. Mettez-le là pour un moment, prononçait-t-il d'une voix plaintive.

Le docteur sortit dans le vestibule pour se laver les mains.

— Ah ! maudit ! Vraiment ! disait le docteur au valet de chambre qui lui versait l'eau sur les mains. Pour un moment que je l'ai quitté de l'œil. C'est un mal si terrible que je m'étonne qu'il le supporte.

— Il me semble que nous l'avons bien installé, Dieu Jésus-Christ.

Pour la première fois, le prince André se rendit compte de l'endroit où il se trouvait et de ce qui lui était arrivé. Il se rappela qu'il avait été blessé, où et comment, que, quand la voiture s'était arrêtée à Mititschi, il avait prié instamment qu'on le laissât dans l'isba, que de nouveau, il s'était senti mal et avait repris connaissance dans l'isba quand il avait bu du thé. Et maintenant encore, il passait en revue tout ce qui lui était arrivé. Il se représentait avec une acuité particulière l'ambulance, quand, en vue des souffrances d'un homme qu'il n'aimait pas lui revenaient en tête des idées nouvelles qui lui promettaient le bonheur. Et ces idées, bien que vagues et confuses, de nouveau s'emparèrent de son âme. Il se rappelait qu'il possédait maintenant ce nouveau bonheur, et que ce bonheur avait quelque chose de commun avec l'évangile. C'est pourquoi il avait demandé un évangile. Mais la position défavorable donnée à sa blessure, le nouveau changement de côté embrouillèrent ses pensées et pour la troisième fois il s'éveilla à la vie déjà dans le silence absolu de la nuit. Tous dormaient autour de lui. Des grillons criaient dans le vestibule. Dans la rue quelqu'un riait et chantait. Les cafards couraient sur les tables, sur les icones et les murs ; une grosse mouche se débattait autour de la chandelle qui avait repris la forme d'un grand champi-



gnon et se trouvait près de lui. Son âme n'était pas dans son état normal : L'homme bien portant, ordinairement, pense, sent et se rappelle simultanément un nombre incalculable d'objets, et il a le pouvoir et la force de choisir une série d'idées ou de phénomènes et d'y arrêter toute son attention. L'homme bien portant, au milieu de la réflexion la plus profonde s'en détache pour dire un mot poli à la personne qui entre et retourne de nouveau à ses idées. Or l'âme du prince André était sous ce rapport dans un état anormal. Toutes les forces de son âme étaient plus actives, plus claires que jamais, mais elles agissaient en dehors de sa volonté. Les idées et les représentations les plus diverses s'emparaient de lui simultanément. Parfois, sa pensée commençait à travailler avec une force, une clarté, une profondeur dont elle était incapable à l'état normal, mais tout à coup, au milieu de son travail, elle s'évanouissait, faisait place à une image quelconque, imprécise, et il ne lui était plus possible de la retrouver.

— « Oui, un nouveau bonheur m'est révélé — pensait-il, couché dans l'isba à demi obscure, et regardant devant soi, les yeux fiévreux, grands ouverts ; le bonheur qui se trouve en dehors des forces physiques, en dehors des influences extérieures, le bonheur de l'âme, le bonheur de l'amour ! Chaque homme peut le comprendre, mais le reconnaître et le prescrire, Dieu seul le peut. Mais com-

ment Dieu a-t-il présenté cette loi ? Pourquoi le fils ?... » Soudain la marche de ses idées s'arrêta et le prince André écouta... Il ne savait pas si c'était dans le délire ou en réalité qu'il percevait le murmure d'une voix douce qui répétait sans cesse : « Et... boire... boire... » ensuite : « Oire... oire », et de nouveau : « Boire... boire... boire... » et de nouveau : « Oire... oire... oire... » En même temps que ce murmure chantant, le prince André sentait que sur son visage même s'élevait un bâtiment étrange, aérien, fait de fines aiguilles. Il sentait (bien que ce lui fût pénible) qu'il fallait soigneusement tenir l'équilibre pour que ce bâtiment ne croulât pas. Néanmoins il s'écroula et de nouveau se dressa lentement aux sons d'une musique cadencée. « S'étendre, s'étendre et s'étendre le plus possible », se disait le prince André en écoutant le murmure et percevant les sensations de ce bâtiment qui s'élevait. A la lumière rouge de la chandelle le prince André voyait des cafards, il entendait le bruit ainsi que celui de la mouche qui bourdonnait sur l'oreiller près de son visage. Elle produisait une sensation de brûlure ; en même temps le prince André était étonné que, se débattant au milieu du bâtiment élevé sur son visage, elle ne le démolît pas. En outre il y avait encore quelque chose d'important : c'était quelque chose de blanc, près de la porte ; c'était la statue d'un sphinx qui l'étouffait aussi.

— « C'est peut-être ma chemise posée sur la table, — pensa le prince André, — et ce sont mes jambes, et c'est la porte, mais pourquoi tout cela s'étend-il et : boire... boire... boire... oire... oire... oire et boire... boire... boire... Assez, cesse, je t'en prie ! » suppliait-il quelqu'un.

Et, tout à coup, les idées et les sentiments reparurent avec une clarté et une force extraordinaires.

— « Oui, l'amour ! pensa-t-il avec une clarté parfaite, mais pas cet amour qui aime pour quelque chose, à propos ou à cause de quelque chose, mais cet amour que j'ai éprouvé pour la première fois, quand, en mourant, j'aperçus mon ennemi et l'aimai. J'ai éprouvé cet amour qui est l'essence même de l'âme et qui n'a pas besoin d'objet. Même maintenant, j'éprouve ce sentiment de béatitude : aimer son prochain, aimer ses ennemis, aimer tout, aimer Dieu dans toutes ses manifestations. On peut aimer d'amour humain une personne chère, il n'y a qu'un ennemi qu'on puisse aimer d'amour divin C'est pourquoi j'ai éprouvé tant de joie quand j'ai senti que j'aimais cet homme. Qu'est-il devenu ? Est-il encore vivant ? »

« L'amour humain peut passer à la haine, mais l'amour divin ne peut se modifier : rien, pas même la mort, ne peut le détruire. Il est le sens de l'âme. Combien de personnes ai-je haïes dans ma vie, et de toutes, je n'ai ni tant aimé, ni tant haï

qu'elle. » Et il se rappelait vivement Natacha, non comme autrefois, avec le charme seul, joyeux pour lui, mais, pour la première fois, il pensait à son âme. Il comprenait ses sentiments, ses souffrances, sa honte, son repentir. Pour la première fois, il comprenait toute la cruauté de sa rupture avec elle. « Si seulement il m'était possible de la voir une dernière fois. De la regarder une fois en face et de lui dire... » Et boire.... boire... boire... oire... oire... boire... boire... boire! La mouche tomba.

Et son attention se transporta soudain dans le monde de la réalité et du délire, dans lequel se passait quelque chose d'extraordinaire.

Dans ce monde toujours se reconstruisait sans se détruire un bâtiment quelconque... Quelque chose s'allonge... la chandelle brûle toujours entourée d'un cercle rouge...

La même chemise-sphinx est près de la porte, mais outre tout cela quelque chose grince, un vent frais entre et un nouveau sphinx blanc se dresse près de la porte. La tête de ce sphinx a le visage blanc, pâle et les yeux brillants de cette même Natacha, à qui il pensait tout à l'heure.

« Oh! ce délire incessant est terrible! » pensa le prince André en tâchant de chasser ce visage de son imagination. Mais ce visage était devant lui avec la force de la réalité, et il s'approchait. Le prince André voulait retourner au monde ancien de la pensée pure, mais il ne le pouvait, et le délire

l'entraînait dans son domaine. La voix douce continuait son murmure... Quelque chose le pressa, s'étendit, et un visage étrange fut devant lui. Le prince André rassembla toutes ses forces pour se ressaisir. Il fit un mouvement, tout à coup, ses oreilles s'emplirent de sons, ses yeux devinrent obscurs, et, comme un homme qui coule au fond de l'eau, il perdit conscience. Quand il revint à lui, Natacha, cette Natacha vivante qu'il voulait aimer de cet amour pur, divin, révélé à lui, était à genoux près de son lit.

Il comprit que c'était vraiment Natacha, vivante, mais il n'en fut point étonné et en éprouva une douce joie.

Natacha, clouée à genoux (elle ne pouvait se mouvoir), effrayée, le regardait en retenant ses sanglots. Son visage était pâle, immobile, seule sa lèvre inférieure tremblait.

Le prince André soupira, sourit et lui tendit sa main.

— Vous! Quel bonheur! dit-il.

Natacha d'un mouvement rapide mais prudent s'avança sur les genoux et, prenant doucement sa main, s'inclina et l'effleura de ses lèvres.

— Pardon! murmura-t-elle en relevant la tête et le regardant. Pardonnez-moi.

— Je vous aime! dit le prince André.

— Pardonnez-moi...

— De quoi? demanda le prince André.

— Pardon, de ce que... j'ai fait, prononça Natacha d'une voix entrecoupée, à peine distincte.

Et, l'effleurant à peine, elle se mit à baiser plus fréquemment la main du prince André.

— Je t'aime mieux qu'auparavant, dit le prince André en lui relevant le visage pour la regarder bien en face. Les yeux pleins de larmes heureuses, son regard l'inondait de compassion et de joie. Le visage pâle et maigre de Natacha, avec les lèvres gonflées, était plus que laid, il était terrible, mais le prince André ne voyait pas ce visage, il ne voyait que les yeux, brillants, beaux.

Derrière eux on entendait des voix.

Pierre, le valet de chambre qui était maintenant tout à fait éveillé, éveilla le docteur. Timokhine qui n'avait pas fermé l'œil à cause du mal qu'il ressentait à la jambe avait vu tout ce qui s'était passé, et, se couvrant soigneusement avec le drap, se serrait sur le banc.

— Qu'est-ce donc ? dit le docteur en se soulevant de sa couche. Veuillez vous en aller, madame.

Au même moment une femme de chambre envoyée par la comtesse, qui avait remarqué l'absence de sa fille, frappait à la porte.

Natacha sortit de la chambre comme une somnambule éveillée au milieu de son sommeil, et, rentrée dans son isba, en sanglotant elle tomba sur son lit.

Depuis ce jour, durant tout le voyage des Rostov,

à tous les relais et les haltes, Natacha ne s'éloigna pas de Bolkonski, et le docteur était obligé d'avouer qu'il n'attendait pas d'une jeune fille tant de fermeté ni tant d'habileté pour soigner un blessé.

Malgré toute l'horreur de la pensée que le prince André pouvait mourir en route (le docteur en était convaincu), dans les bras de sa fille, la comtesse ne pouvait faire d'observation à Natacha. Maintenant, vu les rapports qui s'étaient établis entre le prince André blessé et Natacha, il venait en tête, qu'en cas de guérison, les projets de mariage pourraient être repris ; mais personne — Natacha moins que les autres — n'en parlait. La question irrésolue de vie ou de mort, suspendue non seulement sur Bolkonski mais sur toute la Russie écartait toute autre pensée.

Le 3 septembre, Pierre s'éveilla très tard. Il avait mal à la tête ; l'habit dans lequel il avait dormi lui pesait sur le corps, et son âme était vaguement honteuse d'un acte quelconque commis la veille. Cet acte honteux était sa conversation avec le capitaine Ramballe.

La pendule marquait onze heures, mais la rue semblait particulièrement sombre. Pierre se leva, se frotta les yeux, et aperçut le pistolet incrusté, que Guérassime avait replacé sur le bureau. Pierre se rappela où il se trouvait et ce qu'il devait faire ce jour.

« Ne suis-je pas en retard ? Non ; probablement qu'il ne fera pas son entrée à Moscou avant midi, » se dit-il. Pierre ne se permit point de réfléchir à ce qu'il allait faire, il ne pensait qu'à agir au plus tôt.

Pierre avait rajusté son habit, pris le pistolet à



la main, et se préparait à sortir, mais alors, pour la première fois, il se demanda comment il porterait cette arme dans la rue. Pas à la main ? Même sous le large cafetan il était difficile de cacher un grand pistolet ; ni dans la ceinture, ni sous la selle, on ne pouvait le dissimuler. En outre le pistolet était déchargé et Pierre n'avait pas eu le temps de le recharger. « Peut-être le poignard », se dit-il, bien que plusieurs fois, en réfléchissant à la manière d'exécuter son projet, il eût décidé que la faute principale de l'étudiant, en 1809, avait été de vouloir tuer Napoléon avec un poignard. Mais il semblait que le but principal de Pierre consistât, non en la réalisation de son idée, mais à se démontrer qu'il n'y renonçait pas et qu'il ferait tout pour l'accomplir. Pierre prit vivement le poignard émoussé, enfermé dans la gaine verte, qu'il avait acheté près de la tour Soukharevo, et le cacha sous son gilet.

Ayant ceinturé son cafetan et rabattu son bonnet, Pierre, en tâchant de ne pas faire de bruit et de ne pas rencontrer le capitaine, traversa le couloir et sortit dans la rue. L'incendie que, la veille au soir, il avait regardé d'un œil indifférent, pendant la nuit s'était considérablement aggravé. Moscou brûlait déjà de divers côtés : la rue Karietnaïa, Zamoskvoretché, Gostinnî-Dvor, la rue Poverskaïa, les bateaux de la Moscova, les halles en bois, près du pont Dorogomilov, flambaient à la fois.

Pierre dut trouver des petites ruelles pour rejoindre la rue Poverskaïa, de là se rendre à l'Arbate près de l'église de Saint-Nicolas, où, d'après ce qu'il avait imaginé depuis longtemps, devait s'accomplir son acte.

Les portes cochères et les ouvertures de la plupart des maisons étaient closes. Les rues et les ruelles étaient désertes. Une odeur de fumée et de brûlé emplissait l'air. De temps en temps, on rencontrait dans les rues des Russes aux visages timides et inquiets et des Français nomades. Les uns et les autres regardaient Pierre avec étonnement. Outre sa haute taille et son embonpoint, outre l'expression étrange, concentrée et sombre de son visage et de toute sa personne, les Russes regardaient attentivement Pierre parce qu'ils ne comprenaient pas à quelle classe il pouvait appartenir. Les Français le suivaient des yeux avec étonnement surtout parce que Pierre, contrairement à tous les autres Russes qui regardaient les Français avec curiosité et effroi, ne faisait aucune attention à eux. Près de la porte d'une maison, trois Français qui racontaient quelque chose à des Russes qui ne les comprenaient point arrêterent Pierre et lui demandèrent s'il ne savait pas le français.

Pierre hocha négativement la tête et alla plus loin. Dans une autre ruelle, une sentinelle qui se tenait près d'un caisson vert cria après lui. Pierre,

seulement après le cri sévère, répété, et le cliquetis du fusil manié par la sentinelle, comprit qu'il devait passer de l'autre côté de la rue. Il n'entendait et ne voyait rien autour de lui. Comme si toute chose lui était étrangère, avec hâte et horreur, il portait en soi son projet, ayant peur, par l'expérience de la veille, de le perdre. Mais Pierre ne pouvait porter ses sentiments intacts jusqu'à l'endroit où il se dirigeait. De plus, même si rien ne l'eût arrêté dans sa voie, son projet ne pouvait plus être réalisé, parce que Napoléon, depuis quatre heures déjà, par le faubourg Dragomilov et l'Arbate était entré au Kremlin et, maintenant, dans l'humeur la plus sombre, était assis dans le cabinet impérial du palais royal du Kremlin et donnait des ordres détaillés sur les mesures qui devaient être prises immédiatement pour éteindre l'incendie, prévenir le maraudage et rassurer les habitants.

Mais Pierre l'ignorait. Tout absorbé par l'acte à accomplir, il se tourmentait comme le font tous ceux qui entreprennent une tâche impossible non par ses difficultés mais par son incompatibilité avec leur caractère. Il avait peur de faiblir au moment décisif et il en perdait l'estime de soi-même.

Bien qu'il ne vit et n'entendit rien autour de lui, il suivait instinctivement la route et ne s'égarait pas dans les ruelles qui le menaient à Poverskaïa. A mesure que Pierre s'approchait de Poverskaïa, la fumée devenait de plus en plus faible, la tem-

pérature s'élevait à cause de l'incendie. De temps en temps, des langues de feu se montraient au-dessus des maisons. Les rues étaient animées et les gens se montraient plus inquiets. Mais Pierre, bien qu'il sentit que quelque chose d'extraordinaire se passait autour de lui, ne se rendait pas compte qu'il s'approchait du cœur de l'incendie. En passant dans le chemin qui aboutissait à de grands terrains vagues, touchant d'un côté la rue Poverskaïa, de l'autre les jardins du prince Grouzinski, tout à coup, Pierre entendit près de lui un cri désespéré de femme. Il s'arrêta et, comme éveillé du sommeil, leva la tête.

Au bord du chemin, sur l'herbe sèche empoussiérée, étaient entassés des objets domestiques : matelas, samovars, icones, coffres. Une femme, pas jeune, maigre, aux longues dents proéminentes, en manteau noir et bonnet, était assise à terre, près des coffres. Cette femme, en se balançant et marmottant quelque chose, sanglotait. Deux fillettes de dix à douze ans, vêtues de petites robes courtes, sales et de manteaux regardaient leur mère, une expression d'effroi était sur leurs figures pâles. Un garçon de sept ans, le cadet, sous un énorme bonnet *étranger*, pleurait dans les bras d'une vieille bonne.

Une jeune fille, sale, pieds nus, était assise sur un coffre, et, défaisant sa tresse blonde, en arrachait des cheveux brûlés qu'elle sentait. Le mari,

un homme en uniforme, de taille moyenne, à petits favoris bouclés, le visage immobile, écartait les coffres entassés et atteignait en dessous des vêtements quelconques.

Quand la femme aperçut Pierre, elle tomba presque à ses pieds.

— Mes aïeux ! Chrétiens orthodoxes ! Sauvez ! Sauvez ! Sauvez quelqu'un ! disait-elle en sanglotant. Ma petite fille !... Ma fille !... On a laissé ma plus jeune ! Elle est brûlée... Oh ! oh !... oh !... C'est pour cela que je l'ai élevée... Oh ! oh ! oh !...

— Cessez, Maria Nikolaïevna, dit à voix basse le mari à sa femme, évidemment pour se justifier devant un étranger. Notre sœur l'a sans doute emportée.

— Monstre ! Brigand ! s'écria avec colère la femme, en cessant tout à coup de pleurer. Tu n'as pas pitié de ta propre enfant ! Un autre à ta place irait l'arracher des flammes ! C'est une bûche ! Ce n'est pas un homme, pas un père ! Vous êtes un homme noble, dit-elle à Pierre en sanglotant. C'est à côté que l'incendie a commencé. La flamme est tombée chez nous. La servante a crié : Nous brûlons ! On s'est précipité pour rassembler les objets. On s'est sauvé tel qu'on était habillé. Voilà ce qu'on a emporté... la bénédiction de Dieu, le lit nuptial et le reste, tout est perdu. On cherche les enfants... La petite Catherine n'est plus là... Oh ! oh ! oh ! oh ! Dieu ! Seigneur ! Elle sanglotait de nouveau.

Mon enfant chérie! Mon enfant chérie! brûlée! brûlée!

— Mais où est-elle? Où est-elle restée? dit Pierre.

A l'expression animée de son visage, la femme comprit qu'il pouvait venir à son aide.

— Petit père, petit père! s'écria-t-elle en le saisissant par les jambes... Bienfaiteur, calme mon cœur... Aniska, va, canaille, accompagne-le! cria-t-elle avec colère à la servante, et sa bouche montrait encore davantage ses longues dents. Accompane... Accompane...

— Moi, moi... je ferai... moi, prononça Pierre rapidement d'une voix oppressée.

La servante sale sortit de derrière le coffre, arrangea sa tresse et, en soupirant, alla, pieds nus, en avant, sur le chemin.

Pierre semblait s'éveiller tout à coup à la vie après une longue syncope. Il redressa la tête, ses yeux s'illuminèrent d'un éclair de vie et, à pas rapides, il suivit la servante, la dépassa et se trouva rue Poverskaïa. Toute la rue était pleine de nuages d'une fumée noire.

Les langues de feu sortaient çà et là à travers les nuages. Une grande foule de gens se pressait devant l'incendie. Au milieu de la rue un général français disait quelque chose à ceux qui l'entouraient.

Pierre, accompagné de la fille, voulut s'appro-

cher de l'endroit où était le général, des soldats français l'arrêtèrent.

— ON NE PASSE PAS, lui cria une voix.

— Ici, petit oncle, nous passerons par la petite ruelle, cria la fille.

Pierre se retourna et la suivit en sautillant de temps en temps pour ne pas rester en arrière.

La fille courut à travers la rue, tourna à gauche et, après trois maisons, à droite, entra dans la porte cochère.

— Voilà, c'est ici, dit-elle, puis, traversant la cour, elle ouvrit une porte, s'arrêta et montra à Pierre le petit pavillon de bois qui brûlait avec une flamme claire et chaude.

Un de ses côtés était tombé, l'autre brûlait et la flamme sortait des fenêtres et du toit.

Dans la porte cochère, Pierre, saisi par la chaleur, s'arrêta malgré lui.

— Quelle est votre maison, laquelle? demanda-t-il.

— Oh! oh! oh! hurla la fille en désignant le pavillon. C'est ça notre trésor, la petite Catherine, ma petite demoiselle chérie. Oh! oh! oh! sanglotait Aniska qui, devant l'incendie, sentait l'obligation de faire aussi du sentiment.

Pierre s'approcha du pavillon, mais la chaleur était si forte qu'involontairement il s'en détourna et se trouva près de la grande maison qui ne brûlait que d'un côté, et autour de laquelle fourmillait

une foule de Français. D'abord Pierre ne se rendit pas compte de ce que faisaient ces Français qui traînaient quelque chose, mais en apercevant un Français qui bâtonnait un moujik en lui arrachant une pelisse de renard, Pierre comprit vaguement qu'on venait de piller cette maison. Mais il n'avait pas le temps de s'arrêter à cette idée.

Les craquements et le bruit des murs et des poutres qui tombaient, les sifflements de la flamme, les cris animés des gens, la vue des nuages de fumée, tantôt noirs, épais, tantôt clairs avec des étincelles et des flammes rouges, dorées, qui léchaient les murs, les sensations de la chaleur et de la rapidité du mouvement produisirent sur Pierre l'excitation habituelle qu'engendre l'incendie.

L'action était particulièrement forte sur Pierre, parce qu'en vue de cet incendie il se sentit délivré des idées qui l'obsédaient.

Il se sentit jeune, gai, habile et résolu. Il parcourut le pavillon du côté de la maison et déjà voulait courir dans la partie restée encore intacte, quand, juste au-dessus de lui, s'entendirent les cris de quelques voix et, après cela, un craquement et le bruit, près de lui, de la chute d'un corps lourd.

Pierre se retourna et aperçut, à la fenêtre de la maison, des Français qui jetaient une commode remplie d'objets métalliques. D'autres soldats français en bas, s'approchèrent de la commode.



— EH BIEN, QU'EST-CE QU'IL VEUT CELUI-LA? cria l'un des Français à Pierre.

— UN ENFANT, DANS CETTE MAISON. N'AVEZ-VOUS PAS VU UN ENFANT? dit-il.

— TIENS, QU'EST-CE QU'IL CHANTE, CELUI-LA? VA TE PROMENER, dit une voix, et l'un des soldats, craignant évidemment que Pierre n'eût l'intention de leur disputer l'argenterie et le bronze qui étaient dans une caisse, s'avança vers lui, l'air menaçant.

— UN ENFANT? J'AI ENTENDU PIAILLER QUELQUE CHOSE AU JARDIN. PEUT-ÊTRE, C'EST SON MOUTARD AU BONHOMME. FAUT ÊTRE HUMAIN, VOYEZ-VOUS... cria un des Français qui étaient en haut.

— OU EST-IL? OU EST-IL? demanda Pierre.

— PAR ICI! PAR ICI! lui répondit de la fenêtre le Français, en montrant le jardin derrière la maison. ATTENDEZ, JE VAIS DESCENDRE.

En effet, une minute après, le Français, un garçon aux yeux noirs, une tache quelconque sur la joue, en bras de chemise, bondit de la fenêtre du rez-de-chaussée et, tapant Pierre sur l'épaule, courut avec lui au jardin.

— DÉPÊCHEZ-VOUS, VOUS AUTRES, COMMENCE A FAIRE CHAUD! cria-t-il à ses camarades.

Arrivés sur l'allée sablée, le Français prit Pierre par la main et lui désigna un cercle. Sous le banc était couchée une fillette de trois ans en robe rose,

— VOILA VOTRE MOUTARD. AH! UNE PETITE, TANT MIEUX. AU REVOIR, MON GROS. FAUT ÊTRE HUMAIN. NOUS SOMMES TOUS MORTELS, VOYEZ-VOUS, et le Français à la joue tachée courut rejoindre ses camarades.

Pierre étouffant de joie courut vers la fillette et voulut la prendre dans ses bras. Mais en apercevant un inconnu, la fillette scrofuleuse, désagréable, ressemblant à sa mère, se mit à fuir en criant.

Cependant Pierre la rattrapa et la prit dans ses bras. Elle poussa un cri, de ses petites mains essaya de détacher les bras de Pierre et se mit à le mordre. Pierre était pris d'un sentiment d'horreur et de dégoût semblable à celui qu'il aurait éprouvé au contact d'un petit animal quelconque, mais il fit un effort sur soi pour ne pas abandonner l'enfant et courut avec elle à la grande maison. Déjà on ne pouvait passer par le même chemin : la servante Aniska n'était plus là, et Pierre, avec un sentiment de pitié et de dégoût, en serrant plus tendrement la fillette mouillée qui sanglotait, courut à travers le jardin, cherchant une autre issue.

### XXXIV

Quand Pierre, après avoir fait des détours dans de petites ruelles, revint avec son fardeau près du jardin de Grouzinski, au coin de la rue Poverskaïa, au premier moment il ne reconnut pas l'endroit d'où il était parti chercher l'enfant : il était encombré de gens et d'objets sauvés des flammes. Outre les familles russes venues ici en échappant à l'incendie, il y avait quelques soldats français habillés diversement. Pierre n'y fit aucune attention. Il se hâtait de trouver la famille du fonctionnaire afin de rendre l'enfant à sa mère et d'aller de nouveau sauver quelqu'un. Il semblait à Pierre qu'il avait encore à faire beaucoup et le plus vite possible.

Réchauffé par l'incendie et la course, Pierre éprouvait maintenant, plus fort que jamais, les sensations de jeunesse, d'animation, de résolution, qui l'avaient saisi au moment où il partait sauver l'enfant. La fillette s'était apaisée et accrochait ses

petites mains au cafetan de Pierre qui la tenait assise sur son bras, et elle regardait tout autour d'elle, comme un petit animal sauvage.

Pierre la regardait de temps en temps et lui riait un peu. Il lui semblait découvrir quelque chose de touchant et d'innocent dans ce petit visage effrayé, maladif.

Le fonctionnaire et sa famille n'étaient plus à l'endroit qu'ils occupaient précédemment. Pierre marchait rapidement parmi les gens, en regardant les divers visages qu'il rencontrait.

Il remarqua involontairement une famille grouzine ou arménienne composée d'un vieillard très beau au type oriental, vêtu d'un *touloupe* neuf et chaussé de bottes neuves, d'une vieille femme de même type et d'une jeune femme. Cette jeune femme parut à Pierre le type parfait de la beauté orientale avec ses sourcils fins, noirs, son visage allongé, extraordinairement doux et beau, sans expression.

Dans la foule, sur la place, au milieu des effets entassés, dans son riche vêtement de soie et son fichu lilas clair qui lui couvrait la tête, elle faisait penser à une fragile plante de serre jetée sur la neige. Elle était assise sur des paquets, un peu derrière la vieille, et ses grands yeux noirs immobiles, longs, aux longs cils, regardaient les soldats. On voyait qu'elle se savait belle et qu'elle en avait peur. Son visage frappa Pierre et, dans sa hâte, en passant

le long de l'enclos, il se retourna vers elle plusieurs fois. Ne trouvant pas qui il cherchait, Pierre s'arrêta et regarda circulairement.

Pierre avec l'enfant sur le bras était maintenant plus remarqué qu'auparavant et, autour de lui, s'amassaient quelques Russes, hommes et femmes.

— As tu perdu quelqu'un, cher homme? — Êtes-vous un gentilhomme? — A qui est cet enfant? lui demandait-on.

Pierre répondit que l'enfant appartenait à une femme en manteau noir qui était assise avec sa famille dans ce même endroit. Il demanda si l'on ne savait pas où elle était passée.

— Ça doit être les Enférov, dit un vieux diacre en s'adressant à une femme marquée de variole. Seigneur Dieu, garde-nous! ajouta-t-il de sa basse professionnelle.

— Pas du tout les Enférov! dit la femme. Les Enférov sont partis depuis ce matin. Ce doit être l'enfant de Maria Nikolaïevna ou des Ivanov.

— Il dit que c'est une femme et Nikolaïevna est une dame, objecta un domestique.

— Mais vous la connaissez peut-être, avec de longues dents, très maigre, dit Pierre.

— Oui, c'est ça, c'est Maria Nikolaïevna. Ils sont partis dans le jardin quand ces loups sont arrivés, dit la femme en désignant les soldats français.

— Oh! Seigneur Dieu, garde-nous! prononça de nouveau le diacre.

— Passez là-bas, ils sont là-bas. Oui, c'est elle. Elle ne faisait que pleurer. Non, pas là, ici, dit de nouveau la femme.

Mais Pierre ne l'écoutait plus. Depuis quelques secondes il ne quittait pas des yeux ce qui se passait près de lui. Il regardait la famille arménienne et deux soldats français qui s'en étaient approchés. L'un d'eux, un homme petit, aux mouvements vifs, était habillé en capote bleue ceinte d'une corde. Il était coiffé d'un bonnet et ses pieds étaient nus. L'autre, qui frappait particulièrement Pierre, était maigre, blond, grand, voûté, aux mouvements lents, à l'expression idiote. Il portait une capote de frise, des pantalons bleus et de hautes bottes déchirées. Le Français, petit, sans bottes, en capote bleue, s'approcha des Arméniens en disant quelque chose, saisit les jambes du vieux et se mit à lui arracher ses bottes. L'autre s'était arrêté en face de la belle Arménienne et, silencieux, immobile, les mains dans ses poches, la regardait.

— Prends, prends l'enfant, prononça Pierre d'un ton impérieux en tendant la fillette à la femme. Tu la leur rendras. Prends-la, lui cria-t-il presque, en asseyant par terre la fillette qui criait; et de nouveau il regarda le Français et la famille arménienne. Le vieux était déjà sans bottes. Le petit Français venait de lui enlever la dernière et les frappait l'une contre l'autre. Le vieux sanglotait quelque chose.

Mais Pierre ne voyait cela qu'en passant, toute son attention était captivée par le Français en capote de frise qui, à ce moment, en se dandinant, s'approchait de la jeune fille, et, sortant ses mains de ses poches, saisissait son cou. La belle Arménienne était toujours immobile dans la même position, ses longs cils baissés, elle paraissait ne voir ni sentir ce que lui faisait le soldat.

Pendant que Pierre franchissait les quelques pas qui le séparaient des Français, le maraudeur, haut, en capote, arrachait le collier de l'Arménienne, et la jeune fille, en portant la main à son cou, poussa un cri perçant.

— LAISSEZ CETTE FEMME ! s'écria Pierre d'une voix terrible en saisissant le soldat de haute taille par les épaules et le repoussant. Le soldat tomba, se releva et s'enfuit, mais son camarade, jetant les bottes, tira son sabre, et, furieux, s'avança contre Pierre.

— VOYONS, PAS DE BÊTISES ! s'écria-t-il.

Pierre était dans un de ces accès de fureur où il ne se rappelait plus rien et pendant lesquels ses forces décuplaient. Il se jeta sur le Français aux pieds nus, et avant qu'il eût eu le temps de mettre sabre au clair, il le renversait et le frappait à coups de poing. La foule qui l'entourait poussa un cri d'approbation, mais au même moment un détachement de uhlans français à cheval déboucha du coin. Les uhlans s'avancèrent au trot vers Pierre et le Français et les entourèrent.

Pierre ne se rappela plus ce qui se passa ensuite. Il se souvenait d'avoir frappé quelqu'un qui l'avait frappé, puis d'avoir eu les mains liées, puis d'avoir été entouré d'une foule de soldats français et fouillé.

— IL A UN POIGNARD, LIEUTENANT, furent les premières paroles que Pierre comprit.

— AH! UNE ARME, dit l'officier, et, s'adressant au soldat emmené avec Pierre : — C'EST BON, VOUS DIREZ TOUT CELA AU CONSEIL DE GUERRE, dit-il. Puis, se retournant vers Pierre : — PARLEZ-VOUS FRANÇAIS, VOUS?

Pierre regarda autour de lui, les yeux injectés de sang, et ne répondit pas. Son visage devait avoir l'air terrible, car l'officier chuchota quelque chose et quatre autres uhlands se séparèrent du détachement et se mirent de chaque côté de Pierre.

— PARLEZ-VOUS FRANÇAIS? lui répéta l'officier en se tenant un peu loin de lui. — FAITES VENIR L'INTERPRÈTE. Quelqu'un sortit des rangs en costume civil russe. A l'habit et à la voix Pierre reconnut aussitôt un employé français d'un magasin de Moscou.

— IL N'A PAS L'AIR D'UN HOMME DU PEUPLE, dit l'interprète en regardant Pierre.

— OH! OH! ÇA M'A BIEN L'AIR D'UN DES INCENDIAIRES, dit l'officier. DEMANDEZ-LUI QUI IL EST, ajouta-t-il.

— QUI ES-TU? demanda l'interprète. TU DOIS RÉPONDRE AUX CHEFS.

— JE NE VOUS DIRAI PAS QUI JE SUIS. JE SUIS VOTRE



PRISONNIER. EMMENEZ-MOI, dit tout à coup Pierre en français.

— AH ! AH ! MARCHONS ! prononça l'officier en fronçant les sourcils.

La foule s'amassait autour des uhlands. Tout près de Pierre était la femme marquée de variole avec la fillette. Quand le détachement se mit en marche, elle s'avança aussi.

— Où, où l'emmène-t-on, ma colombe ? Et où mettrai-je la petite si elle n'est pas à eux ? demanda-t-elle.

— QU'EST-CE QU'ELLE VEUT, CETTE FEMME ? dit l'officier.

Pierre était comme ivre. Son état enthousiaste s'accentua encore à la vue de la fillette qu'il avait sauvée.

— CE QU'ELLE DIT ? ELLE M'APPORTE MA FILLE QUE JE VIENS DE SAUVER DES FLAMMES. ADIEU, prononça-t-il.

Et, ne sachant lui-même comment ce mensonge s'arrachait de ses lèvres, d'un pas ferme et solennel il s'avança entre les Français.

Le détachement de Français était un de ceux envoyés sur l'ordre de Duronnel dans les diverses rues de Moscou pour arrêter les maraudeurs et surtout les incendiaires qui, d'après l'opinion à ce moment, des chefs français, étaient la cause des incendies. Le détachement parcourut encore quelques rues et arrêta cinq Russes suspects : un boutiquier, deux séminaristes, un paysan, un domes-

tiqué, puis quelques maraudeurs. Mais le plus suspect de tous c'était Pierre. Quand ils eurent atteint la grande maison, au rempart de Zouboro, où était établie la prison militaire, on mit Pierre à part sous une garde très sévère.

## DOUZIÈME PARTIE

---

### I

A Pétersbourg, pendant ce temps, dans les hautes sphères, la lutte compliquée des partisans de Roumiantzev, des Français, de Maria Fédorovna, du grand-duc héritier et autres, se poursuivait plus que jamais, étouffée comme toujours par le bruit des bourdons de cour. Mais la vie de Pétersbourg, tranquille, luxueuse, ne se souciait que de visions, que des reflets de la vie, suivait son cours ordinaire, et, à travers la marche de cette vie, il fallait faire de grands efforts pour reconnaître le danger de la situation difficile dans laquelle se trouvait le peuple russe. Toujours les mêmes sorties, les mêmes bals, le même théâtre français, les mêmes intérêts de la cour, les mêmes intérêts du service et les mêmes intrigues. Dans les cercles les

plus élevés seuls on faisait des efforts pour faire comprendre la difficulté de la situation présente. On racontait tout bas comment, en ces circonstances critiques, les deux impératrices avaient agi différemment. L'impératrice Maria Fédorovna, soucieuse du bien-être des établissements d'éducation et de bienfaisance dont elle était la présidente, avait donné l'ordre d'envoyer à Kazan tous les pensionnats, et tous les biens de ces établissements étaient déjà emballés. L'impératrice Elisabeth Alexéievna, quand on lui demanda quels ordres elle daignait donner, répondit qu'elle ne pouvait donner d'ordres relativement aux institutions d'Etat, puisqu'elles dépendent de l'empereur, et, quant à ce qui la concernait, elle ordonna de dire qu'elle quitterait Pétersbourg la dernière.

Le 26 août, le jour même de la bataille de Borodino, Anna Pavlovna donnait une soirée dont le clou devait être la lecture de la lettre de l'archevêque écrite à propos de l'envoi à l'empereur de l'icone de saint Serge. Cette lettre était censée le modèle de l'éloquence patriotique ecclésiastique. Le prince Vassili lui-même — qui avait la réputation d'un bon lecteur (il était un des lecteurs de l'impératrice) — devait la lire. Son art consistait à prononcer d'une haute voix chantante, intermédiaire entre les gémissements et les roucoulements tendres, des mots, indépendamment de leur sens, de sorte que tout à fait par hasard, un mot était

prononcé en gémissant, un autre en roucoulant. Cette lecture, comme toutes les soirées d'Anna Pavlovna, devait avoir une signification politique. A cette soirée devaient venir quelques personnages importants qu'il fallait sermonner — parce qu'ils fréquentaient le théâtre français, — et animer du sentiment patriotique. Beaucoup d'invités étaient déjà là, mais Anna Pavlovna ne voyait pas encore dans son salon tous ceux qu'il fallait, aussi traînait-elle la conversation pour ne pas commencer encore la lecture.

A Pétersbourg, la nouvelle du jour était la maladie de la comtesse Bezoukhov. Quelques jours auparavant, soudain, la comtesse était tombée malade ; elle avait manqué quelques réunions dont elle était l'ornement, et le bruit courait qu'elle ne recevait personne et qu'au lieu du célèbre docteur de Pétersbourg qui la soignait ordinairement, elle s'était confiée à un médecin italien qui la traitait par une méthode nouvelle extraordinaire.

Tous savaient très bien que la maladie de la charmante comtesse provenait de la difficulté d'épouser deux maris à la fois et que les soins de l'Italien consistaient à éluder la difficulté. Mais en présence d'Anna Pavlovna personne non seulement n'osait y penser, mais même paraître le savoir.

— ON DIT QUE LA PAUVRE COMTESSE EST TRÈS MAL.  
LE MÉDECIN DIT QUE C'EST L'ANGINE PECTORALE.

— L'ANGINE ? OH ! C'EST UNE MALADIE TERRIBLE !

— ON DIT QUE LES RIVAUX SE SONT RÉCONCILIÉS GRACE A L'ANGINE... Le mot ANGINE se répétait avec grand plaisir.

— LE VIEUX COMTE EST TOUCHANT, A CE QU'ON DIT. IL A PLEURÉ COMME UN ENFANT QUAND LE MÉDECIN LUI A DIT QUE LE CAS ÉTAIT DANGEREUX.

— OH! CE SERAIT UNE PERTE TERRIBLE. C'EST UNE FEMME RAVISSANTE.

— VOUS PARLEZ DE LA PAUVRE COMTESSE? dit Anna Pavlovna en s'approchant. J'AI ENVOYÉ SAVOIR DE SES NOUVELLES. ON M'A DIT QU'ELLE ALLAIT UN PEU MIEUX. OH! SANS DOUTE, C'EST LA PLUS CHARMANTE FEMME DU MONDE, dit Anna Pavlovna avec un sourire pour son propre enthousiasme : NOUS APPARTENONS A DES CAMPS DIFFÉRENTS, MAIS CELA NE M'EMPÊCHE PAS DE L'ESTIMER COMME ELLE LE MÉRITE. ELLE EST BIEN MALHEUREUSE ! ajouta-t-elle.

Supposant que par ces paroles Anna Pavlovna avait légèrement soulevé le voile mystérieux de la maladie de la comtesse, un jeune homme imprudent se permit d'exprimer son étonnement qu'on n'eût pas appelé des médecins connus et que la comtesse se fît soigner par un charlatan qui pouvait lui donner des remèdes dangereux.

— VOS INFORMATIONS PEUVENT ÊTRE MEILLEURES QUE LES MIENNES, intervint tout à coup Anna Pavlovna contre le jeune homme inexpérimenté, MAIS JE SAIS DE BONNE SOURCE QUE CE MÉDECIN EST UN HOMME TRÈS SAVANT ET TRÈS HABILE. C'EST LE MÉDE-

CIN INTIME DE LA REINE D'ESPAGNE. Et, ayant anéanti avec cela le jeune homme, Anna Pavlovna s'adressa à Bilibine qui, dans l'autre groupe, le front plissé, désirant évidemment placer un bon mot, parlait des Autrichiens.

— JE TROUVE QUE C'EST CHARMANT, disait-il d'une note diplomatique avec laquelle on avait renvoyé à Vienne les drapeaux autrichiens pris par Vittersstein, LE HÉROS DE PÉTROPOL (comme on l'appelait à Pétersbourg).

— Comment cela? lui demanda Anna Pavlovna, en provoquant le silence pour entendre le mot qu'elle connaissait déjà.

Bilibine répéta les paroles textuelles de la dépêche diplomatique qu'il avait écrite :

— L'EMPEREUR RENVOIE LES DRAPEAUX AUTRICHIENS, DRAPEAUX AMIS ET ÉGARÉS QU'IL A TROUVÉS HORS DE LA ROUTE.

Et Bilibine déplissa son front.

— CHARMANT, CHARMANT ! dit le prince Vassili.

— C'EST LA ROUTE DE VARSOVIE PEUT-ÊTRE, dit tout à fait à l'improviste et à haute voix le prince Hippolyte.

Tous se tournèrent vers lui, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire. Le prince Hippolyte lui-même regarda autour de lui avec un étonnement joyeux. Lui comme les autres ne comprenait pas ce que signifiaient ses paroles. Durant sa carrière diplomatique il avait remarqué maintes fois que les pa-

roles dites spontanément se trouvent être très spirituelles, et, à tout hasard, il avait prononcé les premiers mots qui lui étaient venus sur la langue : « Ce sera peut-être très bien, et si ça ne va pas bien, ils sauront l'arranger », avait-il pensé. En effet, pendant que s'établissait un silence gêné, il entra un personnage insuffisamment patriotique qu'Anna Pavlovna attendait pour le convertir. En souriant à Hippolyte et le menaçant du doigt, elle invita le prince Vassili à venir près de la table, lui apporta deux bougies et le manuscrit et le pria de commencer. Tous se turent.

— « Le plus gracieux empereur ! » prononça sévèrement le prince Vassili en regardant l'assistance comme pour demander si personne n'avait d'objection à faire. Mais personne ne dit rien. « La ville principale, Moscou, la nouvelle Jérusalem reçoit *son* Christ ! — Il accentua spontanément le mot *son*. — La mère dans les bras de ses fils fidèles, à travers les ténèbres qui se répandent, en prévoyant la gloire brillante de ta puissance, chante, ravie : Seigneur ! Sois béni ! »

Le prince Vassili prononça ces dernières paroles d'une voix geignarde.

Bilibine examinait attentivement ses ongles ; plusieurs étaient timides, ils semblaient se demander en quoi ils étaient coupables ? Anna Pavlovna répétait à l'avance, en chuchotant comme les vieilles femmes répètent les prières de la commu-



nion : « Que le Goliath audacieux et arrogant... »

Le prince Vassili continuait :

« Que le Goliath audacieux et arrogant, venu des frontières de la France, apporte dans des provinces de la Russie les horreurs de la mort. La foi bien-faisante, cette fronde du David russe, coupera la tête à son orgueil sanguinaire. Nous donnons à Votre Majesté cette icône de saint Serge, le défenseur séculaire du bien de notre patrie. Je regrette que mes faibles forces m'empêchent de jouir de votre si aimable visage. J'envoie au ciel les prières les plus ferventes pour que le Tout-Puissant fortifie la génération des justes et remplisse tous les vœux de Votre Majesté. »

— Quelle force ! Quel style ! disait-on à la louange du lecteur et de l'auteur.

Animés par cette lecture, les invités d'Anna Pavlovna causèrent encore longtemps de la situation de la patrie en faisant diverses suppositions sur l'issue de la bataille qui devait se livrer ces jours-ci.

— VOUS VERREZ, dit Anna Pavlovna, que demain, le jour de naissance de l'empereur, nous recevrons des nouvelles. J'ai un bon pressentiment.

## II

Le pressentiment d'Anna Pavlovna se réalisait en effet. Le lendemain, pendant le service d'action de grâces à la cour, en l'honneur de l'anniversaire de l'empereur, le prince Volkonski était prévenu à l'église et recevait un pli venant du prince Koutouzov. C'était le rapport écrit par Koutouzov du village Tatarinovo, le jour de la bataille. Koutouzov écrivait que les Russes n'avaient pas cédé un pouce de terrain, que les pertes des Français étaient supérieures aux nôtres et qu'il faisait ce rapport à la hâte, au champ de bataille, sans connaître encore les dernières nouvelles. Alors, c'était la victoire. Et aussitôt, sans sortir de l'église, on remercia le Créateur pour son aide et pour la victoire.

Le pressentiment d'Anna Pavlovna était réalisé et toute la matinée, dans la ville, régnait une impression joyeuse de fête. Tous regardaient la victoire comme un fait accompli et parlaient déjà de

la captivité de Napoléon lui-même, de son détronement, de l'élection d'un nouveau chef des Français.

Loin de l'action et parmi les conditions de la vie de la cour, il était difficile que les événements se présentassent dans toute leur simplicité et dans toute leur force. Involontairement, les conversations générales se concentraient autour d'un cas particulier quelconque. Ainsi, maintenant, le plaisir principal des courtisans était autant dans ce fait que nous avions vaincu, que dans cette circonstance de l'arrivée de la nouvelle précisément le jour anniversaire de l'empereur. C'était comme une surprise bien réussie. Dans le rapport de Koutouzov on parlait bien aussi des pertes russes : Touthkov, Bagration, Koutaïssov étaient tués. Le côté triste de l'événement, ici, dans le monde pétersbourgeois, s'arrêtait involontairement à la mort seule de Koutaïssov. Tout le monde le connaissait, l'empereur l'aimait, il était jeune et intéressant.

Ce jour-là, tous disaient en se rencontrant :

— Comme c'est étonnant ! Juste pendant le service d'actions de grâces. Et quelle perte !... Koutaïssov ! Ah ! quel dommage !

— Que vous disais-je de Koutouzov, disait maintenant le prince Vassili avec l'orgueil du prophète. J'ai toujours dit que lui seul était capable de vaincre Napoléon.

Mais le lendemain il n'y avait pas de nouvelles

de l'armée et la voix générale devint inquiète. Les courtisans souffraient de l'incertitude dans laquelle se trouvait l'empereur.

— Dans quelle situation est l'empereur!... disaient les courtisans, et déjà ils n'exultaient plus comme la veille, mais blâmaient Koutouzov, responsable de l'anxiété de l'empereur.

Ce jour-là, le prince Vassili ne se glorifiait déjà plus de son protégé Koutouzov, mais gardait le silence quand on commençait à parler du commandant en chef. De plus, le soir de ce jour, tout sembla concourir à jeter les habitants de Pétersbourg dans le trouble et l'inquiétude. Une autre terrible nouvelle se répandait : La comtesse Hélène Bezoukhov était morte foudroyée par ce terrible mal dont le nom était si agréable à prononcer. Officiellement, dans les hautes sphères, on disait que la comtesse Bezoukhov était morte d'un accès aigu d'ANGINE PECTORALE, mais dans les cercles intimes, on racontait par le menu COMMENT LE MÉDECIN INTIME DE LA REINE D'ESPAGNE avait fait prendre à Hélène de petites doses d'un remède quelconque, pour produire une certaine action, mais que celle-ci, tourmentée par les soupçons du vieux comte et par l'absence de réponse de son mari, à qui elle avait écrit (ce malheureux débauché, Pierre), avait avalé d'un coup une énorme dose de la mixture et était morte dans d'atroces souffrances avant qu'on eût pu lui venir en aide. On racontait que le prince

Vassili et le vieux comte avaient voulu s'en prendre à l'Italien, mais que celui-ci avait montré de tels billets doux de la malheureuse défunte qu'ils le laissèrent partir de suite. La conversation générale tournait sur les trois événements tristes : l'incertitude de l'empereur, la perte de Koutaïssov et la mort d'Hélène.

Le troisième jour après le rapport de Koutouzov, un seigneur terrien de Moscou arriva à Pétersbourg, et dans toute la ville se répandit la nouvelle que Moscou était abandonnée aux Français. C'était affreux ! Quelle était la situation de l'empereur ! Koutouzov était un traître ; et le prince Vassili, pendant LES VISITES DE CONDOLÉANCES qu'on lui faisait à cause de la mort de sa fille, disait de Koutouzov, qu'il avait tant glorifié auparavant (dans la douleur il lui était permis d'oublier ce qu'il avait dit auparavant), qu'on ne pouvait attendre autre chose d'un vieil aveugle débauché.

— Je m'étonne seulement qu'on ait pu confier le sort de la Russie à un tel homme, disait-il.

Tant que cette nouvelle n'était pas officielle on pouvait en douter, mais le lendemain arrivait de la part du comte Rostoptchine le rapport suivant :

« L'aide de camp du prince Koutouzov m'a apporté un message dans lequel il exige de moi les officiers de police pour accompagner l'armée sur la route de Riazan. Il dit qu'avec regrets il abandonne Moscou. Sire ! l'acte de Koutouzov décide du

sort de la capitale et de votre empire ! La Russie tressaille en apprenant l'abandon de la ville où est concentrée la grandeur de la Russie, où reposent les cendres de vos aïeux ! Je suivrai l'armée. J'ai emporté tout. Il ne me reste qu'à pleurer sur le sort de ma patrie ! »

A ce rapport, l'empereur envoya par Volkonski, au prince Koutouzov, le rescrit suivant :

« Prince Mikhaïl Ilarionovitch ! Depuis le 29 août, je n'ai de vous aucun rapport. Cependant, à la date du 1<sup>er</sup> septembre, j'ai reçu par la voie de Iaroslav, de la part du général gouverneur de Moscou, la triste nouvelle que vous avez décidé avec l'armée d'abandonner Moscou ! Vous pouvez vous imaginer l'effet qu'a produit sur moi cette nouvelle, et votre silence augmente encore mon étonnement. J'envoie avec ce pli le général aide de camp, prince Volkonski, afin d'apprendre de vous la situation de l'armée et les causes qui vous ont poussé à une si triste décision. »

### III

Neuf jours après l'abandon de Moscou, l'envoyé de Koutouzov arrivait à Pétersbourg avec la nouvelle officielle de l'abandon de Moscou. Cet envoyé était un Français, Michaud, qui ne savait pas le russe, mais, QUOIQUE ÉTRANGER, RUSSE DE CŒUR ET D'ÂME, comme il le disait lui-même.

L'empereur reçut aussitôt l'envoyé dans son cabinet de travail, au palais de l'île Kamméni. Michaud, qui n'avait jamais vu Moscou avant la campagne et qui ne savait pas le russe, néanmoins se sentit ému quand il parut devant NOTRE TRÈS GRACIEUX SOUVERAIN (comme il l'écrivit) avec la nouvelle de l'incendie de MOSCOU, DONT LES FLAMMES ÉCLAIRAIENT SA ROUTE.

Bien que la source du CHAGRIN de M. Michaud dût être autre que celle d'où coulait la douleur des Russes, Michaud avait un visage si triste, quand il

fut introduit dans le cabinet de l'empereur, que celui-ci lui demanda aussitôt :

— M'APPORTEZ-VOUS DE TRISTES NOUVELLES, COLONEL ?

— BIEN TRISTES, SIRE... L'ABANDON DE MOSCOU, répondit Michaud en baissant les yeux et soupirant.

— AURAIT-ON LIVRÉ MON ANCIENNE CAPITALE SANS SE BATTRE ? prononça rapidement l'empereur, en rougissant tout à coup.

Michaud exprima respectueusement ce qu'on lui avait ordonné de transmettre de la part de Koutouzov, à savoir qu'on ne pouvait pas se battre sous Moscou et qu'il ne restait que le choix de perdre l'armée et Moscou, ou Moscou seule. Le feld-maréchal avait choisi ce dernier parti.

L'empereur écoutait en silence, sans regarder Michaud.

— L'ENNEMI EST-IL ENTRÉ EN VILLE ? demanda-t-il.

— OUI, SIRE, ET ELLE EST EN CENDRES A L'HEURE QU'IL EST, JE L'AI LAISSÉE TOUTE EN FLÂMMES, répondit résolument Michaud.

Mais, en regardant l'empereur, il s'effraya de ce qu'il avait fait. L'empereur commençait à respirer lourdement et fréquemment, sa lèvre inférieure tremblait et ses beaux yeux bleus devenaient humides.

Mais ce ne dura qu'un instant.



Tout à coup, l'empereur fronça les sourcils, comme s'il se blâmait lui-même de sa faiblesse, et, relevant la tête, il s'adressa à Michaud d'une voix ferme :

— JE VOIS, COLONEL, PAR TOUT CE QUI NOUS ARRIVE, QUE LA PROVIDENCE EXIGE DE GRANDS SACRIFICES DE NOUS... JE SUIS PRÊT A ME SOUMETTRE A TOUTES SES VOLONTÉS ; MAIS DITES-MOI, MICHAUD, COMMENT AVEZ-VOUS LAISSÉ L'ARMÉE, EN VOYANT AINSI, SANS COUP FÉRIR, ABANDONNER MON ANCIENNE CAPITALE ? N'AVEZ-VOUS PAS APERÇU DE DÉCOURAGEMENT ?...

Devant le calme de son TRÈS GRACIEUX SOUVERAIN, Michaud se calma aussi, mais il n'avait pas eu le temps de préparer de réponse à la question droite et capitale de l'empereur qui exigeait aussi une réponse franche.

— SIRE, ME PERMETTEZ-VOUS DE VOUS PARLER FRANCHEMENT, EN LOYAL MILITAIRE ? dit-il pour gagner du temps.

— COLONEL, JE L'EXIGE TOUJOURS. NE ME CACHEZ RIEN, JE VEUX SAVOIR ABSOLUMENT CE QU'IL EN EST.

— SIRE ! dit Michaud, avec, sur les lèvres, un sourire fin, à peine visible, ayant réussi à préparer sa réponse sous la forme d'un léger et respectueux JEU DE MOTS. Sire ! J'ai laissé toute l'armée depuis les chefs jusqu'au dernier soldat, sans exception, dans une crainte épouvantable, effrayante...

— COMMENT ÇA ? l'interrompt l'empereur. MES

RUSSES SE LAISSERONT-ILS ABATTRE PAR LE MALHEUR...  
JAMAIS...

C'est ce moment qu'attendait Michaud pour introduire son jeu de mots. Il prononça d'un ton respectueux :

— SIRE, ILS CRAIGNENT SEULEMENT QUE VOTRE MAJESTÉ, PAR BONTÉ DE CŒUR, NE SE LAISSE PERSUADER DE FAIRE LA PAIX. ILS BRULENT DE COMBATTRE ET DE PROUVER A VOTRE MAJESTÉ, PAR LE SACRIFICE DE LEUR VIE, COMBIEN ILS LUI SONT DÉVOUÉS...

— AH ! VOUS ME TRANQUILLISEZ, COLONEL, dit l'empereur d'un ton calme et les yeux brillant tendrement, en tapant sur l'épaule de Michaud.

L'empereur baissa la tête et resta silencieux pendant quelques minutes.

— EH BIEN, RETOURNEZ A L'ARMÉE, dit-il à Michaud, avec un geste tendre et majestueux en se dressant de toute sa hauteur ; ET DITES A NOS BRAVES, DITES A TOUS MES BONS SUJETS PARTOUT OU VOUS PASSEREZ, QUE, QUAND JE N'AURAI PLUS AUCUN SOLDAT, JE ME METTRAI MOI-MÊME A LA TÊTE DE MA CHÈRE NOBLESSE, DE MES BONS PAYSANS ET J'USERAI AINSI JUSQU'A LA DERNIÈRE RESSOURCE DE MON EMPIRE. IL M'EN OFFRE ENCORE PLUS QUE MES ENNEMIS NE PENSENT.

L'empereur s'animait de plus en plus, et soulevant ses beaux yeux vers le ciel :

— MAIS SI JAMAIS IL FUT ÉCRIT DANS LES DÉCRETS DE LA DIVINE PROVIDENCE QUE MA DYNASTIE DUT CESSER DE RÉGNER SUR LE TRÔNE DE MES ANCÊTRES, ALORS, APRÈS

AVOIR ÉPUIsé TOUS LES MOYENS QUI SONT EN MON POUVOIR, JE ME LAISSERAI CROÎTRE LA BARBE JUSQU'ICI — il porta la main à mi-hauteur de la poitrine — ET J'IRAI MANGER DES POMMES DE TERRE AVEC LE DERNIER DE MES PAYSANS PLUTÔT QUE DE SIGNER LA HONTE DE MA PATRIE ET DE MA CHÈRE NATION, DONT JE SAIS APPRÉCIER LES SACRIFICES !

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix émue, l'empereur se détourna comme s'il voulait cacher de Michaud les larmes qui montaient à ses yeux, et il alla au fond de son cabinet de travail. Il y resta quelques instants, puis à grands pas revint vers Michaud et, d'un geste énergique, lui serra la main. Le doux et bon visage de l'empereur était rouge, ses yeux brillaient de résolution et de colère

— COLONEL MICHAUD, N'OUBLIEZ PAS CE QUE JE VOUS DIS ICI ; PEUT-ÊTRE QU'UN JOUR NOUS NOUS LE RAPPELLERONS AVEC PLAISIR, dit l'empereur en portant la main à sa poitrine. NAPOLÉON OU MOI, NOUS NE POUVONS PLUS RÉGNER ENSEMBLE. J'AI APPRIS A LE CONNAÎTRE, IL NE ME TROMPERA PLUS...

Et fronçant les sourcils il se tut.

En entendant ces paroles, en voyant l'expression de résolution ferme dans les yeux de l'empereur, Michaud, QUOIQUE ÉTRANGER, MAIS RUSSE DE CŒUR ET D'ÂME, se sentit en ce moment solennel ENTHOUSIASMÉ PAR TOUT CE QU'IL VENAIT D'ENTENDRE (comme il le dit ensuite) et dans les termes suivants il

exprima ses propres sentiments et ceux du peuple russe dont il se croyait le délégué :

— SIRE, VOTRE MAJESTÉ SIGNE DANS CE MOMENT LA GLOIRE DE LA NATION ET LE SALUT DE L'EUROPE.

D'un signe de tête, l'empereur congédia Michaud.

#### IV

Tandis que la Russie était presque à moitié conquise, que les habitants de Moscou s'enfuyaient dans les provinces lointaines, qu'une milice après l'autre se levait pour la défense de la patrie, à nous, qui ne vivions pas à cette époque, il apparaît involontairement que tous les Russes petits et grands ne pensaient qu'à se sacrifier eux-mêmes, à sauver la patrie ou à pleurer sa perte. Tous les récits, toutes les descriptions de ce temps, tous, sans exception, ne parlent que de sacrifices, de l'amour pour la patrie, du désespoir, de la douleur et de l'héroïsme des Russes. En réalité il n'en était pas ainsi. Ce nous semble seulement parce que nous ne voyons du passé que le seul intérêt historique général de ce temps en négligeant tous les intérêts personnels, humains qui étaient chez les hommes d'alors. Et cependant, en réalité, ces intérêts personnels du moment sont beaucoup plus impor-

tants que les intérêts généraux : les premiers empêchent de sentir et de voir les seconds. La plupart des hommes de ce temps ne faisaient aucune attention à la marche générale des affaires et ne se guidaient que d'après leurs intérêts personnels immédiats, et c'est précisément ces gens qui étaient les acteurs les plus intéressants des événements d'alors.

Ceux qui ont essayé de comprendre la marche générale des affaires et qui, par le sacrifice et l'héroïsme, ont voulu y participer, étaient les membres les plus inintelligents de la société. Ils voyaient tout à l'envers et tout ce qu'ils faisaient pour être utiles n'était en réalité que bêtise inutile : comme les régiments de Pierre, de Mamonov, qui pillaient les villages russes, comme la charpie tirée par les dames et qui n'arrivait jamais jusqu'aux blessés, etc. Même ceux qui aimaient dire des choses spirituelles et, exprimant leurs sentiments, discutaient la situation présente de la Russie portaient, malgré eux, dans leurs discours le cachet de la feinte, du mensonge ou du blâme inutile et de la colère contre des hommes accusés d'actes dont personne n'était coupable.

Dans les événements historiques se dessine avec la plus grande clarté la défense de goûter le fruit du bon arbre. Seule l'activité inconsciente porte des fruits et l'homme qui joue un rôle dans les événements historiques n'en comprend jamais l'importance.

L'importance de l'événement qui se passait alors en Russie était d'autant plus inaperçue d'un homme qu'il y participait de plus près. A Pétersbourg et dans les provinces éloignées de Moscou, des dames et des messieurs en uniformes de miliciens pleuraient sur le sort de la Russie et de la capitale, parlaient de sacrifice, etc., mais dans l'armée qui reculait derrière Moscou, à peine si l'on parlait et pensait à Moscou, et, en la voyant brûler, personne ne jurait de se venger des Français : on pensait au salaire futur, au prochain retour, à Matrioucha la vivandière, etc.

Nicolas Rostov, sans aucun but de sacrifice, mais tout à fait par hasard, puisque la guerre le trouvait au service, prenait une part très immédiate et très grande à la défense de la patrie et c'est pourquoi il envisageait sans désespoir et sans conclusion pessimiste ce qui s'y passait alors. Si on lui eût demandé ce qu'il pensait de la situation actuelle de la Russie, il aurait répondu qu'il n'y avait pas besoin d'y penser, que Koutouzov et les autres étaient là pour cela, mais qu'il avait entendu dire qu'on lèverait des régiments, que probablement on se battrait encore longtemps, et que, vu les circonstances, il était bien possible qu'il fût nommé commandant de régiment dans deux ans.

Envisageant les choses de ce point de vue, non seulement il n'avait point de regret de ne pas prendre part au dernier combat, puisqu'il était

nommé en inspection de remonte pour la division à Voronège, mais il apprit même cette nouvelle avec le plus grand plaisir, plaisir qu'il ne cacha pas et que ses camarades comprirent très bien.

Quelques jours avant la bataille de Borodino, Nicolas reçut l'argent et les papiers : on envoya en avant ses hussards, et lui-même, avec des chevaux de poste, partit à Voronège.

Seul, celui qui a passé plusieurs mois consécutifs dans l'atmosphère de la vie des camps peut comprendre le plaisir qu'éprouva Nicolas quand il sortit du cercle des troupes, de leurs fourrages, de leurs vivres, de leurs ambulances, quand, sans soldats, sans convois, sans aucun des tracassés du camp, il aperçut les villages avec les paysans et les femmes, les maisons seigneuriales, les champs où paissait le bétail, les relais avec les maîtres de postes endormis, il ressentit autant de joie que s'il voyait cela pour la première fois. Surtout, ce qui pendant longtemps l'étonna et le réjouit, c'étaient les femmes, jeunes, fortes, dont chacune n'avait pas une dizaine d'officiers à ses trousses, des femmes qui étaient contentes et flattées qu'un officier, en passant, plaisantât avec elles.

Dans l'humeur la plus gaie, Nicolas arriva la nuit à Voronège. A l'hôtel, il commanda tout ce dont il était privé depuis longtemps à l'armée, et, le lendemain, après s'être rasé soigneusement et avoir endossé l'uniforme de parade, qu'il n'avait



pas mis depuis longtemps, il alla se présenter aux autorités.

Le chef de la milice était un civil ayant le grade de général, un homme âgé qui s'amusait visiblement de ses occupations militaires et de son gradé. Il reçut Nicolas avec colère (il pensait qu'en cela était la principale qualité militaire) et, avec importance, comme s'il en avait le droit, il jugea la marche générale des affaires, l'interrogea en l'approuvant et la désapprouvant. Nicolas était si gai que cela lui parut seulement amusant.

Après le chef de la milice, il alla voir le gouverneur de la province. Le gouverneur était un homme petit, très remuant, très bon et très simple.

Il indiqua à Nicolas les haras où il pourrait trouver son affaire, lui recommanda un maquignon de la ville, et, à vingt *verstes* de la ville, un propriétaire rural qui avait les meilleurs chevaux, et lui promit tout son appui.

— Vous êtes le fils du comte Ilia Andréiévitich ? Ma femme était une grande amie de votre mère. On se réunit chez moi chaque jeudi, c'est aujourd'hui jeudi, je vous prie de venir tout simplement, sans cérémonie, dit le gouverneur en lui donnant congé.

En sortant de chez le gouverneur, Nicolas prit une voiture de poste et, faisant asseoir près de lui le maréchal des logis, il partit à vingt *verstes*, au haras du propriétaire.

Durant tout son séjour à Voronège, pour Nicolas tout fut gai et facile et, comme il arrive quand on est soi-même bien disposé, tout s'arrangea à merveille.

Le propriétaire chez qui arriva Nicolas était un vieux célibataire, un ancien cavalier, connaisseur de chevaux, chasseur, possesseur de vieille eau-de-vie centenaire, de vieux vin de Hongrie et de chevaux magnifiques.

En deux mots le marché se conclut. Nicolas acheta, pour six mille roubles, dix-sept chevaux trotteurs (comme il disait) puis, après avoir diné et bu un peu trop de vin de Hongrie, il embrassa le propriétaire qu'il tutoyait déjà et se remit en route.

Nicolas était de très joyeuse humeur, il ne cessait de stimuler le cocher afin d'arriver à temps à la soirée du gouverneur.

Il s'habilla, se versa de l'eau fraîche sur la tête, se parfuma et, un peu en retard, mais avec une phrase toute prête : MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS, il arriva chez le gouverneur.

Ce n'était pas un bal, on n'avait pas dit qu'on danserait, mais tous savaient que Catherine Péetrovna jouerait au clavecin des valse et des écossaises et qu'on danserait. Tous, comptant là-dessus, étaient en costume de bal.

La vie de province était en 1812 ce qu'elle était toujours, seulement avec cette différence que la

ville était plus animée à cause de la présence de plusieurs familles riches de Moscou et qu'on y remarquait, comme en tout ce qui se passait alors en Russie, une ampleur particulière, et encore par ce fait que cette conversation banale, toujours nécessaire dans la société et qui autrefois roulait sur le beau temps et les connaissances communes, roulait maintenant sur Moscou, l'armée, Napoléon.

La société réunie chez le gouverneur était la meilleure société de Voronège.

Il y avait beaucoup de dames ; Nicolas avait connu certaines d'entre elles à Moscou, mais personne, parmi les messieurs, ne pouvait rivaliser avec le chevalier de la croix de Saint-Georges, le hussard de la remonte et en même temps le très bon et très bien élevé comte Rostov. Parmi les messieurs, il y avait un officier italien, prisonnier de l'armée française, et Nicolas sentit que la présence de ce prisonnier augmentait encore plus son importance personnelle comme héros russe : c'était comme un trophée. Nicolas le sentait et il lui semblait que tous regardaient du même œil cet Italien, et Nicolas se montrait protecteur avec dignité et modération.

Aussitôt que Nicolas parut en uniforme de hussard en répandant autour de lui une odeur de parfum et de vin et prononça lui-même et entendit plusieurs voix prononcer : MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS, tous l'entourèrent, tous les regards se por-

tèrent sur lui et, d'un coup, il se sentit placé dans la situation de favori, situation toujours agréable, même en province, et qui maintenant, après une longue privation, l'enivrait. Non seulement aux relais, dans les auberges et chez le propriétaire il y avait des serviteurs qui le flattaient par leurs attentions, mais ici, à la soirée du gouverneur, il y avait (à ce qu'il lui semblait) une quantité de jeunes dames et de jeunes filles très jolies qui, avec impatience, attendaient que Nicolas fit attention à elles. Les jeunes femmes et les jeunes filles faisaient les coquettes avec lui, et les personnes âgées pensaient déjà à le marier.

Parmi ces dernières se trouvait la femme même du gouverneur qui reçut Rostov comme un parent, l'appela « Nicolas » et le tutoya.

Catherine Péetrovna, en effet, se mit à jouer des valses, des écossaises et les danses — pendant lesquelles Nicolas, par son habileté, charma encore davantage la société de province — commencèrent.

Il étonna même tout le monde par sa manière particulière de danser; lui-même en fut ce soir-là un peu surpris. Il n'avait jamais dansé ainsi à Moscou et aurait même trouvé inconvenante et de mauvais genre cette manière dégagée de danser. Mais ici, il sentait le besoin d'étonner tout le monde par quelque chose d'extraordinaire, par quelque chose qu'on devait croire ordinaire dans la capitale mais encore inconnu, ici, en province.

Pendant toute la soirée, Nicolas montra une attention particulière à une blonde aux yeux bleus, grassouillette et charmante, femme d'un fonctionnaire de la province. Avec cette conviction naïve des jeunes gens gais, que les femmes des autres sont faites pour eux, Rostov ne quittait pas cette dame et se montrait amical, un peu comme un diplomate, à l'égard du mari. Sans le dire, ils se savaient très bien ensemble : Nicolas et la femme de ce mari. Cependant le mari ne semblait pas partager cette conviction et s'efforçait de rester froid avec Rostov. Mais la naïve bonhomie de Nicolas était si grande, que parfois, involontairement, le mari cédait à l'humeur agréable du jeune officier. Néanmoins, à la fin de la soirée, à mesure que le visage de la femme devenait plus rouge et plus animé, le visage du mari devenait plus triste et plus grave, comme si l'animation de tous deux eût formé une somme constante : celle du mari diminuant quand celle de la femme augmentait.

Nicolas, avec un sourire qui ne quittait pas son visage, un peu penché sur sa chaise, était assis très près de la blonde et lui débitait des compliments mythologiques.

En changeant souvent ses jambes de place, en répandant autour de lui l'odeur de parfumerie, en admirant et sa danseuse et lui-même et la forme de ses jambes, Nicolas disait à la blonde qu'ici, à Voronèje, il voulait enlever une dame.

— Laquelle?

— Charmante, divine... Les yeux bleus (Nicolas regardait sa voisine), la bouche de corail, la blancheur... — il regardait les épaules — la taille... C'est Diane.

Le mari s'approcha d'eux et, l'air sombre, demanda à la femme ce qu'ils disaient.

— Ah! Nikita Ivanitch! fit Nicolas en se levant poliment. Et comme s'il désirait que Nikita Ivanitch

prit part à ses plaisirs, il lui confia son désir d'enlever une blonde.

Le mari eut un sourire contraint, la femme sourit joyeusement. La brave femme du gouverneur, l'air peu approbateur, s'approcha d'eux.

— Nicolas, Anna Ignatievna veut te voir, dit-elle en prononçant d'un tel ton « Anna Ignatievna » que Rostov comprit que cette Anna Ignatievna était une dame très importante. Allons, Nicolas. Tu me permets de t'appeler ainsi ?

— Ah oui, MA TANTE. Qu'est-ce ?

— Anna Ignatievna Malvintzeva a entendu parler de toi par sa nièce, comment tu l'as sauvée... Tu devines ?

— Oh ! j'en ai sauvé beaucoup ! dit Nicolas.

— Sa nièce, la princesse Bolkonski ! Elle est ici à Voronège avec sa tante. Oh ! oh ! comme tu rougis ! Quoi ? Y a-t-il quelque chose ?

— Je n'y ai même pas pensé, ma tante ?

— Bon, bon. Oh ! comme tu es !...

La femme du gouverneur le présenta à une vieille dame de haute taille et très forte, en toque bleue, qui venait de terminer sa partie de cartes avec les personnes les plus importantes de la ville. C'était madame Malvintzeva, une riche veuve, sans enfants, tante maternelle de la princesse Marie, qui vivait toujours à Voronège. Quand Rostov s'approcha d'elle, elle était debout et payait sa perte aux cartes. Elle cligna les yeux sévèrement, le re-

garda avec importance, et continua de faire des reproches au général qui avait gagné.

— Très heureuse, mon cher, dit-elle ensuite à Rostov, en lui tendant la main. Je vous invite chez moi, s'il vous plaît.

Après avoir parlé de la princesse Marie et de son feu père que visiblement madame Malvintzeva n'aimait pas, et avoir entendu tout ce que Nicolas savait du prince André, qui, lui aussi, ne paraissait pas jouir de ses faveurs, la vieille dame importante lui donna congé en lui réitérant l'invitation de la venir voir. Nicolas promit et rougit de nouveau en prenant congé de madame Malvintzeva. Quand on parlait de la princesse Marie, Rostov éprouvait un sentiment de gêne et même de crainte, qu'il ne pouvait lui-même comprendre.

Quand Rostov s'éloigna de madame Malvintzeva, il voulut retourner aux danses, mais la petite femme du gouverneur posa sur sa manche sa main potelée et lui dit qu'elle avait besoin de causer avec lui. Elle l'emmena dans le divan d'où sortirent tous ceux qui s'y trouvaient, afin de ne pas gêner la femme du gouverneur.

— Sais-tu, mon cher, commença la femme du gouverneur, avec une expression sévère sur son bon visage, sais-tu que c'est en effet un parti. Veux-tu que je fasse la demande pour toi ?

— De qui parlez-vous ? ma tante, demanda Nicolas.



— Que je demande pour toi la princesse ? Catherine Pétrovna dit que Lili serait mieux ; pour moi, je préfère la princesse. Veux-tu ? Je suis sûre que ta mère m'en remercierait. Quelle jeune fille ! Vraiment c'est un charme, elle n'est pas si laide.

— Pas du tout, repartit Nicolas, semblant offensé de cette observation. Mais, ma tante, je suis un soldat : je ne m'impose nulle part et ne me refuse rien, dit Rostov, sans avoir réfléchi à ce qu'il disait.

— Alors, souviens-toi. Ce n'est pas une plaisanterie.

— Quelle plaisanterie !

— Oui, oui, dit la femme du gouverneur, paraissant se raviser. Et voilà, MON CHER, ENTRE AUTRES CHOSES, VOUS ÊTES TROP ASSIDU AUPRÈS DE L'AUTRE, LA BLONDE. Le mari est vraiment trop à plaindre.

— Mais non ! Nous sommes des amis, dit naïvement Nicolas.

Il ne lui venait pas en tête qu'un si gai passe-temps pût déplaire à quelqu'un.

« Quelle bêtise ai-je dite pourtant à la femme du gouverneur ! — se rappelait Nicolas, après le souper. — Elle commence sérieusement à me chercher une femme ! Et Sonia !... »

En prenant congé de la femme du gouverneur, quand celle-ci, en souriant, lui dit de nouveau : « Eh bien, souviens-toi donc », il la prit à l'écart :

— Mais voilà... à dire vrai, ma tante...

— Quoi ! quoi, mon ami ? Allons, asseyons-nous ici.

Nicolas sentit tout à coup le désir et la nécessité de raconter ses pensées les plus intimes (qu'il n'aurait racontées ni à sa mère, ni à sa sœur, ni à un ami), à cette femme, presque une étrangère.

Plus tard, quand il se rappelait cet élan de franchise inexplicable, provoqué par rien, et qui eut pour lui des conséquences fort importantes, Nicolas s'imaginait (et cela semble toujours ainsi aux hommes) que c'était par hasard, et cependant cet élan de franchise, joint à tous les autres petits événements, devait avoir pour lui et pour sa famille d'énormes conséquences.

— Voici, ma tante. Maman veut depuis longtemps me marier à une femme riche. Mais la pensée seule de me marier pour l'argent m'écœure.

— Oh ! je comprends cela, dit la femme du gouverneur.

— Mais la princesse Bolkonskī, c'est une autre affaire. Premièrement, je vous dirai la vérité : elle me plaît beaucoup, j'ai beaucoup de sympathie pour elle, et, depuis que je l'ai rencontrée en une telle situation, si étrangement, il m'est souvent venu en tête que c'est la destinée. Surtout, songez : maman pensait à elle depuis longtemps, mais jusqu'alors je n'avais pas eu l'occasion de la rencontrer. Ça arrivait toujours ainsi : nous ne nous rencontrions pas. Et pendant que ma sœur Natacha était

fiancée à son frère, je ne pouvais penser à l'épouser. Il a fallu que j'e la rencontraisse juste quand le mariage de Natacha était rompu et après tout cela... Oui, je ne l'ai dit à personne et ne le dirai pas... C'est à vous seule.

La femme du gouverneur lui serra la main avec reconnaissance.

— Vous connaissez Sophie, ma cousine? Je l'aime, j'ai promis de l'épouser et je l'épouserai... Aussi vous voyez qu'on ne peut même parler de cela, dit Nicolas en rougissant.

— Mon cher, mon cher, comme tu raisones! Mais Sonia n'a rien, et tu dis toi-même que les affaires de ton père sont très mauvaises. Et ta mère? Cela la tuera. Ensuite, si Sonia a du cœur, que n'éprouvera-t-elle pas? La mère au désespoir, les affaires dérangées... Non, mon cher, toi et Sonia vous devez comprendre.

Nicolas se tut. Il lui était agréable d'entendre cette conclusion. Après un court silence il dit en soupirant :

— Cependant, ma tante, cela ne peut se faire. Il reste à savoir si la princesse me voudrait; et puis elle est en deuil. Peut-on penser à cela?

— Mais penses-tu que je te marierai séance tenante? Il y a manière et manière, dit la femme du gouverneur.

— Quelle bonne marieuse vous êtes, ma tante... dit Nicolas en baisant sa main potelée.

## VI

En arrivant à Moscou, après sa rencontre avec Rostov, la princesse Marie trouva là son neveu avec le précepteur et une lettre du prince André où il leur traçait leur itinéraire à Voronèje, chez la tante Malvintzeva. Les soucis du voyage, l'inquiétude au sujet de son frère, l'installation dans une nouvelle demeure, avec de nouvelles personnes, l'éducation de son neveu, tout cela étouffait dans l'âme de la princesse Marie le sentiment, semblable à la tentation, qui l'avait tourmentée pendant la maladie et après la mort de son père, surtout après sa rencontre avec Rostov. Elle était triste. Maintenant, après un mois d'une vie tranquille, elle sentait de plus en plus fortement l'impression de la perte de son père unie dans son âme à la perte de Rostov. Elle était troublée. La pensée des dangers que courait son frère, le seul être proche qui lui restât, la tourmentait sans cesse. Elle était inquiète pour

l'éducation de son neveu dont elle se sentait incapable. Mais au fond de son âme il y avait la satisfaction intérieure qui venait de la conscience d'avoir étouffé en elle les rêves personnels et les espoirs liés à l'apparition de Rostov.

Le lendemain de sa soirée, la femme du gouverneur arriva chez madame Malvintzeva et, quand après avoir parlé de ses projets avec la tante (en faisant observer que si dans les circonstances actuelles on ne pouvait penser à des fiançailles officielles, on pouvait cependant réunir les deux jeunes gens et leur permettre de se mieux connaître) et reçu son approbation, la femme du gouverneur, en présence de la princesse Marie, fit l'éloge de Rostov et raconta qu'il avait rougi en entendant parler d'elle, celle-ci éprouva non pas un sentiment joyeux, mais un sentiment maladif. Son harmonie intérieure n'existait plus et de nouveaux désirs, de nouveaux doutes, de nouveaux espoirs se soulevaient en elle.

Pendant les deux jours qui s'écoulèrent entre cette nouvelle et la visite de Rostov, la princesse Marie ne cessa de penser à l'attitude qu'elle devait prendre devant lui. Tantôt elle décidait qu'elle ne se rendrait pas au salon quand il viendrait chez sa tante, que ce n'était pas convenable pour elle, en si grand deuil, de recevoir des invités ; tantôt elle pensait que ce serait grossier après ce qu'il avait fait pour elle ; tantôt il lui venait en tête que sa tante

et la femme du gouverneur avaient des projets la concernant, elle et Rostov (leurs regards et leurs paroles, parfois, semblaient confirmer cette supposition); tantôt elle se disait qu'elle seule, par sa nature perverse, pouvait avoir de telles pensées; elle ne pouvait oublier que dans sa situation présente, — elle n'avait pas encore quitté le crêpe — des fiançailles seraient une offense pour elle et pour la mémoire de son père. La princesse Marie, ayant enfin décidé qu'elle se présenterait devant lui, tâcha de s'imaginer ce qu'il lui dirait et ce qu'elle répondrait. Et ces paroles lui semblaient tantôt froides et banales, tantôt trop importantes.

Dans l'entrevue avec lui, elle craignait surtout la gêne qui, lui semblait-il, devait la saisir aussitôt qu'elle le verrait.

Mais quand le dimanche, après la messe, le domestique annonça, au salon, l'arrivée du comte Rostov, la princesse ne montra pas de gêne, seule une légère rougeur parut sur ses joues et ses yeux s'éclairèrent d'une lueur nouvelle, rayonnante.

— Vous l'avez vu, tante? dit la princesse Marie d'une voix calme, ne sachant elle-même comment elle pouvait être si calme et si naturelle.

Quand Rostov entra, la princesse baissa pour un moment la tête, afin de donner au visiteur le temps de saluer sa tante; elle la releva quand Nicolas s'adressa à elle et, avec des yeux brillants, elle rencontra son regard. D'un mouvement plein de dignité

et de grâce, avec un sourire joyeux, elle se leva, tendit sa main fine et douce et parla d'une voix dans laquelle pour la première fois sonnait une note féminine. Mademoiselle Bourienne qui se trouvait au salon regardait avec étonnement la princesse Marie. La coquette la plus habile n'aurait pas mieux manœuvré en rencontrant un homme à qui il fallait plaire.

« Ou c'est le noir qui lui va si bien, ou en effet elle a embelli et je ne l'ai pas remarqué... mais ce tact, cette grâce!... » pensait mademoiselle Bourienne.

Si la princesse Marie avait pu réfléchir en ce moment, elle eût été encore plus étonnée que mademoiselle Bourienne du changement qui s'était opéré en elle. Depuis qu'elle avait remarqué ce visage charmant, aimé, une force nouvelle de vie s'emparait d'elle et la faisait parler et agir malgré sa volonté. Son visage, depuis que Rostov était entré, s'était transformé soudain. De même que les verres peints d'une lanterne, dès qu'on l'allume, laissent voir tout à coup, d'une manière inattendue et frappante, le travail artistique qui auparavant semblait grossier et dénué de sens, de même se transformait tout à coup le visage de la princesse Marie. Pour la première fois s'extériorisait tout ce travail pur, spirituel dont elle avait vécu jusqu'ici. Tout son travail intérieur, toutes ses souffrances, ses aspirations vers le bien, la soumission, l'amour, le sacrifice,

tout cela brillait maintenant dans ses yeux rayonnants, dans le sourire fin, dans chaque trait de son doux visage.

Rostov aperçut tout cela aussi clairement que s'il eût connu toute sa vie. Il sentit que l'être qui était devant lui était tout autre, meilleur que tous ceux qu'il avait rencontrés jusqu'ici, et, principalement, meilleur que lui-même.

La conversation était simple et insignifiante. Ils causaient de la guerre, en exagérant malgré eux, comme tous le faisaient, leur douleur à cause de cet événement. Ils parlèrent de leur dernière rencontre, mais alors Nicolas essaya de changer le sujet de la conversation. Ils parlèrent de la bonne femme du gouverneur et de leurs parents.

La princesse Marie ne disait rien de son frère, elle changeait de conversation dès que sa tante mentionnait André. On voyait qu'elle pouvait s'entretenir des malheurs de la Russie en feignant d'en être profondément touchée, mais que son frère était un sujet trop près de son cœur et qu'elle ne voulait ni ne pouvait parler de lui superficiellement. Nicolas le remarqua, comme il remarquait avec une sagacité inaccoutumée pour lui toutes les nuances du caractère de la princesse Marie qui ne faisaient que le confirmer dans sa conviction d'être en présence d'un être tout à fait particulier, extraordinaire.

Nicolas, de même que la princesse Marie, rou-



gissait et devenait confus quand on lui parlait de la princesse Marie et même quand il pensait à elle, mais en sa présence, il se sentait tout à fait libre ; il ne disait pas du tout ce qu'il avait préparé, mais ce qui lui venait en tête, et c'était toujours à propos.

Pendant la courte visite de Nicolas, comme dans toutes les familles où il y a des enfants, quand la conversation tombait, il avait recours au fils du prince André : il le caressait et lui demandait s'il voudrait être hussard. Il prit l'enfant dans ses bras et se mit à l'amuser en regardant la princesse Marie. Son regard attendri, heureux et timide suivait l'enfant aimé dans les bras de l'homme aimé. Nicolas remarqua ce regard ; comme s'il en sentait l'importance il rougit de plaisir et se mit à embrasser gaiement l'enfant.

La princesse Marie ne sortait pas à cause de son deuil et Nicolas ne jugea pas convenable de les fréquenter. Mais la femme du gouverneur continuait de mûrir son projet : elle transmettait à Nicolas les choses flatteuses que disait de lui la princesse Marie et *vice versa*. Elle insistait pour que Nicolas eût une explication avec la princesse Marie. A cet effet, elle arrangea une entrevue entre les jeunes gens, chez l'archevêque, après la messe.

Rostov avait dit à la femme du gouverneur qu'il n'aurait aucune explication avec la princesse Marie, néanmoins il promit de venir. Comme à Tilsitt, où Rostov ne se permit pas de se demander si tout

ce que les autres trouvaient bon l'était réellement, maintenant, après une lutte courte mais franche entre la tentation d'arranger sa vie selon sa raison et la soumission docile aux circonstances, il il choisit le dernier parti et s'abandonna à ce qui l'entraînait (il le sentait) irrésistiblement. Il savait qu'après la promesse faite à Sonia, avoir une explication avec la princesse Marie serait ce qu'il appelait une lâcheté, et il savait qu'il ne commettrait jamais une lâcheté, mais il savait aussi (non seulement il le savait, mais au fond de son âme il le sentait) qu'en s'abandonnant maintenant au pouvoir des circonstances et des personnes qui le guidaient, non seulement il ne faisait rien de mal, mais quelque chose de très important, plus important que n'importe quel acte accompli par lui jusqu'à ce jour.

Après son entrevue avec la princesse Marie, bien que sa vie extérieure restât la même, tous ses plaisirs d'autrefois perdirent leur charme pour lui. Il pensait souvent à la princesse Marie mais jamais comme il pensait à toutes les demoiselles, sans exception, qu'il rencontrait auparavant dans le monde ; de même il ne pensait pas souvent à Sonia et c'était sans enthousiasme. Comme tous les jeunes gens honnêtes il pensait à chaque jeune fille comme à sa future épouse ; dans son imagination il leur appliquait toutes les conditions de la vie conjugale : la robe de chambre blanche, la femme

devant le samovar, la voiture de sa femme, des enfants, maman et papa, ses rapports avec elle, etc., et cette représentation de l'avenir lui faisait plaisir. Mais quand il pensait à la princesse Marie avec qui on voulait le marier, il ne pouvait rien se représenter de la future vie conjugale, et s'il l'essayait, tout était déformé et faux.

## VII

La terrible nouvelle de la bataille de Borodino, de nos pertes en tués et blessés, et la nouvelle encore plus terrible de l'abandon de Moscou arrivèrent à Voronège vers la mi-septembre.

La princesse Marie qui avait appris par les journaux la blessure de son frère et n'avait sur lui aucun renseignement positif, se préparait à partir à la recherche du prince André. C'est ce qu'apprit Nicolas (lui-même ne l'avait pas vue).

Après les nouvelles de la bataille de Borodino et de l'abandon de Moscou, Rostov, non qu'il éprouvât des sentiments de désespoir, de colère, de vengeance ou autres sentiments analogues, se sentait mal à l'aise et ennuyé à Voronège. Toutes les conversations lui semblaient fausses, il ne savait quelle opinion se faire sur les événements, il sentait que c'était seulement au régiment qu'il recommencerait à voir clair en tout. Il se hâta d'achever sa mission, d'acheter des chevaux, et souvent, sans nul motif,

il injurait son brosseur et son maréchal des logis.

Quelques jours avant le départ de Rostov, un service d'action de grâces avait lieu à la cathédrale à cause de la victoire remportée par les troupes russes ; Nicolas alla à l'église. Il se plaça derrière le gouverneur, dans l'ordre hiérarchique, et s'abandonna aux pensées les plus variées. Il resta debout tout le temps du service. Quand le service fut terminé, la femme du gouverneur l'appela.

— As-tu vu la princesse ? demanda-t-elle en lui désignant de la tête une dame en noir qui était près de l'autel.

Nicolas reconnut aussitôt la princesse Marie, moins à son profil qu'on apercevait en dessous du chapeau que par le sentiment de crainte et de pitié qui le saisit aussitôt. La princesse Marie, évidemment plongée dans ses pensées, faisait un dernier signe de croix avant de quitter l'église.

Nicolas regardait avec étonnement son visage. C'était le même visage qu'il connaissait, avec son expression de travail intérieur spirituel, mais il avait ce jour-là un éclat tout autre. L'expression touchante de la tristesse de la princesse et de ses espoirs était gravée sur lui.

Comme il arrivait à Nicolas, en sa présence, sans écouter la conversation de la femme du gouverneur, sans se demander s'il était convenable ou non de lui adresser la parole à l'église, il s'approcha d'elle et lui dit qu'il avait entendu parler de

sa douleur et y compatissait de toute son âme. A peine eut-elle entendu sa voix qu'une lumière claire brilla soudain sur son visage, y éclairant en même temps sa douleur et sa joie.

— J'ai voulu vous dire une seule chose : que si le prince André Nikolaïévitch n'était plus vivant, comme il était commandant de régiment, ce serait certainement dans les journaux.

La princesse le regardait sans comprendre le sens de ses paroles, mais heureuse de l'expression de sympathie qui était sur son visage.

— Or, je sais par des exemples que la blessure par un éclat (les journaux disaient une grenade) est ou immédiatement mortelle ou au contraire légère, dit Nicolas. Il faut espérer le meilleur cas, et je suis convaincu...

La princesse Marie l'interrompit.

— Ah ! ce serait terrible... et sans achever à cause de l'émotion, d'un mouvement gracieux (comme tout ce qu'elle faisait en sa présence) elle inclina la tête, lui jeta un regard reconnaissant et suivit sa tante.

Le soir du même jour, Nicolas n'alla nulle part ; il resta à la maison pour terminer des comptes avec les maquignons. Quand il eut terminé, il était trop tard pour sortir mais trop tôt pour se coucher, et longtemps il marcha de long en large dans sa chambre en pensant à sa vie, ce qui lui arrivait rarement.

La princesse Marie avait produit sur lui, à Smolensk, une impression agréable. Le fait de la rencontrer alors dans des conditions si particulières, et cette circonstance que pendant longtemps sa mère la lui avait montrée comme un riche parti, firent qu'il la regarda avec une attention spéciale.

Pendant son séjour à Voronège, cette impression était non seulement agréable mais très vive. Il était frappé de cette beauté morale, particulière, que cette fois il remarquait en elle.

Cependant il devait quitter Voronège et il ne pensait pas à regretter de perdre ainsi l'occasion de voir la princesse Marie. Mais sa rencontre d'aujourd'hui dans l'église lui avait causé une émotion plus profonde qu'il ne le prévoyait et le désirait pour la tranquillité de sa vie. Ce visage fin, pâle, triste, ce regard rayonnant, ces mouvements gracieux, et principalement cette tristesse profonde et tendre exprimée dans tous ses traits, le troublaient et l'attiraient.

Chez les hommes, Rostov ne supportait pas l'expression de la vie supérieure, spirituelle (c'est pourquoi il n'aimait pas le prince André), il appelait cela, avec mépris, philosophie, rêverie, mais, en la princesse Marie, précisément dans cette tristesse qui exprimait toute la profondeur de ce monde spirituel étranger pour Nicolas, il sentait un attrait irrésistible.

« Ce doit être une femme extraordinaire ! Voilà précisément un ange ! Pourquoi me suis-je engagé si vite avec Sonia ? » Et malgré lui il les comparait : chez l'une la pauvreté, chez l'autre la richesse et ces dons spirituels que Nicolas n'avait pas lui-même et appréciait, par cela même, encore plus hautement.

Il essayait de se représenter ce qui arriverait s'il était libre, comment il ferait sa demande, comment elle deviendrait sa femme, mais il n'y pouvait parvenir. Ce lui était pénible et aucune image nette ne se présentait à lui. Depuis longtemps il se formait le tableau futur de sa vie avec Sonia, et tout était simple et clair, particulièrement parce que tout était fixé et qu'il connaissait bien Sonia. Mais il ne pouvait se représenter sa vie future avec la princesse Marie, parce qu'il ne la comprenait pas et que seulement il l'aimait.

Ses rêves sur Sonia avaient quelque chose de gai, d'enfantin. Mais penser à la princesse Marie c'était toujours difficile et un peu pénible. « Comme elle priait ! se rappela-t-il. On voyait que toute son âme était dans la prière. Oui, c'est cette prière qui remue les montagnes, et je suis convaincu que sa prière sera réalisée. Pourquoi, moi, ne prierais-je pas pour ce qui m'est nécessaire ? Que me faut-il ? la liberté, la rupture avec Sonia. Elle disait vrai — il se rappelait les paroles de la femme du gouverneur : A part le malheur, ce mariage ne



donnera rien. Le trouble, le malheur de maman... les affaires... la confusion, le gâchis terrible!... Non, je ne l'aime pas. Non, je ne l'aime pas comme il faut. Mon Dieu! délivre-moi de cette situation terrible, sans issue! » Il commença tout à coup à prier : « Oui, la prière peut renverser la montagne, mais il faut croire, il ne faut pas prier comme nous le faisons avec Natacha quand nous étions enfants et demandions qu'il neigeât du sucre puis allions voir dans la cour si la neige se transformait en sucre. Non, maintenant je ne prie plus pour des bêtises, » se dit-il, et, posant sa pipe dans un coin, il s'arrêta devant l'icone et joignit les mains. Attendri par le souvenir de la princesse Marie, il se mit à prier comme il ne l'avait fait depuis longtemps. Ses yeux et sa gorge étaient pleins de larmes, quand soudain Lavrouchka entra avec des papiers quelconques.

— Imbécile! Pourquoi entres-tu quand on ne t'appelle pas? dit Nicolas en changeant rapidement d'attitude.

— C'est de la part du gouverneur, dit Lavrouchka d'une voix endormie. Le courrier a apporté des lettres pour vous.

— Bon, bon! Va, va!

Nicolas prit les deux lettres. L'une était de sa mère, l'autre de Sonia. A peine avait-il lu quelques lignes que son visage devenait pâle et que ses yeux s'ouvraient étonnés et joyeux.

— Non, ce n'est pas possible ! prononça-t-il à haute voix.

Incapable de tenir en place, la lettre à la main, en la relisant, il marchait dans la chambre. Il parcourut la lettre, la lut une fois, une deuxième, et les épaules soulevées, les bras écartés, il s'arrêta au milieu de la chambre, la bouche ouverte et les yeux fixes. La prière qu'il venait d'adresser à Dieu était accomplie, mais Nicolas en était étonné comme d'une chose extraordinaire, comme s'il ne pouvait l'attendre et comme si le fait que cela se réalisait si promptement prouvait que ce ne venait pas de Dieu qu'il avait prié, mais d'un hasard quelconque.

Ce problème qui paraissait insoluble et liait sa liberté était résolu par cette lettre inespérée (comme il semblait à Nicolas) que rien n'avait provoquée. Sonia lui écrivait que les derniers événements malheureux : la perte de presque tous les biens des Rostov à Moscou, le désir de la comtesse, exprimé plusieurs fois, qu'il se mariât avec la princesse Bolkonskī, son silence et sa froideur de ces derniers temps, que tout cela ensemble la faisait se décider à renoncer à sa promesse et à lui laisser toute sa liberté. « Il m'est très pénible de penser que je suis la cause des chagrins et des querelles de la famille qui m'a élevée, et mon amour n'a qu'un seul but : le bonheur de ceux que j'aime. C'est pourquoi je vous supplie, Nicolas, de vous

considérer comme tout à fait libre ; mais sachez que, malgré tout, personne ne peut vous aimer davantage que votre Sonia. »

Les deux lettres venaient de Troïtza. La seconde était de la comtesse. Dans cette lettre elle décrivait les derniers jours de Moscou, le départ, l'incendie, la perte de toute la fortune. Elle ajoutait entre autres que le prince André, parmi les blessés, était avec eux, que son état était grave mais que le docteur laissait de l'espoir, que Sonia et Natacha étaient ses gardes-malades et le soignaient.

Avec cette lettre en main, le lendemain Nicolas vint chez la princesse Marie. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent un mot de ce que pouvait signifier les paroles : « Natacha le soigne » ; mais grâce à cette lettre, Nicolas, tout d'un coup, se tint vis-à-vis de la princesse presque comme un parent.

Le lendemain Rostov assista au départ de la princesse Marie pour Iaroslav, et quelques jours après il repartit au régiment.

## VIII

La lettre de Sonia à Nicolas, qui était la réalisation de sa prière, était écrite de Troïtza. Voici ce qui l'avait provoquée. L'idée du mariage de Nicolas avec une femme riche occupait de plus en plus la comtesse. Elle savait que le principal obstacle à ce projet était Sonia, et la vie de Sonia, ces derniers temps, surtout après la lettre de Nicolas dans laquelle il racontait sa rencontre à Bogoutcharovo avec la princesse Marie, était de plus en plus pénible. La comtesse ne manquait pas une seule occasion d'allusions blessantes ou cruelles pour Sonia. Quelques jours avant le départ de Moscou, troublée et émue par tout ce qui se passait, la comtesse fit appeler Sonia et au lieu de reproches et d'exigences, elle la supplia en pleurant de se sacrifier et de payer ainsi tout ce qu'on avait fait pour elle, en rompant tout engagement avec Nicolas.

— Je ne serai pas tranquille, tant que tu ne m'auras pas donné cette promesse.

Sonia, en sanglotant nerveusement, répondit qu'elle était prête à tout, mais ne donna pas de promesse solennelle, et dans son âme, elle ne pouvait se résoudre à faire ce qu'on exigeait d'elle. Il fallait se sacrifier pour la famille qui l'avait nourrie et élevée. C'était l'habitude de Sonia de se sacrifier pour le bonheur des autres. Sa situation dans la maison était telle qu'elle ne pouvait montrer ses qualités qu'en se sacrifiant, et elle était habituée au sacrifice et l'aimait. Mais auparavant, chaque fois qu'elle se sacrifiait, elle sentait avec joie que par ce fait elle se haussait à ses propres yeux et aux yeux des autres et devenait plus digne de Nicolas qu'elle aimait plus que tout. Maintenant son sacrifice devait consister à renoncer à ce qui pour elle faisait toute la récompense du sacrifice, tout le sens de la vie. Et pour la première fois, elle ressentait de l'amertume envers ses bienfaiteurs, ce qui augmentait encore sa souffrance. Elle ressentait de l'envie pour Natacha qui n'avait jamais enduré rien de semblable, qui ne s'était jamais sacrifiée pour personne et qui au contraire, tout en sacrifiant les autres à elle-même, était aimée de tous. Et pour la première fois Sonia entrevit tout à coup dans son amour pour Nicolas le sentiment passionné plus fort que la morale, la vertu, la religion. Sous l'influence de ce sentiment Sonia, qui, à cause de sa vie dépendante, était habituée à

la cachotterie, répondit à la comtesse en termes vagues et résolut d'attendre Nicolas non pour le délier, mais au contraire afin de se lier à lui pour toujours.

Le bouleversement et l'horreur des derniers jours que les Rostov passèrent à Moscou étouffèrent en Sonia les idées sombres qui l'envahissaient. Elle était heureuse d'en être arrachée par l'activité pratique. Mais quand elle apprit la présence du prince André dans leur maison, malgré toute la pitié sincère qu'elle éprouvait pour lui et Natacha, l'espoir joyeux et superstitieux que Dieu ne voulait pas qu'elle fût séparée de Nicolas la saisit. Elle savait que Natacha n'aimait que le prince André et n'avait cessé de l'aimer. Elle savait que, maintenant, rapprochés par des conditions si terribles, ils s'aimeraient de nouveau et qu'alors Nicolas, à cause du lien de parenté, ne pourrait épouser la princesse Marie. Malgré l'horreur de tout ce qui s'était passé les derniers jours et les premiers jours de leur voyage, ce sentiment, cette conscience de l'intervention de la Providence dans ses affaires personnelles réjouissait Sonia.

Pendant leur voyage, les Rostov firent leur première station au couvent de la Trinité. Dans l'hôtel du Couvent on donna trois grandes chambres aux Rostov, dont une pour le prince André. Le blessé, ce jour-là, se sentait beaucoup mieux. Natacha était avec lui. Dans la chambre voisine, le comte et la comtesse

causaient respectueusement avec le supérieur qui était venu faire visite à de vieilles et fidèles connaissances. Sonia, assise avec eux, était tourmentée par la curiosité de savoir ce que se disaient le prince André et Natacha. A travers la porte arrivaient les sons de leurs voix. La porte de la chambre du prince André s'ouvrit et Natacha, le visage ému, en sortit sans remarquer le moine qui se levait à sa rencontre et retenait la large manche de sa main droite.

Elle s'approcha de Sonia et lui prit la main.

— Natacha, qu'as-tu donc ? Viens ici, dit la comtesse.

Natacha vint recevoir la bénédiction et le supérieur lui conseilla de demander aide à Dieu et à ses saints.

Aussitôt après le départ du supérieur, Natacha prit son amie par la main et alla avec elle dans la chambre où il n'y avait personne.

— Sonia. Oui ! Il vivra ! dit-elle. Sonia, je suis heureuse et malheureuse ! Sonia, ma chérie, tout comme autrefois, seulement qu'il vive ! Il ne peut pas... parce que... parce que...

Et Natacha se mit à pleurer.

— C'est ça ! Je le savais ! Grâce à Dieu, il vivra ! prononça Sonia.

Sonia était non moins émue que son amie par sa crainte, sa douleur et ses pensées personnelles qu'elle ne racontait à personne. En sanglotant, elle embrassait et consolait Natacha. « Qu'il vive seule-

ment! » pensait-elle. Après avoir pleuré, causé, essuyé leurs larmes, les deux amies s'approchèrent de la porte de la chambre du prince André. Natacha l'ouvrit doucement et regarda dans la chambre. Sonia était debout à côté d'elle près de la porte entr'ouverte. Le prince André était couché haut sur trois oreillers. Son visage pâle était calme, ses yeux fermés, sa respiration régulière.

— Ah! Natacha! s'écria presque tout à coup Sonia en saisissant la main de sa cousine et se reculant de la porte.

— Quoi? qu'y a-t-il? demanda Natacha.

— C'est ça... c'est ça... fit Sonia, le visage pâle, les lèvres tremblantes.

— Tu te rappelles, dit-elle, l'air effrayé et solennel, tu te rappelles quand je t'ai remplacée pour regarder dans le miroir à Otradnoïé, pour Noël... Te rappelles-tu ce que j'ai vu?

— Oui, oui, fit Natacha en ouvrant largement les yeux, mais ne se rappelant que vaguement que Sonia avait raconté alors qu'elle voyait le prince André couché.

— Tu te rappelles! continua Sonia. Je l'ai vu alors et l'ai dit à toi et à Douniacha. Je l'ai vu couché sur un lit, — disait-elle, et à chaque détail elle faisait un geste de la main, le doigt soulevé. — Il fermait les yeux, il avait précisément une couverture rose et ses mains étaient jointes, dit Sonia, convaincue d'avoir vu alors ces mêmes détails



qu'elle voyait maintenant. Alors elle n'avait rien vu, et racontait ce qui lui passait en tête, mais ce qu'elle disait maintenant lui paraissait vrai comme tout autre souvenir.

Ce qu'elle avait dit alors : qu'il la regardait et lui souriait, qu'il était couvert de quelque chose de rose, non seulement elle se le rappelait mais elle était fermement persuadée qu'elle l'avait dit alors et l'avait vu enveloppé d'une couverture rose, précisément rose, et les yeux clos.

— Oui, oui, rose, c'est vrai, dit Natacha qui maintenant aussi semblait se rappeler que Sonia avait dit rose, et elle voyait en cela une extraordinaire et mystérieuse preuve de prédiction.

— Mais, qu'est-ce que cela signifie? demanda Natacha pensive.

— Ah! je ne sais pas. Comme tout cela est extraordinaire! dit Sonia en se prenant la tête.

Quelques minutes après le prince André sonna. Natacha vint près de lui, et Sonia, éprouvant une émotion inattendue et rare, resta près de la fenêtre, réfléchissant à tout l'extraordinaire de ce qui était arrivé.

---

Ce jour-là, l'occasion s'offrait d'expédier des lettres à l'armée, et la comtesse écrivit à son fils.

— Sonia, dit-elle en levant la tête de dessus sa lettre, quand sa nièce passa devant elle, Sonia,

est-ce que tu n'écriras pas à Nicolas? — Sa voix était basse, tremblante, et dans le regard de ces yeux fatigués qui la regardaient à travers des lunettes, Sonia lut tout ce que la comtesse voulait exprimer par ces paroles. Ce regard exprimait la prière et la peur du refus, la honte de prier, et, toute prête, une haine invincible en cas de refus.

Sonia s'approcha de la comtesse, se mit à genoux et lui baisa la main.

— J'écrirai, maman, dit-elle.

Sonia était radoucie, émue, attendrie par tout ce qui s'était passé ce jour, surtout par cette coïncidence mystérieuse avec la prédiction qui venait de se révéler. Maintenant qu'elle savait que Nicolas ne pourrait épouser la princesse Marie, à cause du renouvellement du lien entre le prince André et Natacha, elle sentait le retour de cet état de sacrifice auquel elle était habituée et dans lequel elle aimait vivre. Les larmes aux yeux, avec la conscience joyeuse de l'acte généreux accompli, s'interrompant plusieurs fois à cause des larmes qui remplissaient ses yeux noirs veloutés, elle écrivit cette lettre touchante dont la réception frappa tant Nicolas.

## IX

Dans la maison d'arrêt où Pierre était amené, l'officier et les soldats qui l'avaient pris gardaient envers lui une attitude hostile et en même temps respectueuse. On sentait encore davantage dans leurs rapports avec lui l'incertitude (c'est peut-être un homme riche, très important!) où ils étaient de sa position sociale et l'hostilité à cause de leur récente lutte corps à corps avec lui.

Mais, le lendemain matin, quand vinrent les remplaçants, Pierre sentit que pour la nouvelle garde — officier et soldats — il n'avait pas la même importance que pour ceux qui l'avaient pris. En effet, dans ce grand, gros bourgeois en cafetan de moujik, les nouveaux gardiens ne voyaient plus cet homme qui se battait si désespérément avec les maraudeurs et les soldats et qui avait prononcé la phrase solennelle sur le salut de l'enfant : ils ne voyaient en lui que le dix-septième des Russes re-

tenus ici par ordre de l'autorité supérieure. S'il y avait quelque chose de particulier en Pierre, c'était seulement son air rassuré, concentré et pensif et son français qu'il parlait très bien. Malgré cela, le même jour on joignit Pierre aux autres suspects arrêtés, car la chambre qu'il occupait faisait défaut à l'officier.

Tous les Russes détenus avec Pierre étaient des hommes de conditions inférieures, et tous s'écartaient de lui, d'autant plus qu'il parlait français. Pierre, avec tristesse, entendait les railleries sur sa personne.

Le lendemain soir, Pierre apprit que tous les détenus (lui du nombre probablement) devaient être jugés comme incendiaires.

Le troisième jour, on emmena Pierre et les autres dans une maison quelconque où étaient assis un général français à moustaches blanches, deux colonels et d'autres Français, des écharpes aux bras. On posa à Pierre et aux autres, avec cette précision qu'on apporte à l'interrogatoire des accusés, les questions suivantes : Qui êtes-vous ? Où étiez-vous ? Dans quel but ? etc., etc.

Ces questions — laissant de côté l'essence même de l'affaire et même écartant la possibilité de la découvrir —, comme toutes les questions posées devant les tribunaux, n'avaient d'autre but que de poser ces tuyaux par lesquels ceux qui jugent désirent faire couler les réponses des accusés et les

amener au but désiré, c'est-à-dire à l'accusation. Aussitôt qu'ils commençaient à dire quelque chose qui ne correspondait pas au but de l'accusation, on ôtait les tuyaux, et l'eau pouvait couler où il lui plaisait. En outre, Pierre éprouvait ce qu'éprouve l'accusé devant n'importe quel tribunal : pour quoi me pose-t-on toutes ces questions ? Il lui semblait qu'on faisait cela seulement par indulgence, ou par une sorte de politesse. Il se savait entre les mains de ces hommes, il savait que le pouvoir seul l'amenait ici, que le pouvoir seul leur donnait le droit d'exiger des réponses aux questions, que l'unique but de cette assemblée était de l'accuser ; or, du fait de ce pouvoir et de ce désir de l'accuser, il n'était plus besoin d'interrogatoire ni de tribunal. Il était évident que toutes les réponses devaient conduire à la culpabilité. A cette question : « Que faisiez-vous quand on vous a arrêté ? » Pierre répondit, avec un certain air tragique, qu'il portait à ses parents un enfant qu'IL AVAIT SAUVÉ DES FLAMMES.

— Pourquoi vous battiez-vous avec le maraudeur ?

Pierre répondit qu'il défendait une femme, que c'est le devoir de chacun de défendre une femme, que... On l'interrompit : cela n'avait pas de rapport à l'affaire.

— Pourquoi étiez-vous dans la cour de la maison incendiée où des témoins vous ont vu ?

Il répondit qu'il était allé voir ce qui se passait à Moscou.

On l'interrompit de nouveau.

On lui redemanda où il allait, pourquoi il se trouvait près de l'incendie et qui il était? On lui appela qu'à cette question il avait déjà refusé de répondre.

De nouveau il affirma n'y pouvoir répondre.

— Inscrivez. Ce n'est pas bien. C'est très mal (dit sévèrement le général aux moustaches blanches et au visage cramoisi).

Le quatrième jour, les incendies commencèrent aux remparts Zoubovski. Pierre et les treize autres furent emmenés à Krimski-Brod dans le hangar d'un marchand.

En passant dans les rues, Pierre était suffoqué par la fumée qui semblait emplir toute la ville. Des incendies se voyaient de divers côtés. Pierre ne comprenait pas encore la signification de Moscou incendiée, et, avec horreur, il regardait ces feux.

Dans le hangar d'une maison près de Krimski-Brod, Pierre passa encore quatre jours, et par les conversations des soldats français, il apprit que pour tous ceux qui étaient détenus ici, on attendait chaque jour la décision du maréchal. Quel maréchal?

Pierre ne put l'apprendre des soldats. Pour ceux-ci, le maréchal représentait évidemment

l'anneau supérieur, un peu mystérieux, du pouvoir.

Ces premiers jours, jusqu'au 8 septembre — jour où les prisonniers subirent un second interrogatoire — furent pour Pierre les plus pénibles.

## X

Le 8 septembre, dans le hangar des prisonniers entra un officier très important, à en juger par le respect que lui témoignaient les gardiens. Cet officier, de l'état-major, probablement, la liste des noms à la main, fit l'appel de tous les Russes. En appelant Pierre : CELUI QUI N'AVOUE PAS SON NOM, il regarda avec pitié et nonchalance tous les prisonniers et ordonna à l'officier de service de les habiller convenablement avant de les conduire chez le maréchal. Une heure après arrivait une compagnie de soldats, et l'on emmena Pierre avec les treize autres, au champ Dévitché. Le jour était clair, ensoleillé après la pluie, et l'air était extraordinairement pur. La fumée n'emplissait pas les rues comme le jour où l'on avait fait sortir Pierre de la maison de détention du rempart Zoubov ; la fumée s'élevait dans l'air pur. On ne voyait nulle part les feux des incendies, mais de tous cotés se



soulevait la fumée, et tout ce que Pierre pouvait voir de Moscou était incendié. De tous côtés on voyait les champs nus encombrés de tuyaux et de poêles, et, par endroits, les murs noircis des maisons de pierre.

Pierre regardait les restes de l'incendie et ne reconnaissait plus les quartiers fréquentés de la ville. Ça et là se dressaient des églises demeurées intactes, le Kremlin blanchissait au loin avec ses tours et ses clochers d'Ivan le Grand.

Tout près brillait la coupole du couvent Novodévitshi et de là venait un son de cloches. Ce son rappela à Pierre que c'était dimanche et la fête de Noël, mais il semblait n'y avoir personne pour la fêter. Partout la ruine. En fait de Russes, on rencontrait de temps en temps des gens en guenilles, effrayés, qui se cachaient à la vue des Français.

Il était évident que le nid russe était détruit, dispersé, mais Pierre sentait inconsciemment qu'après la destruction de cet ordre même de la vie, qu'après l'effondrement de ce nid, s'établissait un autre ordre, français, tout à fait autre mais très ferme. Il le sentit en voyant ces soldats qui, gaiement, en rangs serrés l'escortaient, lui et les criminels. Il le sentit à la rencontre d'un haut fonctionnaire français assis dans une voiture attelée de deux chevaux conduits par un soldat. Il le sentit aux sons joyeux de la musique du régiment qui débouchait d'un autre côté, il le sentit surtout à cette liste de noms

que lisait l'officier français en faisant l'appel des prisonniers. Pierre pris par les uns était emmené quelque part avec une dizaine d'autres ; on pouvait, semblait-il, l'oublier tout à fait, le confondre avec les autres. Mais non : les réponses qu'il avait données pendant l'interrogatoire lui revinrent sous la forme de son appellation. Et sous ce nom qui maintenant inspirait à Pierre de l'horreur, on l'emmenait quelque part avec l'assurance indiscutable écrite sur tous les visages que tous les prisonniers et lui étaient ceux mêmes dont on avait besoin et qu'on emmenait juste où il fallait. Pierre se sentait un mince copeau tombant dans l'engrenage d'une machine qui ne comprend pas, mais fonctionne régulièrement.

On conduisit Pierre et les autres prisonniers à droite du champ Dévitché, non loin du couvent, vers une grande maison blanche avec un vaste jardin. C'était la maison du prince Tcherbatov, où il fréquentait autrefois et où maintenant, comme il l'apprit par les conversations des soldats, était logé le maréchal duc d'Eckmühl. On les amena près du perron et, un par un, ils furent introduits dans la maison. Pierre y entra le sixième, à son tour. Après avoir traversé la galerie vitrée, le vestibule, l'antichambre que Pierre connaissait, on le fit entrer dans le long cabinet de travail, bas d'étage, près duquel se tenait l'aide de camp.

Davoust était assis au fond de la pièce, devant

une table, ses lunettes sur le nez. Pierre s'approcha très près de lui. Davoust, sans lever les yeux, consultant probablement les papiers qu'il avait devant lui, demanda d'une voix basse :

— QUI ÊTES-VOUS ?

Pierre se tut : il n'avait pas la force de répondre un mot. Pour Pierre, Davoust n'était pas un simple général français, mais un homme fameux par sa cruauté. En regardant le visage froid de Davoust qui, comme un professeur sévère, consentait pour un certain temps à avoir de la patience et à attendre la réponse, Pierre sentait que chaque seconde d'attente pouvait lui coûter la vie, mais il ne savait que dire, et il ne se décidait pas à répéter ce qu'il avait répondu à son premier interrogatoire.

Dévoiler sa position sociale était dangereux et honteux. Pierre se tut, et avant qu'il eût eu le temps de décider quelque chose, Davoust leva la tête, cligna des yeux et le regarda fixement.

— Je connais cet homme, fit Davoust d'une voix monotone, froide, prise évidemment pour effrayer Pierre.

Le froid qui auparavant parcourait le dos de Pierre, maintenant lui serrait la tête comme des tenailles.

— MON GÉNÉRAL, VOUS NE POUVEZ PAS ME CONNAÎTRE, JE NE VOUS AI JAMAIS VU.

— C'EST UN ESPION RUSSE, l'interrompit Davoust en s'adressant à un général qui se trouvait dans la

chambre et que Pierre n'avait pas remarqué.

Davoust se détourna. Avec une assurance inattendue, Pierre se mit à parler très rapidement :

— NON, MONSEIGNEUR, dit-il en se rappelant tout à coup que Davoust était duc. — NON, MONSEIGNEUR, VOUS N'AVEZ PAS PU ME CONNAÎTRE. JE SUIS UN OFFICIER MILITIONNAIRE ET JE N'AI PAS QUITTÉ MOSCOU.

— VOTRE NOM ?

— Bezoukhov.

— QU'EST-CE QUI ME PROUVERA QUE VOUS NE MENTEZ PAS ?

— MONSEIGNEUR !... s'écria Pierre d'une voix non offensée mais suppliante.

Davoust leva les yeux et regarda fixement Pierre. Pendant quelques secondes leurs regards se croisèrent. Ce fut le salut de Pierre. Dans ce regard, en dehors de toutes les conditions de la guerre et de jugement, un rapport humain s'établissait entre ces deux hommes. Tous deux, à ce moment, sentirent vaguement, involontairement, quantité de choses : ils comprirent que tous deux étaient des enfants de l'humanité, qu'ils étaient frères.

Pour Davoust, avant qu'il n'eût levé la tête de ses papiers où toutes les œuvres et les vies humaines étaient classées par numéros, Pierre n'était qu'un dossier quelconque et, sans charger sa conscience, il le faisait fusiller ; mais maintenant il voyait en lui un homme. Il resta pensif un moment.

— COMMENT ME PROUVEREZ-VOUS LA VÉRITÉ DE CE

QUE VOUS ME DITES ? reprit Davoust froidement.

Pierre se rappela Ramballe, il nomma son régiment, son nom et la rue où était la maison.

— VOUS N'ÊTES PAS CE QUE VOUS DITES, fit de nouveau Davoust.

Pierre, d'une voix tremblante et entrecoupée, se mit à citer les preuves de la véracité de ce qu'il avançait. Mais, à ce moment un aide de camp entra et dit quelque chose à Davoust. Celui-ci parut s'épanouir à la nouvelle que lui communiquait l'aide de camp et se mit à boutonner son uniforme. Il paraissait avoir oublié Pierre.

Quand l'aide de camp lui rappela son prisonnier, il fronça les sourcils, hocha la tête du côté de Pierre et ordonna de l'emmener. Mais où allait-on l'emmener, Pierre ne le savait pas : de retour aux baraques ou au lieu de l'exécution que ses compagnons, en traversant le champ Dévitché, lui avaient montré. Il tourna la tête et vit que l'aide de camp demandait quelque chose.

— OUI, SANS DOUTE, dit Davoust.

Mais quel sens avaient ces mots. Pierre l'ignorait.

Il ne se rappela pas comment il avait marché, où et combien de temps. Dans l'état d'abrutissement complet où il se trouvait il ne voyait rien autour de lui : il remuait les pieds comme les autres, et il s'arrêta quand tous s'arrêtèrent.

Une pensée ne le quittait pas : qui, qui donc

le condamnait à mort? Ce n'étaient pas ces gens qui l'avaient interrogé; dans la commission pas un seul évidemment ne pouvait ni ne voulait le faire. Ce n'était pas Davoust qui l'avait regardé si humainement.

Encore un moment et Davoust eût compris qu'ils agissaient mal, seule l'entrée de l'aide de camp l'en avait empêché. Cet aide de camp non plus, évidemment, ne désirait rien de mauvais. C'est vrai qu'il pouvait ne pas entrer. Qui donc, qui enfin, le tuait, le privait de la vie avec tous ses souvenirs, ses aspirations, ses espoirs, ses pensées? Qui faisait cela? Et Pierre sentait que ce n'était personne.

C'était l'état de choses.

Un ordre quelconque le tuait, le privait de la vie, l'anéantissait.

## XI

De la maison du prince Tcherbatov on conduisit les prisonniers en bas, par le champ Dévitché, à gauche du couvent des vierges, à un endroit où se trouvait un poteau. Derrière le poteau il y avait un grand trou fraîchement creusé et, près du trou et du poteau, se tenait une grande foule. Elle était composée d'un petit nombre de Russes et de beaucoup de soldats de Napoléon : des Allemands, des Italiens et des Français en divers uniformes. A droite et à gauche du poteau se tenait une ligne de troupes françaises en uniforme bleu à épau-  
lètes rouges, en guêtres et casques.

Les criminels furent placés en un certain ordre indiqué dans la liste (Pierre était le sixième) et on les fit approcher du poteau. Tout à coup quelques tambours battirent de chaque côté : à ce son il sembla à Pierre qu'une partie de son âme se déchirait. Il perdit la capacité de réfléchir ; il ne pouvait

que voir et entendre. En lui il n'y avait qu'un seul désir : voir se terminer au plus vite la chose terrible qui devait s'accomplir. Pierre regardait ses camarades et les examinait. Les deux hommes qui étaient à un bout avaient été rasés en prison : l'un était grand, maigre, l'autre brun, velu, musclé, le nez camard ; le troisième était un domestique de quarante-cinq ans, grisonnant, gras et bien nourri ; le quatrième, un paysan très beau, la barbe blonde, large, des yeux noirs ; le cinquième était un ouvrier de fabrique, un garçon pauvre et malingre de dix-huit ans, en habit de menuisier.

Pierre entendit que les Français se concertaient pour savoir s'il fallait en fusiller un ou deux à la fois :

— Deux ! décida froidement l'officier supérieur.

Un mouvement se fit dans les rangs des soldats, tous se hâtèrent, mais non comme on se hâte pour accomplir un acte compris de tous, mais comme on se hâte pour terminer une besogne nécessaire, désagréable et incompréhensible.

Un fonctionnaire français, ceint d'une écharpe, s'avança du côté droit du rang des prisonniers et lut l'arrêt en russe et en français. Ensuite quatre Français, deux par deux, s'approchèrent des criminels et, sur l'indication de l'officier, firent les deux qui se trouvaient au bout. Les prisonniers s'avancèrent près du poteau, s'arrêtèrent, et pendant qu'on allait chercher des sacs, ils regardaient en



silence autour d'eux, comme la bête regarde les chasseurs qui la traquent. L'un se signait sans cesse ; l'autre se grattait le dos et ses lèvres faisaient un mouvement qui simulait un sourire. Les soldats, vivement, se mirent à leur bander les yeux, ils ficelèrent les sacs et les attachèrent au poteau.

Douze tirailleurs armés de fusils sortirent des rangs, et, d'un pas régulier et ferme, s'arrêtèrent à huit pas du poteau. Pierre se détourna pour ne pas voir ce qui allait se passer. Tout à coup retentit un craquement puis un bruit qui sembla à Pierre le plus terrible des coups de tonnerre, et il se retourna. Dans la fumée, les Français pâles et les mains tremblantes faisaient quelque chose près du trou. On emmena les deux suivants. Ceux-ci, avec les mêmes yeux, regardaient tout le monde en silence, leurs regards imploraient en vain l'aide et ils semblaient ne pas comprendre et ne pas croire ce qui allait se passer.

Ils ne pouvaient le croire parce qu'eux seuls savaient ce que leur vie était pour eux, c'est pourquoi ils ne croyaient pas et ne comprenaient pas qu'on pût la leur ôter.

Pierre voulait ne pas voir, il se détourna de nouveau, mais de nouveau une détonation effrayante frappa ses oreilles et, en même temps, il aperçut de la fumée, du sang et les visages pâles, effrayés des Français qui, de nouveau, faisaient quelque chose près du poteau et, les mains tremblantes, se pous-

saient l'un l'autre. Pierre, en soupirant lourdement, regarda autour de lui, il semblait demander : « Qu'est-ce donc que tout cela ? » La même question était dans tous les regards que rencontrait celui de Pierre.

Sur les visages des Russes, sur ceux des soldats français et des officiers, sur tous les visages sans exception, il lisait la même horreur, le même effroi, la même lutte qui étaient dans son âme. « Mais qui donc fait cela ? Ils souffrent tous comme moi. Qui donc ? qui donc ? » se demandait Pierre.

— TIRAILLEURS DU 86<sup>e</sup>, EN AVANT ! cria quelqu'un.

On emmena seul le cinquième, qui était à côté de Pierre.

Pierre ne comprit pas qu'il était sauvé et que lui et tous les autres n'avaient été amenés là que pour assister au supplice.

Avec une horreur toujours croissante, sans ressentir ni joie ni tranquillité, il observait ce qui se faisait. Le cinquième était un ouvrier de fabrique.

Aussitôt qu'on le toucha, il bondit d'horreur et saisit Pierre. Pierre tressaillit et se détacha de lui.

L'ouvrier ne pouvait marcher seul. On le traînait sous les bras et il prononçait quelque chose. Quand on l'amena vers le poteau, il se tut tout d'un coup, comme s'il avait enfin compris. Avait-il compris qu'il criait en vain, ou qu'il était impossible qu'on le tuât, mais il s'arrêta près du poteau, attendant le bandeau comme les autres, et, comme un animal,

regarda autour de lui, les yeux brillants. Pierre ne pouvait même plus se détourner ni fermer les yeux. A ce cinquième meurtre, sa curiosité, son émotion et celles de la foule étaient arrivées au plus haut degré. Comme les autres, le cinquième paraissait calme. Il croisait son habit et d'un de ses pieds nus frottait l'autre.

Quand on lui banda les yeux, lui-même arrangea, sur la nuque, le nœud qui lui faisait mal. Ensuite, quand on l'attacha au poteau ensanglanté, il s'inclina un peu, mais se sentant mal à l'aise ainsi, il se redressa, et, les jambes tendues, il s'appuya commodément.

Pierre ne le quittait plus des yeux, ne perdait pas un seul de ses mouvements. On entendit probablement le commandement, après quoi, probablement, les coups des huit fusils retentirent, mais Pierre avait beau chercher à se le rappeler par la suite, il n'entendit pas les coups. Il vit seulement que l'ouvrier s'affaissait tout d'un coup, que le sang se montrait à deux endroits, que les cordes se tendaient sous le poids du corps, et que l'ouvrier, la tête et les jambes courbées d'une façon anormale, tombait sur le sol.

Pierre accourut vers le poteau, personne ne le retint. Des hommes pâles faisaient quelque chose autour de l'ouvrier. La mâchoire inférieure d'un vieux Français moustachu tremblait pendant qu'il détachait les cordes.

Le corps se contractait. Des soldats, gauchement, mais en se pressant, traînèrent le corps derrière le poteau et le poussèrent dans le trou.

Tous savaient d'une façon indiscutable qu'ils étaient des criminels et devaient cacher au plus vite les traces de leur crime.

Pierre jeta un coup d'œil dans le trou et vit là-bas l'ouvrier, les genoux relevés près de la tête, une épaule plus haute que l'autre. Et cette épaule, nerveusement, s'abaissait et se soulevait.

Mais déjà la terre retombait sur les corps. Un soldat cria méchamment à Pierre de s'en aller, mais Pierre ne le comprit pas : il restait près du poteau et personne ne l'en chassait. Quand le trou fut entièrement recouvert, on entendit un commandement. On emmena Pierre à sa place et les troupes françaises qui se tenaient de chaque côté du poteau firent demi-tour et, au pas, défilèrent devant le poteau. Vingt-quatre tirailleurs, les fusils déchargés, s'approchaient là, pendant que les compagnies passaient devant eux.

Pierre regardait maintenant avec des yeux hagards ces tirailleurs qui, par deux, sortaient du cercle.

Tous, sauf un, se joignirent aux compagnies. Un jeune soldat, pâle comme un mort, en casque, le fusil en bas, restait toujours en face de ce trou, à la place d'où il avait tiré. Il titubait comme un homme ivre, faisant tantôt quelques pas en avant tantôt

en arrière, pour soutenir son corps tremblant. Un vieux soldat, un sous-officier sortit des rangs, empoigna le jeune soldat par l'épaule et le fit entrer dans les rangs. La foule des Russes et des Français se dispersa. Tous marchaient en silence, tête baissée.

— ÇA LEUR APPRENDRA A INCENDIER... dit un Français.

Pierre se tourna vers celui qui parlait ; il remarqua que c'était un soldat qui voulait se distraire de ce qu'il avait fait mais ne le pouvait pas. Sans achever, il fit un geste de la main et s'en alla.

## XII

Après le supplice on sépara Pierre des autres accusés et on le laissa seul dans une chapelle salie et pillée.

Vers le soir, le sous-officier de service et deux soldats entrèrent dans la chapelle et informèrent Pierre qu'il était gracié et serait placé désormais dans les baraques des prisonniers militaires. Pierre, sans comprendre ce qu'on lui disait, se leva et suivit les soldats. On l'emmena près des baraques construites en haut du champ avec des poutres brûlées et on le fit entrer dans l'une d'elles.

Dans l'obscurité, une vingtaine de gens entouraient Pierre. Il les regardait sans se rendre compte qui ils étaient, pourquoi ils étaient là et ce qu'ils voulaient de lui. Il écoutait les paroles qu'on lui disait mais n'en tirait aucune conclusion, aucune explication ; il ne comprenait pas leur importance. Il répondit aux questions qu'on lui adressa sans sa-

voir qui les lui posait et comment ses réponses étaient interprétées. Il regardait les visages et les figures et tous lui semblaient également insensés.

Depuis que Pierre avait vu l'horrible massacre commis par des hommes, malgré eux, il éprouvait une sensation particulière : il lui semblait qu'on avait brisé en lui le ressort duquel dépendait toute sa vie et que tout, maintenant, n'était que poussière.

Sans qu'il s'en rendit compte, en lui s'anéantisait la foi dans le bien-être du monde, en l'âme humaine, en Dieu. Auparavant aussi Pierre avait ressenti cela, mais jamais si vivement que maintenant.

Auparavant, quand un pareil doute lui venait, la source de ce doute était sa propre faute, et alors, Pierre sentait au fond de son âme que le moyen de se délivrer du désespoir et du doute était en lui-même.

Mais maintenant il n'avait pas conscience d'être cause que le monde tombât devant ses yeux, ne laissant que des ruines. Il sentait qu'il n'était pas en son pouvoir de recouvrer la foi en la vie.

Autour de lui, dans l'obscurité, se trouvaient des gens quelconques. Probablement qu'en lui quelque chose les amusait beaucoup. On lui adressait la parole, ensuite on l'emmena quelque part, enfin il se trouva dans le coin de la baraque avec des gens quelconques qui s'interpellaient de tous côtés en riant.

— Et voilà, mes enfants... ce prince lui-même *qui...* (le mot était prononcé avec un accent particulier), disait une voix, à l'autre coin de la baraque, Pierre assis, silencieux et immobile, sur de la paille, près du mur, tantôt ouvrait les yeux, tantôt les fermait.

Mais dès qu'il fermait les yeux, il voyait devant lui le même visage terrible de l'ouvrier et les visages encore plus terribles de ses assassins involontaires.

Et de nouveau il ouvrait les yeux et regardait au hasard dans l'obscurité. A côté de lui était assis, recourbé, un homme de petite taille dont Pierre remarqua d'abord la présence par la forte odeur de sueur qui se dégageait de lui à chacun de ses mouvements. Cet homme, dans l'obscurité, faisait quelque chose à ses jambes, et, bien que Pierre ne vît pas son visage, il sentait que cet homme le regardait sans cesse. En fixant ses regards dans l'obscurité, Pierre comprit que l'homme se déchaussait et la façon dont il le faisait intéressa Pierre.

Ayant délié des cordes qui ficelaient une de ses jambes, il les roula soigneusement et aussitôt se mit à l'autre jambe en jetant des regards sur Pierre. Pendant qu'une main suspendait la corde déjà roulée, l'autre déliait déjà la jambe.

Soigneusement et avec des mouvements réguliers, l'homme se déchaussa, plaça sa chaussure



sur des clous de bois, au-dessus de sa tête, puis il prit un couteau, coupa quelque chose, referma le couteau, le plaça sous sa tête et s'installa plus commodément; tenant ses deux genoux à brassée il fixa les yeux sur Pierre.

Pierre sentait quelque chose d'agréable, de consolant, de rond, dans les mouvements réguliers, dans ce petit coin bien arrangé, même dans l'odeur de cet homme qui ne le quittait pas des yeux.

— Avez-vous vu beaucoup de misères, monsieur, hein? dit tout à coup le petit homme.

Une expression si caressante, si simple, était dans la voix chantante de l'homme que Pierre voulut répondre; mais ses lèvres tremblaient et il sentit des larmes. Immédiatement, sans donner à Pierre le temps de montrer sa gêne, le petit homme se mit à parler de la même voix agréable.

— Hé! petit faucon, ne t'ennuie pas! dit-il de cette voix tendre, caressante, chantante, dont parlent les vieilles femmes russes. Ne t'ennuie pas, mon ami, le chagrin dure une heure et la vie un siècle! C'est comme ça, mon cher. Et nous vivons ici, grâce à Dieu, sans misère. Ce sont des hommes eux aussi. Il y en a de bons, il y en a de mauvais. Et d'un mouvement élastique il se leva en toussoyant et alla quelque part.

— La voilà, camarade. Hé! canaille! tu es revenue! disait à l'autre bout de la baraque la même

voix tendre que Pierre entendit. Elle est revenue, elle s'est rappelée! Eh bien, assez, assez!

Et le soldat, en repoussant un petit chien qui tournait autour de lui, se mit à sa place et s'assit. Il avait dans ses mains un objet entouré d'un torchon.

— Voilà, monsieur, mangez, dit-il, reprenant de nouveau son ton respectueux et donnant à Pierre quelques pommes de terre bouillies. Les pommes sont excellentes.

Pierre n'avait pas mangé de la journée et l'odeur des pommes lui parut extraordinairement agréable. Il remercia le soldat et se mit à manger.

— Pourquoi manges-tu comme ça? fit le soldat en souriant. Il prit une pomme: — Fais comme ça.

Il sortit de nouveau son couteau, dans sa main coupa la pomme en deux parties égales, y jeta du sel de son torchon et l'offrit à Pierre.

— D'excellentes pommes de terre, répéta-t-il. Mange comme ça.

Il semblait à Pierre n'avoir jamais mangé plat meilleur.

— Non, pour moi, ça m'est égal, dit Pierre, mais pourquoi ont-ils fusillé ces malheureux? Le dernier n'avait pas vingt ans!

— Ts... ts... ts... fit le petit homme. Combien de péchés! combien de péchés!... ajouta-t-il rapidement, et comme si les paroles étaient toujours prêtes dans sa bouche et partaient au hasard, il continua:

— Pourquoi donc, monsieur, êtes-vous resté à Moscou?

— Je ne pensais pas qu'ils viendraient si vite. Je suis resté par hasard, répondit Pierre.

— Mais, petit père, comment t'ont-ils pris dans ta propre maison?

— Non, j'étais allé voir l'incendie et ils m'ont arrêté et jugé comme incendiaire.

— Où il y a le jugement, il y a l'injustice! ajouta le petit homme.

— Et toi, es-tu ici depuis longtemps? demanda Pierre en mâchant la dernière bouchée.

— Non! Dimanche dernier on m'a pris à l'hôpital.

— Es-tu soldat?

— Nous étions soldats du régiment d'Apchéron; j'ai failli mourir de la fièvre. On ne nous a rien dit. Nous étions une vingtaine d'hommes là-bas. Nous n'avons même pas pensé...

— Eh bien, est-ce que tu t'ennuies ici? demanda Pierre.

— Comment ne pas s'ennuyer, petit père? On m'appelle Platon, mon nom est Karataïev, ajouta-t-il, évidemment pour faciliter son rapprochement de Pierre. Au service on m'appelle le Petit Faucon. Comment ne pas s'ennuyer, petit père! Moscou c'est la mère de toutes les villes. Comment n'être pas triste en voyant cela! Mais le ver mange le chou et lui-même meurt avant. Les vieux disent comme ça, ajouta-t-il rapidement.

— Comment, comment as-tu dit ? demanda Pierre.

— Moi ! je dis que ce n'est pas par notre raison, mais par la volonté de Dieu, dit-il pensant répéter exactement ce qu'il avait dit auparavant.

Et aussitôt il continua :

— Mais, monsieur, vous avez aussi des domaines ? Et la maison ? Alors c'est tout plein ! Et votre épouse ? Et vos vieux parents vivent encore ? demandait-il. — Pierre ne voyait pas dans l'obscurité, mais il sentait que les lèvres du soldat se plissaient dans un sourire tendre pendant qu'il l'interrogeait. Il parut attendri d'apprendre que Pierre n'avait plus de parents, surtout plus de mère.

— La femme c'est pour le conseil, la belle-mère pour le salut, mais il n'y a rien de plus cher que la mère ! dit-il. Eh bien, avez-vous des enfants ? interrogea-t-il encore.

La réponse négative de Pierre l'attrista de nouveau. Il se hâta d'ajouter : Bah, vous êtes encore jeune, grâce à Dieu vous en aurez, seulement il faut vivre en bon accord.

— Ah ! maintenant, tout m'est égal ! dit Pierre malgré lui.

— Eh, mon cher ! Personne ne peut renoncer à la besace et à la prison, objecta Platon.

Il s'assit plus commodément, toussota, se préparant évidemment à un long récit :

— C'est comme ça, mon cher ami. J'ai vécu aussi

à la maison, le domaine de notre seigneur était riche : il y avait beaucoup de terres, les paysans vivaient bien et notre maison, grâce à Dieu, était prospère. Mon père allait faucher accompagné de ses six enfants. On vivait bien. Nous étions de vrais paysans. Mais il est arrivé...

Et Platon Karataïev raconta une longue histoire : Il était allé dans la forêt voisine chercher du bois, un garde l'avait attrapé, il avait été fouetté, jugé enrôlé.

— Quoi, mon cher, fit-il d'une voix changée par un sourire, on a cru que c'était un malheur et c'était un bonheur ! Sans ce péché c'était le tour de mon frère d'être enrôlé, et mon frère cadet avait cinq enfants, moi je n'avais que ma femme. Il y avait eu une fille, mais Dieu l'avait prise avant le service. Je pars en congé et, sais-tu, je regarde : ils vivent mieux qu'auparavant, l'étable est pleine de bétail, les femmes sont à la maison, les deux frères gagnent leur pain au dehors, seul le cadet Mikhaïlo est à la maison. Et le père dit : « Pour moi, tous mes enfants sont égaux. Qu'on me morde n'importe quel doigt, je sens le mal partout, et si on n'avait pas pris Platon, Mikhaïlo aurait dû partir. » Il nous a appelés tous, nous a placés devant l'icône : « Mikhaïlo, dit-il, viens ici, salue-le bas, et toi, femme, salue aussi, les petits enfants, saluez. Avez-vous compris, enfants ? » C'est comme ça, mon cher ami. Le destin cherche sa tête et nous jugeons toujours : ceci n'est pas bien, ceci est mal. Notre bonheur,

mon ami, c'est comme l'eau dans le filet du pêcheur : on tire, c'est gonflé ; on soulève, il n'y a rien. Ce n'est pas autre chose.

Et Platon s'arrangea sur la paille.

Après un moment de silence, il se leva.

— Eh bien ! Je pense que tu veux dormir ?

Et il se mit à se signer rapidement et à marmotter :

— Dieu Jésus-Christ, saint Nicolas, Frôle et Laurent. Dieu Jésus-Christ, saint Nicolas, Frôle et Laurent. Dieu Jésus-Christ, pardonne-nous et sauve-nous ! finit-il.

Il salua très bas, se leva, soupira et s'assit sur la paille. « Voilà, comme ça, Dieu, aide-moi à dormir comme une pierre et me lever comme du pain ! » prononça-t-il en se couchant et se couvrant du manteau.

— Quelle prière as-tu dite ? demanda Pierre.

— Quoi ? fit Platon (il s'endormait). Ce que j'ai dit ? J'ai prié Dieu. Et toi, est-ce que tu ne pries pas ?

— Non, je prie aussi, mais que veut dire : *Frôle et Laurent* ?

— Comment donc ! reprit vivement Platon, ce sont les patrons des chevaux. Il faut aussi avoir pitié de l'animal. Ah ! la canaille ! elle s'est retournée. Elle est fatiguée, nom d'un chien ! dit-il en tâtant le chien auprès de ses jambes, puis, se retournant, il s'endormit aussitôt.

Au dehors s'entendaient quelque part des cris, des pleurs et, à travers le trou de la baraque, on voyait du feu, mais dans la baraque tout était silencieux et obscur. De longtemps Pierre ne s'endormit pas. Les yeux ouverts, il était couché dans l'obscurité, il entendait le ronflement de Platon couché près de lui et il sentait que le monde détruit auparavant se dressait maintenant en son âme avec une beauté nouvelle, sur des bases nouvelles, inébranlables.

### XIII

Dans la baraque où l'on avait amené Pierre et où il resta quatre semaines, il y avait comme prisonniers vingt-trois soldats, trois officiers et deux fonctionnaires.

Longtemps après, toutes ces gens se présentaient à Pierre dans une sorte de brouillard, mais Platon Karataïev restait pour toujours, dans l'âme de Pierre, le souvenir le plus fort et le plus cher, le symbole de toute la bonté et de la rondeur russes.

Le lendemain matin, quand Pierre aperçut son voisin, sa première impression de rondeur se confirma absolument. Toute la personne de Platon, avec sa capote française courte, son bonnet et ses *lapti*, était ronde : la tête était ronde, le dos, la poitrine, les épaules, même les bras qu'il tenait toujours comme s'il allait enlacer quelque chose étaient ronds. Le sourire agréable et les grands yeux bruns, tendres, étaient aussi ronds. Platon



Karataïev avait probablement plus de cinquante ans, à en juger par ses récits des campagnes auxquelles il avait pris part. Il ne savait lui-même et ne pouvait définir son âge, mais ses dents fortes et blanches qu'il montrait toutes quand il riait, ce qu'il faisait souvent, étaient belles et bien conservées ; ni ses cheveux ni sa barbe n'avaient un seul poil blanc, et tout son corps avait l'air élastique, ferme et résistant.

Son visage, malgré de petites rides arquées, avait une expression d'innocence et de jeunesse ; sa voix était agréable et chantante, mais la particularité principale de ses paroles était la franchise et l'accommodement. Evidemment il ne pensait jamais à ce qu'il disait et allait dire, c'est pourquoi dans la rapidité et la fermeté de ses intonations se montrait une conviction inébranlable.

Sa force physique, son entraînement étaient tels, les premiers temps qu'il fut fait prisonnier, qu'il paraissait ne pas comprendre ce qu'étaient la fatigue et la maladie. Chaque jour, le matin et le soir en se couchant, il disait : « Dieu, fais-moi dormir comme une pierre, lève-moi comme le pain. » Le matin, en se levant, il disait toujours, en secouant les épaules : « Je me suis couché, je me suis enroulé, je me suis levé, je me suis redressé. » En effet, aussitôt couché, il s'endormait comme une pierre, aussitôt levé, sans perdre une seconde, il se mettait à quelque besogne, comme les enfants

qui aussitôt levés prennent des joujoux. Il savait faire tout, ni très bien, ni mal : il cuisinait, faisait le pain, cousait, menuisait, faisait des bottes. Il était toujours occupé et seulement à la nuit il entamait des conversations qu'il aimait beaucoup et des chansons. Il ne chantait pas comme ces chanteurs professionnels qui savent qu'on les écoute, mais comme les oiseaux, parce qu'il avait besoin d'émettre des sons comme il avait besoin de s'étirer, de marcher. Et ces sons étaient toujours doux, tendres comme ceux d'une femme triste, et son visage restait sérieux.

Fait prisonnier, la barbe longue, il rejeta de soi tout élément étranger, soldatesque, et, involontairement, revint à son ancien caractère campagnard.

— Le soldat en congé, doit faire sortir la chemise de son pantalon (1), disait-il. Il ne parlait pas très volontiers de son temps de service, bien qu'il ne s'en plaignit pas et répétait souvent qu'au régiment il n'avait pas été battu une seule fois. Quand il racontait, c'était le plus souvent des souvenirs anciens, visiblement chers pour lui, de sa vie de paysan. Les proverbes qui constellaient ses propos n'étaient pas uniquement inconvenants comme ceux qu'emploient les soldats, c'étaient des adages populaires qui, isolément, semblent dénués de sens et qui, tout à coup, décèlent l'expression d'une sagesse

(1) C'est-à-dire redevenir paysan, car le paysan russe porte sa chemise ou sa blouse par-dessus son pantalon. N. T.

profonde quand ils sont employés à propos ; souvent ils se contredisaient mais tous étaient justes. Il aimait parler et parlait bien en usant de mots caressants et de sentences inventées par lui-même, comme il semblait à Pierre. Mais le charme principal de ses récits consistait en ce que les événements les plus simples, parfois ceux que Pierre avait vus sans les remarquer, recevaient un caractère solennel. Il aimait écouter les contes (toujours les mêmes) que, le long des soirées, narrait un soldat, mais surtout, il aimait les histoires vraies. Il souriait joyeusement en écoutant de pareils récits, il y introduisait des mots et posait des questions dont le but était de tirer la morale de ce qu'on racontait. Karataïev n'avait aucun attachement, aucune amitié, aucune affection, comme les comprenait Pierre, mais il aimait et vivait amicalement avec ceux de qui la vie le rapprochait et surtout avec l'homme, non avec un certain homme, mais avec l'homme quelconque qui était devant lui. Il aimait son chien, il aimait ses camarades, les Français, il aimait Pierre qui était son voisin, mais celui-ci sentait que malgré toute sa tendresse envers lui Karataïev ne serait pas attristé pour une seconde en se séparant de lui. Et Pierre commençait à éprouver le même sentiment envers Karataïev.

Pour tous les autres prisonniers, Platon Karataïev était le soldat le plus ordinaire ; on l'appelait

le Petit Faucon ou Platocha, on se moquait un peu de lui, on l'envoyait aux commissions, mais à Pierre, dès la première minute il s'était présenté comme l'être incompréhensible, rond, et la personnification constante de la vérité et de la simplicité, et tel il restait pour toujours.

Platon Karataïev ne savait rien par cœur, sauf sa prière. Quand il commençait à parler, il semblait ne savoir par quoi terminer. Quand Pierre, parfois, frappé du sens de ses paroles lui demandait de les répéter, Platon ne pouvait se rappeler ce qu'il avait dit une minute avant, de même qu'il ne pouvait jamais raconter à Pierre sa chanson favorite. Dans cette chanson il y avait : « Ma très chère », « Petit bouleau », « L'angoisse m'empoigne », mais dans le récit ces mots n'avaient aucun sens : il ne comprenait pas et ne pouvait comprendre le sens des mots pris isolément. Chaque mot, chaque acte était la manifestation de l'activité inconnue de lui qu'était sa vie. Mais sa vie, comme il l'envisageait lui-même, n'avait pas de sens en tant que vie particulière, elle n'avait de sens que comme partie d'un tout qu'il sentait toujours. Ses paroles et ses actes se dégageaient de lui avec la même nécessité et la même spontanéité que le parfum se dégage de la fleur. Il ne pouvait comprendre ni le prix ni le sens d'un acte ou d'une parole pris à part.

#### XIV

Ayant appris de Nicolas que son frère était avec les Rostov à Iaroslav, la princesse Marie, malgré les exhortations de sa tante, se prépara aussitôt à partir, et non pas seule mais avec son neveu. Était-ce difficile ou non, possible ou impossible, elle ne le demandait pas et ne voulait pas le savoir. Son devoir était non seulement de se trouver elle-même près de son frère, peut-être mourant, mais de faire tout son possible pour lui amener son fils. Et elle se préparait à partir. Ce fait que le prince André ne lui écrivait pas lui-même, la princesse Marie se l'expliquait ou parce qu'il était trop faible pour écrire, ou parce qu'il trouvait le trajet trop long et trop dangereux pour elle et pour son fils.

En quelques jours la princesse Marie se trouva prête, elle partait avec l'énorme voiture du prince qui l'avait amenée à Voronège, une petite calèche et un chariot. Mademoiselle Bourienne, Nicolas

et son précepteur, la vieille bonne, trois femmes de chambre, Tikhone, un jeune valet et le heiduque cédé par sa tante partaient avec elle. On ne pouvait songer à suivre la voie ordinaire par Moscou et le détour que la princesse Marie devait faire par Lipetzk, Riazan, Vladimir, Schua, était très long parce qu'il n'y avait pas partout des chevaux de postes; la route était très difficile et, près de Riazan (où, disait-on, se montraient des Français), elle était même dangereuse.

Pendant ce difficultueux voyage, mademoiselle Bourienne, Desalles et les domestiques de la princesse Marie furent étonnés de son énergie et de son activité. Elle se couchait la dernière et se levait la première; aucun obstacle ne pouvait l'arrêter. Grâce à son activité et à son énergie qui excitaient ses compagnons de voyage, au bout de la deuxième semaine ils s'approchaient de Iaroslav.

Les derniers temps de son séjour à Voronège avaient été pour la princesse Marie les meilleurs de sa vie. Son amour pour Nicolas Rostov ne la tourmentait plus, ne l'émotionnait plus. Cet amour remplissait toute son âme, devenait partie d'elle-même, et elle ne luttait plus contre lui. Ces derniers temps, la princesse Marie s'était convaincue — sans jamais se le dire nettement — qu'elle aimait et était aimée. Elle s'en était convaincue à sa dernière entrevue avec Nicolas, quand il était venu lui annoncer que son frère était avec les Ros-

toiv. Nicolas n'avait fait aucune allusion à ce que, maintenant, en cas de guérison du prince André, les relations antérieures entre lui et Natacha pouvaient se renouer, mais la princesse Marie avait vu sur son visage qu'il le savait et le pensait. Et malgré cela, ses relations envers elles, très tendres et amoureuses, non seulement ne changeaient pas, même il semblait se réjouir de ce que la parenté entre lui et la princesse Marie lui permit d'exprimer plus librement son amitié amoureuse. Ainsi pensait la princesse Marie. Elle savait qu'elle aimait pour la première et la dernière fois de sa vie ; elle se sentait aimée et était heureuse et tranquille sous ce rapport. Mais ce bonheur partiel non seulement ne l'empêchait pas de s'apitoyer sur son frère avec toute la force de sa douleur, au contraire, ce calme d'esprit, sous un certain rapport, lui laissait la plus grande facilité de s'adonner complètement à ses sentiments envers son frère. Son inquiétude était si vive, dans les premiers moments du départ de Voronège, que ceux qui l'accompagnaient étaient convaincus, en regardant son visage tourmenté et désespéré, qu'elle tomberait malade en route. Mais les difficultés, les soucis du voyage auxquels s'adonna avec fièvre la princesse Marie la sauvèrent de sa douleur et lui donnèrent des forces.

Comme il arrive toujours en voyage, la princesse Marie ne pensait qu'au voyage et en oubliait

le but. Mais en approchant de Iaroslav, ce qu'elle devait voir, se présentait à elle, et non pas dans quelques jours, mais le soir même. L'émotion de la princesse Marie arrivait à ses dernières limites.

Quand le heiduque envoyé en avant à Iaroslav pour s'informer de la demeure des Rostov et de la santé du prince André rencontra la voiture près de la porte de la ville, il fut saisi en apercevant le visage pâle de la princesse qui se montrait à la portière.

— J'ai appris tout, Votre Excellence. Les Rostov se sont arrêtés sur la place, dans la maison du marchand Bronikov, pas loin, au bord du Volga, dit-il.

La princesse Marie le regardait avec effroi et interrogativement ne comprenant point pourquoi il ne répondait pas à la question principale : comment va mon frère ? Mademoiselle Bourienne fit cette question pour la princesse.

— Comment va le prince ? demanda-t-elle.

— Son Excellence est avec eux, dans la même maison.

— Alors il vit, pensa la princesse Marie ; et elle demanda d'une voix basse :

— Comment va-t-il ?

— Les domestiques disent qu'il est toujours dans le même état.

Que signifiait « toujours dans le même état » ? La princesse ne le demanda pas. Elle se contenta de regarder furtivement l'enfant de sept ans, assis



devant elle, Nicolas, qui se réjouissait à regarder la ville, puis elle baissa la tête et ne la releva pas jusqu'à ce que la lourde voiture, avec fracas et en vacillant, s'arrêtât. La porte s'ouvrit avec bruit. A gauche, il y avait de l'eau, un grand fleuve ; à droite, le perron sur lequel se tenaient des domestiques et une jeune fille à la longue tresse noire, qui, sembla-t-il à la princesse Marie, avait un sourire feint et désagréable. (C'était Sonia.) La princesse gravit rapidement les marches, la jeune fille au sourire feint dit : « Par ici, par ici », et la princesse Marie se trouva dans l'antichambre devant une femme âgée, au type oriental, qui, l'air ému, marchait rapidement à sa rencontre. C'était la vieille comtesse. Elle enlaça la princesse Marie et l'embrassa.

— MON ENFANT, JE VOUS AIME ET VOUS CONNAIS DEPUIS LONGTEMPS, dit-elle.

Malgré son émotion la princesse Marie comprit que c'était la vieille comtesse et qu'il fallait lui dire quelque chose. Sans même s'en rendre compte elle prononçait des phrases polies, sur le même ton que celles qu'on lui adressait, puis elle demanda :

— Où est-il ?

— Le docteur dit qu'il n'y a pas de danger, repartit la comtesse ; mais pendant qu'elle disait cela, avec un soupir elle levait les yeux et dans ce mouvement était la contradiction à ses paroles.

— Où est-il ? Peut-on le voir ? Peut-on ? demanda la princesse.

— Tout de suite, princesse, tout de suite, mon amie. C'est son fils ? dit-elle en désignant le petit Nicolas qui rentrait avec Desalles. — Nous pouvons vous loger tous à la maison, elle est très grande. Oh ! quel délicieux enfant !

La comtesse fit entrer la princesse au salon. Sonia causait avec mademoiselle Bourienne ; la comtesse caressait l'enfant. Le vieux comte entra dans la chambre pour saluer la princesse. Il avait beaucoup changé depuis que la princesse l'avait vu.

Alors c'était un beau vieillard gai, assuré, maintenant il semblait piteux, craintif. Tout en causant avec la princesse, il regardait autour de lui, comme pour s'assurer qu'il faisait ce qu'il fallait. Après la ruine de Moscou et de son domaine, placé hors de ses habitudes, il perdait visiblement la conscience de son importance et sentait que dans la vie il n'y avait plus place pour lui.

Malgré le seul désir de la princesse de voir plus vite son frère, malgré son dépit d'être ainsi entourée en ce moment, tandis qu'on cajolait son neveu avec affectation, elle remarquait tout ce qui se faisait autour d'elle et sentait la nécessité, pour le moment, de se soumettre à ce nouveau milieu où elle pénétrait. Elle savait que tout cela était nécessaire, ennuyeux pour elle, cependant elle ne leur en voulait pas.

— C'est ma nièce, dit la comtesse en présentant Sonia. Vous ne la connaissez pas, princesse ?

La princesse se tourna vers elle, et, en tâchant d'étouffer le sentiment d'hostilité qui se soulevait en son âme, elle l'embrassa. Mais il lui devenait pénible que l'état d'esprit de tous ceux qui l'entouraient fût si loin de ce qui était en elle.

— Où est-il ? demanda-t-elle de nouveau en s'adressant à tout le monde.

— Il est en bas. Natacha est avec lui, dit Sonia en rougissant. On est allé prendre des nouvelles. Je pense que vous êtes fatiguée, princesse.

La princesse avait des larmes de dépit. Elle se détourna et voulait demander à la comtesse où passer pour se rendre en bas, quand, derrière la porte, s'entendirent des pas légers, vifs et presque allègres. La princesse se détourna et vit Natacha qui courait presque, cette même Natacha qui, lors de sa visite à Moscou, lui avait tant déplu.

Mais la princesse Marie avait à peine regardé le visage de cette Natacha qu'elle comprit que c'était sa vraie compagne de douleur, et, par conséquent, son amie. Elle se jeta à sa rencontre, l'enlaça et pleura sur son épaule.

Aussitôt que Natacha, qui était assise au chevet du prince André, avait appris l'arrivée de la princesse Marie, elle était sortie de la chambre à pas rapides, qui semblaient allègres à la princesse Marie, et était accourue vers elle.

En entrant dans la chambre, sur son visage ému, il n'y avait qu'une expression : l'expression d'un

amour infini pour elle, pour lui, pour tous ceux qui touchaient de près à l'homme aimé, de pitié, de souffrance pour les autres et du désir passionné de se donner toute pour les aider. On voyait qu'en ce moment, elle ne pensait aucunement à elle-même et à ses relations envers lui.

L'intuitive princesse Marie, du premier regard jeté sur le visage de Natacha, comprit tout cela et, s'appuyant sur son épaule, pleura amèrement.

— Venez, venez chez lui, Marie, prononça Natacha en l'entraînant dans l'autre chambre.

La princesse Marie leva son visage, essuya ses yeux et se tourna vers Natacha. Elle sentait que par elle elle saurait et comprendrait tout.

— Quoi...? commença-t-elle à questionner; mais elle s'arrêta tout d'un coup; elle sentit qu'avec les mots on ne pouvait rien demander ni exprimer. Le visage et les yeux de Natacha devaient dire tout et plus clairement, plus profondément.

Natacha la regarda; mais elle semblait craintive et indécise pour dire tout ce qu'elle savait. Elle paraissait sentir que devant ces yeux rayonnants qui pénétraient jusqu'au fond de son cœur, on ne pouvait point ne pas dire toute la vérité. Les lèvres de Natacha tremblèrent, tout à coup de vilaines rides se formèrent autour de sa bouche et, en sanglotant, elle cacha son visage dans ses mains.

La princesse Marie comprit tout.

Mais cependant elle espérait, et elle interrogea avec des paroles auxquelles elle ne croyait pas.

— Mais comment est sa blessure? En général dans quel état est-il?

— Vous... vous... le verrez, put seulement dire Natacha.

Elle resta assise en bas, près de la chambre, le temps de chasser ses pleurs afin d'entrer chez lui le visage rasséréiné.

— Quelle marche a suivie le mal? Y a-t-il longtemps qu'il est pire? Quand est-il arrivé? demandait la princesse Marie.

Natacha raconta que les premiers temps, le danger était dans l'état fiévreux et les souffrances, mais près du couvent de Troïtza, tout cela avait cessé et le docteur n'avait plus craint que la gangrène. Mais ce danger aussi était passé... En arrivant à Iaroslav, la blessure avait commencé à suppurer (Natacha savait bien tout ce qui touchait la suppuration) et le docteur avait déclaré que la suppuration pouvait être régulière. Après, la fièvre était revenue, le docteur la déclarait cette fois moins dangereuse.

— Mais il y a deux jours, commença Natacha, tout d'un coup c'est arrivé... Elle retint ses sanglots. Je ne sais pourquoi, mais vous verrez dans quel état il est.

— Est-il faible? amaigri? interrogeait la princesse.

— Non, pas ça, mais pire. Vous verrez. Ah! Marie, il est trop bon, il ne peut pas vivre, il ne peut pas vivre parce que...

Quand Natacha, d'un mouvement habile ouvrit la porte, en laissant passer devant la princesse, celle-ci sentit déjà des sanglots dans sa gorge. Elle avait beau se préparer et tâcher de se calmer, elle savait qu'elle n'aurait pas la force de retenir ses larmes devant lui.

La princesse Marie comprenait ce que Natacha voulait dire par les mots : *c'est arrivé il y a déjà deux jours* ; elle comprenait que cela signifiait qu'il s'était radouci tout d'un coup et que cette douceur et cet attendrissement étaient les indices de la mort. En s'approchant de la porte, elle revit en imagination le visage de cet Andrucha qu'elle avait connu enfant, ce visage tendre, doux, qui, depuis, se montrait tel si rarement et par suite l'impressionnait si fort. Elle était convaincue qu'il allait lui dire des paroles douces, tendres, comme celles qu'avait dites son père mourant, qu'elle ne pourrait en-

tendre sans sangloter. Mais tôt ou tard il fallait en venir là, et elle entra dans la chambre. Les sanglots montaient de plus en plus à sa gorge pendant que, de ses yeux myopes, elle distinguait son corps et cherchait ses traits. Mais tout à coup elle aperçut son visage et leurs regards se rencontrèrent.

Il était couché sur le divan, entouré d'oreillers, en robe de chambre fourrée de petit-gris. Il était maigre et pâle. Une de ses mains maigres, blanches, transparentes tenait un mouchoir, l'autre tirait la fine moustache qui avait poussé. Ses yeux regardaient ceux qui entraient.

Quand leurs regards se furent rencontrés, la princesse Marie, tout à coup, ralentit son allure et sentit ses larmes se sécher, ses sanglots s'arrêter : l'expression du visage et du regard qu'elle avait saisie, tout d'un coup l'intimidait et la faisait se sentir coupable.

— Mais de quoi suis-je coupable? se demandait-elle.

— De ce que tu vis et penses aux vivants, et moi!... répondait le regard froid, sévère.

Dans le regard profond, lointain, quand, lentement, il regarda sa sœur et Natacha, il y avait presque de l'hostilité.

Il embrassa sa sœur et lui serra la main comme à l'habitude.

— Bonjour, Marie, comment es-tu arrivée jus-



qu'ici? demanda-t-il d'une voix atone et étrange comme son regard. (S'il eût poussé un cri désespéré et perçant, ce cri eût moins terrifié la princesse Marie que le son de cette voix.) Tu as amené aussi Nicolas? dit-il de la même voix blanche et lente, en rassemblant ses souvenirs avec un effort visible.

— Comment vas-tu maintenant? demanda la princesse Marie, étonnée elle-même de ce qu'elle disait.

— Mon amie, il faut demander cela au docteur; et, faisant encore un effort visible pour être tendre, il dit, seulement des lèvres (on voyait qu'il ne pensait pas du tout ce qu'il disait):

— MERCI, CHÈRE AMIE, D'ÊTRE VENUE.

La princesse Marie serra sa main. Il fronça légèrement les sourcils sous cette pression de la main. Dans ses paroles, dans son ton, et surtout dans son regard froid, presque hostile, se sentait l'éloignement, terrible pour un homme vivant, de tout ce qui vit.

C'était évidemment avec efforts qu'il comprenait tout ce qui touchait la vie, mais en même temps on sentait que cette difficulté ne venait pas de ce qu'il était privé de la capacité de comprendre, mais de ce qu'il était tout absorbé par les choses qu'il comprenait et que ne comprenaient pas et ne pouvaient comprendre ceux qui vivaient.

— Oui, voilà comment la destinée nous a réunis,

dit-il rompant le silence et montrant Natacha. — Elle me soigne tout le temps.

La princesse Marie écoutait et ne comprenait pas ce qu'il disait. Lui, le tendre prince André, comment pouvait-il parler ainsi devant celle qu'il aimait et dont il était aimé? S'il eût espéré vivre, il n'aurait pas dit cela d'un ton aussi froid et blessant. S'il n'était pas sûr de mourir, comment pouvait-il ne pas avoir pitié d'elle, comment pouvait-il parler ainsi devant elle? Une seule explication était possible : c'est que tout lui était égal, parce qu'autre chose lui était révélé, autre chose de plus beau et de plus important.

La conversation était froide et s'arrêtait à chaque instant.

— Marie a passé par Riazan, dit Natacha. Le prince André ne remarqua pas qu'elle appelait sa sœur Marie et Natacha en l'appelant ainsi devant lui s'en aperçut pour la première fois.

— Eh bien, quoi? dit-il.

On lui raconta que Moscou était absolument détruite par l'incendie.

Natacha s'arrêta. La conversation n'allait pas. On voyait qu'il faisait de vains efforts pour écouter.

— Oui, on dit que Moscou est brûlée, c'est dommage! fit-il. Et il regardait devant lui, en redressant ses moustaches. Tu as rencontré le comte Nicolas, Marie, dit tout à coup le prince André, dé-

sirant évidemment leur être agréable. Il a écrit que tu lui plais beaucoup, continua-t-il tranquillement, simplement, sans avoir l'air de comprendre toute l'importance de ces paroles pour des personnes vivantes. Si tu l'aimes aussi, ce serait bien... que vous vous mariassiez, ajouta-t-il un peu plus vite, l'air content des paroles longtemps cherchées qu'il avait enfin trouvées.

La princesse Marie écoutait ces paroles mais elles n'avaient pour elle aucune autre signification sauf de prouver qu'il était maintenant en dehors des vivants.

— Il n'y a pas à parler de moi ! fit-elle d'un ton tranquille en regardant Natacha. Celle-ci sentit le regard, mais ne broncha pas. De nouveau ils se turent.

— André, veux... veux-tu voir Nikolouchka, dit tout à coup, d'une voix tremblante, la princesse Marie.

Pour la première fois le prince André esquissa un sourire, mais la princesse Marie qui connaissait si bien chaque expression de son visage comprit avec horreur que ce n'était ni un sourire de joie, ni un sourire de tendresse pour son fils, mais un sourire de douce raillerie pour la princesse Marie qui, selon lui, employait le dernier moyen de l'amener à la sentimentalité.

— Oui, je serai bien content de voir Nikolouchka ; est-il bien portant ?

Quand on amena Nicolas près du prince André, il regarda son père avec effroi et ne pleura pas parce que personne ne pleurait. Le prince André l'embrassa, mais il ne savait que lui dire.

Quand on eut remmené Nicolas, la princesse Marie s'approcha encore une fois de son frère, l'embrassa, et, n'ayant pas la force de se retenir davantage, se mit à pleurer.

Il la regarda fixement.

— C'est pour Nicolas que tu pleures? demanda-t-il.

La princesse Marie inclina affirmativement la tête.

— Marie, tu sais... l'évang....

Mais tout à coup il se tut.

— Que dis-tu?

— Rien Il n'y a pas de quoi pleurer, dit-il avec le même regard froid.

---

Quand la princesse s'était mise à pleurer, il avait compris qu'elle pleurait sur Nicolas qui resterait sans père. Avec de grands efforts il tâchait de retourner à la vie et de se placer à son point de vue.

« Oui, ce doit leur paraître pénible! pensa-t-il. Et pourtant comme c'est simple! Les oiseaux du ciel ne sèment pas, ne récoltent pas, c'est notre Père qui les nourrit. » Il se disait cela et voulait l'exprimer à la princesse. « Mais non, elles le com-

prendraient à leur façon, elles ne comprendraient pas ! Elles ne peuvent pas comprendre que tous les sentiments auxquels elles tiennent tant, toutes nos pensées, toutes ces pensées qui nous semblent si importantes ne sont *pas nécessaires*. Nous ne pouvons plus nous comprendre ! » Et il se tut.

Le fils du prince André avait sept ans. Il savait à peine lire, il ne connaissait rien. Depuis ce jour il apprit beaucoup de choses par l'étude, l'observation, l'expérience, mais même s'il eût possédé alors toutes les capacités qu'il acquit plus tard, il n'aurait pu comprendre mieux et avec plus de profit qu'il la comprit toute la scène qu'il vit entre son père, la princesse Marie et Natacha.

Il comprit tout, sans pleurer sortit de la chambre, puis s'approcha en silence de Natacha qui le suivait, la regarda timidement de ses beaux yeux pensifs, sa lèvre supérieure rouge un peu soulevée, tremblante, puis appuya sa tête contre elle et se mit à pleurer.

A dater de ce jour il évitait Desalles, la vieille comtesse qui le caressait, et il restait assis seul, ou s'approchait timidement de la princesse Marie et de Natacha qu'il paraissait aimer encore plus que sa tante, et doucement, timidement, se caressait à elle.

Quand la princesse Marie quitta le prince André, elle comprenait complètement ce que lui avait dit le visage de Natacha. Elle ne lui parla plus de l'es-

poir de le sauver. Alternativement avec Natacha, elle le veillait près du divan. Elle ne pleurait plus, mais priait sans cesse en s'adressant à l'Eternel, à l'Incompréhensible dont la présence était si sensible maintenant auprès du mourant.

## XVI

Le prince André non seulement savait qu'il allait mourir mais il se sentait mourir et déjà était mort à moitié. Il éprouvait la conscience de l'éloignement de toute chose terrestre et de l'allègement joyeux de l'existence. Sans hâte ni trouble il attendait ce qui devait arriver. Cette chose terrible, éternelle, inconnue et lointaine dont il ne cessait de subir la présence durant toute sa vie, était maintenant très proche de lui, presque compréhensible et facilement sensible...

. . . . .

Auparavant il avait peur de la fin. Deux fois il avait éprouvé ce sentiment terrible de la peur de la mort, de la fin, et maintenant il ne le comprenait déjà plus. Il avait éprouvé ce sentiment pour la première fois quand une grenade tournait devant lui comme une toupie et qu'il regardait le chaume, les buissons, le ciel et savait que c'était la mort qui

était devant lui. Quand il revint à lui après sa blessure, dans son âme momentanément délivrée du poids de la vie, s'épanouissait cette fleur d'amour éternel, libre, qui ne peut provenir de cette vie : il n'avait plus peur de la mort et n'y pensait plus.

Pendant les heures d'isolement douloureux et de demi-délire qu'il traversa après sa blessure, plus il réfléchissait à ce nouveau principe de l'amour éternel, plus, sans même l'apercevoir, il renonçait à la vie terrestre. Aimer tout, tous, se sacrifier sans cesse par amour, cela signifiait n'aimer personne, cela signifiait ne pas vivre de cette vie terrestre. Et plus il se pénétrait de ce principe d'amour, plus il renonçait à la vie, plus il détruisait ce terrible obstacle qui était entre la vie et la mort.

Quand alors il se rappelait qu'il fallait mourir, il se disait : « Eh bien ! tant mieux ! » Mais après cette nuit à Mitistchi, où, pendant le délire, paraissait devant lui celle qu'il désirait, où, en pressant sa main vers ses lèvres, il versait des larmes douces, joyeuses, l'amour de la femme, imperceptiblement, s'infiltrait dans son cœur et l'attirait à la vie. Et des pensées joyeuses et terribles commençaient à lui venir. En se rappelant le moment où il avait aperçu Kouraguine à l'ambulance, il ne pouvait pas ne pas retourner à ce sentiment. Une question le tourmentait : Est-il vivant ou non ? Et il n'osait le demander.

Sa maladie suivait son cours normal, physique,



mais ce que Natacha désignait ainsi : *cela lui est arrivé il y a deux jours*, c'étaient les dernières luttes morales entre la vie et la mort, luttes dans lesquelles la mort était victorieuse. C'était la conscience inattendue de ce qui lui était encore cher dans la vie qui se présentait à lui comme l'amour de Natacha et le dernier accès d'épouvante devant l'inconnu.

C'était le soir. Comme d'ordinaire après le dîner, il avait un peu de fièvre et ses pensées étaient extraordinairement claires. Sonia était assise près de la table. Il sommeillait. Tout à coup une sensation de bonheur le saisit.

— Ah ! c'est elle qui est entrée ! pensa-t-il.

En effet, à la place de Sonia était assise Natacha qui venait de rentrer sans bruit. Depuis qu'elle le soignait, il éprouvait toujours cette sensation physique de sa présence. Elle était assise dans la chaise, tournée de côté vers lui, lui cachant la lumière des bougies, elle tricotait des bas. (Elle avait appris à tricoter depuis qu'une fois le prince André lui avait dit que personne ne savait si bien soigner les malades que les vieilles bonnes qui tricotent et qu'il y a dans le tricotage quelque chose de calmant.) Ses doigts fins remuaient rapidement les aiguilles et il voyait nettement le profil pensif de sa tête inclinée. Elle fit un mouvement, la laine tomba de ses genoux. Elle tressaillit, le regarda et, cachant la bougie avec la main, d'un mouvement

prudent et habile ramassa le peloton et reprit sa même pose. Il la regarda sans remuer et remarqua qu'après ce mouvement il lui fallait respirer à pleine poitrine, mais elle ne le fit pas et respira doucement.

Au couvent de la Trinité ils avaient parlé du passé, il lui avait dit que s'il conservait la vie, il remerciait Dieu éternellement pour cette blessure qui, de nouveau, l'avait réuni à elle. Depuis ils n'avaient jamais envisagé l'avenir.

« Cela pouvait-il être ou non ? » pensait-il maintenant en la regardant et écoutant le bruit des aiguilles d'acier. « Le sort m'a-t-il réuni avec elle si étrangement pour me laisser mourir?... La vérité de la vie ne m'est-elle révélée que pour que je vive dans le mensonge ? Je l'aime plus que tout au monde, mais que dois-je faire ? » et, tout à coup, il gémit par l'habitude due à ses souffrances.

A ce bruit, Natacha posa son tricot, s'approcha de lui et, remarquant ses yeux brillants, se pencha vers lui.

— Vous ne dormez pas ?

— Non, je vous regarde depuis longtemps, j'ai senti votre présence. Personne ne me donne comme vous tant de silence, de calme, de lumière, je voudrais pleurer de joie.

Natacha se rapprocha encore davantage. Son visage brillait d'une joie enthousiaste.

— Natacha, je vous aime trop, je vous aime plus que tout au monde.

— Et moi!

Elle se détourna un instant.

— Pourquoi donc trop? dit-elle.

— Pourquoi trop? Eh bien! qu'en pensez-vous? Que sentez-vous dans votre âme restée vivante? Que pensez-vous?

— J'en suis sûre! J'en suis sûre! s'écria presque Natacha en lui saisissant les deux mains dans un mouvement passionné.

Il se tut.

— Comme ce serait bon!

Il lui prit la main et la baisa.

Natacha était heureuse, émue; aussitôt elle se rappela qu'il ne le fallait pas, qu'il avait besoin de calme.

— Cependant vous n'avez pas dormi, dit-elle comprimant sa joie. Tâchez de vous endormir, je vous en prie.

Il laissa sa main, elle s'assit de nouveau près de la bougie et s'installa comme auparavant. Deux fois elle le regarda et leurs yeux se rencontrèrent. Elle se donna une tâche et se dit qu'avant la fin elle ne le regarderait pas.

En effet, bientôt après il ferma les yeux et s'endormit.

Il ne dort pas longtemps; tout à coup, en sueur froide, tout troublé, il s'éveilla. En s'endormant il pensait toujours à ce qui le préoccupait tout ce temps: à la vie et à la mort, et surtout à la

mort. Il se sentait plus près d'elle. « L'amour ! qu'est-ce que c'est ? » pensa-t-il. « L'amour empêche la mort, l'amour c'est la vie. Tout ce que je comprends, je ne le comprends que parce que j'aime. Tout existe seulement parce que j'aime. Tout est lié par l'amour seul. L'amour c'est Dieu, et mourir cela signifie que moi, une petite partie de l'amour, je retourne vers la source commune éternelle. »

Ces pensées lui semblaient consolantes, mais ce n'étaient que des pensées. Quelque chose y manquait, quelque chose de personnel : il n'y avait pas l'évidence et il y avait la même inquiétude et le même vague. Il s'endormit.

En rêve il se voyait couché dans la chambre où il était réellement, mais il n'était pas blessé, il était bien portant. Plusieurs personnes insignifiantes, indifférentes, paraissent soudain devant lui. Il leur parle, discute des choses inutiles. Il se propose de partir quelque part ; il se rappelle vaguement que tout cela n'est rien et qu'il a d'autres soucis plus importants, mais il continue à parler et étonne ses auditeurs par des mots vagues mais spirituels. Peu à peu, insensiblement, tous ces personnages disparaissent, une seule question se pose : comment fermer la porte ? Il se lève, va vers la porte afin de pousser le verrou pour la fermer. De ce qu'il réussira ou non à la fermer, dépend *tout*. Il va, sa tête, ses jambes n'obéissent pas, il sent qu'il n'aura

pas le temps de fermer la porte, néanmoins, maladivement, il tend toutes ses forces. La peur le saisit et cette peur, c'est la peur de la mort. Derrière la porte se trouve *elle*. Mais au moment où, gauchement, sans forces, il arrive à la porte, quelque chose d'effrayant, d'inhumain, semblable à la mort, le repousse et s'élance dans la porte. Il faut le retenir. Il saisit la porte, concentre ses dernières forces, non pour la fermer, il est déjà tard, du moins pour la retenir, mais ses forces sont insuffisantes, ses mouvements gauches et, poussée par quelque chose d'horrible, la porte s'ouvre et se referme de nouveau. Encore une fois on la pousse. Ses derniers efforts sont vains : les deux battants de la porte s'ouvrent sans bruit. *Elle* est entrée, c'est la *mort*. Le prince André meurt.

Mais à ce moment même, il se rappela qu'il dormait et faisant encore un effort il s'éveilla.

— Oui, c'était la mort. Je suis mort et me suis éveillé. Oui, la mort c'est le réveil.

Cette pensée, clairement, traversa tout à coup son âme : le voile qui jusqu'ici lui cachait l'inconnu était soulevé devant son regard spirituel. Il se sentit délivré de la force qui le liait auparavant et éprouva cette aisance étrange qui dès lors ne le quitta plus.

Quand, s'éveillant en sueur froide, il se remua sur le divan, Natacha s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il avait. Il ne lui répondit pas, il ne

comprenait pas sa question, et la regardait d'un œil étrange.

Voilà ce qui lui était advenu deux jours avant l'arrivée de la princesse Marie. Depuis ce jour, de l'avis du docteur, la fièvre prit mauvaise tournure. Mais Natacha ne s'intéressait pas au dire du docteur : elle voyait ces terribles indices moraux qui pour elle étaient indiscutables.

Depuis ce jour, pour le prince André, avec le réveil du sommeil commençait le réveil de la vie, et, relativement à la durée de la vie, il ne lui semblait pas plus lent que le réveil du sommeil relativement à la durée du rêve : Il n'y avait rien de terrible en cet éveil relativement lent.

Ses derniers jours et ses dernières heures s'écoulèrent comme à l'ordinaire, très simplement. La princesse Marie et Natacha qui ne s'éloignaient pas de lui le sentaient. Elles ne pleuraient pas, ne tremblaient pas, et, les derniers temps — elles-mêmes le sentaient — elles ne le soignaient plus *lui* (il n'était déjà plus, il les avait quittées), mais son souvenir le plus intime : son corps. Leurs sentiments à toutes les deux étaient si forts que le côté extérieur, terrible de la mort n'agissait pas sur elles, et qu'elles ne trouvaient pas nécessaire d'exciter leur douleur. Elles ne pleuraient ni devant lui ni hors de sa présence, de même jamais elles ne parlaient de lui entre elles. Elles sentaient qu'elles ne pouvaient exprimer par des paroles ce qu'elles compre-

naient. Toutes les deux le voyaient disparaître là-bas, là-bas, de plus en plus loin, lentement, tranquillement, et toutes les deux savaient que ce devait être ainsi et que c'était bien.

Il reçut les derniers sacrements, tous vinrent lui dire adieu. Quand on lui amena son fils, il posa ses lèvres sur lui et se détourna, non parce que ce lui était pénible ou par pitié (la princesse et Natacha le comprenaient) mais parce qu'il supposait que c'était tout ce qu'on exigeait de lui. Mais quand on lui demanda de le bénir, il le fit et regarda autour de lui, semblant demander s'il ne fallait pas faire encore autre chose.

Au dernier tressaillement du corps que l'âme quittait, la princesse Marie et Natacha étaient présentes.

— C'est fini ! dit la princesse Marie, quand le corps étendu devant elles, depuis quelques minutes déjà immobile, se refroidissait.

Natacha s'approcha, regarda les yeux du mort et se hâta de les fermer... Elle les ferma mais ne les baisa pas et seulement s'approcha de ce qui était le souvenir le plus proche de lui.

« Où est-il parti ? Où est-il maintenant ? »

Quand le corps lavé et habillé fut dans la bière, sur une table, tous s'approchèrent pour un dernier adieu et tous pleurèrent.

Nicolas pleurait de l'étonnement douloureux qui déchirait son cœur. La comtesse et Sonia pleu-

raient de pitié pour Natacha et parce qu'il n'était plus. Le vieux comte pleurait parce qu'il sentait que bientôt son tour viendrait de faire ce même pas terrible.

Maintenant Natacha et la princesse Marie pleuraient aussi, mais non de leur douleur personnelle, elles pleuraient à cause de l'attendrissement pieux qui emplissait leur âme, avec la conscience du mystère simple et solennel de la mort qui s'accomplissait devant elles.



## TREIZIÈME PARTIE

---

### I

La raison humaine ne peut comprendre l'intégralité des causes des phénomènes, mais le besoin de la recherche des causes est inhérent à l'âme humaine. La raison humaine, sans pénétrer le grand nombre et la complexité des conditions des phénomènes dont chacune à part peut être la cause, saisit la première condition la plus compréhensible et dit : voilà la cause. Dans les événements historiques (les actes humains sont l'objet d'observation), c'est la volonté des dieux qui se présente comme cause première, ensuite la volonté des hommes qui occupent la place historique la plus en vue — les héros historiques. Mais il suffit de pénétrer dans le cœur de chaque phénomène historique, c'est-à-dire dans l'activité de

toute la masse d'hommes qui participèrent à l'événement pour se convaincre que la volonté du héros historique non seulement ne guide pas les actions des masses mais est toujours guidée elle-même. Il peut sembler sans importance de comprendre l'essence de l'événement historique de telle ou telle façon, mais entre l'homme qui dit que les peuples de l'Occident sont allés en Orient parce que Napoléon le voulait et celui qui dit que cet événement s'est produit parce qu'il devait se produire, il y a la même différence que celle qui existe entre les gens qui affirment que la terre est immobile et que les planètes tournent autour d'elle et ceux qui disent qu'ils ne savent pas sur quoi tient la terre mais qu'il existe des lois qui dirigent le mouvement de la terre et des autres planètes.

Il n'y a pas et il ne peut y avoir de causes à un événement historique, sauf la seule cause de toutes les causes, mais il y a des lois qui dirigent les événements : les unes nous sont inconnues, nous tâchons de pénétrer les autres.

La découverte de ces lois n'est possible que quand nous renonçons complètement à rechercher les causes dans la volonté d'un seul homme, de même que la découverte des lois du mouvement des planètes n'est devenue possible que quand les hommes renoncèrent à se représenter l'immobilité de la terre.

Après la bataille de Borodino, après l'occupation de Moscou par l'ennemi et son incendie, les historiens regardent comme le fait le plus important de la guerre de 1812, le mouvement de l'armée russe de la route de Riazan à Kalouga et de là vers le camp de Taroutino, ce qu'on appelle la marche de flanc derrière Krasnaïa Pakhra. Les historiens attribuent la gloire de cet acte héroïque à divers personnages et discutent la question de savoir à qui il revient. Même les historiens étrangers, même les Français, reconnaissent le génie des capitaines russes, quand ils parlent de cette marche de flanc. Mais pourquoi tous les écrivains militaires et après eux tout le monde, admettent-ils que cette marche de flanc est l'invention très profonde d'une seule personne qui sauva la Russie et perdit Napoléon ? C'est difficile à comprendre. Premièrement, il est difficile de comprendre en quoi consistent la profondeur et le génie de ce mouvement, car il ne faut pas un grand effort d'esprit pour deviner que la meilleure situation de l'armée (quand on ne l'attaque pas) est où il y a des provisions. Or, même un enfant de treize ans, pas bien intelligent, pouvait comprendre facilement qu'en 1812 la situation la plus avantageuse de l'armée, après la retraite de Moscou, était sur la route de Kalouga. Aussi ne peut-on comprendre : 1° par quelle déduction les historiens parviennent à voir quelque chose de profond dans cette manœuvre ; 2° il est encore plus difficile de com-

prendre en quoi précisément les historiens voient dans cette marche le salut des Russes et la perte des Français, car cette marche de flanc, avec d'autres, concordantes, pouvait être dangereuse pour l'armée russe et salutaire pour l'armée française. Si à partir de ce moment la situation de l'armée russe commença de s'améliorer, il n'en résulte nullement que ce mouvement en fut la cause. Cette marche de flanc non seulement ne pouvait offrir des avantages mais risquait de perdre l'armée russe si d'autres conditions n'avaient concordé avec elle. Que serait-il advenu si Moscou n'eût été brûlée? Si Murat n'avait pas perdu la trace des Russes? Si Napoléon ne s'était pas trouvé inactif? Si sous Krasnaïa Pakhra l'armée russe, suivant les conseils de Benigsen et de Barclay, avait livré bataille? Si les Français avaient attaqué les Russes pendant qu'ils reculaient derrière Pakhra? Si Napoléon, s'approchant ensuite de Taroutino eût attaqué les Russes même avec un dixième de cette énergie avec laquelle il les avait attaqués à Smolensk? Si les Français étaient allés à Saint-Pétersbourg? Avec toutes ces suppositions le salut de la marche de flanc pouvait se transformer en perte.

Troisièmement et principalement, on comprend pourquoi les hommes qui étudient l'histoire, instinctivement ne veulent pas remarquer qu'on ne peut attribuer à une personne seule la marche de flanc, que jamais personne ne l'avait prévue, que

cette manœuvre, comme le recul à Fili, au moment même ne se présentait à personne dans son ensemble, mais pas à pas, un événement après l'autre, minute par minute, et découlait d'une quantité innombrable de conditions des plus diverses, et seulement quand elle se réalisa et devint le passé, elle se présenta en toute son intégralité.

Au conseil de Fili, l'idée dominante des autorités russes était, cela va sans dire, la retraite en ligne droite, c'est-à-dire par la route de Nijni-Novgorod, les preuves, c'est la majorité des voix, au conseil, donnée dans ce sens et la conversation très connue, après le conseil, entre le général en chef et M. Lanskoï, chef des manutentions.

Lanskoï, dans son rapport au commandant en chef, fit savoir que les approvisionnements de l'armée étaient massés principalement sur l'Oka, près de Toula et de Kazan, et, qu'en cas de retraite sur Nijni-Novgorod, les dépôts de provisions seraient séparés de l'armée par un grand cours d'eau, l'Oka, par lequel les transports, au commencement de l'hiver, sont souvent impossibles. C'était le premier indice de la nécessité de s'écarter de la ligne droite, ce qui s'était présenté d'abord tout naturellement. L'armée se tenait plus au sud, sur la route de Riazan, et plus près des provisions. Dans la suite, la marche des Français, qui perdirent de vue l'armée russe, le soin de la défense de l'usine de Toula et, principalement, l'avantage de se tenir près des

provisions, forcèrent l'armée à descendre encore plus au sud, sur la route de Toula.

En passant par un mouvement désespéré sur la route de Toula, les capitaines de l'armée russe pensaient s'arrêter près de Podolsk et l'on ne songeait point à prendre position à Taroutino. Mais un grand nombre de circonstances : la nouvelle de l'approche des troupes françaises, les projets de bataille et surtout l'abondance des provisions à Kalouga forcèrent notre armée à descendre encore, à passer entre les routes de Toula et de Kalouga, vers Taroutino.

On ne peut répondre à la question : quand Moscou a-t-elle été abandonnée ? De même on ne peut savoir à quel moment précis fut décidée la marche à Taroutino. Et quand, grâce à une foule de poussées différentes, les troupes furent arrivées à Taroutino, seulement alors les hommes commencèrent à se persuader qu'ils l'avaient voulu et prévu depuis longtemps.

## II

La célèbre marche de flanc consistait uniquement en ce que l'armée russe, reculant toujours en sens contraire de l'invasion, après que celle-ci eut cessé, s'écartait de la ligne droite suivie au commencement, et, ne se voyant pas poursuivie, allait naturellement du côté où abondaient les provisions. Que l'on ne se représente pas d'hommes de génie en tête de l'armée russe, qu'on s'imagine l'armée seule, sans chefs, cette armée, n'aurait pu faire autre chose que le mouvement de recul vers Moscou, en décrivant un arc du côté où étaient les provisions et le pays abondamment pourvu.

Ce mouvement de la route de Nijni-Novgorod à celle de Riazan, Toula et Kalouga était tellement naturel que dans cette même direction s'enfuyaient les maraudeurs de l'armée russe, et qu'on exigeait, à Pétersbourg, que Koutouzov fit passer son armée dans cette même direction. A Taroutino, Koutou-

zov recevait presque un blâme de l'empereur pour avoir fait passer son armée par la route de Riazan, et on lui désignait cette même position en face de Kalouga, où il était déjà quand il reçut la lettre de l'empereur.

L'armée russe qui marchait sous l'impulsion des chocs reçus pendant toute la campagne et surtout à Borodino, après l'anéantissement de la force du choc, ne recevant pas de nouvelle poussée, prit la position qui lui était naturelle.

Le mérite de Koutouzov ne fut pas en des manœuvres géniales, qu'on appelle stratégiques, mais en ce que lui seul comprit l'importance de l'événement qui s'accomplissait. Lui seul comprit l'importance de l'inaction de l'armée française, lui seul continua d'affirmer que la bataille de Borodino était la victoire; lui seul — lui qui par sa situation de commandant en chef aurait dû, semble-t-il, provoquer l'attaque — lui seul employa toutes ses forces à préserver l'armée russe de batailles inutiles.

La bête blessée sous Borodino était couchée là-bas, quelque part, où le chasseur la laissait, mais était-elle vivante, forte, ou seulement se cachait-elle, le chasseur l'ignorait. Tout à coup on entendit ses gémissements.

Les gémissements de l'armée française blessée, les cris dénonçant sa perte, ce fut l'envoi de Lauriston au camp de Koutouzov avec la mission de demander la paix.



Napoléon, toujours persuadé que tout ce qui lui venait en tête était bien, écrivit à Koutouзов la première chose qui lui traversa l'esprit et qui n'avait aucun sens :

« MONSIEUR LE PRINCE KOUTOUZOV, J'ENVOIE PRÈS DE VOUS UN DE MES AIDES DE CAMP GÉNÉRAUX POUR VOUS ENTRETENIR DE PLUSIEURS OBJETS INTÉRESSANTS. JE DÉSIRE QUE VOTRE ALTESSE AJOUTE FOI A CE QU'IL LUI DIRA, SURTOUT LORSQU'IL EXPRIMERA LES SENTIMENTS D'ESTIME ET DE PARTICULIÈRE CONSIDÉRATION QUE J'AI DEPUIS LONGTEMPS POUR SA PERSONNE. CETTE LETTRE N'ÉTANT A AUTRE FIN, JE PRIE DIEU, MONSIEUR LE PRINCE KOUTOUZOV, QU'IL VOUS AIT EN SA SAINTE ET DIGNE GARDE.

» *Moscou, le 30 octobre 1812.*

*Signé : « NAPOLÉON. »*

« JE SERAIS MAUDIT PAR LA POSTÉRITÉ SI L'ON ME CONSIDÉRAIT COMME LE PROMOTEUR D'UN ACCOMMODEMENT QUELCONQUE. TEL EST L'ESPRIT ACTUEL DE MA NATION, » répondit Koutouзов ; et il continua d'employer toutes ses forces pour empêcher ses troupes d'attaquer.

Pendant le mois que l'armée française pillait Moscou et que l'armée russe stationnait tranquillement à Taroutino, un changement se faisait dans les forces réciproques (l'esprit et le nombre) des deux armées, grâce à quoi la prépondérance de la

force était du côté des Russes. Malgré que la situation de l'armée française et sa force numérique fussent inconnues aux Russes, aussitôt que ces rapports changèrent, la nécessité de l'attaque s'exprima immédiatement. Les indices étaient : l'envoi de Lauriston, l'abondance des provisions à Taroutino, les renseignements qui venaient de tous côtés sur l'inaction et le désordre des Français, le renforcement de nos régiments par de nouvelles recrues, le beau temps, le repos prolongé des soldats russes et l'impatience, qui se montre ordinairement chez les troupes après le repos, d'accomplir la tâche pour laquelle ils étaient réunis, la curiosité de savoir ce qui se faisait dans l'armée française perdue de vue depuis longtemps, l'audace avec laquelle les avant-postes russes passaient devant les Français qui étaient près de Taroutino, les nouvelles de faciles victoires remportées sur les Français par les paysans et les partisans, l'envie provoquée par tout cela, le sentiment vindicatif qui était dans l'âme de chaque Russe pendant que les Français étaient à Moscou et, principalement, la conscience vague mais vive dans l'âme de chaque soldat « *que les relations réciproques sont maintenant changées et que nous avons l'avantage* ». Le rapport mutuel des forces était changé et l'attaque devenait nécessaire.

Comme l'horloge qui commence à battre et à jouer dès que l'aiguille a fait un tour complet, de

même, dans les hautes sphères, suivant le changement essentiel des forces, commençait le mouvement accéléré, le bourdonnement et le jeu des carillons.

### III

L'armée russe était dirigée par Koutouzov, par son état-major et, de Pétersbourg, par l'empereur. A Pétersbourg, encore avant la réception de la nouvelle de l'abandon de Moscou, on avait fait le plan détaillé de toute la campagne et on l'avait envoyé à Koutouzov pour qu'il s'y conformât. Bien que ce plan fût fait en supposant Moscou entre nos mains, il était approuvé par l'état major et accepté pour être mis en pratique. Koutouzov écrivit seulement que les diversions à de grandes distances sont toujours très difficiles à exécuter, et, pour résoudre les difficultés rencontrées, on envoya de nouveaux ordres et de nouvelles personnes.

En outre, dans l'armée russe, maintenant, tout était changé : on avait remplacé Bagration, qui avait été tué, et Barclay qui s'était retiré, et l'on se demandait très sérieusement ce qui serait le mieux :

mettre A à la place de B, et B à la place de D ou, au contraire, D à la place de A, etc., comme s'il en pouvait dépendre autre chose que le plaisir de A et de B.

Dans l'état-major de l'armée, à cause de l'hostilité de Koutouzov envers son chef d'état-major Benigsen et de la présence des personnes qui jouissaient de la confiance de l'empereur, et à cause de tous ces déplacements, il se passait quelque chose de plus que les jeux ordinaires des partis : A intrigait contre B, D contre C, etc., dans toutes les combinaisons possibles.

Pour la plupart l'objet de l'intrigue était cette même affaire militaire que toutes ces personnes croyaient guider. Mais l'affaire militaire marchait indépendamment d'elles, exactement comme elle devait marcher, c'est-à-dire qu'elle ne concordait jamais avec ce que les hommes inventaient, mais résultait de la combinaison des relations multiples des masses. Toutes ces combinaisons, en se croisant, s'emmêlant, ne reflétaient dans les hautes sphères que l'image exacte de ce qui devait s'accomplir.

« Prince Mikhaïl Ivanovitch, — écrivait l'empereur le 2 octobre, dans une lettre reçue après la bataille de Taroutino, — depuis le 2 septembre, Moscou est aux mains des ennemis. Vos derniers rapports sont du 20, et depuis tout ce temps non seulement rien n'est entrepris contre l'ennemi ni

pour la délivrance de notre vieille capitale, même, selon votre dernier rapport, vous avez reculé. Serpoukhov est déjà occupé par un détachement ennemi, et Toula, avec son arsenal si nécessaire à l'armée, est en danger. D'après le rapport du général Vintzengerode, je crois qu'un corps d'armée ennemi de dix mille hommes s'aventure sur la route de Pétersbourg, un autre, de plusieurs mille, marche aussi vers Dmitov, un troisième s'avance sur la route de Vladimir, un quatrième, assez important, se trouve entre Rouza et Mojaïsk, et Napoléon lui-même, jusqu'au 25, était à Moscou. D'après tous ces renseignements, quand l'ennemi, avec ces forts détachements, a affaibli sa force, quand Napoléon est encore à Moscou avec sa garde, est-il possible que les forces ennemies qui se trouvent devant vous soient si importantes et ne vous permettent pas d'attaquer? Au contraire, on peut supposer, avec de grandes probabilités, qu'il vous poursuit par détachements séparés ou au moins avec un corps d'armée beaucoup plus faible que celui qui vous est confié. Il semble qu'en profitant de ces circonstances vous pourriez avec avantage attaquer l'ennemi plus faible que vous et l'anéantir, ou au moins, le forçant à reculer, conserver entre vos mains une partie importante des provinces occupées maintenant par l'ennemi et par cela, écarter le danger de Toula et de nos autres villes intérieures. Vous en porteriez la responsabi-

lité si l'ennemi pouvait envoyer un corps important à Pétersbourg pour menacer cette capitale où ne peuvent rester beaucoup de troupes, car, avec l'armée qui vous est confiée, en agissant avec activité et résolution, vous avez tous les moyens d'écarter de nouveaux malheurs. Rappelez-vous que vous êtes encore responsable devant la patrie blessée de l'abandon de Moscou. Vous avez eu des preuves que je suis prêt à vous récompenser. Ce désir ne faiblit pas en moi, mais moi et la Russie avons le droit d'attendre de vous tout le zèle, toute la fermeté et le succès que nous promettent votre esprit, votre talent militaire et le courage des troupes que vous dirigez. »

Mais pendant que cette lettre, qui prouvait que l'état des forces se reflétait déjà à Pétersbourg, était en route, Koutouzov ne pouvait plus retenir de l'attaque l'armée qu'il commandait : la bataille était déjà livrée.

Le 2 octobre, un Cosaque, Chapovalov, qui se trouvait en reconnaissance, tua un lièvre et en blessa un autre. En poursuivant le lièvre blessé, il s'aventura loin dans la forêt et se heurta au flanc gauche de l'armée de Murat, qui se trouvait là. Le Cosaque raconta en riant comment il avait failli tomber entre les mains des Français. Le capitaine ayant eu connaissance de ce récit le conta au commandant. On fit appeler le Cosaque, on l'interrogea.

Les camarades du Cosaque voulaient profiter de cette occasion pour capturer des chevaux, mais l'un des chefs, qui connaissait les surprises de la guerre, raconta le fait à un général de l'état-major.

Ces derniers temps, la situation était très tendue dans l'état-major de l'armée : quelques jours auparavant, Ermolov était venu trouver Benigsen pour le prier d'employer son influence sur le commandant en chef afin de le décider à l'attaque.

— Si je ne vous connaissais pas, je penserais que vous ne voulez pas ce que vous demandez. Il suffit que je conseille une chose pour que le sérénissime fasse juste le contraire, répondit Benigsen.

La nouvelle apportée par le Cosaque, confirmée par les éclaireurs, montra qu'il était opportun d'agir. La corde tendue se rompait, le carillon se mettait en branle. Malgré tout son pouvoir imaginaire, son esprit, son expérience et sa connaissance des hommes, Koutouzov, prenant en considération le rapport de Benigsen — qui envoya personnellement son rapport à l'empereur, — le désir exprimé par tous les généraux, le désir, soupçonné par lui, de l'empereur et les renseignements des Cosaques, ne pouvait plus retenir le mouvement inévitable et donnait l'ordre de faire ce qu'il croyait inutile et nuisible : — il permit le fait accompli.



#### IV

Le rapport de Benigsen et les renseignements des Cosaques sur le flanc gauche découvert des Français n'étaient que les derniers indices de la nécessité de donner l'ordre d'avancer, et l'attaque fut fixée au 3 octobre.

Le 4 au matin, Koutouzov signa la disposition. Toll la lut à Ermolov et lui proposa de s'occuper des ordres futurs.

— Bon ! bon ! Je n'ai pas le temps maintenant, dit Ermolov, et il sortit de l'isba.

La disposition faite par Toll était très bonne ; comme dans celle d'Austerlitz, il y était écrit, mais pas en allemand :

*Die erste Colonne marschirt, là et là, die zweite Colonne marschirt, là et là, etc.*

Et sur le papier toutes ces colonnes arrivaient à leur place à l'heure fixée et écrasaient l'ennemi. Comme dans toutes les dispositions, tout était très

bien inventé, et... pas une seule colonne n'arriva en son temps ni à sa place.

Quand la disposition fut préparée en un nombre suffisant d'exemplaires, on appela un officier et on l'envoya à Ermolov pour lui transmettre les papiers relatifs à son exécution.

Un jeune officier des cavaliers-gardes, l'ordonnance de Koutouzov, ravi de l'importance de la mission confiée à lui, partit au logement d'Ermolov.

— Il n'est pas là, lui dit le brosseur d'Ermolov.

L'officier des cavaliers-gardes alla chez un général chez qui Ermolov venait souvent.

— Il n'est pas là, le général non plus.

L'officier monta à cheval et partit chez un autre :

— Il n'est pas là, il est parti.

« Pourvu que je ne sois pas responsable du retard ! En voilà un ennui ! » pensa l'officier.

Il fit tout le tour du camp.

Les uns disaient avoir vu passer Ermolov avec d'autres généraux, d'autres pensaient qu'il devait être de retour à son logement.

L'officier, sans dîner, chercha jusqu'à six heures du soir : Ermolov n'était nulle part et personne ne savait où il se trouvait. Après avoir pris à la hâte une bouchée chez un camarade, l'officier repartit à l'avant-garde chez Miloradovitch. Miloradovitch non plus n'était pas chez lui, il était, lui dit-on, au bal du général Kitine, probablement qu'Ermolov y était aussi.

— Mais où est-ce ?

— Ah ! voilà ! A Etchkino, dit l'officier de Cosaques en désignant la maison seigneuriale qu'on voyait au loin.

— Comment, là-bas, en dehors de la ligne ?

— On a envoyé deux régiments garder la ligne. Là-bas, aujourd'hui, il y a une noce à tout casser ! Deux orchestres, trois chœurs !

L'officier partit en avant de la ligne, à Etchkino. De loin encore, en s'approchant de la maison, il entendit les sons joyeux des chansons dansantes des soldats.

— « Dans les prairies... les prairies !... » ces paroles arrivaient accompagnées de sifflements et de coups de cymbales.

Ces sons mirent de la gaieté dans l'âme de l'officier, mais en même temps il craignait d'être coupable du retard apporté à la transmission de l'ordre qui lui était confié. Il était plus de huit heures. Il descendit de cheval, gravit le perron de la grande maison seigneuriale conservée intacte et qui se trouvait entre les camps russe et français.

Dans l'office et l'antichambre s'agitaient des domestiques portant des mets divers. Les chanteurs étaient sous les fenêtres. On introduisit l'officier et il remarqua aussitôt tous les généraux les plus importants et fameux, la haute personne, très remarquable, d'Ermolov. Tous les généraux groupés en demi-cercle avaient leurs vestons déboutonnés,

les visages rouges et animés et riaient haut. Au milieu de la salle, un général, beau, pas très grand, le visage rouge, dansait avec beaucoup d'habileté une danse russe :

— Ah ! ah ! ah ! Ah ! Nicolas Ivanovitch ! Ah ! ah ! ah !

L'officier sentit qu'entrer en ce moment avec une mission importante, c'était se rendre deux fois coupable et il résolut d'attendre. Mais un des généraux l'aperçut et, en apprenant pourquoi il était venu, le dit à Ermolov.

Ermolov, les sourcils froncés, s'approcha de l'officier, puis, l'ayant écouté, prit le papier sans lui rien dire.

— Tu penses qu'il est parti par hasard ? dit le soir, en parlant d'Ermolov, un camarade d'état-major du cavalier-garde. Tout ça est fait exprès. C'est pour jouer un mauvais tour à Konovnitzen. Tu verras ce qui arrivera demain !

Koutouzov, fatigué, avait donné l'ordre de l'éveiller le lendemain de bonne heure. Il pria Dieu, s'habilla, et, avec la conscience désagréable d'avoir à diriger une bataille qu'il n'approuvait pas, il monta en voiture et partit à Letachkova, à cinq verstes de Taroutino, à l'endroit où devaient se réunir les colonnes qui avançaient. Koutouzov s'endormait et s'éveillait à chaque instant, écoutait s'il n'y avait pas de coups à droite, si l'affaire n'était pas encore entamée. Mais tout était encore absolument calme. L'aube d'un jour d'automne humide et gris commençait à poindre. En s'approchant de Taroutino, Koutouzov remarqua des cavaliers qui traversaient la route et menaient boire des chevaux. Koutouzov fixa ses regards, arrêta la voiture et demanda : « De quel régiment ? » Les cavaliers appartenaient à une colonne qui devait être déjà loin en avant. « C'est peut-être une erreur », pensa le vieux

commandant en chef. Mais plus loin il aperçut un régiment d'infanterie : les fusils étaient en faisceaux, les soldats, en caleçon, coupaient du bois. On appela un officier. L'officier informa qu'aucun ordre d'avancer n'était donné.

— Comment, ils... commença Koutouzov ; mais aussitôt il se tut et donna l'ordre d'appeler l'officier supérieur.

En l'attendant il descendit de voiture et, la tête baissée, en respirant profondément, il marcha de long en large.

Quand l'officier d'état-major, le général Eichen, arriva, Koutouzov devint cramoisi, non parce que l'officier était coupable, mais parce que c'était quelqu'un à qui il pouvait exprimer sa colère. Il tremblait, suffoquait, se mettait dans cet état de fureur où, de colère, il roulait à terre. Le vieillard s'élança vers Eichen, la main menaçante, et l'accabla des plus grossières injures. Un autre officier, le capitaine Brozine, qui n'était en rien coupable et se trouvait sur la route, subit le même sort.

— D'où vient encore cette canaille ? Fusillez-le ! Les coquins ! criait-il d'une voix rauque en agitant les bras et tremblant.

Il éprouvait une souffrance physique. Lui, le commandant en chef, le sérénissime comme tous l'appelaient, lui qui avait un pouvoir que jamais personne n'avait eu en Russie, placé en une telle situation, on se moquait de lui devant toute l'armée !

« C'est en vain que j'ai prié pour cette journée, c'est en vain que je n'ai pas dormi de la nuit, que j'ai réfléchi sans cesse ! pensait-il. Quand j'étais tout petit officier, personne n'aurait osé se moquer de moi comme maintenant ! »

Il éprouvait une souffrance physique, comme après une bastonnade, et ne pouvait s'empêcher de l'exprimer par des cris de colère et de douleur. Mais bientôt ses forces s'affaiblirent, il regarda autour de lui, et, sentant qu'il avait dit beaucoup de choses absurdes, il remonta en voiture puis, en silence, retourna sur ses pas.

La colère qu'il avait déversée ne revenait plus, et Koutouzov, en battant faiblement des paupières, écoutait la justification, la défense (Ermolov ne se présenta pas à lui avant le lendemain) et les insistances de Benigsen, de Konovitzen et de Toll pour que le mouvement manqué fût fait le lendemain. Et il dut y consentir.

## VI

Le lendemain soir, les troupes se préparèrent pour se concentrer au lieu choisi et, pendant la nuit, elles partirent. C'était une nuit d'automne, sans pluie, avec des nuages violet foncé ; la terre était humide mais sans boue et les troupes marchaient sans bruit ; on n'entendait que faiblement le cliquetis de l'artillerie. Il était défendu de causer à haute voix, de fumer, de battre le briquet ; on empêchait le plus possible les chevaux de s'ébrouer. Le mystère de l'entreprise augmentait son attrait.

Les soldats marchaient gaiement ; déjà quelques colonnes s'arrêtaient, mettaient les fusils en faisceaux et se couchaient sur la terre froide, supposant être arrivées où il fallait. Les autres (la majorité) marchaient toute la nuit, et, naturellement, arrivaient où il ne fallait pas. Seul le comte Orlov Denissov, avec ses Cosaques (le détachement le moins important), arriva à sa place au temps voulu. Seul



le détachement s'arrêta près de la lisière de la forêt, sur le chemin qui menait du village Stromilovo à Dmitrovskoïé. Avant l'aube, on éveilla le comte Orlov qui sommeillait. On lui amenait un transfuge du camp français. C'était un sous-officier polonais du corps de Poniatowsky. Ce sous-officier expliqua qu'il trahissait parce qu'il avait été offensé dans le service, qu'il devrait être officier depuis longtemps, vu qu'il était le plus consciencieux de tous : il trahissait pour se venger.

Il déclara que Murat passait la nuit à une verste d'eux et que si l'on voulait lui donner cent hommes il le prendrait vivant. Le comte Orlov Denissov consulta ses compagnons. La proposition était trop tentante pour y renoncer. Tous voulaient partir, tous conseillaient d'essayer. Après des discussions et des considérations, le général-major Grékov décida d'accompagner le sous-officier avec deux régiments de Cosaques.

— Eh bien ! prends garde ! dit le comte Orlov Denissov au sous-officier en le laissant partir. Si tu as menti, tu seras pendu comme un chien. Si tu as dit vrai, c'est cent louis.

Sans répondre à ces paroles, le sous-officier, l'air résolu, monta à cheval et suivit Grékov qui était déjà prêt. Ils disparurent dans la forêt. Le comte Orlov, tout grelottant à cause de la fraîcheur du matin, ému de la responsabilité qu'il prenait, après leur avoir fait un bout de conduite, sortit de la

forêt et se mit à regarder le camp ennemi qu'on voyait maintenant à la lumière naissante du matin et des bûchers qui s'éteignaient.

A droite du comte Orlov Denissov, sur la pente découverte, devaient se montrer nos colonnes. Il dirigeait ses regards de ce côté, mais bien qu'on dût les apercevoir de loin, elles ne paraissaient pas. Dans le camp français, comme il semblait au comte Orlov et surtout d'après les dires de son aide de camp qui voyait de loin, on commençait à se remuer.

— Ah ! vraiment, c'est tard ! fit le comte Orlov en regardant le camp. Tout à coup, comme il arrive souvent quand nous ne voyons plus l'homme en qui nous avons confiance, il lui devint tout à fait clair et évident que ce sous-officier était un traître, qu'il avait menti et que toute l'attaque allait être compromise par l'absence de ces deux régiments qu'il allait emmener Dieu sait où, « Peut-on, d'une telle masse de troupes, arracher le commandant en chef ! »

— C'est sûr qu'il ment, ce coquin ! dit le comte.

— On peut retourner, dit quelqu'un de la suite qui, comme Orlov Denissov, se méfiait de l'entreprise dès qu'il regardait le camp.

— Vraiment ! qu'en pensez-vous ? Laisser faire ou non ?

— Ordonnez-vous de retourner ?

— Retourner ! Retourner ! dit tout à coup, d'un

ton résolu, le comte Orlov en regardant sa montre. Après il sera trop tard, il fait déjà jour.

L'aide de camp s'élança dans la forêt à la recherche de Grekov. Quand Grekov retourna, le comte Orlov Denissov, ému par l'échec de ses tentatives, par l'attente vaine des colonnes d'infanterie qui ne se montraient pas encore et par la proximité de l'ennemi (tous les soldats de son régiment éprouvaient la même chose), décida l'attaque. Tout en marmonnant il demanda un cheval. Chacun prit sa place, se signa et... Que Dieu nous garde ! De la forêt on entendit le cri : Hourra ! et les Cosaques armés de piques, une centaine après l'autre, comme les grains qui tombent du sac, s'élançèrent gaiement à travers la rivière, vers le camp.

Au cri désespéré, effrayé du Français qui le premier aperçut les Cosaques, tous ceux qui étaient dans le camp, non habillés, à demi endormis, abandonnèrent les canons, les fusils, les chevaux et s'enfuirent n'importe où.

Si les Cosaques avaient poursuivi les Français sans faire attention à ce qui était derrière et autour d'eux, ils eussent pris Murat et tout ce qui était là. Les chefs voulaient précisément cela, mais ils ne purent faire avancer les Cosaques dès qu'ils atteignirent le butin et les prisonniers. Personne n'écoutait plus les ordres. Ils firent quinze cents prisonniers, prirent trente-huit canons, des drapeaux, et, ce qui était le plus important pour les Cosaques,

des chevaux, des selles, des couvertures et divers autres objets. Il fallait s'arrêter avec tout cela ; il fallait mettre à l'abri les prisonniers, les canons, partager le butin, crier et même se battre entre soi. Les Cosaques s'acquittaient de tout cela.

Les Français, n'étant plus poursuivis, commencèrent à se ressaisir. Ils se réunirent en détachement et se mirent à tirer. Orlov Denissov, attendant toujours les colonnes, n'avancait plus.

Cependant, selon la disposition : DIE ERSTE COLONNE MARSCHIRT, etc., un régiment d'infanterie, des colonnes en retard, que commandait Benigsen et que dirigeait Toll, partirent comme il fallait, et, naturellement, arrivèrent quelque part mais pas où c'était indiqué. Comme il arrive toujours, les soldats partis très gais commençaient à s'attrister. On entendait des conversations, on était mécontent de tout ce désordre. Les régiments retournèrent en quelque endroit ; les aides de camp et les généraux qui galopaient, criaient, se fâchaient, se querellaient, disaient qu'on n'allait pas où il fallait, qu'on était parti en retard, invectivaient quelqu'un, etc., et enfin, tous, avec un geste d'indifférence, avançaient à seule fin d'aller quelque part. « Ils arriveront bien quelque part ! » Et en effet, ils arrivèrent, mais pas à l'endroit indiqué, quelques-uns y vinrent, mais en retard, si bien qu'ils ne furent bons qu'à servir de cible. Toll, qui dans cette bataille jouait le rôle de Veyroter à la bataille d'Austerlitz, galo-

pait d'un bout à l'autre et partout trouvait tout contraire aux prescriptions. Ainsi il rencontra le corps de Bogovoute dans la forêt, quand il faisait déjà grand jour et que, depuis longtemps, il aurait dû être avec Orlov Denissov. Ému et attristé de l'insuccès et supposant que la faute en était à quelqu'un, Toll s'approcha du commandant du corps et se mit à lui faire de sévères reproches, disant qu'un tel acte méritait la mort. Bogovoute, un vieux général martial, ordinairement calme, fatigué lui aussi de tous ces arrêts et des ordres contradictoires, à l'étonnement général, et tout à fait contre son caractère, devint furieux et répondit à Toll des choses désagréables.

— Je n'accepte de leçons de personne et avec mes soldats je saurai mourir aussi bien que les autres, dit-il; et, avec une seule division, il partit en avant.

En sortant du camp sous les coups des Français, Bogovoute, ému et très courageux, ne comprenait pas s'il était utile ou non de prendre maintenant part à l'action avec une seule division : il allait tout droit et conduisait ses troupes sous les coups. Dans son état de colère, les boulets, les balles étaient précisément ce qu'il lui fallait.

Une des premières balles le tua, d'autres tuèrent plusieurs soldats, et, sans aucune utilité, sa division resta quelque temps sous le feu.

## VII

Cependant l'autre colonne devait attaquer les Français de front, mais en tête de cette colonne se trouvait Koutouzov. Il savait bien que sauf le désordre il ne sortirait rien de cette bataille livrée contre sa volonté, et, autant que c'était en son pouvoir, il retenait les troupes. Il ne bougeait pas.

Koutouzov allait en silence sur son petit cheval gris, répondant négligemment aux propositions d'attaque.

— Avec vous, toujours attaquer ! Ne voyez-vous donc pas que nous ne savons pas faire des manœuvres compliquées ? dit-il à Miloradovitch qui demandait la permission de se jeter en avant.

— Ce matin vous n'avez pas su prendre Murat vivant et arriver à temps à la place, maintenant il n'y a rien à faire, répondit-il à un autre.

Quand on annonça à Koutouzov que derrière les Français où, selon les rapports des Cosaques, aupa-

ravant il n'y avait personne, se montraient maintenant deux bataillons de Polonais, il regarda de côté Ermolov (il ne lui parlait pas depuis la veille).

— Voilà, on demande d'attaquer, on propose divers projets et aussitôt qu'il faut agir, rien n'est prêt et l'ennemi prévenu prend ses mesures.

Ermolov cligna des yeux et sourit un peu en écoutant ces paroles. Il comprenait que la tempête était passée et que Koutouzov se bornerait à cette allusion.

— C'est pour moi, fit tout bas Ermolov en touchant Raievsky qui se trouvait près de lui.

Bientôt après Ermolov s'approcha de Koutouzov et lui dit respectueusement :

— Le temps n'est pas perdu, Votre Altesse. L'ennemi ne s'est pas enfui. Ordonnez-vous une attaque?... Autrement la garde ne verra pas même la fumée.

Koutouzov ne répondit rien, mais quand on lui rapporta que les troupes de Murat reculaient, il ordonna l'attaque. Mais tous les cent pas il s'arrêtait pour trois quarts d'heure.

Toute la bataille se résumait à l'exploit des Cosaques d'Orlov Denissoff. Les autres détachements perdirent en vain quelques centaines de soldats.

Pour cette bataille Koutouzov reçut une décoration de diamants, Benigsen reçut aussi des diamants et cent mille roubles, les autres, suivant leurs grades, reçurent aussi beaucoup de choses agréables

et, après cette bataille, on fit encore de nouveaux déplacements dans l'état-major.

« Voilà, chez nous, toujours, tout se fait à l'envers ! » disaient les officiers et les généraux russes après la bataille de Taroutino, comme on dit maintenant, pour faire comprendre qu'il y a quelqu'un qui fait tout à l'envers ce que nous nous ferions autrement. Mais les gens qui parlaient ainsi, ou ne connaissaient pas ce dont ils parlaient, ou se trompaient volontairement. Chaque bataille, à Taroutino, à Borodino, à Austerlitz, ne se fait pas comme les organisateurs le supposent. C'est la condition la plus essentielle. La quantité innombrable de forces libres (car nulle part l'homme n'est plus libre que pendant la bataille où il y va pour lui de la vie et de la mort) influence la marche de la bataille et cette marche ne peut jamais être connue à l'avance : elle ne coïncide jamais avec la direction d'une seule force.

Si plusieurs forces dirigées en même temps et de divers côtés agissent sur un corps quelconque, alors la direction du mouvement de ce corps ne coïncide pas avec l'une des forces, mais est toujours la direction moyenne la plus courte, ce qu'on explique en mécanique par la diagonale du parallélogramme des forces.

Si dans les descriptions des historiens, surtout des Français, nous trouvons que, de notre côté, la guerre et la bataille furent conduites d'après un



plan défini à l'avance, la seule conclusion que l'on en puisse tirer, c'est que ces descriptions ne sont pas justes.

La bataille de Taroutino n'atteignit évidemment pas le but que Toll avait en vue : introduire les troupes par ordre de disposition, et ne pouvait atteindre le but que pouvait avoir le comte Orlov : capturer Murat vivant, ou celui que pouvaient avoir Benigsen et autres : détruire tout le corps d'armée, ou le but d'un officier qui désirait participer à l'action et se distinguer, ou d'un Cosaque qui voulait s'emparer de plus de butin qu'il n'en avait, etc.

Mais si le but était ce qui fut réellement et ce qui était alors le désir de tous les Russes (l'expulsion des Français de la Russie et la destruction de leur armée), alors il est tout à fait clair que la bataille de Taroutino, précisément grâce à ces fautes, fut cette chose qui était nécessaire à ce moment de la campagne. Il est difficile et impossible d'imaginer une autre issue plus utile que celle de cette bataille : avec des dépenses minimales, avec la plus grande confusion, avec des pertes infimes, nous obtenions les plus grands résultats de toute la campagne. Du recul, nous passions à l'attaque, nous montrions la faiblesse des Français, nous donnions ce choc qu'attendait l'armée de Napoléon pour commencer à fuir.

## VIII

Napoléon entre à Moscou après une bataille brillante, la victoire n'est pas douteuse puisque le champ de bataille reste aux Français. Les Russes reculent et rendent la capitale. Moscou est pleine de provisions, d'armes, de richesses incalculables et tout cela est entre les mains de Napoléon. L'armée russe, deux fois plus faible que celle des Français, ne fait pas pendant un mois une seule tentative d'attaque. La situation de Napoléon est des plus brillantes. Il semble qu'après cela il ne fallait pas un génie particulier pour se jeter avec des forces doubles sur les restes de l'armée russe et la détruire, pour s'assurer une paix avantageuse, ou, en cas de refus, faire un mouvement menaçant sur Pétersbourg, ou, dans le cas d'insuccès, retourner à Smolensk ou à Vilna, ou rester à Moscou, pour, en un mot, conserver cette situation brillante dans laquelle se trouvait, pendant ce temps, l'armée

française. Pour cela il fallait faire la chose la plus simple et la plus facile : ne pas permettre aux troupes de piller, préparer des logements d'hiver assez nombreux à Moscou pour toute l'armée, et ramasser des provisions suffisantes qu'on pouvait trouver à Moscou pour plus de six mois (selon les historiens français). Napoléon, le plus génial de tous les génies, Napoléon qui avait le pouvoir de diriger l'armée — ce qu'affirment les historiens — n'a rien fait de tout cela.

Non seulement il ne fit rien de cela, au contraire il employa tout son pouvoir à choisir de tous les moyens qui se présentaient à lui celui qui était pour lui le plus sot et le plus dangereux. De tout ce que pouvait faire Napoléon, — passer l'hiver à Moscou, aller à Pétersbourg, à Nijni-Novgorod, aller plus au nord ou plus au sud par la voie que suivit ensuite Koutouzov — de tout ce qu'il pouvait inventer, rien n'était plus sot et plus dangereux pour l'armée que ce qu'il fit, c'est-à-dire de rester à Moscou jusqu'au mois d'octobre en permettant aux troupes de piller les villages, ensuite hésiter à laisser la garnison sortir de Moscou, s'approcher de Koutouzov, ne pas livrer de bataille, aller à droite, arriver jusqu'à Mali Iaroslavietz, de nouveau, sans même essayer l'attaque, franchir la route, suivre non pas la route suivie par Koutouzov, mais retourner sur Mojaïsk par la route ruinée de Smolensk : on ne pouvait rien trouver de plus sot,

comme les suites l'ont démontré. Que les straté-  
gistes les plus habiles pensent que le but de Napoléon  
était de perdre son armée et ils n'inventeront  
pas d'autres actions pouvant, avec la même sûreté et  
la même indépendance à l'égard des opérations  
russes, perdre si bien toute l'armée française que  
celles faites par Napoléon.

Le génial Napoléon a fait cela. Mais dire que  
Napoléon a perdu sa renommée parce qu'il le vou-  
lait ou parce qu'il était trop sot, c'est aussi injuste  
que de dire que Napoléon a conduit ses troupes  
jusqu'à Moscou parce qu'il le voulait et qu'il était  
très intelligent et génial.

Dans l'un et l'autre cas, son activité person-  
nelle, qui n'avait pas plus d'efficacité que celle de  
n'importe quel soldat, concordait seulement avec  
les lois selon lesquelles l'événement s'accomplis-  
sait.

Les historiens ne disent pas vrai en nous pré-  
sentant les forces de Napoléon comme affaiblies  
à Moscou. Ils commettent ce mensonge parce que  
les résultats n'ont pas justifié l'activité de Napoléon.

De même qu'auparavant, après, en 1813, il  
employait tout son savoir et toutes ses forces pour  
agir au mieux de ses intérêts et de son armée.  
L'activité de Napoléon pendant ce temps n'est pas  
moins remarquable qu'en Egypte, en Italie, en Au-  
triche, en Prusse. Nous ne savons pas avec certi-

tude à quel degré était réellement son génie, en Egypte, où quarante siècles regardaient sa grandeur, parce que tous ses grands exploits n'ont été décrits que par des Français. Nous ne pouvons avoir une idée juste de son génie en Autriche et en Prusse, puisque nous n'avons que des sources allemandes et françaises pour en juger, et le fait que des corps d'armée se rendaient sans livrer bataille et des forteresses sans subir le siège, a dû obliger les Allemands à reconnaître le génie pour seule explication des guerres qui eurent lieu en Allemagne. Mais, grâce à Dieu, nous n'avons pas besoin de reconnaître son génie pour cacher notre honte. Nous avons payé le droit d'envisager les faits simplement et nettement, et nous ne perdrons pas ce droit.

Son activité à Moscou est étonnante et géniale comme partout. Depuis son entrée à Moscou jusqu'à sa sortie, les ordres succèdent aux ordres, les plans aux plans. L'absence des habitants et de la députation et l'incendie même de Moscou ne le troublent pas. Il ne perd de vue ni le bien de son armée, ni les actes de l'ennemi, ni le bien du peuple russe, ni la direction des affaires de Paris, ni des considérations diplomatiques sur les conditions de la paix prochaine.

## IX

Au point de vue militaire, aussitôt après son entrée à Moscou, Napoléon ordonne sévèrement au général Sébastiani de suivre les mouvements de l'armée russe; il envoie des corps d'armée sur diverses routes et ordonne à Murat de trouver Kouzouov. Ensuite il donne des ordres minutieux sur la fortification du Kremlin, puis il trace sur la carte de Russie les plans généraux de la future campagne.

Sous le rapport diplomatique, Napoléon fait appeler le capitaine Iakovlev, en guenilles, lui expose en détail toute sa politique et sa magnanimité, et, après avoir écrit à l'empereur Alexandre une lettre dans laquelle il se croit obligé de raconter à son frère et ami que Rostoptchine gouvernait très mal Moscou, il envoie Iakovlev à Pétersbourg. De même, exposant en détail ses vues et sa magnanimité à

Toutolmine, il envoie ce vieillard à Pétersbourg pour les pourparlers.

Sous le rapport judiciaire, aussitôt après l'incendie il ordonne de trouver les coupables et de les punir, et, pour punir le malfaiteur Rostoptchine, on brûle ses maisons.

Sous le rapport administratif, Moscou reçoit une constitution. On y établit la municipalité et on affiche l'appel suivant :

« Habitants de Moscou,

» Vos malheurs sont cruels, mais Sa Majesté l'Empereur et Roi en veut arrêter le cours. De terribles exemples vous ont appris comment il sait châtier la désobéissance et le crime. Des mesures sévères sont prises pour arrêter le désordre et ramener la sécurité publique. Une administration paternelle dont les membres seront choisis par vous, formera votre municipalité ; c'est-à-dire l'administration de la ville qui aura pour mission de veiller sur vous, de s'inquiéter de vos besoins et de vos intérêts. Ses membres se distingueront par un ruban rouge passé par-dessus l'épaule, et le maire de la ville se ceindra en outre d'une écharpe blanche. En dehors des heures consacrées à sa charge, il ne portera qu'un ruban rouge autour du bras gauche.

» La police de la ville est constituée sur ses anciennes bases et grâce à son activité, l'ordre repa-

rait. Le gouvernement a nommé deux commissaires généraux et vingt commissaires de police d'arrondissement pour tous les quartiers de la ville. Vous les reconnaîtrez au ruban blanc noué sur le bras gauche. Quelques églises de différents cultes sont ouvertes et on y officie sans empêchement. Vos concitoyens reviennent dans leurs demeures, et l'ordre est donné pour qu'ils y retrouvent le secours et la protection dus au malheur. Ce sont là les moyens employés jusqu'ici par le gouvernement afin de rétablir l'ordre et d'alléger votre situation ; mais pour y réussir, il faut que vous unissiez vos efforts aux siens, que vous oubliiez, si possible, vos souffrances passées, que vous caressiez l'espoir d'un sort moins cruel, que vous soyez assurés qu'une mort inévitable et honteuse attend tous ceux qui s'attaqueront à vos personnes et à vos biens, et que ces biens vous seront conservés, car telle est la volonté du plus grand et du plus juste des souverains. Soldats et habitants, de quelque nation que vous soyez, rétablissez la confiance publique, source du bonheur des États, vivez en frères, aidez-vous et protégez-vous les uns les autres, unissez-vous pour anéantir les desseins des malintentionnés, obéissez aux autorités militaires et civiles, et alors, vos larmes cesseront bientôt de couler ! »

Quant aux approvisionnements de l'armée, Na-



poléon prescrit à toutes les troupes d'aller tour à tour à Moscou, A LA MARAUDE, pour trouver des provisions afin que l'armée soit garantie à l'avenir.

Sous le rapport religieux, Napoléon ordonne de RAMENER LES POPES et de rétablir le service dans les églises.

Sous le rapport commercial et en ce qui concerne l'approvisionnement de l'armée, il affiche la proclamation suivante :

#### PROCLAMATION

« Habitants paisibles de Moscou, artisans et ouvriers que les désastres ont éloignés de la ville, et vous, agriculteurs dispersés, qu'une terreur non fondée retient dans les campagnes, écoutez! Le calme est rendu à la capitale et l'ordre s'y rétablit. Vos compatriotes sortent sans crainte de leurs refuges, assurés d'être respectés. Tout acte de violence touchant leurs personnes et leurs propriétés est immédiatement puni. Sa Majesté l'Empereur et Roi vous protège et ne considère comme ennemis que ceux qui contreviennent à ses ordres. Elle désire mettre un terme à vos malheurs, vous rendre à vos foyers et à vos familles. Répondez donc à ces mesures bienfaisantes en venant à nous sans crainte de danger. Habitants! retournez avec confiance à vos demeures, vous trouverez bientôt le moyen de satisfaire à tous vos besoins. Artisans et

travailleurs laborieux, reprenez vos différents métiers; vos maisons, vos boutiques, protégées par des patrouilles de sûreté vous attendent, et votre labeur recevra le salaire qui lui est dû. Vous enfin, paysans, sortez des bois où la peur vous retient, retournez sans crainte dans vos églises, avec la certitude d'y trouver protection. Des magasins sont établis dans la ville, où les paysans peuvent déposer le surplus de leurs provisions et les produits de la terre. Le gouvernement a pris les mesures suivantes pour en protéger la vente: 1° A dater d'aujourd'hui, les paysans et agriculteurs des environs de Moscou peuvent en toute sécurité déposer leurs provisions de toutes sortes dans les deux magasins de la Mokhovaïa et de l'Okhtony-riad; 2° Ces provisions seront vendues aux prix convenus entre le vendeur et l'acheteur, mais si le vendeur ne reçoit pas le prix qu'il demande, il a le droit de rapporter ses marchandises à son village, et cela, en toute liberté; 3° Le dimanche et le mercredi de chaque semaine sont les jours fixés pour les grands marchés, aussi, un nombre suffisant de troupes seront-elles échelonnées, les samedi et mardi, sur toutes les grandes routes et jusqu'à une certaine distance de la ville, afin de protéger les files de chariots; 4° Des mesures semblables garantiront le retour des paysans et de leurs voitures; 5° On avisera sans délai à rétablir les marchés ordinaires. Habitants de la ville et de la campagne, ouvriers et

artisans, quelle que soit votre nationalité, vous êtes appelés à exécuter les dispositions paternelles de Sa Majesté l'Empereur et Roi, et à contribuer au bien-être général. Déposez à ses pieds le respect et la confiance, et ne tardez pas à vous réunir à nous.»

Pour soutenir l'esprit de l'armée et du peuple, on fait sans cesse des revues, on distribue des récompenses. L'empereur va à cheval dans les rues et console les habitants, et, malgré ses soucis des affaires d'Etat, il fréquente les théâtres établis par son ordre.

Sous le rapport de la bienfaisance, la meilleure vertu des souverains, Napoléon fait aussitôt tout ce qui dépend de lui. Il ordonne d'inscrire sur les établissements de bienfaisance : MAISON DE MA MÈRE, en unissant par cet acte le sentiment tendre du fils à la grandeur des vertus du monarque. Il visite l'asile des enfants abandonnés et, après avoir donné à baiser sa main blanche aux orphelins sauvés par lui, il cause généreusement avec Toutolmine, ensuite, d'après le récit éloquent de Thiers, il ordonne de distribuer à ses troupes leur solde avec de la fausse monnaie russe qu'il faisait fabriquer.

RELEVANT L'EMPLOI DE CES MOYENS PAR UN ACTE DIGNE DE LUI ET DE L'ARMÉE FRANÇAISE, IL FIT DISTRIBUER DES SECOURS AUX INCENDIÉS. MAIS LES VIVRES ÉTANT TROP PRÉCIEUX POUR ÊTRE DONNÉS A DES ÉTRANGERS. LA PLUPART ENNEMIS, NAPOLÉON AIMA MIEUX LEUR

FOURNIR DE L'ARGENT AFIN QU'ILS SE FOURNISSENT AU DEHORS ET IL LEUR FIT DISTRIBUER DES ROUBLES PAPIER.

Sous le rapport de la discipline de l'armée, on donne sans cesse des ordres comportant de sévères punitions pour l'inaccomplissement du service et pour mettre fin au pillage.

Mais, chose étrange, tous ces ordres raisonnables et ces projets qui n'étaient pas du tout pires que d'autres édictés en pareilles circonstances, n'allaient pas jusqu'au fond de l'affaire, mais, comme les aiguilles du cadran d'une pendule séparées du mécanisme, elles tournaient arbitrairement et sans but, sans toucher les roues. Le plan général de la campagne duquel Thiers dit : « que son génie n'avait jamais rien imaginé de plus profond, de plus habile et de plus admirable », et à propos duquel, entrant en polémique avec M. Fene, il tâche de prouver que la composition de ce plan génial doit être rapportée non au 4, mais au 15 octobre, ce plan ne pouvait être et ne fut pas réalisé parce qu'il n'avait rien de commun avec la réalité. La fortification du Kremlin pour laquelle il fallait détruire LA MOSQUÉE (comme Napoléon appelait la cathédrale de Basile le Pieux) était tout à fait inu-

tile. La construction de mines sous le Kremlin aidait seulement à l'accomplissement du désir de l'empereur de faire sauter le Kremlin en sortant de Moscou : c'est-à-dire de battre le plancher sur lequel l'enfant est tombé.

La poursuite de l'armée russe qui souriait tant à Napoléon fut une chose inouïe. Les chefs militaires français perdaient la trace d'une armée russe de soixante mille hommes et, selon les paroles de Thiers, ce n'est que grâce à l'art et au génie de Murat que celui-ci retrouva comme une épingle cette armée russe de soixante mille hommes.

Dans les rapports diplomatiques, tous les prétextes de Napoléon sur sa magnanimité et sa justice, devant Toutolmine et Iakovlev qui était surtout soucieux d'avoir un manteau et un chariot, étaient tout à fait inutiles : Alexandre ne reçut pas ces ambassadeurs et ne répondit pas à leurs ambassades.

Quant aux mesures judiciaires, après le supplice des soi-disant incendiaires, l'autre moitié de Moscou brûla.

Administrativement, l'institution de la municipalité n'a pas arrêté le pillage et seulement a porté profit à quelques personnes qui firent partie de cette municipalité et qui, sous prétexte du maintien de l'ordre, pillèrent Moscou ou gardèrent ce qui était déjà pillé.

Sous le rapport religieux, si facilement organisé

en Egypte par la visite de la Mosquée, on n'obtint ici aucun résultat. Deux ou trois prêtres trouvés à Moscou essayèrent de remplir la volonté de Napoléon, mais pendant le service un soldat français gifla l'un d'eux, et un fonctionnaire français écrivit sur l'autre le rapport suivant :

« LE PRÊTRE QUE J'AVAIS DÉCOUVERT ET INVITÉ A RECOMMENCER A DIRE LA MESSE A NETTOYÉ ET FERMÉ L'ÉGLISE. CETTENUIT ON EST VENU DE NOUVEAU ENFONCER LES PORTES, CASSER LES CADENAS, DÉCHIRER LES LIVRES ET COMMETTRE D'AUTRES DÉSORDRES. »

Sous le rapport commercial, la proclamation aux artisans et aux paysans n'eut aucune réponse. Il n'y avait pas d'artisans laborieux et les paysans saisissaient et tuaient ceux des commissaires qui se hasardaient un peu loin de la capitale avec cette proclamation.

Quant à l'amusement du peuple et des troupes par le théâtre, c'était également sans effet : les théâtres établis au Kremlin et dans la maison de Pozniakov furent fermés bientôt parce qu'on volait les acteurs.

Même la bienfaisance ne donna pas les résultats désirés. Les monnaies fausses ou non qui emplissaient Moscou n'avaient aucun prix.

Les Français qui ramassaient le butin ne voulaient que de l'or. Non seulement la fausse monnaie que Napoléon distribuait si gracieusement aux malheureux n'avait pas de valeur, mais même l'ar-

gent était très déprécié au prix de l'or. Mais le phénomène le plus étonnant de l'inanité des ordres stupides de ce temps était le soin de Napoléon d'arrêter le pillage et de rétablir la discipline. Voici ce que rapportaient les chefs de l'armée :

« Les pillages continuent dans la ville malgré l'ordre de les cesser. L'ordre n'est pas encore rétabli et il n'y a pas un seul marchand qui fasse son commerce d'une façon loyale. Les vivandiers se permettent de vendre et recéler les objets volés.

« LA PARTIE DE MON ARRONDISSEMENT CONTINUE A ÊTRE EN PROIE AU PILLAGE DES SOLDATS DU TROISIÈME CORPS QUI, NON CONTENTS D'ARRACHER AUX MALHEUREUX RÉFUGIÉS DANS LES SOUTERRAINS LE PEU QUI LEUR RESTE, ONT MÊME LA FÉROCITÉ DE LES BLESSER A COUPS DE SABRE, COMME J'EN AI VU PLUSIEURS EXEMPLES.

» RIEN DE NOUVEAU, OUTRE QUE LES SOLDATS SE PERMETTENT DE VOLER ET DE PILLER. LE 9 OCTOBRE.

» LE VOL ET LE PILLAGE CONTINUENT. IL Y A UNE BANDE DE VOLEURS DANS NOTRE DISTRICT QU'IL FAUDRAIT FAIRE ARRÊTER PAR DE FORTES GARDES. LE 11 OCTOBRE. »

« L'empereur est très mécontent que malgré l'ordre sévère d'arrêter le pillage on ne voie que des détachements de maraudeurs de la garde qui entrent au Kremlin. Le désordre et le pillage de la vieille garde se sont reproduits plus violents que jamais, hier, la nuit dernière et aujourd'hui. Avec tristesse l'empereur voit que les soldats d'élite destinés à la garde de sa personne et qui doivent



donner l'exemple de la soumission, désobéissent à un tel point qu'ils volent les caves et les magasins préparés pour l'armée. Les autres se sont abaissés au point qu'ils n'écoutent pas les gardes ni les officiers de service et les injurient et les battent.

» LE GRAND MARÉCHAL DU PALAIS SE PLAINT VIVEMENT QUE MALGRÉ LES DÉFENSES RÉITÉRÉES, LES SOLDATS CONTINUENT A FAIRE LEURS BESOINS DANS TOUTES LES COURS ET MÊME JUSQUE SOUS LES FENÊTRES DE L'EMPEREUR. »

Cette armée, comme un troupeau sans surveillance, piétinait la nourriture qui pouvait la sauver de la faim. Elle se perdait elle-même chaque jour qu'elle restait à Moscou.

Mais elle ne remuait pas.

Elle s'ébranla seulement quand la panique la saisit tout d'un coup, panique produite par les prises des convois sur la route de Smolensk et par la bataille de Taroutino. La nouvelle de cette bataille que Napoléon reçut à l'improviste pendant une revue provoqua en lui le désir de punir les Russes, comme dit Thiers, et il donna l'ordre de la sortie, ordre qu'exigeait toute l'armée.

En quittant Moscou, les soldats de cette armée emportaient avec eux tout ce qu'ils avaient pillé. Napoléon aussi emmenait avec lui son propre TRÉSOR. A la vue du convoi, Napoléon était pris d'horreur, dit Thiers, mais avec son expérience de la guerre il

n'ordonna pas de brûler tous les chariots superflus, comme il l'avait fait avec les voitures du maréchal en s'approchant de Moscou. Il regarda ces voitures dans lesquelles étaient ses soldats, dit que c'était bien et que ces voitures seraient employées pour les provisions, pour les malades et les blessés.

La situation de toute l'armée était semblable à celle d'un animal blessé qui sent sa perte et ne sait ce qu'il fait. Etudier les manœuvres de Napoléon et le but poursuivi depuis son entrée à Moscou jusqu'à la destruction de son armée, c'est la même chose qu'étudier l'importance des sauts mortels et du tremblement de l'animal mortellement blessé. Très souvent l'animal blessé, en entendant le bruit, s'élançait sous le coup du chasseur, court en avant, retourne, et hâte sa fin. Napoléon faisait de même sous la pression de toute son armée. Le bruit de la bataille de Taroutino avait effrayé la bête. Il se jeta au-devant du coup, courut jusqu'au chasseur, retourna et, enfin, comme l'animal, s'enfuit sur la voie la plus désavantageuse et la plus dangereuse, sur la vieille route qu'il connaissait.

Napoléon qu'on nous représente comme le directeur de tout ce mouvement, Napoléon, pendant toute cette période de son activité, était semblable à l'enfant qui, se tenant à une ficelle, se croit à l'intérieur de la voiture imaginaire qu'il conduit.

## XI

Le 6 octobre, le matin de bonne heure, Pierre sortit de la baraque et s'arrêta près de la porte à jouer avec un petit chien long, gris, aux pattes courtes et torses, qui tournait autour de lui. Ce petit chien vivait dans la baraque, passait la nuit avec Karataïev, mais parfois il s'en allait quelque part dans la ville puis revenait. Il n'avait, probablement, jamais eu de maître et maintenant encore, il n'appartenait à personne et n'avait pas de nom. Les Français l'appelaient Azor, les soldats, Fingalka ; Karataïev et les autres l'appelaient Siény, parfois Visly. Ce fait de n'appartenir à personne et son manque de nom et même de race et de couleur définie ne semblaient pas gêner autrement le petit chien grisâtre, à la queue touffue, toujours dressée ; ses pattes tortues le servaient si bien que parfois, négligeant l'emploi de l'une d'elles, il en levait gracieusement une — de derrière — et fort habilement

courait sur trois pattes. Tout était pour lui sujet de plaisir : tantôt, poussant des cris de joie, il se roulait sur le dos, tantôt se chauffait au soleil, l'air pensif et grave, tantôt sautillait en jouant avec un copeau ou une paille.

Le vêtement de Pierre se composait maintenant d'une chemise sale, déchirée, seul reste de son habillement d'autrefois, d'un pantalon de soldat, ficelé aux chevilles avec de petites cordes, suivant le conseil de Karataïev, d'un cafetan et d'un bonnet de paysan.

Pendant ce temps, Pierre avait beaucoup changé physiquement : il ne paraissait plus gros, bien qu'il eût toujours le même aspect robuste, héréditaire dans sa famille : une barbe et des moustaches couvraient la partie inférieure de son visage ; de longs cheveux ébouriffés, pleins de poux, se bouclaient sous son bonnet ; l'expression des yeux était assurée et calme comme jamais ne l'avait eue Pierre. La lassitude qui s'exprimait auparavant dans le regard avait fait place à l'énergie prête à l'action et à la résistance ; ses pieds étaient nus.

Pierre regardait tantôt en bas, sur les champs où le matin se montraient beaucoup de chariots et d'hommes à cheval, tantôt dans le lointain, derrière le fleuve, tantôt le petit chien qui feignait de vouloir mordre pour tout de bon, tantôt ses pieds nus qu'il mettait avec plaisir dans diverses positions, remuant les orteils sales ; et chaque fois

qu'il regardait ses pieds nus, un sourire de contentement et d'animation passait sur son visage. La vue de ses pieds nus lui rappelait tout ce qu'il avait vécu et compris ces derniers temps, et ce souvenir lui était agréable.

Depuis déjà quelques jours le temps était doux, clair, avec une petite gelée matinale qu'on appelle en Russie l'été des femmes. Dehors, au soleil, il faisait chaud, et cette chaleur, unie à la gelée du matin qu'on sentait encore dans l'air, était particulièrement agréable.

Sur tout, sur les objets lointains comme sur les plus proches, était répandu ce brillant de cristal qui n'apparaît qu'en cette période de l'automne. De loin on voyait la Montagne des Moineaux, avec le village, l'église et la grande maison blanche, et les arbres nus, le sable, les pierres, les toits, la flèche verte de l'église et les coins de la maison lointaine, blanche, tout cela se dessinait par une ligne ferme dans l'air transparent.

De près on voyait les ruines de la maison seigneuriale à demi brûlée, occupée par les Français, et les buissons de lilas encore verts qui poussaient dans le jardin. Et même cette masse ruinée, souillée, repoussante de laideur par un temps gris, maintenant, dans la clarté brillante, immobile, semblait belle et imposante.

Un caporal français, déboutonné, en bonnet, une courte pipe entre les dents, sortit du coin de la

baraque, et, en clignant des yeux amicalement, s'approcha de Pierre.

— QUEL SOLEIL, HEIN ? MONSIEUR KIRIL (tous appelaient ainsi Pierre, familièrement). ON DIRAIT LE PRINTEMPS.

Et le caporal s'appuya contre la porte et proposa à Pierre une pipe, bien que Pierre n'en acceptât jamais.

— SI L'ON MARCHAIT PAR UN TEMPS COMME CELUI-LA... commença-t-il.

Pierre l'interrogea sur ce qui se disait de l'attaque ; le caporal raconta que presque toutes les troupes partaient et que ce jour-là on devait donner l'ordre concernant les prisonniers.

Dans la baraque où logeait Pierre, un des soldats, Sokolov, était mortellement malade, et Pierre dit au caporal qu'il faudrait donner quelque ordre à ce sujet. Le caporal rassura Pierre, lui dit que pour les malades il y avait les ambulances et les hôpitaux, qu'un ordre serait donné, et, qu'en général, tout ce qui pouvait arriver était prévu par les chefs.

— ET PUIS, MONSIEUR KIRIL, VOUS N'AVEZ QU'A DIRE UN MOT AU CAPITAINE, VOUS SAVEZ. OH, C'EST UN... QUI N'OUBLIE JAMAIS RIEN. DITES-LE AU CAPITAINE QUAND IL FERA SA TOURNÉE, IL FERA TOUT POUR VOUS.

Le capitaine dont parlait le caporal, souvent causait longuement à Pierre et se montrait très bienveillant pour lui.

— VOIS-TU, SAINT-THOMAS, QU'IL ME DISAIT L'AUTRE

JOUR, KIRIL EST UN HOMME QUI A DE L'INSTRUCTION, QUI PARLE FRANÇAIS; C'EST UN SEIGNEUR RUSSE QUI A EU DES MALHEURS, MAIS C'EST UN HOMME. ET IL S'Y ENTEND, LE... S'IL DEMANDE QUELQUE CHOSE, QU'IL ME LE DISE, IL N'Y A PAS DE REFUS. QUAND ON A FAIT SES ÉTUDES, VOYEZ-VOUS, ON AIME L'INSTRUCTION ET LES GENS COMME IL FAUT. C'EST POUR VOUS QUE JE DIS CELA, MONSIEUR KIRIL. DANS L'AFFAIRE DE L'AUTRE JOUR, SI CE N'ÉTAIT GRACE A VOUS, ÇA AURAIT FINI MAL.

Le caporal bavarda encore quelque temps, puis s'en alla. (L'affaire arrivée récemment et à laquelle le caporal avait fait allusion, c'était une querelle entre les prisonniers et les Français, dans laquelle Pierre réussit à calmer ses compagnons.) Quelques prisonniers, ayant su que Pierre causait avec le caporal, demandèrent aussitôt ce qu'il avait dit. Pendant que Pierre racontait ce que le caporal lui avait dit sur la sortie, un soldat français, maigre, jaune, déguenillé, s'avança à la porte de la baraque. Portant son doigt à son front d'un mouvement rapide et timide, en signe de salut, il s'adressa à Pierre et lui demanda si dans cette baraque se trouvait le soldat Platocha, à qui il avait donné à coudre une chemise.

Une semaine auparavant, les Français avaient reçu de la toile et des outils de cordonnerie et ils avaient donné à faire des chemises et des bottes aux soldats prisonniers.

— Elle est prête, elle est prête, mon petit, dit

Karataïev en sortant et portant une chemise pliée soigneusement.

A cause de la chaleur et pour la commodité du travail, Karataïev était seulement en caleçon et chemise déchirée, noire comme la terre. Ses cheveux, à la mode des ouvriers, étaient retenus par une ficelle, et son visage rond semblait encore plus rond et plus sympathique.

— L'exactitude c'est le principal dans chaque affaire. Je t'ai dit pour vendredi, c'est prêt, dit Platon en souriant et dépliant la chemise qu'il avait faite.

Le Français regardait autour de lui d'un air inquiet; enfin, vainquant son hésitation, il ôta rapidement l'uniforme et prit la chemise. Sous l'uniforme il n'avait pas de chemise, son corps nu, jaune, maigre, était couvert d'un long gilet à petites fleurs couleur de suie, à cause de la saleté.

Le Français paraissait avoir peur qu'on ne se moquât de lui, hâtivement il enfila la chemise. Aucun des prisonniers ne souffla mot.

— Voilà, c'est juste! ajouta Platon en tirant la chemise.

Le Français, passant la tête et les bras, sans lever les yeux, regardait la chemise qui était sur lui et en examinait les coutures.

— Quoi, mon petit, ce n'est pas un atelier ici, il n'y a pas d'outils, sans outils on ne peut pas tuer même un porc (1)? fit Platon avec un sourire ten-

(1) Proverbe russe. (N. T.)



dre, évidemment satisfait de son propre travail.

— C'EST BIEN, C'EST BIEN, MERCI, MAIS VOUS DEVEZ AVOIR DE LA TOILE DE RESTE, dit le Français.

— Ce sera encore mieux si tu la mets sur la peau, dit Karataïev en continuant à se réjouir de son œuvre. Voilà, ça sera bon et agréable...

— Merci, merci, mon vieux, le reste... répéta le Français en souriant, — et tirant un papier monnaie il le remit à Karataïev, — MAIS LE RESTE...

Pierre voyait que Platon ne voulait pas comprendre ce que disait le Français, et, sans se mêler à la conversation, il le regardait. Karataïev remercia pour l'argent et continua d'admirer son travail. Le Français insistait sur le reste; il demanda à Pierre de traduire ce qu'il disait.

— Pourquoi diable veut-il le reste ! dit Karataïev. Ça me ferait de superbes chaussons. Mais que Dieu le bénisse. Et Karataïev, le visage soudain changé et triste, tira de son gousset le reste puis, sans regarder le Français, le lui donna.

— Heu ! fit Karataïev en s'éloignant.

Le Français examina la toile, devint pensif, regarda interrogativement Pierre et comme s'il voyait en lui quelque chose :

— PLATOCHA, DITES DONC, PLATOCHA ! dit-il tout à coup d'une voix perçante, en rougissant. GARDEZ POUR VOUS, dit-il en donnant le reste ; puis il s'en alla.

— Voilà ! fit Karataïev en hochant la tête. On dit

que ce ne sont pas des chrétiens. Ils ont quand même une âme! Les vieux disaient : la main en sueur est très large, la main sèche est avare. Il est nu lui et quand même, il l'a donné. Karataïev sourit pensivement en regardant le reste et se tut un moment : — Des chaussons de première qualité, mon ami! Et il rentra dans la baraque.

## XII

Pierre était prisonnier depuis déjà quatre semaines. Bien que les Français lui eussent proposé de le transférer de la baraque des soldats dans celle des officiers, il restait où il avait été interné le premier jour.

Dans Moscou ruinée et incendiée, Pierre avait presque atteint les dernières limites des privations que l'homme peut supporter, mais grâce à sa forte constitution, à sa santé qui s'ignorait jusqu'ici et surtout grâce à la progression insensible des privations qui fit qu'on ne pouvait préciser quand elles avaient commencé, il supporta son sort non seulement sans peine, mais allègrement. Précisément à dater de ce moment, il obtint le calme et le contentement de soi auxquels il aspirait en vain auparavant. Dans le cours de sa vie, il avait cherché de tous côtés ce calme, cet accord avec soi-même qui le frappaient tant pendant la bataille de Borodino.

Il les avait cherchés dans la philanthropie, dans la franc-maçonnerie, dans les distractions de la vie mondaine, dans le vin, dans l'exploit héroïque du sacrifice de soi-même, dans l'amour romanesque pour Natacha. Il les avait cherchés dans la pensée, et toutes ses recherches avaient été déçues. Et spontanément, il avait trouvé ce calme et cet accord par la seule horreur de la mort, par les privations et par ce qu'il avait compris de Karataïev. Ce moment terrible, vécu pendant le supplice, avait effacé pour toujours de son imagination les souvenirs et les sentiments qui, auparavant, lui paraissaient importants : il ne lui venait en tête aucune pensée de la Russie, de la guerre, de la politique ni de Napoléon. Il sentait que tout cela ne le touchait point, qu'il n'était pas appelé à cela et que, par conséquent, il n'en pouvait juger. Son intention de tuer Napoléon et ses calculs sur le nombre cabalistique et la bête de l'Apocalypse lui semblaient maintenant incompréhensibles et même ridicules. Sa colère contre sa femme et l'angoisse que son nom fût traîné dans la boue lui paraissaient non seulement puériles, mais amusantes. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire que cette femme menât là-bas, quelque part, la vie qui lui plaisait ? A qui, — et surtout à lui, — pouvait-il importer qu'on sût que le prisonnier était le comte Bezoukhov ?

Maintenant, il se rappelait souvent ses conversations avec le prince André et était tout à fait de son

avis ; il comprenait seulement un peu différemment la pensée du prince André. Le prince André disait et pensait qu'il n'existe que le bonheur négatif, mais il le disait avec une nuance d'amertume et d'ironie : il semblait exprimer la pensée que toutes les aspirations au bonheur mises en nous y sont introduites non pour nous satisfaire mais pour nous tourmenter. Mais Pierre, sans aucune arrière-pensée, reconnaissait la justesse de cette opinion. L'absence de souffrances, la satisfaction des besoins et, grâce à cela, la liberté de choisir ses occupations, se présentaient maintenant à Pierre comme le bonheur indiscutable et supérieur de l'homme. Ici seulement, pour la première fois, Pierre comprit le plaisir de manger quand on a faim, de boire quand on a soif, de dormir quand on a sommeil, de se chauffer quand il fait froid dehors, et de causer avec un homme quand on a envie d'entendre une voix humaine. La satisfaction des besoins : une bonne nourriture, la propreté, la liberté, maintenant qu'il était privé de tout cela, semblait à Pierre le bonheur parfait, et le choix des occupations, c'est-à-dire la vie, maintenant que ce choix était si borné, lui semblait une chose si facile qu'il oubliait que le superflu des commodités de la vie anéantit le bonheur de la satisfaction des besoins et que la grande liberté de choisir ses occupations, cette liberté que lui procuraient dans la vie l'instruction, la richesse, la position sociale, rend le

choix des occupations excessivement difficile et anéantit le besoin même et la possibilité de s'occuper.

Tous les rêves de Pierre aspiraient maintenant au temps où il serait libre, néanmoins, dans la suite et toute sa vie durant, Pierre évoqua et raconta avec enthousiasme ce mois de captivité, ces sensations irretrouvables, fortes et joyeuses, et principalement l'entier calme d'âme, la liberté parfaite, intérieure, qu'il n'avait éprouvés qu'en ce temps.

Quand, le premier jour, s'étant levé de bonne heure, il sortit de la baraque et aperçut d'abord les coupoles sombres, les croix du couvent Novo Dévitchy, quand il remarqua la rosée sur l'herbe, quand il aperçut le sommet de la Montagne des Moineaux, quand il sentit le contact de l'air frais, quand il entendit les cris des choucas qui traversaient les champs, venant de Moscou, quand ensuite, tout à coup, brilla la lumière à l'orient et que, solennellement, parut le disque du soleil à travers les nuages, et les coupoles et les croix rosées lointaines, et le fleuve se jouant dans la lumière joyeuse, Pierre éprouva un sentiment nouveau encore inconnu de joie et de force vitale, et ce sentiment, non seulement ne le quitta pas tout le temps de sa captivité, mais au contraire, augmentait en lui à mesure que se multipliaient les difficultés de sa situation.

Ce sentiment — être prêt à tout — se soutenait

en Pierre encore davantage par la haute opinion que, peu après son entrée dans la baraque, ses compagnons se firent de lui. Pierre, avec sa connaissance des langues, le respect que lui témoignaient les Français, sa simplicité, grâce à laquelle il donnait tout ce qu'on lui demandait (il recevait, comme officier, trois roubles par semaine), sa force qu'il prouva aux soldats en enfonçant un clou dans le mur de la baraque, la douceur qu'il montrait envers ses compagnons, sa capacité, extraordinaire pour eux, de rester assis, immobile, sans rien faire ni penser, — Pierre se présentait aux soldats comme un être un peu mystérieux et supérieur. Ces mêmes qualités, qui étaient une gêne pour lui dans le monde où il vivait auparavant — la force, le mépris des commodités de la vie, la distraction, la simplicité — ici, parmi ces hommes, faisaient presque de lui un héros. Et Pierre se sentait lié par cette opinion.

### XIII

Pendant la nuit des 6 et 7 octobre, la sortie des Français commença. On brisait les cuisines, les baraques, on arrangeait les chariots, les troupes et les convois avançaient.

A sept heures du matin, un peloton de Français en tenue de marche, casques, fusils, gibernes et énormes sacs, se trouvait devant les baraques et la conversation française, animée, émaillée de jurons, roulait sur toute la ligne.

Dans la baraque tous étaient prêts, habillés, ceinturés, chaussés et n'attendaient que l'ordre de sortir. Un soldat malade, Sokolov, pâle, maigre, les yeux cernés, seul, sans chaussettes et non habillé, était assis à sa place et, du regard de ses yeux sortis de l'orbite à cause de la maigreur, interrogeait les camarades qui ne faisaient pas attention à lui, et gémissait faiblement, régulièrement. Il était visible qu'il gémissait moins de souffrance



— il avait la cholérine — que de la peur de rester.

Pierre, dans des chaussures faites par Karataïev avec le cuir d'une caisse de thé qu'un Français avait apporté pour un ressemelage, Pierre, ceint d'une corde, s'approcha du malade et s'assit devant lui, sur le bout des pieds.

— Hein, Sokolov, ils ne partent pas tout à fait ! Ils ont ici un hôpital. Tu seras peut-être encore mieux que nous, dit-il.

— Oh Dieu ! Oh ! la mort ! Oh Dieu ! gémissait encore plus fort le soldat.

— Mais je le demanderai encore, dit Pierre. Il se leva et se dirigea vers la porte de la baraque. Pendant ce temps, du dehors s'approchait, avec deux soldats, le caporal qui la veille offrait à Pierre une pipe. Le caporal et les soldats étaient en tenue de campagne avec gibernes et casques, ce qui changeait leurs physionomies bien connues de Pierre.

Le caporal venait à la porte sur l'ordre du chef, afin de la fermer. Avant la sortie, il fallait compter les prisonniers.

— CAPORAL, QUE FERA-T-ON DU MALADE ? commença Pierre ; mais au même moment, il se demandait si c'était le caporal qu'il connaissait ou un inconnu, tellement le caporal était changé. En outre, pendant que Pierre prononçait ces paroles, des deux côtés résonna tout à coup le bruit des tambours. Le caporal fit la grimace aux paroles de Pierre, il proféra une injure grossière

et fit claquer la porte. La baraque se trouva dans une demi-obscurité. Des deux côtés les tambours résonnaient, étouffant les gémissements du malade.

— Ah! en voilà! c'est ça, se dit Pierre; et un frisson parcourut son dos. Dans le visage changé du caporal, dans le son de sa voix, dans le bruit excitant et sourd des tambours, Pierre avait reconnu cette force mystérieuse, impitoyable, qui oblige les hommes, malgré leur volonté, à tuer leurs semblables : cette force dont il avait vu l'action pendant le supplice. Il était inutile d'avoir peur, de tâcher d'éviter cette force, d'adresser des supplications aux hommes qui en étaient les instruments. Pierre le savait maintenant. Il fallait attendre, avoir de la patience. Pierre ne revint pas près du malade et ne le regarda pas.

Silencieux, les sourcils froncés, il était près de la porte de la baraque.

Quand la porte de la baraque s'ouvrit et que les prisonniers, comme un troupeau de moutons, en se poussant les uns contre les autres, se pressèrent à la sortie, Pierre se fit un chemin en avant et s'approcha de ce même capitaine, qui, sur l'affirmation du caporal, était prêt à faire tout pour lui. Le capitaine était aussi en tenue de campagne et son visage avait cette même expression que Pierre avait reconnue dans la parole du caporal et dans les sons des tambours.

— FILEZ, FILEZ ! disait le capitaine en regardant sévèrement les prisonniers qui passaient devant lui.

Pierre savait que sa tentative serait infructueuse ; néanmoins il s'approcha de lui.

— EH BIEN, QU'EST-CE QU'IL Y A ? dit l'officier en le regardant froidement comme s'il ne le connaissait pas. Pierre parla du malade.

— IL POURRA MARCHER, QUE DIABLE ! fit le capitaine. — FILEZ, FILEZ, continua-t-il sans regarder Pierre.

— MAIS NON, IL EST A L'AGONIE... commença Pierre.

— VOULEZ-VOUS BIEN !... cria le capitaine en fronçant les sourcils avec colère. « Tam, tam, tam, tam... » battaient les tambours ; et Pierre comprit que la force mystérieuse avait déjà complètement saisi ces hommes et que maintenant il était inutile de dire quelque chose.

On sépara les prisonniers, officiers et soldats, et on leur ordonna de passer devant. Les officiers, parmi lesquels Pierre, étaient une trentaine ; il y avait à peu près trois cents soldats. Les officiers prisonniers sortirent des autres baraques : tous étaient beaucoup mieux habillés que Pierre et le regardaient avec méfiance.

Non loin de Pierre marchait un gros major qui paraissait jouir de l'estime générale de ses camarades prisonniers. Il était vêtu du khalat d'un Ta-

tare de Kazan, ceint d'une serviette de toile, le visage bouffi, jaune, méchant. Une de ses mains, ornée d'une bague, était dans son gousset ; de l'autre, ils'appuyait sur un tuyau de pipe. Essoufflé et grommelant, il se fâchait contre tous parce qu'il s'imaginait qu'on le poussait, que tous se hàtaient, et sans raison, que tous s'étonnaient de quelque chose alors qu'il n'y avait rien d'étonnant. Un autre officier petit, maigre, causait avec tout le monde en tâchant de deviner où on les emmenait maintenant et quelle distance ils pourraient parcourir ce jour-là. Un fonctionnaire en uniforme de commissaire observait Moscou incendiée et faisait à haute voix ses remarques : qu'est-ce qui est brûlé ? quelle partie de Moscou voit-on ?... etc.

Un troisième officier, d'origine polonaise à en juger par son accent, discutait avec le commissaire et lui prouvait qu'il se trompait dans la dénomination des quartiers de Moscou.

— Sur quoi discutez-vous ? fit méchamment le major. Que ce soit le quartier de Saint-Nicolas ou de Vlass, c'est la même chose, vous voyez ; tout est brûlé et c'est fini !... Pourquoi poussez-vous ? La route n'est-elle pas assez large, dit-il avec colère à quelqu'un qui marchait derrière lui et ne poussait pas.

— Aïe ! Aïe ! qu'ont-ils fait ! s'entendaient, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, les voix des prisonniers qui regardaient les ruines de l'incendie :

Zamoskvareché, Zoubovo, le Kremlin... regardez, il n'en reste pas la moitié.

— Mais je vous dis que tout Zamoskvareché est brûlé.

— Eh bien, vous savez, c'est brûlé, alors il n'y a rien à dire, fit le major.

En traversant Khamovniki (un des rares quartiers de Moscou qui n'étaient pas brûlés), devant l'église, la foule des prisonniers, tout d'un coup, se serra contre le mur et poussa des exclamations d'horreur et de dégoût.

— En voilà des salauds ! Ce ne sont pas des chrétiens ! Oui, un mort, un mort, un mort, c'est ça... On l'a barbouillé de quelque chose.

Pierre aussi s'approcha de l'église où se trouvait ce qui provoquait les exclamations, et il aperçut vaguement quelque chose accroché à la grille de l'église. Des paroles des camarades qui voyaient mieux que lui, il apprit que ce quelque chose était le cadavre d'un homme placé debout près de la grille et barbouillé de suie.

— Marchez, sacré nom... Filez... trente mille diables !... jurèrent avec colère les gardiens et les soldats français, et, à coups de crosse, ils dispersèrent la foule des prisonniers qui regardaient l'homme mort.

#### XIV

Dans les rues de Khamovniki les prisonniers marchaient seuls avec leurs gardes ; les fourgons et les chariots qui appartenaient aux gardes suivaient derrière. Mais en arrivant près des magasins de provisions, ils tombèrent au milieu d'un immense convoi d'artillerie qui avançait péniblement et était emmêlé de voitures appartenant à des particuliers.

Près du pont ils s'arrêtèrent pour laisser avancer ceux qui étaient devant. Sur le pont, devant les prisonniers, se montraient derrière et devant les longues files des autres convois qui s'avançaient.

A droite, à l'endroit où la route de Kalouga tournait devant Nezkoutchny puis se perdait dans le lointain, montaient d'immenses files de troupes et de fourgons. C'étaient les troupes du corps de Beauharnais qui passaient devant toutes les autres.

Derrière, sur le bord du fleuve et le pont Kamménï, marchaient les troupes et les convois de Ney.

Les troupes de Davoust, auxquelles appartenaient les prisonniers, traversaient Krimski-Brod et déjà entraient en partie dans la rue de Kalouga. Mais les fourgons s'alignaient de telle façon que les derniers fourgons de Beauharnais n'étaient pas encore sortis de Moscou sur la route Kalougskaja que la tête des troupes de Ney sortait déjà de la grande Ordinka.

Ayant traversé Krimski-Brod, les prisonniers firent quelques pas en avant, s'arrêtèrent, puis de nouveau avancèrent, et de tous côtés voitures et hommes se pressèrent de plus en plus. Après plus d'une heure employée à franchir les quelques centaines de pas qui séparaient le pont de la rue Kalougskaja, arrivés au croisement des rues Zamoskvoretskaïa et Kalougskaja, les prisonniers, serrés en tas, s'arrêtèrent sur ce carrefour et y passèrent quelques heures. De tous côtés on entendait le bruit des roues incessant comme celui de la mer, les piétinements, les cris et les conversations animées. Pierre, debout, serré contre le mur d'une maison brûlée, écoutait ces bruits qui se confondaient dans son imagination avec celui des tambours.

Quelques officiers pressés, pour mieux voir, montaient sur le mur de la maison brûlée près de laquelle se trouvait Pierre.

— Que de gens ! que de gens !... même sur les

canons! Regarde les fourrures! disait-on. — Les canailles, ils ont pillé! Voilà, chez celui-ci, derrière le chariot... Ça vient de l'image sainte, je le jure!... Ce sont probablement des Allemands!... Regarde notre paysan, ma foi!... Ah! les brigands!... Ils en ont une telle charge qu'ils peuvent à peine marcher!... Ah! ils ont même pris un cabriolet!... Les voilà qui s'installent sur des coffres. Mes aïeux! On s'est battu!

— Droit sur la gueule! Sur la gueule! Mais comme ça on en aura jusqu'au soir!... — Regardez, Regardez! c'est probablement à Napoléon lui-même!... — Vous voyez les chevaux, quels chevaux! Un blason avec une couronne! C'est une maison pliante... Il a perdu un sac et ne le voit pas... — On se bat de nouveau... — Une femme avec un petit enfant, et pas laide... — Attends donc, on te laissera passer... — Regardez, on n'en voit pas la fin... — Ce sont des filles russes, des filles, je le jure. Regardez comme elles sont installées tranquillement dans les voitures.

De nouveau, près de l'église Khamovnitschesky, une onde de curiosité générale poussa tous les prisonniers vers la route, et Pierre, grâce à sa haute taille, aperçut, au-dessus des têtes, ce qui attirait la curiosité des prisonniers. Dans trois voitures emmêlées aux caissons, étaient assises, très près l'une de l'autre, des femmes fardées, habillées de robes claires, et qui criaient d'une voix perçante.



Depuis que Pierre avait reconnu la présence de la force mystérieuse, rien ne lui semblait étrange ni terrible, même le cadavre barbouillé de suie par amusement, même les femmes qui s'éloignaient hâtivement, même l'incendie de Moscou. Tout ce que Pierre voyait maintenant ne produisait sur lui aucune impression, on eût dit que son âme, se préparant à une lutte difficile, refusait d'accepter les impressions qui pouvaient l'affaiblir.

Le convoi des femmes s'éloigna. Derrière lui s'avançaient de nouveau des chariots, des soldats; des fourgons, des soldats; des plates-formes de voiture, des soldats; des caissons, des soldats; de temps en temps, des femmes.

Pierre ne voyait pas les hommes isolément; il ne voyait que leurs mouvements.

Tous les hommes, les chevaux, paraissaient poussés par une force invincible. Tous, durant une heure, pendant laquelle Pierre les observait, débouchaient de diverses rues avec le même désir de passer le plus vite possible. Tous se bousculaient, commençaient à se fâcher, à se battre: les dents blanches grinçaient, les sourcils se fronçaient, les invectives s'échangeaient, et, sur tous les visages, était la même expression de bravoure résolue, de cruauté froide qui avait frappé Pierre le matin, au bruit du tambour, sur le visage du caporal.

Le soir venu, le chef du convoi rassembla son détachement et, avec des cris et des discussions, se

mêla aux autres convois; les prisonniers, entourés de tous côtés, sortirent sur la route de Kalouga.

Ils marchaient très vite, sans halte, et s'arrêtèrent seulement quand le soleil commençait à se coucher. Tous semblaient fâchés et mécontents. Longtemps, de divers côtés, on entendit des injures, des cris de colère et des querelles. La voiture qui suivait celle des gardes s'avança tout près d'elle et son timon la défonça. De tous côtés des soldats accoururent vers la voiture : les uns frappaient sur la tête les chevaux attelés à la voiture, en tâchant de les détourner, les autres se battaient entre eux, et Pierre vit qu'un Allemand était gravement blessé d'un coup de hache à la tête. S'étant arrêtés au milieu des champs, par le crépuscule froid du soir d'automne, ces gens semblaient éprouver le même sentiment désagréable du réveil, à cause de la hâte qui les saisissait tous à leur sortie et du mouvement précipité, quelque part, en avant. Dès qu'ils s'arrêtèrent, tous semblèrent comprendre que l'endroit où ils allaient leur était inconnu et que dans cette marche il y aurait à endurer beaucoup de choses dures et pénibles. A ce relais, les gardes se montrèrent envers les prisonniers pires qu'à la sortie. Là, pour la première fois, on donna aux prisonniers de la viande de cheval.

Depuis les officiers jusqu'au simple soldat, on remarquait en chacun une sorte de colère contre

les prisonniers, colère qui, tout d'un coup, remplaçait les relations anciennes, cordiales.

Cette colère augmenta encore lorsque, comptant les prisonniers, on trouva que pendant la mêlée, à la sortie de Moscou, un soldat russe, qui feignait d'avoir mal au ventre, s'était enfui. Pierre vit un Français battre un soldat russe parce que celui-ci s'éloignait trop sur la route, et il entendit un capitaine, son ami, faire des reproches à un sous-officier pour la fuite du soldat russe et le menacer du conseil de guerre. Le sous-officier objecta que le soldat était malade et ne pouvait marcher. L'officier répondit à cela qu'il y avait ordre de tirer sur les retardataires. Pierre sentit que cette force fatale qui l'étouffait pendant le supplice et qu'il ne remarquait pas pendant la captivité, maintenant, dominait de nouveau toute son existence.

Ce lui était terrible, mais il sentait qu'en raison même des efforts que faisait la force fatale pour l'écraser, dans son âme grandissait et se fortifiait une force indépendante d'elle : la force de la vie.

Pierre soupa avec de la viande de cheval et causa avec ses compagnons.

Ni Pierre ni personne de ses camarades ne parlaient de ce qu'ils avaient vu à Moscou, ni de la conduite des Français, ni de l'ordre de tirer qui leur était déclaré. Tous, comme pour résister à la gravité de la situation, étaient particulièrement animés et gais : on parlait de souvenirs personnels,

de scènes amusantes vues pendant la marche, et l'on étouffait toute conversation sur la situation actuelle.

Le soleil était couché depuis longtemps; des étoiles brillantes se montraient de çà, de là, sur la voûte céleste; le reflet de la pleine lune montante, rouge comme celui d'un incendie, se dissipait à l'horizon et une énorme sphère rouge se balançait étrangement dans la brume grisâtre. Il faisait clair: la soirée était finie, mais la nuit ne commençait pas encore. Pierre se leva et alla parmi les bûchers, de l'autre côté de la route où, lui dit-on, se trouvaient les soldats prisonniers. Il voulait causer avec eux. En franchissant la route, une sentinelle française l'arrêta et lui enjoignit de retourner.

Pierre retourna, mais pas vers les bûchers, vers ses compagnons, mais du côté de la voiture dételée, près de laquelle il n'y avait personne. La tête baissée, en repliant ses jambes il s'assit sur la terre froide, près de la roue de la voiture, et longtemps resta assis immobile et pensif. Plus d'une heure s'écoula; personne ne le dérangeait. Tout à coup, il éclata de rire, de son bon rire si fort, que des gens regardèrent de tous côtés, étonnés de ce rire étrange, évidemment isolé.

— Ah! ah! ah! riait Pierre; et il prononçait à haute voix pour lui-même: Le soldat ne m'a pas laissé passer. On m'a attrapé, renfermé. On me

tient en captivité : Qui? Moi? moi? moi, mon âme immortelle! Ah! ah! ah! ah! ah!

A force de rire les larmes emplissaient ses yeux.

Un homme quelconque se leva et s'approcha pour regarder de quoi riait ce gros homme étrange. Pierre cessa de rire, se leva, s'éloigna du curieux et regarda autour de lui.

Le bivouac immense où, auparavant, se faisait un grand bruit à cause des pétilllements des bûchers et des conversations, était devenu calme. Les feux rouges des bûchers s'éteignaient et pâlis-  
saient. Haut dans le ciel clair se tenait la pleine lune. Les forêts et les champs, qu'on ne voyait pas auparavant en dehors du camp, maintenant s'ouvraient au loin. Et encore plus loin que ces forêts et que ces champs, on voyait le lointain clair, infini, attirant. Pierre regarda le ciel, les étoiles étincelantes. « Et tout cela est à moi. Et tout cela est en moi, et tout cela est moi, pensa-t-il. Et ils ont pris tout cela et mis dans une baraque en planches! » Il sourit et alla se placer près de ses compagnons.

Dans les premiers jours d'octobre, un parlementaire arriva encore chez Koutouzov avec une lettre de Napoléon, et proposa la paix. La lettre était faussement datée de Moscou, car Napoléon n'était alors pas bien loin de Koutouzov, sur la route de Kalouga. Koutouzov répondit à cette lettre comme à la première apportée par Lauriston. Il se contenta de dire qu'il ne saurait même être question de paix.

Bientôt après, on reçut du détachement de partisans de Dolokhov, qui se trouvait à gauche de Taroutino, une nouvelle que des troupes se montraient à Fominskoié, qu'elles se composaient de la division de Broussier et que cette division, séparée des autres, pouvait être facilement écrasée. Les soldats et les officiers exigeaient de nouveau l'activité : les généraux de l'état-major, excités par les souvenirs de la victoire sous Taroutino, remportée si facilement, insistaient auprès de Koutouzov pour

qu'il donnât suite à la proposition de Dolokhov.

Koutouzov ne voyait pas la nécessité d'une attaque. On prit une mesure moyenne : on envoya à Fominskié un petit détachement qui devait attaquer Broussier.

Par un hasard étrange, cette mission — la plus difficile et la plus importante, comme on le sut après — fut confiée à Dokhtourov, à ce même petit et modeste Dokhtourov que personne ne nous a présenté composant des plans de batailles, galopant devant un régiment, jetant les croix sur les batteries, etc., ce Dokhtourov qu'on appelait l'indécis, l'impénétrable, ce même Dokhtourov que nous trouvons pendant toutes les guerres entre la Russie et la France, depuis Austerlitz jusqu'en 1813, commandant partout où la situation était difficile. A Austerlitz il reste le dernier près de la digue d'Aughest, rassemble le régiment, en sauve tout ce qu'il peut, quand tous s'enfuient et se perdent et qu'il n'y a pas un seul général à l'arrière-garde. Malade, ayant la fièvre, il va à Smolensk avec vingt mille soldats, défend la ville contre toute l'armée de Napoléon. Dans un accès de fièvre, il s'endort presque sur les portes de Machovsky : une canonnade l'éveille, et Smolensk résiste toute la journée.

A la bataille de Borodino, quand Bagration est tué et les troupes de notre flanc gauche écrasées dans la proportion de neuf contre un, quand tout le feu de l'artillerie française est dirigé là-bas, on y

envoie précisément Dokhtourov l'indécis, l'impénétrable, et Koutouzov se hâte de réparer sa faute quand il en envoie un autre. Et le petit et modeste Dokhtourov va là-bas, et Borodino est la meilleure gloire de l'armée russe. Or nous célébrons en vers et en prose beaucoup de héros, mais de Dokhtourov pas un mot.

On envoie de nouveau Dokhtourov, là-bas, à Fominskoïé, et de là à Mali Iaroslavetz où a lieu la dernière bataille avec les Français, à cet endroit où commence indiscutablement la perte des Français. Et de nouveau on nous décrit beaucoup de génies et de héros de cette période de la campagne, mais de Dokhtourov on ne dit rien ou à peu près. Ce silence à l'égard de Dokhtourov, mieux que tout, prouve ses qualités.

Il est naturel qu'un homme qui ne comprend pas le fonctionnement d'une machine en la voyant en activité croie que la partie la plus importante de cette machine, c'est ce petit copeau qui est tombé par hasard et entrave sa marche. Celui qui ne connaît pas la construction de la machine ne peut pas comprendre que ce n'est pas ce petit copeau qui a de l'importance dans son activité, et que le petit pignon qui tourne sans bruit est l'organe le plus important de la machine.

Ce même jour du 10 octobre, quand Dokhtourov ayant parcouru la moitié de la route jusqu'à Fominskoïé s'arrêta au village Aristovo, se préparant



à exécuter ponctuellement l'ordre à lui donné, toute l'armée française arrivée d'un mouvement impulsif à la position occupée par Murat, à ce qu'il semble pour y livrer la bataille, tout à coup, sans aucune cause, tournait à gauche la nouvelle route de Kalouga et commençait à entrer à Fominskoïé où, auparavant, se trouvait Broussier seul. A ce moment Dokhtourov avait sous ses ordres, outre celui de Dolokhov, les deux petits détachements de Figner et de Seslavine.

Le soir du 11 octobre, Seslavine arriva à Aristovo, chez son chef, avec un soldat de la garde française fait prisonnier. Celui-ci apprit que les troupes entrées ce jour à Fominskoïé formaient l'avant-garde de toute la grande armée, que Napoléon se trouvait là, que toute l'armée, quatre jours auparavant, avait quitté Moscou. Le même soir, un serf domestique venu de Borovsk raconta avoir vu entrer dans la ville une grande armée. Les Cosaques du détachement de Dolokhov disaient qu'ils avaient vu la garde française qui marchait sur la route dans la direction de Borovsk. De tous ces renseignements il était évident que là où l'on pensait trouver une seule division, était toute l'armée des Français qui venait de Moscou, dans une direction imprévue, sur la route de Kalouga. Dokhtourov ne voulait rien entreprendre puisque maintenant il voyait clairement en quoi consistait son devoir. On lui avait ordonné d'attaquer Fominskoïé. Mais là,

auparavant, Broussier était seul ; maintenant toute l'armée française y était. Ermolov voulut agir à sa guise, mais Dokhtourov insista sur la nécessité d'avoir des ordres de Son Altesse. On résolut d'envoyer un rapport à l'état-major.

On choisit pour cette mission un officier très intelligent, Bolkhovitinov, qui, outre le rapport écrit, devait raconter l'affaire de vive voix. A minuit, Bolkhovitinov, après avoir reçu l'enveloppe et l'ordre verbal, avec un Cosaque et des chevaux de rechange, partit au galop à l'état-major.

## XVI

La nuit était sombre et chaude. Il pleuvait depuis quatre jours. Après avoir changé deux fois de chevaux et parcouru au galop, pendant une heure et demie trente *verstes* sur une route boueuse, Bolkhovitinov, à deux heures de la nuit, arriva à Letachevka. Il descendit devant l'isba sur la clôture de laquelle se trouvait l'écriteau « état-major », et, laissant son cheval, il pénétra dans le vestibule très sombre.

— Le général de service, pressé, très urgent ! prononça-t-il à quelqu'un qui, dans le vestibule, se soulevait en bâillant.

— Il est très indisposé, voici trois nuits qu'il ne dort pas, chuchota la voix d'un brosseur. Veuillez éveiller d'abord le capitaine.

— Très urgent. De la part du général Dokhtourov, dit Bolkhovitinov en s'avançant dans la porte ouverte qu'il avait trouvée à tâtons. Le brosseur

passa devant lui et se mit à éveiller quelqu'un.

— Votre Excellence ! Votre Excellence ! Un courrier.

— Quoi ? Quoi ? De qui ? prononça une voix endormie.

— De la part de Dokhtourov et d'Alexandre Petrovitch. Napoléon est à Fominskiôï, dit Bolkhovitinov sans voir dans l'obscurité la personne qui lui causait, mais supposant que ce n'était pas Konovnitzen. L'homme éveillé bâillait et s'étirait.

— Je ne veux pas l'éveiller, dit il en tâtant quelque chose. Il est tout à fait souffrant ! Ce ne sont peut-être que des bruits.

— On a ordonné de transmettre immédiatement le rapport au général de service, dit Bolkhovitinov.

— Attends, j'allume. Ah ! maudit, où les fourrestu toujours ? s'adressa au brosseur l'homme qui s'étirait.

C'était Tcherbinine, l'aide de camp de Konovnitzen.

— Trouvé, trouvé, ajouta-t-il.

Le brosseur battit le briquet. Tcherbinine chercha le bougeoir.

— Ah ! les canailles ! fit-il avec dégoût.

A la lumière des étincelles Bolkhovitinov aperçut le jeune visage de Tcherbinine qui tenait la bougie, et dans le coin, en avant, un homme endormi, c'était Konovnitzen.

Quand la lumière de l'amadou, d'abord bleue,

devint rouge, Tcherbinine alluma la chandelle, — les cafards qui la dévoraient s'enfuirent — et regarda le courrier. Bolkhovitinov était couvert de boue, il essayait avec sa manche, en l'écrasant, celle qui maculait son visage.

— Mais qui rapporte cela ? demanda Tcherbinine en prenant l'enveloppe.

— L'information est sûre, dit Bolkhovitinov. Les prisonniers, les Cosaques, les émissaires, tous disent la même chose.

— Il n'y a rien à faire, il faut l'éveiller, dit Tcherbinine qui se leva et s'approcha de l'homme en bonnet de nuit couvert d'un manteau.

— Piotre Petrovitch !

Konovnitzen ne bougea pas.

— A l'état-major ! prononça Tcherbinine en souriant, certain que ces paroles l'éveilleraient.

Sur le beau visage énergique de Konovnitzen, aux joues rouges, enfiévrées, l'expression de rêves éloignés de la réalité resta encore un moment, mais bientôt il tressaillit, son visage reprit son expression habituelle, calme et énergique.

— Eh bien ! Qu'y a-t-il ? de qui ? demanda-t-il sans se presser, en clignant les yeux à cause de la lumière. Tout en écoutant le rapport de l'officier, Konovnitzen ouvrit la lettre et lut. A peine en achevait-il la lecture qu'il laissa glisser sur le sol ses jambes chaussées de bas de laine et se mit à s'habiller ; ensuite il ôta son bonnet,

lissa ses cheveux sur les tempes, et prit un chapeau.

— Tu es venu vite ? Allons chez le sérénissime.

Konovnitzen avait compris aussitôt que la nouvelle était très importante et qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Était-ce bon ou mauvais ? il n'y pensait pas et ne se le demandait pas.

Cela ne l'intéressait pas : il envisageait la guerre non par les raisonnements mais par quelque autre chose. Il avait la conviction profonde, inexprimée, que tout irait bien, mais qu'il ne fallait ni le croire, ni le dire, qu'il faut seulement faire sa besogne. Et il la faisait en y mettant toutes ses forces. Piote Petrovitch Konovnitzen, placé seulement par convenance parmi les héros de 1812 : les Barclay, les Raïevsky, les Ermolov, les Platov, les Miloradovitch, comme Dokhtourov jouissait de la réputation d'un homme de capacités et de savoir très bornés. Comme Dokhtourov, il ne faisait jamais de plans de combats, mais se trouvait toujours où la situation était le plus critique. Depuis qu'il était général de service il dormait toujours la porte ouverte, et pour chaque envoyé, ordre était donné de l'éveiller. Pendant la bataille il était toujours sous le feu, ce que Koutouzov lui reprochait, et à cause de quoi il avait peur de l'éloigner de lui. Comme Dokhtourov, Konovnitzen était un de ces pignons inaperçus, qui, sans faire de bruit, sont les organes principaux de la machine.

En sortant de l'isba dans la nuit humide et sombre, Konovnitzen marchait les sourcils froncés à cause d'un mal de tête de plus en plus aigu et de cette pensée désagréable qui lui traversait l'esprit : Comment à cette nouvelle allait se remuer tout ce nid de l'état-major, surtout Benigsen, qui, après Taroutino, était furieux contre Koutouzov ? Quels ordres allait-on proposer, discuter, deviner ? Et le pressentiment d'un conflit lui était pénible bien qu'il le sût inévitable.

En effet, Toll à qui il communiqua d'abord la nouvelle se mit aussitôt à exposer ses considérations à un général qui vivait dans le même logement que lui, et Konovnitzen qui attendait en silence et fatigué, dut lui rappeler qu'il fallait aller chez le sérénissime.

## XVII

Koutouzov, comme tous les vieillards, dormait peu la nuit.

Dans la journée, souvent il sommeillait tout à coup, mais la nuit, couché tout habillé sur son lit, le plus souvent il ne dormait pas et songeait.

Il était ainsi sur son lit, sa lourde tête balafmée appuyée sur sa main potelée et, son œil unique ouvert fixement dans l'obscurité, il pensait.

Depuis que Benigsen qui correspondait directement avec l'empereur et qui avait le plus d'importance à l'état major, l'évitait, Koutouzov était plus tranquille sous ce rapport qu'on ne le forcerait pas à engager ses troupes dans des actions incertaines, offensives. La leçon de la bataille de Taroutino, dont Koutouzov se souvenait bien, devait aussi agir sur lui.

« Ils doivent comprendre que nous ne pouvons que perdre en prenant l'offensive. La patience et le



temps, voilà mes héros ! » pensait Koutouzov. Il savait qu'il ne faut pas cueillir la prune verte, qu'elle tombera d'elle-même quand elle sera mûre, que si l'on cueille la prune verte on gâte la prune et l'arbre, et qu'on n'a pour soi qu'un goût acide. Comme un chasseur expérimenté, il savait que la bête était blessée, blessée comme le pouvait faire toute la force de la Russie. Mais la blessure était-elle mortelle ou non ? C'était la question irrésolue.

Maintenant, par les ambassades de Lauriston et de Berthémy et les rapports des partisans, Koutouzov était presque sûr que la bête était mortellement atteinte. Mais il en fallait encore des preuves. Il fallait attendre. « Ils veulent toujours courir pour voir comment ils ont tiré. Attendez, vous le verrez. Toujours les manœuvres, toujours les attaques ! pensait-il. A quoi bon toujours se distinguer ! Encore s'il y avait quelque chose de gai à se battre. Ils sont comme des enfants, de qui l'on ne peut savoir au juste comment les choses se sont passées, parce que tous veulent prouver qu'ils savent se battre. Mais il ne s'agit pas de cela maintenant. Et quelles combinaisons ingénieuses ils me proposent tous ! Il leur semble quand ils ont inventé deux ou trois combinaisons (et ils se guident selon le plan du général de la campagne envoyé de Pétersbourg) qu'ils ont inventé tout, et qu'il n'y a rien de plus spirituel ! »

La question non résolue de savoir si la blessure

faite à Borodino était mortelle ou non, depuis un mois déjà trottait dans la tête de Koutouzov. D'une part les Français occupaient Moscou, d'autre part, Koutouzov sentait par tout son être que ce coup terrible, dans lequel lui avec tous les Russes avaient mis toute leur force, devait être mortel. Mais en tout cas, il fallait des preuves et il les attendait depuis un mois, et plus le temps passait, plus il devenait impatient.

Couché sur son lit, durant ses nuits sans sommeil, il faisait ce qu'il reprochait à ses jeunes généraux : il envisageait le plus possible de hasards, mais avec cette différence qu'il ne basait rien sur ses hypothèses et qu'il n'en voyait pas deux ou trois, mais des milliers. Plus il réfléchissait, plus il en voyait. Il inventait des mouvements de toutes sortes de l'armée de Napoléon, de toute l'armée ou d'une partie : à Pétersbourg, sur lui, derrière lui. Il admettait (ce qu'il craignait le plus) que Napoléon luttât contre lui avec ses propres armes, qu'il restât à Moscou à l'attendre ; Koutouzov envisageait même le retour de l'armée de Napoléon sur Médine et Iouknov ; la seule chose qu'il ne pouvait prévoir, c'était ce qui arrivait : le mouvement fou, convulsif de l'armée de Napoléon pendant les onze jours qui suivirent sa sortie de Moscou, mouvement qui rendait possible ce à quoi Koutouzov n'osait encore penser : la destruction complète des Français.

Le rapport de Dokhtourov sur la disposition de

Broussier, les nouvelles des partisans sur la débâcle de l'armée de Napoléon, les bruits des préparatifs pour la sortie de Moscou, tout confirmait la supposition que l'armée française était écrasée et se préparait à fuir. Mais ce n'était qu'une supposition, qui semblait importante à la jeunesse et non à Koutouzov. Celui-ci, avec son expérience de soixante ans, savait quelle importance on doit attacher aux bruits; il savait combien les hommes qui désirent une chose sont capables d'échafauder les nouvelles de telle façon qu'elles paraissent confirmer ce qu'ils désirent, et il savait que dans ce cas on émet volontiers tout ce qui paraît contradictoire. Et plus il le désirait, moins il se permettait d'y croire. Cette question occupait toutes les forces de son âme. Tout le reste n'était pour lui que l'accompagnement habituel de la vie : le train habituel et la soumission à la vie, ses conversations avec les fonctionnaires de l'état-major, les lettres de madame de Staël, qu'il recevait à Taroutino, la lecture des romans, les distributions de récompenses, la correspondance avec Pétersbourg, etc., mais la perte des Français prévue par lui seul était son unique désir.

La nuit du 11 octobre, il était couché, la tête appuyée sur la main, et pensait.

Dans la chambre voisine se fit entendre le bruit des pas de Toll, de Konovnitzen et de Bolkhovitinov.

— Hé! Qui est là? Entrez! Qu'y a-t-il de nouveau? dit le feld maréchal.

Pendant que le valet allumait les bougies, Toll fit part de la nouvelle.

— Qui a apporté cette nouvelle? demanda Koutouzov avec une expression de sérénité froide qui frappa Toll dès qu'il y eut de la lumière.

— Pas de doute possible, Votre Altesse.

— Appelle, appelle ici!

Koutouzov s'assit, une jambe pendante, son gros ventre appuyé sur l'autre jambe repliée. Il clignait de son œil pour mieux examiner l'envoyé, comme pour lire dans ses traits ce qui l'occupait.

— Dis-moi, dis-moi, mon ami! fit-il à Bolkhovitinov de sa voix sénile, basse, en croisant sa chemise qui s'ouvrait sur la poitrine. Approche, approche-toi. Quelle nouvelle m'apportes-tu, hein? Napoléon a quitté Moscou? Hein? Est-ce vrai?

Bolkhovitinov répéta d'abord tout ce qu'on lui avait ordonné de dire.

— Parle, parle plus vite, ne me tourmente pas l'âme, interrompit Koutouzov.

Bolkhovitinov raconta tout et se tut, attendant des ordres. Toll voulut dire quelque chose. Koutouzov l'interrompit. Il allait parler, tout à coup son visage se crispa, de la main il fit un signe à Toll et se tourna vers le coin aux icones.

— Dieu, Seigneur! tu as écouté notre prière... dit-il d'une voix tremblante en joignant les mains.

— La Russie est sauvée! Je te remercie, mon Dieu!  
Et il pleura.

## XVIII

Depuis cette nouvelle jusqu'à la fin de la campagne, toute l'activité de Koutouzov consista à user de ruse pour retenir ses troupes des attaques, manœuvres et chocs inutiles contre l'ennemi défailant.

Dokhtourov va vers Malo-Iaroslavitz, mais Koutouzov ne se hâte pas avec son armée et donne l'ordre de sortir de Kalouga, et cette retraite lui paraît très possible. Koutouzov recule partout, mais l'ennemi, sans attendre son recul, s'enfuit du côté opposé.

Les historiens de Napoléon nous décrivent sa tactique habile à Taroutino et à Malo-Iaroslavitz, ils font des hypothèses sur ce qui serait advenu si Napoléon avait réussi à pénétrer dans les riches provinces du Sud. Mais outre que rien n'empêchait Napoléon d'aller dans ces provinces (l'armée russe lui cédait le chemin), les historiens oublient que rien ne pouvait sauver l'armée de Napoléon

parce qu'elle portait en soi les germes inévitables de sa perte.

Pourquoi cette armée, qui trouve d'abondantes provisions à Moscou, qui ne peut les garder et les foule aux pieds, pourquoi cette armée, en arrivant à Smolensk, ne distribue-t-elle pas des provisions, mais les gâche-t-elle ! Comment cette armée pouvait-elle se fortifier dans la province de Kalouga, peuplée des mêmes Russes qu'à Moscou et avec la même propriété du feu de détruire tout ?

Nulle part l'armée ne pouvait se réparer. Depuis la bataille de Borodino et le sac de Moscou, elle portait en soi des conditions internes de décomposition.

Les soldats de cette ci-devant armée couraient avec leurs chefs, ne sachant et ne désirant (Napoléon comme chaque soldat) qu'une chose : sortir le plus vite possible de cette situation désespérée dont tous, bien que vaguement, se rendaient compte.

C'est pourquoi, à Malo-Iaroslavitz, où les généraux feignirent de tenir conseil, cette opinion d'un soldat naïf, Mouton, résumant ce que tous pensaient : qu'il faut seulement s'enfuir le plus vite possible, cette opinion ferme toutes les bouches et personne, même Napoléon, ne pouvait rien dire contre cette vérité reconnue par tous. Mais bien que tous reconnussent qu'il fallait s'en aller, il restait encore la honte de la conscience de la nécessité de s'enfuir et il fallait un choc extérieur pour vaincre cette

honte. Ce choc parut à temps utile. Ce fut ce que les Français appelèrent : LE HOURRA DE L'EMPEREUR.

Le lendemain du conseil, le matin de bonne heure, Napoléon, feignant de vouloir inspecter les troupes et le champ de bataille passé et futur, alla avec une escorte de maréchaux et la garde au milieu de la ligne de la disposition de ses troupes.

Des Cosaques qui rôdaient autour du butin, rencontrèrent l'empereur lui-même et auraient pu l'attaquer. Si cette fois les Cosaques ne s'emparèrent pas de Napoléon, c'est que les Français furent sauvés par cela même qui les avait perdus : le butin sur lequel les Cosaques se jetèrent ici comme à Taroutino. Sans faire attention à Napoléon, ils se jetèrent sur le butin, et Napoléon réussit à s'enfuir.

Quand il fut démontré QUE LES ENFANTS DU DON pourraient capturer Napoléon lui-même au milieu de son armée, il devint évident qu'il ne restait plus qu'à s'enfuir le plus vite possible par la route la plus proche connue. Napoléon, qui, avec le ventre d'un homme d'une quarantaine d'années, n'avait plus la souplesse et la hardiesse d'autrefois, comprit cet avertissement, et, sous l'influence de la peur qu'il avait causée les Cosaques, il partagea aussitôt l'avis de Mouton et, comme disent les historiens, donna l'ordre de la retraite par la route de Smolensk.

Ce fait que Napoléon fut de l'avis de Mouton et

que les troupes prirent la route du retour, ne prouve pas qu'il l'ordonna, mais prouve que les forces qui influençaient toute l'armée en la poussant dans la direction de la route de Mojaïsk agissaient aussi sur Napoléon.



## XIX

Quand l'homme se meut, il donne toujours un but à son mouvement. Pour parcourir mille *verstes*, l'homme doit penser qu'il y a quelque chose de bon après ces mille *verstes*, il faut absolument qu'il ait la représentation d'une terre promise pour avoir des forces de se mouvoir.

La terre promise, lors de l'invasion des Français, était pour eux Moscou ; dans la retraite, c'était la patrie. Mais la patrie était trop loin, et pour un homme qui fait mille *verstes*, il est absolument nécessaire de se dire, oubliant le but final, aujourd'hui j'arriverai au lieu du repos, du coucher, et ce lieu de repos marque le but final et concentre tous les désirs et tous les espoirs. Ces aspirations qui se manifestent en chaque homme à part augmentent toujours dans la foule.

Pour les Français qui retournaient sur la vieille route de Smolensk, le but final, la patrie était trop loin et le but le plus proche, celui auquel tendaient

tous les désirs et les espérances était Smolensk. Non que les soldats pensassent trouver à Smolensk beaucoup de vivres et des troupes fraîches, on ne leur avait pas dit cela (au contraire, presque tous et Napoléon lui-même savaient que là-bas il y avait très peu de vivres) mais parce que cela seul pouvait leur donner la force de se mouvoir et de supporter de vraies privations. Ceux qui le savaient et ceux qui l'ignoraient se trompaient mutuellement et aspiraient à Smolensk comme à la terre promise.

Une fois sur la grande route, les Français, avec une énergie extraordinaire, une rapidité inouïe, coururent vers le but qu'ils s'étaient assigné. Outre cette tendance générale qui liait la foule des Français en un seul et leur donnait une certaine énergie, une autre cause les entraînait : c'était leur nombre. Leur grande masse, comme dans la loi physique de l'attraction, attirait les atomes particuliers des hommes. Ils se mouvaient, avec leur masse de cent mille comme un Etat tout entier.

Chacun d'eux ne désirait qu'une chose : être prisonnier et se débarrasser de toutes les horreurs et de tous les malheurs. Mais d'un côté la force de la tendance générale vers Smolensk attirait chacun dans la même direction. D'autre part, un corps d'armée ne pouvait se rendre prisonnier à une compagnie et, bien que les Français profitassent de chaque occasion pour se débarrasser les uns des autres, et de chaque prétexte convenable pour se

rendre prisonniers, ces prétextes ne se présentaient pas toujours. Leur nombre et les mouvements rapides, étroits, les privaient de cette possibilité, et rendaient aux Russes non seulement difficile mais impossible d'arrêter ce mouvement dans lequel était engagée toute l'énergie des masses françaises. La déchirure mécanique du corps ne pouvait accélérer au delà d'une certaine limite le processus de la décomposition. On ne peut faire fondre instantanément un monceau de neige ; il y a une certaine limite de temps avant lequel aucun apport de chaleur ne peut faire fondre la neige, au contraire, plus la chaleur est forte, plus la neige qui reste devient dure. Parmi les chefs militaires russes, personne, sauf Koutouzov, ne comprenait cela. Quand la direction de la foule de l'armée française sur la route de Smolensk se dessina bien, alors commença la réalisation de ce que prévoyait Koutouzov, la nuit du 11 octobre : tous les hauts gradés de l'armée voulaient se distinguer, cerner, saisir, renverser les Français et tous exigeaient l'attaque.

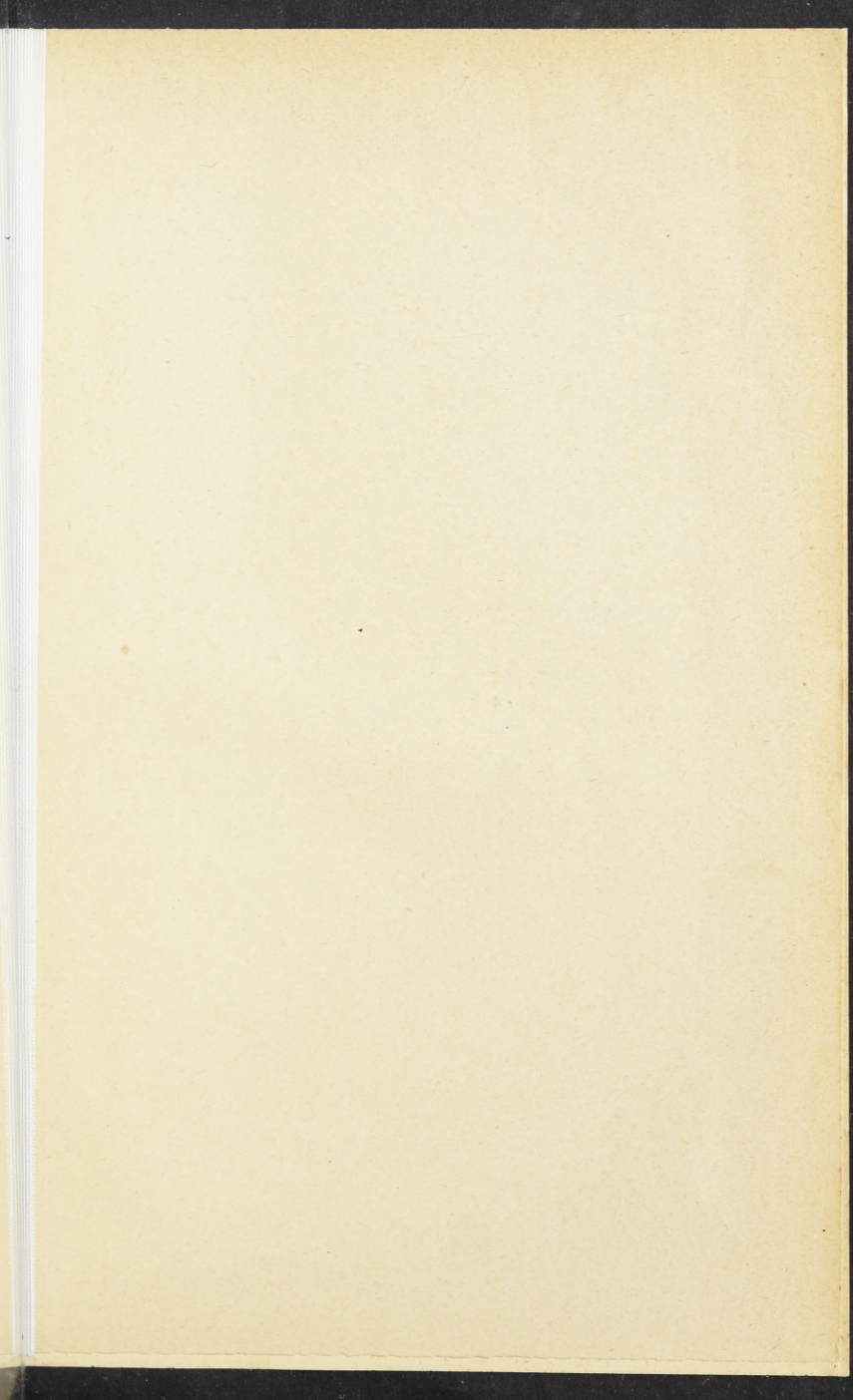
Koutouzov seul employait toutes ses forces (elles ne sont pas grandes chez un commandant en chef) à empêcher l'offensive.

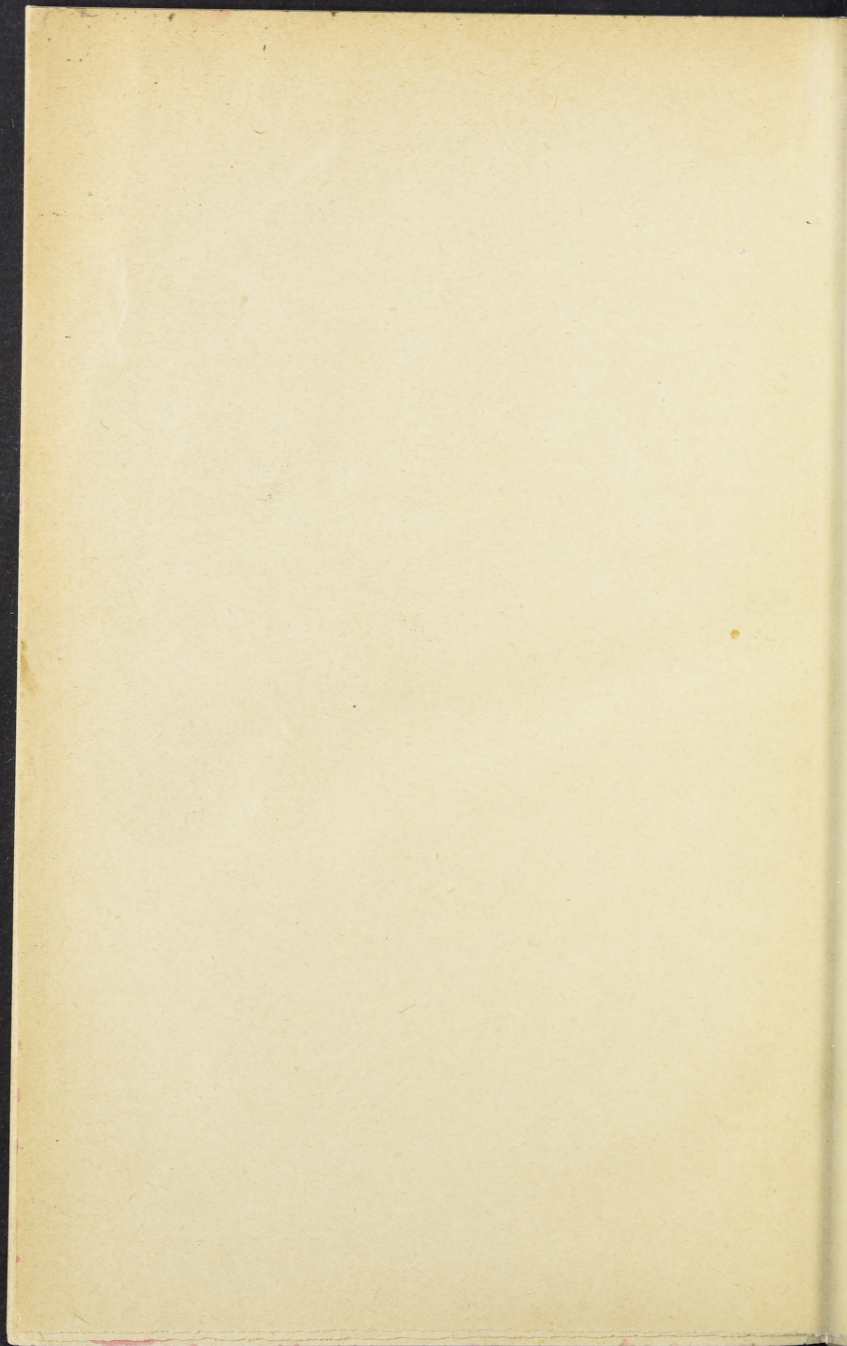
Il ne pouvait leur dire ce que nous disons maintenant : pourquoi se battre, pourquoi barrer les routes et perdre des soldats, pourquoi massacrer des malheureux, pourquoi tout cela, quand depuis Moscou jusqu'à Viazma, sans bataille, un tiers de

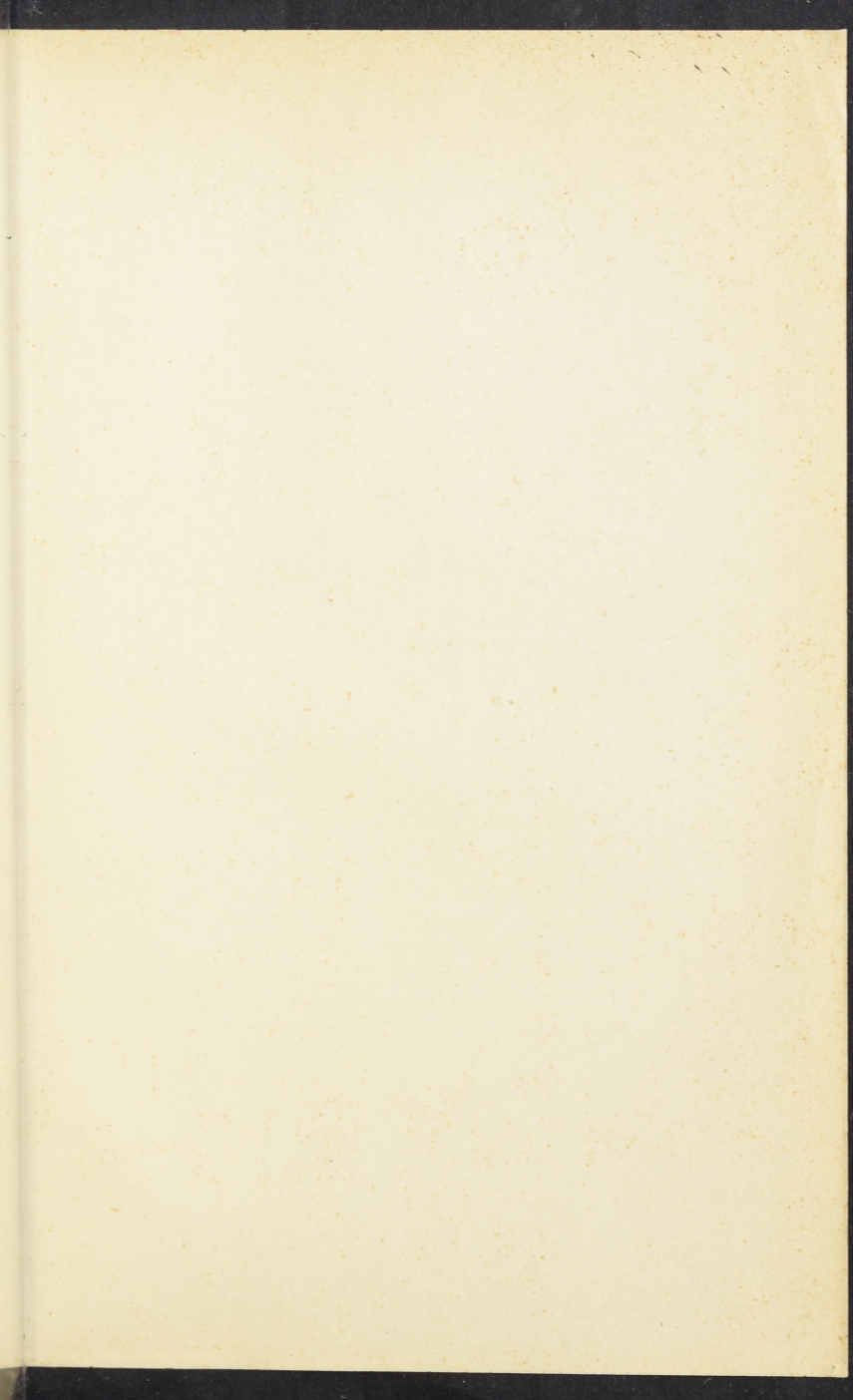
cette armée s'est évanoui ? Mais il leur disait, en tirant des arguments de sa sagesse de vieillard, ce qu'ils pouvaient comprendre. Il leur parlait de l'épée d'or et eux se moquaient de lui, le calomniaient, se fâchaient et montraient de la bravoure sur la bête tuée. Sous Viazma, Ermolov, Miloradovitch, Platov, etc., se trouvant à proximité des Français, ne purent refréner leur désir de couper et d'anéantir deux corps de l'armée française. En annonçant leur intention à Koutouzov, en place du rapport, ils lui envoyèrent sous enveloppe une feuille de papier blanc, et, malgré tous les soins de Koutouzov pour retenir nos troupes, elles attaquèrent en tâchant de couper la route. Les régiments d'infanterie, dit-on, allèrent à l'attaque avec la musique et les tambours, tuèrent et perdirent des milliers d'hommes. Mais ils ne coupèrent et n'anéantirent personne et l'armée française, se serrant encore plus étroitement à cause du danger, continua, en fondant, sa marche pernicieuse sur Smolensk.

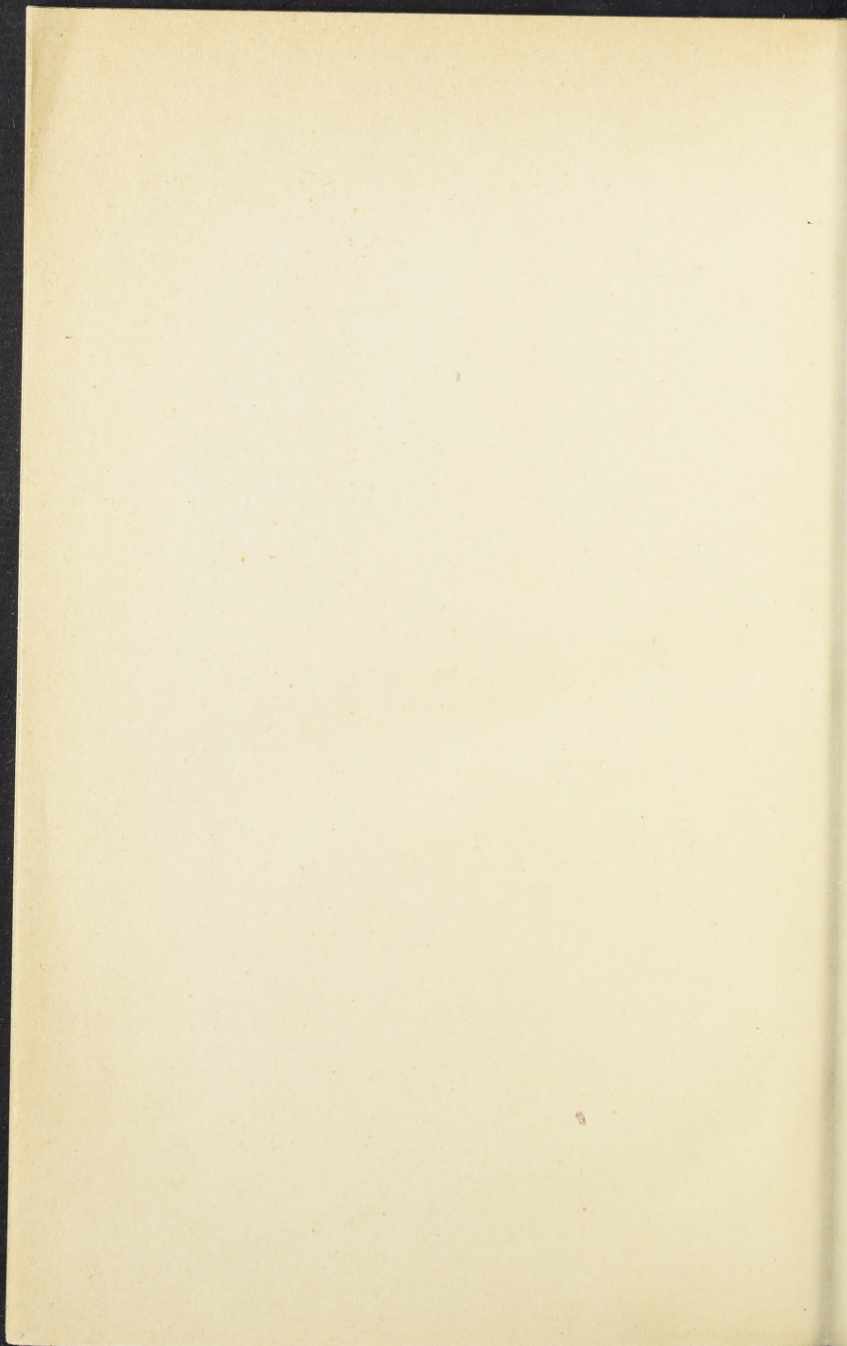
FIN DE LA TREIZIÈME PARTIE ET DU CINQUIÈME VOLUME  
DE *Guerre et Paix*.

FIN DU TOME ONZIÈME  
DES OEUVRES COMPLÈTES DU CTE LÉON TOLSTOÏ.











84. 273

Z<sup>s</sup> 1



FOLSTOÏ

OEUVRES

11

GUERRE

ET PAIX

5

Zs

1

BIBLIOTHÈQUE

PUBLIQUE

